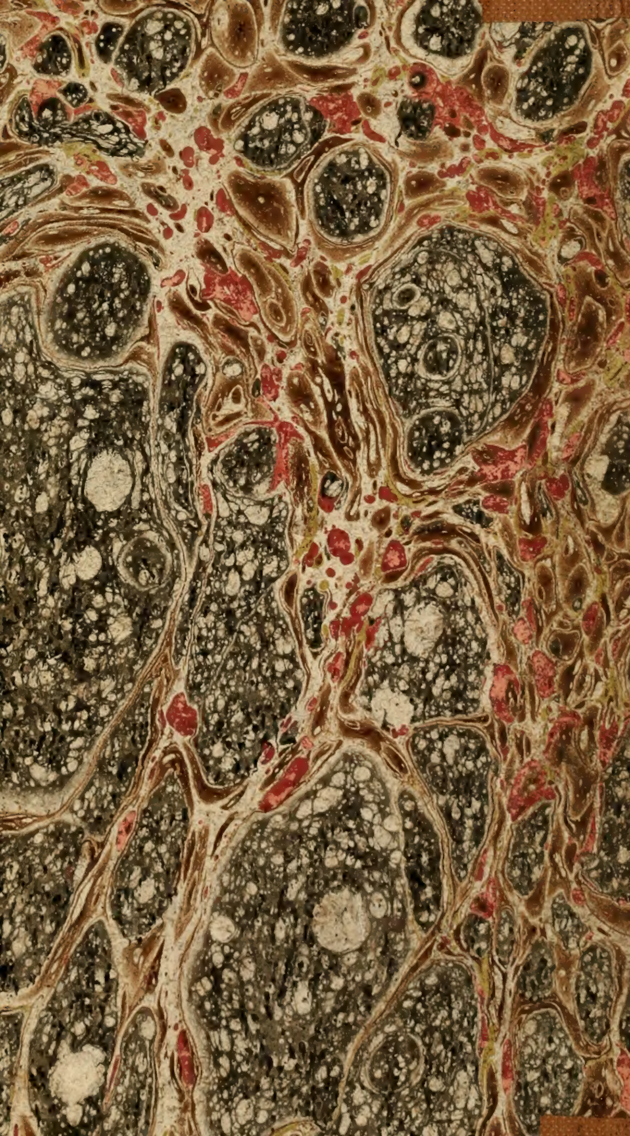
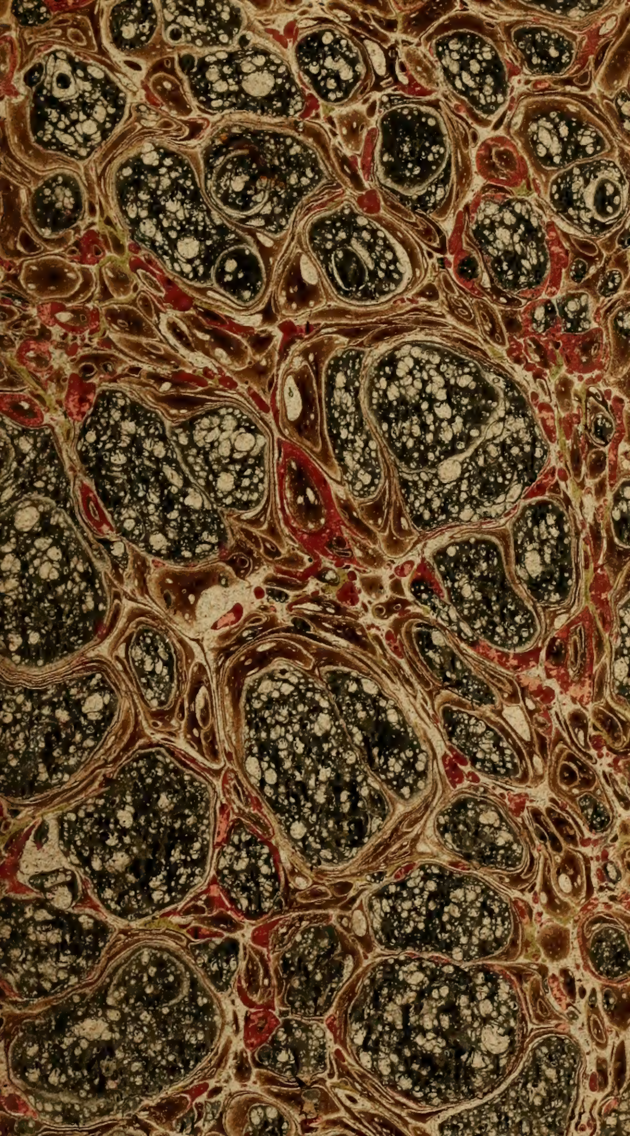






IPSIBOÉ.

IMPRIMERIE DE HUZARD-COURCIER.

IPSIBOÉ,

PAR

Charles Victor Prévot

M. LE VICOMTE D'ARLINCOURT.

TROISIÈME ÉDITION.

TOME PREMIER.



A PARIS,

CHEZ BÉCHET AINÉ, LIBRAIRE-EDITEUR,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 57.

A ROUEN, MÊME MAISON, RUE GRAND-PONT, N° 73.

1823.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

L'ENVIE, dont les fureurs s'étaient déchaînées avec tant de violence contre M. le vicomte d'Arlincourt, lors de l'apparition du *Renégat*, modère enfin ses cris impuissans; et la publication d'*Ipsiboé* est venue, non pas précisément la désarmer, mais la forcer à se contenir, sous peine d'être par trop ridicule, et de paraître par trop absurde.

Les journaux qui s'étaient montrés les ennemis les plus acharnés du chantre d'*Ulnare*, d'*Elodie* et d'*Ezilda*, sont enfin revenus à la raison et à l'évidence; ils ne nient plus le *talent réel* (1) de l'écrivain qu'ils ont si long-temps poursuivi de leurs sar-

---

(1) Les phrases soulignées sont tirées de ces mêmes journaux.

casmes; ils lui reconnaissent *une imagination très brillante;* lui accordent *du génie;* trouvent dans ses livres des *pages sublimes;* conviennent *de ses triomphes brillans et de sa renommée européenne;* déclarent que les plaisanteries faites sur le *romantique Vicomte étaient fort déplacées*, et lui donnent enfin des conseils qui leur sont inspirés par *l'intérêt qu'ils portent,* disent-ils, *à ses succès et à sa gloire.* Espérons donc que le règne des détracteurs de M. d'Arlincourt est passé; que la justice et la vérité ont repris leurs droits; et que le public n'entendra plus ces clameurs furibondes de l'envie, lesquelles, il est vrai, n'ont pu en imposer quelques instans qu'aux personnes qui jugent sans lire, ou qu'aux lecteurs peu éclairés, dont l'opinion se forme sur celle d'autrui.

L'un de nos meilleurs aristarques littéraires, prenant hautement la défense de l'auteur du *Solitaire*, qu'il nomme le *prince des romantiques présens*, s'exprime en ces termes dans le Journal de Paris du 24 janvier dernier :

« — Quoi que puissent en dire les clas-
» siques, la bonne route en littérature est
» celle où l'on obtient (comme M. le vicomte
» d'Arlincourt) les succès foudroyans, les
» succès d'explosion, où les éditions se
» comptent par douzaines, où les cent voix
» de la renommée proclament votre nom
» dans toute l'Europe, où l'on rencontre à
» chaque pas de prétendus critiques, d'au-
» dacieux folliculaires, de fades parodistes,
» des faiseurs de pointes, des chansonniers,
» des railleurs, des envieux, en un mot,
» des confrères en Appollon qui vous dé-
» chirent à belles dents, qui aiguisent
» contre vous l'arme aigue du persiflage,
» qui touchent à vos œuvres comme les
» harpies touchaient aux mets des compa-
» gnons d'Enée, et qui vous prouvent en-
» fin qu'il faut bien que vous ayez quel-
» que mérite, puisqu'au seul bruit de vos
» triomphes leur colère s'irrite si chaude-
» ment. Oui, n'en déplaise à nous autres
» classiques, voilà sûrement la voie de la
» gloire. »

Pendant long-temps les détracteurs de

M. d'Arlincourt se sont obstinés effrontément à nier ses succès; et l'appelant *l'homme aux éditions*, ils ont cherché de mille manières à jeter du doute et surtout du ridicule sur la multiplicité de ses réimpressions. Mais, comme tous les édifices sans base, leur échafaudage de plaisanteries s'est écroulé tout seul, et la vérité a repris sa place, ainsi qu'il en arrive toujours dans ce monde, un peu plutôt ou un peu plus tard. Et comment en effet pouvoir contester long-temps le nombre prodigieux des exemplaires vendus du *Solitaire*, et du *Renégat*, lorsqu'il n'est pas un libraire dans toutes les grandes et petites villes de la France et de l'étranger qui ne puisse, en ouvrant ses livres, rendre témoignage à l'incrédule, de l'empressement du public à se procurer les ouvrages de M. d'Arlincourt, et lorsque ces mêmes ouvrages reproduits dans toutes les langues, et traduits dans chaque pays par trois ou quatre auteurs différens, ont partout de nombreuses éditions, et se retrouvent dans presque toutes les bibliothèques de l'Europe. Mais à

quoi bon des preuves!... Les hommes sensés lisent et jugent; les fous n'écoutent ni ne voient.

La troisième édition d'*Ipsiboé*, que nous publions en ce moment, est imprimée en caractères différens des deux premières, et est très supérieure à la seconde sous le rapport typographique. Trois éditions en un mois! lord Biron et Walter Scott n'obtiennent pas dans leur patrie des triomphes plus éclatans.

Les traductions étrangères d'*Ipsiboé* sont déjà au moment de paraître; les journaux de Londres, d'Allemagne et d'Italie annoncent qu'elles sont sous presse.

Différens théâtres, grands et petits, se sont emparés du sujet de ce roman, pour le représenter à la scène. Déjà les journaux consacrés aux modes ont annoncé des couleurs *Ipsiboé*, des étoffes *Ipsiboé*, du crêpe *Ipsiboé*, des coiffures et des turbans *Ipsiboé*, etc., etc. Enfin le nouvel ouvrage de l'auteur de la *Caroléide* (1), en dépit des

---

(1) La deuxième édition de *la Caroléide* est en-

évènemens politiques, qui tuent la littérature et absorbent l'attention publique, a, comme on devait s'y attendre, le brillant destin de ses aînés.

---

tièrement épuisée, et il ne nous en reste plus un seul exemplaire; nous le regrettons d'autant plus que ce poëme nous est continuellement et vainement demandé. M. le vicomte d'Arlincourt n'a point permis jusqu'à ce jour qu'une troisième édition en fût publiée, par la raison qu'il a voulu, docile aux avis de la critique, revoir soigneusement et presque vers par vers cette vaste composition épique. Depuis quatre ans il s'est occupé de ce grand travail, et nous espérons que l'année prochaine la nouvelle édition impatiemment attendue pourra être livrée à la presse.

PRÉFACE.

Le nouvel ouvrage que j'offre au public est un aperçu rapide des mœurs et coutumes de la Provence au douzième siècle. Les faits principaux et presque tous les noms en sont historiques; les notes en fourniront la preuve.

Il diffère, par le genre et par le style, du *Solitaire* et du *Renégat:* ces derniers étaient d'un caractère sombre et sévère, celui-ci est d'une couleur riante et satirique.

Imbu des sentimens d'un véritable Français, je n'ai point voulu faire un ouvrage de parti, ni écrire un livre de circonstances : sans doute il se trouve en ma nouvelle composition des rapprochemens malins qui n'échapperont point au lecteur; mais ma plume n'est jamais trempée de fiel; et mes traits, lancés indistinctement, ne font à peine qu'effleurer.

Aussi sincère admirateur de nos grands guerriers que de nos célèbres orateurs, et fier d'avoir suivi dans les camps les immortelles phalanges qui firent trembler l'Europe, je révère plus que personne les

institutions sacrées que notre patrie a achetées par tant de malheurs, de gloire et de sacrifices; et loin de moi la pensée d'affaiblir jamais le respect qui leur est dû.

Si ma plume, en retraçant les ridicules et les folies des temps passés, laisse tomber parfois des sarcasmes sur le temps présent, c'est que tous les siècles ont eu leurs exagérations, et qu'il n'est rien d'ailleurs sur la terre, même les œuvres les plus sublimes, qui n'offre son côté plaisant.

Je n'ai donc eu le dessein, je le répète, ni de heurter aucune opinion, ni de blesser aucun pouvoir, ni de déverser le ridicule sur aucun principe, ni d'offenser aucun individu: mon seul but a été d'égayer un instant mes lecteurs par un badinage léger; et l'on verra que, dans mes attaques, je n'ai pas même épargné le genre de littérature que j'aime. L'épigramme est l'arme française; la raillerie parmi nous est en quelque sorte nationale; et jamais on n'a fait un crime, chez le plus aimable des peuples, de la malice et de la gaîté.

IPSIBOÉ.

LIVRE PREMIER.

L'ÉTOILE du matin scintillait à l'orient ; et l'aube printanière, étendant ses froides rosées sur les collines d'Aiguemar, annonçait la belle et tendre Aurore à ses admirateurs. L'amante de Céphale, toujours peinte couronnée de roses et environnée d'harmonies, avait oublié cette fois ses parfums, ses urnes, ses fleurs et ses concerts d'amour ; de son char rembruni tombait, au lieu de rayons d'or et de pourpre, une petite pluie imperceptible et glaciale.

« — Doux printemps ! s'écriait un che-
» valier s'arrêtant sur une éminence qui
» dominait un vaste marais, printemps si
» cher aux troubadours ! nature au mo-
» ment du réveil ! où sont vos dons et vos

» délices ?.... Ménestrels dont la lyre em-
» phatique a célébré le point du jour, je
» ne m'étonne plus de la froideur de vos
» hymnes ; ce qui vous inspirait m'a saisi :
» pour achever de me glacer, il ne me
» manque ici que vos chants. »

En achevant ces mots, il dirige son coursier vers une chaumière voisine, et, descendu de sa monture, y cherche un abri momentané. Un jeune villageois a ouvert la porte au voyageur ; et bientôt, auprès d'un bon feu, l'inconnu réchauffe ses membres engourdis.

L'habitant de la cabane, le jeune Izorin, examine l'étranger, dont la contenance est noble et martiale : âgé d'environ cinq lustres, le chevalier serait parfaitement beau sans l'expression fière et dédaigneuse de son visage. A peine a-t-il paru remarquer les soins attentifs de son hôte ; et lorsqu'il s'est levé pour continuer sa route, il a jeté plusieurs pièces d'or sur la table de la chaumière, avec cette orgueilleuse générosité qui pourrait être qualifiée indifféremment du nom d'insulte ou de bienfait.

Rejetant son manteau sur ses épaules, et prêt à remonter son destrier, il porte ses regards vers la vallée : « — Quel est, » dit-il, ce manoir gothique dont j'aperçois » au loin les tourelles ?

» — Sire chevalier, c'est Aiguemar.

» — Aiguemar ! répète l'inconnu. Le su- » zerain de ce castel, le marquis Eral, » vit-il encore ?

» — Oui, répond le villageois ; mais de- » puis quelque temps bien des chagrins » l'ont accablé : les maladies, la discorde, » la tristesse, la méfiance, les haines et la » confusion, sont en résidence au manoir ; » et qui faut-il en accuser ?.... *Ipsiboé de* » *Saint-Chrisogone.* »

Le paladin sourit. « — Ipsiboé de Saint- » Chrisogone ! Quel nom remarquable et » bizarre ! Je n'en ai pas ouï prononcer de » plus étrange, même aux rives du lac As- » phalte (1). *Ipsiboé!* Serait-ce un moine, » un pieux ermite ?

(1) Mer Morte.

» — Un moine, un ermite? non certes.
» — Serait-ce une belle?
» — Encore moins.
» — Est-ce un diable, un esprit follet?
» — Pas davantage.
» — Et l'as-tu vu?
» — Certainement.
» — A-t-il une forme?
» — Assez laide.
» — Parle-t-il?
» — Du matin au soir.
» — C'est donc une femme?
» — Sans doute.
» Sire chevalier, poursuit Izorin, on voit » facilement, d'après vos questions, que » vous êtes étranger ici; car qui n'a ouï par- » ler en ces lieux de la fameuse Ipsiboé?
» — Je ne suis point un étranger, je suis » Hugues de Monterolles, fils d'un des ban- » nerets de ces contrées; mais, absent du » manoir paternel depuis plus de dix ans, » je connais, comme presque tous les che- » valiers croisés, toutes les villes de la Pa- » lestine, et pas un hameau de mon pays. »
Les réponses d'Izorin relatives à Ipsiboé

avaient vivement piqué la curiosité du paladin ; il se rapproche du villageois : « — Et
» comment, reprend-il, cette Ipsiboé de
» Saint-Chrisogone a-t-elle porté le trouble
» au château d'Aiguemar ? Est-ce un être
» pervers ?

» — Non vraiment. Elle est la bienfai-
» sance même.

» — Où demeure-t-elle ?

» — En ce grand marais. D'ici, noble
» seigneur, vous pouvez apercevoir son ha-
» bitation.

» — Serait-ce ce bâtiment noir, presque
» entièrement caché par des bois épais, en-
» touré d'eaux stagnantes, et qui me pa-
» raît surmonté d'une énorme lanterne
» allumée ?

» — Oui, sire Hugues ; et ce qui vous
» paraît une grande lanterne est une petite
» salle à vitrages d'où elle examine des
» étoiles, où elle allume de grands feux,
» où elle distille des herbages, où elle trans-
» mue des métaux, et qu'elle nomme son
» laboratoire.

» — Elle est sorcière ?

» — Juste ciel ! non elle est aussi géné-
» reuse et aussi pieuse que la bonne sainte
» Saba, qui, comme nous l'a fort bien ra-
» conté le chapelain d'Aiguemar, fit don de
» tous ses joyaux au roi-pontife Salomon,
» selon ce que rapporte l'Écriture. »

Un nouveau sourire éclaircit le front sévère du paladin. « — Depuis huit jours,
» continue Izorin, la dame de Saint-Chriso-
» gone est réinstallée dans son domaine du
» marais, après une absence de cinq ans ;
» aussi, depuis huit jours, brouhaha gé-
» néral en ces lieux.

» — Et vous appelez cette femme la bien-
» faisance même ?

» — Beaucoup le disent : j'aime à le
» croire. Parmi nous il n'est bruit que
» d'elle.

» — Mais faire constamment du bruit
» n'est pas toujours faire du bien.

» — Seigneur, et le bien et le bruit,
» Ipsiboé fait tout à la fois.

» — Et pourquoi fut-elle absente cinq
» ans de son domicile ?

» — Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est

» qu'elle disparut subitement de son logis
» le lendemain du grand embrasement qui
» dévora trente maisons du village.

» — Est-il possible ? En ce hameau il y
» a eu un incendie ?

» — Aussi vrai qu'il y a eu un déluge.

» — Et sans doute Ipsiboé fut soupçon-
» née ?...

» — Ipsiboé ! Que dites-vous là ?... Le
» canton se méfierait plutôt du Père Eter-
» nel que des intentions d'Ipsiboé.

» — Il me semble cependant que cette
» dame du marais, *la bienfaisance même*,
» n'aurait pas dû quitter le pays lorsque
» ses secours et ses consolations y étaient
» nécessaires.

» — J'en conviens, sire chevalier ; mais
» dans ses actions, même les plus belles,
» il y a toujours du confus et de l'équivo-
» que. Je ne puis m'empêcher de l'avouer,
» à sa suite est je ne sais quel malin esprit
» qui brouille et dérange toujours ses en-
» treprises bienfaisantes. Je le dis à regret ;
» n'a-t-on que faire d'Ipsiboé, elle arrive
» incontinent ; et malgré ses excellentes

» vues, tout se désorganise autour d'elle.
» A-t-on besoin d'Ipsiboé, impossible
» de la trouver, on ne sait jamais où elle
» est.

» — L'excellente personne! s'écrie le pa-
» ladin, la précieuse ressource! l'admirable
» soutien! combien je vous félicite de pos-
» séder en ces parages cet inestimable tré-
» sor!.... A-t-elle des parens, une famille?

» — C'est à quoi nul ne peut répondre.
» Cependant quelques-uns se sont imaginé
» dans le hameau que le jeune Alamède,
» le bel orphelin d'Aiguemar, l'élève du
» marquis Éral, lui tient de plus près qu'on
» ne pense, et pourrait bien être son fils.

» — Et connais-tu ce jouvencel?

» — Si je le connais!.... Compagnon de
» ses jeux, et souvent témoin de ses études,
» j'ai passé toute mon enfance auprès de
» lui, et j'y serais encore sans le fatal re-
» tour d'Ipsiboé.

» — Mais quel rapport peut-il exister
» entre l'élève du marquis et la bonne
» femme du marécage?

» — La bonne femme du marécage!...., »

répète Izorin avec une sorte d'indignation. « Sire chevalier, Ipsiboé a été vue » revêtue d'un manteau écarlate doublé de » petit-gris; elle porte à son poing un faucon; on lui connaît une écharpe brodée » d'armoiries; et à son doigt brille un sceau » mystérieux enchâssé dans un anneau » d'or (1).

---

(1) C'étaient, en ces temps-là, des preuves d'une haute origine. La couleur écarlate ne pouvait être portée que par les plus éminens personnages. Le vair, l'hermine et le petit-gris étaient spécialement réservés aux grands seigneurs. Le faucon était l'oiseau de la noblesse; et le sceau gravé en un anneau n'appartenait qu'aux familles illustres. *Voyez*, sur ces usages et priviléges, La Roque, *Traité de la noblesse*, ch. III, page 443. — Eust. Desch. *Poés. mss.*, fol. 136, col. 1. — Le Laboureur, *Origine des armoiries*, pages 139 et 147. — Ordonnance du Roi, citée par le P. Ménestrier, *De la chevalerie*, pages 131 et 132. — *Histoire de la pairie*, pages 267 et 268, par Le Laboureur. — La Curne de Sainte-Palaye, *Mém. sur l'ancienne chevalerie*, tome II, etc. Voyez aussi sur le faucon, une des notes du Ve livre.

» — Elle est donc d'une illustre nais-
» sance ?

» — Pour moi, j'oserais l'affirmer ; car
» la dame de Saint-Chrisogone ne cherche
» jamais à tromper. Ses ennemis toutefois
» soutiennent au contraire qu'elle était fille
» d'un fauconnier ; que sa mère était Bohé-
» mienne ; et que peu après sa sortie du
» berceau elle gagnait son pain à la ma-
» nière de Noémi, qui, d'après les tradi-
» tions saintes, glanait au beau milieu des
» gerbes d'un suzerain de Jérusalem. »

Elevé près d'Alamède, Izorin avait assisté depuis l'enfance aux leçons données à l'orphelin par le chapelain d'Aiguemar. Ayant retenu une grande partie de tout ce qu'il avait entendu, il employait en ses discours les termes les plus recherchés, et manquait rarement l'occasion de donner à ses auditeurs un aperçu de ses vastes connaissances ; mais souvent malheureux dans ses citations, il confondait à la fois les temps, les lieux et les personnes, et se montrait, dans ses jugemens, presque aussi ridicule et non moins absurde que certains

gazetiers obscurs du brillant siècle des lumières.

Fatigué des continuelles divagations d'Izorin, le chevalier ne souriait plus. Essayant une nouvelle question : « — En ma » première jeunesse, reprend-il, je me souviens d'avoir joué sur ces rives avec le » page d'Aiguemar : ses parens étaient alors » inconnus ; a-t-on percé depuis ce mystère, et sait-on qui est Alamède ?

» — Non : quant à sa naissance, on l'ignore ; mais quant à son entrée au castel, » voici l'aventure en deux mots ; c'est un » récit qui fait rêver.

» Quoique vous reveniez du Saint-Sépulcre, ce qui est presque sortir du tombeau, vous n'ignorez pas que trois factions divisent le royaume de Provence : » les défenseurs des Bérengers, comtes de » Barcelone, dynastie régnante; les partisans des Jourdains, comtes de Toulouse, » qui prétendent avoir des droits au trône » et qui arment depuis long-temps ; enfin » les admirateurs du temps passé, qui pleurent la race des Bozons, et regardent

» avec la même haine et le même mépris
» les Jourdains et les Bérengers, qu'ils trai-
» tent tous d'usurpateurs (1).

» — Ton préambule est-il fini ? » interrompt l'impatient Hugues ; « enfin parle-
» ras-tu d'Alamède ?

» — Un peu de modération, seigneur,
» point de narration sans début, comme
» sans chaire point de sermon. Le marquis
» Eral, admirateur des jours anciens, était
» du parti des Bozons il y a vingt ans. A
» cette époque, un soir vers la onzième
» heure, une femme d'une taille élevée,
» d'une figure extraordinaire et d'une tour-
» nure insolite, se présente à la porte du
» château d'Aiguemar. Elle était envelop-
» pée d'un manteau à triple collet, et par-
» lait un langage à double sens. Sa robe
» était brodée d'images et ses discours se-
» més de figures, ce qui, d'après les re-
» marques du chapelain, mettait en parfaite

(1) Voyez *Histoire de Provence*, de Papon, volume II, in-4°.

» harmonie et son physique et son moral.
» Cette inconnue était......

» — Ipsiboé de Saint-Chrisogone. C'est
» à merveille; mais Alamède?

» — Alamède était sous sa mante, âgé
» de trois ou quatre mois; la dame en fit
» présent au marquis.

» — Singulier genre de cadeau! Et le
» suzerain l'accepta?

» — Il fit mieux; n'ayant point d'enfans,
» il déclara qu'il l'adoptait; et long-temps
» on crut au hameau que le jeune et bel
» orphelin serait l'héritier d'Aiguemar.

» — Aurait-on cessé de le croire?

» — Oui, et en voici la raison. L'opinion
» politique d'Eral changea tout à coup il
» y a cinq ans; l'homme dévoué à la race
» des Bozons se jeta dans le parti des Tou-
» lousains, et Ipsiboé furieuse vint l'acca-
» bler en son castel de tout le poids de son
» indignation. On eût dit la reine Médée
» incendiant la Toison d'or pour se sauver
» des Argonautes.

» — Et qu'advint-il de cette scène?

» — Que le châtelain d'Aiguemar prit

» en horreur Ipsiboé; qu'elle disparut cinq
» ans du pays; et qu'Eral, qui de son élève
» avait fait son page, et qui comptait en
» faire son héritier, lui retira son affection.
» Néanmoins la grâce de l'aimable orphe-
» lin, son zèle empressé, sa tendresse dé-
» vouée, son esprit, sa jeunesse, commen-
» çaient à lui regagner l'amour de son père
» adoptif, lorsque la dame de Saint-Chri-
» sogone est venue, pour ainsi dire, re-
» tomber des nues au milieu de son marais,
» comme la pomme de discorde sur la table
» du dieu Pélée aux belles noces de Cana.

» — Elle n'aime donc point Alamède?

» — Bien au contraire, elle l'adore. A
» peine arrivée dans ses humides domaines,
» elle l'a mandé auprès d'elle; mais le mar-
» quis a intimé l'ordre à son page de ne plus
» sortir du manoir. De plus, il a chassé du
» castel tous ceux qui passent pour être
» les partisans d'Ipsiboé, et par malheur je
» me suis trouvé de ce nombre. Alamède
» est au désespoir, le châtelain est en fureur,
» Ipsiboé est aux abois, et la contrée est en
» rumeur.

» — Mais cette femme singulière n'au-
» rait-elle point à redouter les violences du
» suzerain?

» — Seigneur, aucun danger ne l'effraie;
» le ciel verse sur elle ses grâces. J'ai ouï
» raconter qu'un jour étant en un péril ex-
» trême, elle appela le grand saint Chriso-
» gone à son aide, et que sur une cloche
» volante, à carillon libérateur, il accourut
» incontinent. Cependant ce fait remar-
» quable ne fut pas parfaitement prouvé.

» — Es-tu monté à son laboratoire?

» — Jamais personne n'y pénètre. Elle y
» attise de grands fourneaux, elle y broie de
» petites herbes, elle y dissout des miné-
» raux, elle y tamise des poussières. Aussi
» savante qu'Esculape, qui, selon l'histoire
» romaine, ressuscitait les Immortels, elle
» compose un suc admirable qui guérit
» toutes les plaies du corps; et l'on assure
» qu'elle cherche en ce moment deux ou
» trois plantes qu'elle nomme des *pana-*
» *cées*, qui, habilement confondues, pres-
» surées, réduites et sucrées, formeront un

» élixir merveilleux qui donnera la vie éter-
» nelle.

» — Ainsi soit-il, répond le chef.

» — Vous m'avez mal compris, seigneur.
» J'entends par la vie éternelle l'immortalité
» sur la terre......

» — Pour moi, je l'aime autant dans les
» cieux, interrompt le noble croisé. Votre
» folle de Saint-Chrisogone est-elle seule en
» son marais ?

» — Votre folle!..... murmure Izorin mé-
» content; il en est peu dans nos provinces
» qui parlent d'Ipsiboé sur ce ton.

» — Vassal! point d'observations! a repris
» le guerrier hautain; contente-toi de me
» répondre. Ta visionnaire aux alambics
» mène-t-elle une vie solitaire?

» — Solitaire! pas précisément, réplique
» Izorin courroucé. Depuis son retour parmi
» nous, elle a reçu chez elle, dit-on, secrè-
» tement et déguisés, des bannerets du plus
» haut parage, des commandeurs, des saints
» prélats, des suzerains, des héros fameux,
» des chefs auprès desquels peut-être on

» ferait à peine attention.... même au sire de
» Monterolles.

» — Serf impudent, c'en est assez! s'est
» écrié le paladin. Laissons là ces récits ab-
» surdes. Que me fait la dame aquatique, ses
» intrigues et ses panacées!..... Où est la route
» de Monterolles?

» — Descendez le sentier du bois, vous
» serez ce soir sur vos domaines. »

Le fier Hugues s'est éloigné; puis redevenu maître de lui-même, et reprenant l'air le plus calme, il est retourné sur ses pas.

« — Comptes-tu revoir Alamède?

» — Ce matin même, si je le puis.

» — En ce cas, dis-lui de ma part que
» s'il se trouve jamais sans apppui, privé
» d'asile et sans secours, il peut venir
» à Monterolles; Hugues sera son pro-
» tecteur. »

A ces mots, le bon et sensible Izorin lève un regard attendri sur le banneret.

» — Magnanime guerrier, reprend-il,
» quoi! vous protégeriez Alamède? Quoi!
» s'il est un jour malheureux, vous se-

» riez son soutien, son ami? Ah! pardon, » sire chevalier! pardon de ma phrase » offensante! que maintenant je m'en » repens! »

La touchante réparation du villageois émeut le cœur du paladin; mais trop superbe pour écouter la voix du sentiment :

« — Vassal présomptueux! répond-il, je » ne sais ce que tu veux dire. La piqûre d'un » insecte impatiente, mais elle ne peut of- » fenser. Néanmoins, si ta vanité tient à » l'honneur de mon pardon, sois satisfait, » je te pardonne. »

Izorin, stupéfait, recule.... et se reprochant un élan de reconnaissance qu'un affront venait de payer, il siffle un air champêtre et s'éloigne.

Hugues s'est dirigé vers les bois. « — Il re- » vient de la Palestine, se dit le villageois à » lui-même. Quelle humilité chrétienne il » rapporte de son pèlerinage armé!... Ce » saint croisé ne me pardonnera jamais, à » moi pauvre pâtre, de l'avoir fait sortir, » en l'irritant, de sa dignité compassée,

» et d'avoir ainsi dérangé la symétrie de son » orgueil. »

A cette époque, la reine Zénaïre fille de Raymond Bérenger, comte de Barcelone, gouvernait la Provence et tenait sa cour à Aix. Célèbre par ses charmes, elle l'était aussi par ses vertus et sa bienfaisance; mais, hélas! son royaume, livré à toutes les horreurs des discordes civiles, offrait le tableau déplorable du désordre et de l'anarchie.

En ces temps malheureux, l'art de régner ne passait cependant point encore pour un problème dont il fallait chercher la solution pour la plus grande gloire des rhéteurs et la plus haute fortune des factieux. Les hommes n'avaient imaginé aucun des lumineux modes de gouvernement développés depuis, revus, corrigés, commentés, et parvenus jusqu'à notre âge avec thèmes, variations et brevets de perfectionnement; ils n'avaient point fait les merveilleuses découvertes politiques qui, comme on le sait, rendent aujourd'hui parmi nous le repos et le bonheur immuables: néanmoins ils se croyaient

éclairés, et peut-être ils l'étaient aussi; car pour y voir est-il besoin d'astres? Quand Dieu dit, « Que la lumière soit », aussitôt la lumière fut; et pourtant il n'avait créé ni la lune ni le soleil, et les étoiles étaient à faire.

Les souverains du douzième siècle, toujours chancelans sur leur trône, luttaient parfois en même temps contre les princes étrangers, leur clergé, leurs grands, et leurs peuples. En leurs états, et selon leur besoin, chaque parti divers triomphait tour à tour : aussi les lois rendues la veille n'étaient plus celles du lendemain; les personnages fêtés le matin souvent le soir étaient proscrits. Une place était un passage, une ordonnance un passe-temps, une élévation un essai; et le grand char des potentats, ou s'arrêtant ou reculant, soit accroché, soit embourbé, changeait de coursiers à toute heure et n'avançait que pour verser (1). Aussi, faut-il bien l'avouer,

(1) *Voyez* Papon, *Histoire générale de la Provence*, tome II. — Procop. *de bell. Goth.* l. I — Cassiod. *var.* lib. V, p. 43 et seq.

les rênes de ce char monarchique étaient des toiles d'araignée, les routes étaient des traverses, et les chevaux étaient des rosses.

Mais reprenons d'un peu plus haut l'histoire de la belle Provence. Ce royaume, une des premières conquêtes des Romains dans les Gaules, passa ensuite aux Ostrogoths. Le changement n'était pas brillant.....: on en a vu de pires encore (1).

Les nouveaux maîtres n'eurent ni la force ni l'adresse de conserver leurs possessions, ils les cédèrent aux rois francs. Bientôt, au nom des héritiers de Clovis, une légion de gouverneurs, tyrans subalternes, viennent rendre la justice en Provence, et Thémis s'enfuit en pleurant. Les Lombards alors se présentent et chassent les Francs; les Saxons arrivent et chassent les Lombards; les Italiens accourent et vont chasser les Saxons,

---

(1) *Voyez* sur ce narré historique, non moins exact que fidèle, tous les historiens français, et principalement Papon, *Hist. de Provence.*

lorsque la peste survient et chasse tout le monde..... Nouveau maître, nouveaux malheurs! et pourtant de tous les pouvoirs absolus qui s'étaient si rapidement succédé, il fut reconnu que la peste avait été le moins injuste (1).

Après une longue suite de désastres, la peste et les conquérans sont expulsés. En une bataille célèbre, livrée à ces derniers, deux guerriers provençaux font des prodiges de valeur. Armés jusqu'aux dents, ils semblent les rois du carnage, et sont surnommés *les deux diables*. Après le combat et la victoire, ils sont forcés de lever leurs visières. O surprise!.... les deux diables étaient deux évêques (2).

---

(1) Elle fut apportée à Marseille en 589. Grégoire de Tours dit que la ville entière fut dépeuplée et devint un vaste cimetière. — Greg. turon., l. IX, c. 22. — Elle ravagea quatre fois la Provence dans le cours du même siècle.

(2) Ils se nommaient *Salonius* et *Sagittaire* : l'un était évêque d'Embrun, et l'autre de Gap. Voyez la *Chronique de Saint-Denis*, l. III, c. 5.

Les Sarrasins, enfans d'Allah, saccagent à leur tour la Provence (1); autres mœurs, autres brigandages. Un sauveur apparaît enfin; Charlemagne a tiré le glaive, et l'empire français est fondé.

Mais au jour succède la nuit, au grand roi les petits despotes, à l'ordre la confusion. Les successeurs de Charlemagne ont démembré le grand empire; et le royaume de Provence est au monarque d'Allemagne (2).

Le fameux Bozon se révolte (3); il soulève la Provence, et la déclare nation libre. Puis, exploitant à son profit ladite liberté natio-

---

(1) *Vales. rer. Fran. scrip.*, l. 24. — *Contin. Fredeg.*, part. 3, c. 89. — *Annal. Metens.* — *Ann. Berthin.* — *Aimon*, l. 5, c. 23.

(2) Ce fut en l'an 869. *Voyez* Papon, *Histoire de Provence.* — *Ann. Berth.* et *Metens.*

(3) Il était fils du comte Bivin. Sa mère était sœur de Theutberge, femme de Lothaire II, roi de Lorraine et de Bourgogne; et son origine était aussi ancienne qu'illustre. Voyez *Ann. Berth.* — *Chron. de Saint-Denis.* — *Ann. Fuld.* et *Bertinian.*

nale, le chef indépendant se couronne (1). Tout cède à son génie belliqueux; l'empereur d'Allemagne reconnaît le roi Bozon et lui donne sa sœur pour épouse (2); tous les monarques étrangers s'inclinent devant le héros; et le pape, admirant l'épée (3), confirme, absout, bénit et sacre.

Le grand homme a cessé de vivre : ses héritiers règnent quelque temps avec gloire; mais la race a dégénéré; tout à coup la dynastie change; et Raymond Bérenger, comte de Barcelone, est devenu roi de Provence (4).

Raymond Bérenger n'était pourtant point tout-à-fait un usurpateur; il avait épousé

---

(1) Son couronnement eut lieu à Mantaille, en Dauphiné, le 15 octobre 879.

(2) *Voyez* tous les historiens du temps.

(3) Le pape vint exprès en France à cette époque. « *J'ai adopté Bozon pour mon fils*, écrivit-il » à Charles-le-Gros, roi de Germanie, *et j'excommunie quiconque osera l'attaquer.* » — *Ann. Fuld.* et *Berth.* — *Regin. chron. ad ann.* 879.

(4) *Voyez* Papon, *Hist. de Provence*, t. II. — Bouche, *Essai sur l'hist. de Provence*, t. I, p. 259.

une princesse de la famille royale de Provence; et nul héritier mâle des Bozons n'ayant réclamé la pourpre, il s'était fait reconnaître souverain légitime, d'abord par le droit d'hyménée, ce qui était sujet à discussion; puis par le droit de conquête, ce qui était incontestable.

Par malheur, Alphonse Jourdain, comte de Toulouse, s'était allié aussi à une parente des Bozons, et, par son mariage, se prétendait appelé au même trône. Lequel des deux chefs avait raison? Il fut présumable que ce serait le plus fort. Ils se battirent, Alphonse fut vaincu; et, selon l'usage immémorial, il fut déclaré que le guerrier vainqueur était nécessairement le prince légitime (1).

Bérenger, satisfait, porte de là ses armes contre les Sarrasins, qui, maîtres des îles Baléares, couvraient de leurs vaisseaux les côtes de la Méditerranée. Il les attaque,

(1) Voyez *Hist. du Languedoc*, t. II, pages 392 et 639. — *Gall. christ.*, t. Ier, page 132.

les subjugue, s'empare de Majorque, les poursuit sur les mers, en fait un massacre exemplaire, et reçoit une lettre du saint Pontife, exprimant à l'illustre tueur des mécréans la reconnaissance des chrétiens (1).

Pendant ce temps, le comte de Toulouse reformait une nouvelle armée et envahissait les états de son rival. Bérenger revient en toute hâte à Marseille; et après le carnage de quelques milliers de sujets tués préalablement de part et d'autre, il signe avec Alphonse Jourdain un traité de partage, par lequel il lui cède toute la partie de la Provence entre la Durance et l'Isère, pour rendre la paix au royaume (2).

Raymond ayant perdu sa première épouse, qui ne lui avait laissé d'autre enfant

---

(1) *Voyez* les auteurs déjà cités. — *Chr. Pisan.*, tome X.—*Ital. sacr. nov. edit.*—*Script. rer. ital.*, t. VI.

(2) Il fut signé en 1125. On le trouve au long dans les *Preuves à l'appui de l'hist. de Provence*, par l'abbé Papon.

que la princesse Zénaïre, avait repris une seconde femme, qui, héritière des royaumes d'Aragon et de Navarre, venait de lui assurer deux nouvelles couronnes (1). Pour un prince faible, un diadème est souvent d'un tel poids qu'il le fait plier et l'écrase; mais un héros leste et tranchant en porte une vingtaine à la fois, et n'en a la tête que plus haute. Raymond, pour aller régner en Espagne, doit quitter sa Provence démembrée; avant d'abandonner Aix, il assemble les grands de la nation, et leur fait part, à leur grand étonnement, du vœu généralement ignoré, et pourtant, selon lui, hautement manifesté par le peuple, d'être gouverné par Zénaïre; puis il proclame son auguste fille souveraine de la Provence. La céré-

(1) Ce Raymond était le deuxième de ce nom. Il épousa Pétronille, fille du moine Ramire, que les peuples d'Aragon et de Navarre se choisirent pour roi. Voyez *Diag. cond. de Barc.*, p. 170. — *Arch. de Saint-Gill.*, liass. de man., n. 4. — *Hist. du Languedoc*, t. II, p. 415. — *Roder. Tolet.*, l. 6, c. 5. — *Marian*, liv. 10, c. 16.

monie du couronnement fut, par mégarde ou non, supprimée; mais une onction de plus ou de moins importe peu, dit-on, à l'affaire.

Hélas! le règne de Zénaïre commençait sous les plus funestes auspices. Raymond Bérenger, reconnu par le Pontife romain roi légitime de la Provence, avait déclaré ne plus vouloir relever de l'Empire, mais du Saint-Siége. Furieux de cet affront, Frédéric Ier, engageant Alphonse Jourdain à envahir de nouveau les états de son ancien rival, et s'obligeant à lui payer une partie des frais de la guerre, lui promettait l'investiture du royaume de Zénaïre, sitôt qu'il en aurait fait la conquête (1).

Tant que Raymond avait séjourné à Aix, la présence du héros avait suffi pour imposer au comte de Toulouse et aux enne-

---

(1) *Voyez* Papon, *Histoire gén. de la Prov.* — Bouche, *Essai sur l'hist. de Prov.* — C'est ce Frédéric qui fut surnommé *Barberousse.* Il se noya dans la Cilicie, en se baignant dans la petite rivière de Fer.

mis de l'ordre public; mais il était parti pour l'Espagne, une femme le remplaçait, et la carrière des révolutions était ouverte aux audacieux.

Parmi les grands vassaux du royaume, les uns, honteux d'être gouvernés par une princesse, correspondaient secrètement avec Alphonse Jourdain, et lui promettaient aide et secours. D'autres, mécontens de voir la Provence relever de l'État romain, ne reconnaissaient pour chef suprême que l'empereur Frédéric, et l'appelaient de tous leurs vœux. Quelques vieux châtelains prétendaient que les comtes de Toulouse et de Barcelone étaient également usurpateurs; ils affirmaient qu'il existait un héritier mâle des Bozons; et en attendant sa venue, ils croyaient, provisoirement, ne devoir obéir à personne. Quelques jeunes croisés, revenant de la Palestine, montraient un acte de Foulques, roi de Jérusalem, qui les autorisait, au nom de la chrétienté, à se former en leur patrie une principauté indépendante, et à s'y gou-

verner par leurs propres lois (1). Une partie des commerçans provençaux en relation avec Gênes et Pise, rêvaient la république universelle (2). Une partie du clergé s'occupait, sans en être prié, de la rédaction d'une constitution théocratique à promulguer quand faire se pourrait. Les pauvres demandaient une loi agraire, les riches un accroissement de biens, les nobles un peu plus de priviléges (3). A travers tous ces partis, une grande association secrète nommée les *invisibles* (4), cachée mais redou-

---

(1) Cet acte est relaté tout au long dans les *Preuves à l'appui de l'hist. de Prov.*, de l'abbé Papon.

(2) *Voyez* les auteurs provençaux déjà cités.

(3) *Voyez* les auteurs provençaux déjà cités.

(4) Il ne faut pas confondre cette association avec celle des *francs-juges*, surnommés aussi les *invisibles*. Cette dernière était tout-à-fait aristocratique, et remontait au règne de *Charlemagne*. (*Voyez* note sur le tribunal secret, préface d'*Hermann d'Unna* par M. le baron de Bock.) Les sociétés secrètes ne sont point d'invention moderne ; elles

table, inconnue mais puissante, étendant ses fils mystérieux en cent lieux à la fois, et fanatisant ses adeptes, travaillait sourdement, disait-on, à la régénération des peuples : et au milieu de la désorganisation générale, les paladins joûtaient aux tournois, les prélats brillaient à la chasse (1), les troubadours chantaient la paix, et Zénaïre tenait *des cours d'amour*.

Un mélange de raison et de folie, de terreur et de gaîté, de courage et d'inaction, de précautions et d'imprévoyance, de fêtes et de conspirations, régnait à la brillante

---

affluaient aux premiers siècles; et leurs initiations étaient calquées sur celles des prêtres d'Isis. Celle que je décris fut une des marquantes de l'époque. Voyez les *Annales de Provence*.

(1) *Voyez* La Curne Sainte-Palaye, t. III. — Le *Petit Jehan de Saintré*. — Millot, *Histoire de France*, tome I, page 239. — Canon du concile de Latran, en 1179, sur le faste déployé à la chasse par les prélats. « — Jusque dans les églises, dit » l'abbé Fleury, *Histoire ecclésiastique*, on en- » tendait aboyer leurs chiens de chasse et crier » leurs oiseaux de proie. »

cour de Zénaïre. Pourvu que l'étiquette royale fût ponctuellement observée, le grand-sénéchal du palais ne voyait point l'état en péril ; et les jeunes chevaliers, admirateurs de leur belle souveraine, pourvu qu'ils eussent leurs lances prêtes, croyaient le royaume invincible.

Pour comble de maux, la domination des ordres militaires et religieux s'accroissait chaque jour (1). Toutes les saines idées étaient renversées, tous les droits étaient incertains, toutes les puissances déplacées et toutes les places confondues. Les forteresses royales étaient de paisibles solitudes, et les cloîtres religieux des cita-

---

(1) Millot, *Elémens de l'hist. de France*, t. I, p. 225. — Un canon du pape Urbain II, au concile de Nîmes, décida que les moines et les chanoines étaient des anges, puisqu'ils annonçaient les volontés de Dieu. « Les moines, dit ce canon, n'ont-» ils pas six ailes comme les chérubins; deux figu-» rées par le capuce, deux par les manches, et » les deux autres par le reste de l'habit? Voilà » bien certainement les six ailes. » (Abbé Millot, *Elémens de l'histoire de France*, t. I, p. 216.)

delles guerrières. A la cour, les gardes du trône se paraient de toques et de plumes; aux couvens, les moines pieux portaient la cuirasse et le casque (1). Un vieillard de soixante années était nommé *prince d'amour* (2); un enfant de quatre à cinq ans était promu au rang d'archevêque (3); les belles enseignaient l'art militaire; et les diplomates du royaume discutaient sur le *gai savoir*.

---

(1) On vit à cette époque, des abbés et des évêques capitaines de cavalerie et commandans de place. — *Voyez* Orderic, Vital, *Hist. ecclésiastique*, l. VIII. — Des religieux étaient bouchers, charpentiers et maçons. — Courte-Epée, *Descrip. de la Bourg.*, t. I.

(2) Les pontifes protégèrent *les cours d'amour.* Des magistrats et des ecclésiastiques les présidèrent, ainsi que des princes et des rois, tels que l'empereur Frédéric, le roi Richard, le dauphin d'Auvergne, etc. (Voyez *Gaule poétique*, t. VII. — Villaret, *Hist. de France*, t. XII, p. 97.)

(3) Le comte Herbert de Vermandois fit élire archevêque son fils âgé de cinq ans. — Fleury, t. XII, l. 55, page 2.

Alors prêchait Pierre de Bruys, fondateur d'une secte nouvelle (1). Ne voulant ni autel, ni messe, ni sacremens, mais un culte intérieur et des prières secrètes, ce fanatique s'était fait de nombreux prosélytes. Ainsi la religion et le trône, les gouvernemens et le ciel, tout à cette époque, en Provence, était vivement attaqué. Grâce à la propagation des lumières, il n'en est plus de même aujourd'hui; rien n'est obscur, rien n'est douteux; toutes les grandes questions sont résolues; nous expliquons tous les mystères; nous analysons tous les droits; nos autorités restent stables; nous avons des principes fixes; et nous savons tout respecter, tout croire et tout légitimer.

---

(1) *Voyez*, sur le fameux Pierre de Bruys, premier fondateur de la secte des Albigeois, *Vita sancti Bernardi*, l. 3, c. 6, p. 241. — *Petr. Vals.* in *Petr. Br. bibl. Clun.*, p. 118.

LIVRE SECOND.

Le jeune Izorin, que venait de quitter le sire de Monterolles, avait pris la route du castel d'Aiguemar (1). Dévoué à Alamède, il ne pouvait se consoler d'en être séparé, et ne songeait qu'aux moyens de se retrouver auprès de lui. Mais comment l'espérer? S'introduire au château malgré la défense du marquis était un essai périlleux; et parvenir jusqu'au captif, sans être vu et arrêté, était une entreprise impossible.

C'était à la générosité d'Alamède qu'Izorin devait la jolie chaumière qu'il habitait, et où sa mère avait paisiblement terminé ses derniers jours. Se retraçant les bienfaits de l'orphelin, il marche à pas lents le long des fossés extérieurs du manoir et

---

(1) Le castel d'Aiguemar n'était pas à une distance très considérable de la ville d'Aix.

autour de ses donjons grisâtres. Les vitrages de l'antique chapelle étincelaient aux feux du matin, sous les pampres de verdure qui, croissant entre les pierres, s'enlaçaient en festons d'arcade en arcade. Les créneaux étaient couverts de claies nommées *hourdis;* chaque sentinelle était à son poste; les ponts étaient levés; et le manoir, dont toutes les entrées étaient défendues par des retranchemens, des palissades, des machicoulis et des barbacanes (1), avait entièrement l'apparence d'une forteresse en état de siége.

« — Abominable prison! se disait Izorin; » que je voudrais voir ces fossés comblés » et ces murailles au niveau du sol!... Peut- » être le seront-ils aussi avant peu; car le » fier châtelain s'est rangé parmi les enne- » mis de la reine; Zénaïre lève des troupes » pour combattre les Toulousains, et il a » osé lui refuser les cinq chevaliers et demi

---

(1) *Voyez* la description d'un ancien château et d'un siége dans le roman de *Claris*, mss. de la bibliothèque, n° 7534.

» qu'il lui doit d'après *les aveux* de ses » fiefs (1). Si la fille de Raymond triom- » phe, malheur au manoir du rebelle ! »

Izorin, on l'a déjà dit, ne manquait point d'instruction ; il avait profité des études de son maître et avait puisé çà et là quelques idées sur toutes choses. A cette époque, la censure académique (car cette belle institution a pour berceau les temps barbares) n'avait encore défendu dans les écoles, comme impies ou séditieux, qu'Homère, Horace, Virgile et Cicéron (2). A ces auteurs messéans elle avait substitué des écrivains convenables ; et (selon le dire de saint Odon) les belles pages de saint Prudence, les poésies de saint Avit et la prose

(1) *Voyez* les notes rapportées par Laroque à la fin du *ban* et de *l'arrière-ban.* — Devoir un demi-chevalier paraît extraordinaire ; cependant cela s'explique. Chaque vassal fourni par le suzerain était tenu à un service de quarante jours ; le demi-chevalier était celui qui n'en servait que vingt.

(2) Voyez *Vita Odonis.* — *Vita Majoli.* — Le Beuf, *Etat des sciences depuis Charlemagne*, etc. t. II, pages 113 et 114.

de Juvencus, dédommageaient amplement la jeunesse de la perte des livres païens (1). Des méchans osent affirmer (mais qui croit à la calomnie !..) que les redresseurs littéraires d'aujourd'hui, dans leurs arrêts impartiaux, nous reproduisent les talens, les lumières et les jugemens de leurs illustres devanciers.

Le pâtre d'Aiguemar, en son enfance, avait reçu, ainsi qu'Alamède, des leçons de musique de la vieille Béatrix, veuve de l'ancien sommelier du marquis. Béatrix, sœur d'un troubadour et enthousiaste de l'art d'Orphée, leur avait appris d'anciens airs, des lais, des ballades, des rondeaux; et les deux élèves, doués d'une voix harmonieuse, s'accompagnaient passablement sur la mandore et la guitare.

Sous une des tours du château, dans l'espoir d'être entendu de son maître, le villageois s'arrête et chante.

Par ordre d'un tyran sauvage,
En un castel,

(1) *Voyez* les mêmes auteurs.

Languit à la fleur de son âge,
Un jouvencel.
N'a-t-il donc point sur cette terre
Quelque soutien?
Il devrait le croire, il l'espère....
......Il n'en sait rien.

Beau captif! une voix t'appelle....
C'est un signal.
Serait-ce un preux, ami fidèle?
Non, un vassal.
Hélas! qu'importe sa naissance!
Il t'aime bien.
Les grands prendront-ils ta défense?
On n'en sait rien.

Autour de ces murs quel silence!
Nul protecteur.
Ce chantre a-t-il quelque puissance?....
Rien que son cœur.
Un cœur sans doute est chose mince,
On le sait bien.
En avez-vous, marquis et prince?
On n'en sait rien.

A peine Izorin avait-il achevé son dernier couplet, que des bravos répétés l'applaudissent; et de derrière une tourelle, la vieille Béatrix accourt à lui.

« — A merveille! parfaitement! s'écrie
» la musicienne ravie : ce passage,

En avez-vous, marquis et prince?
On n'en sait rien,

» ce passage chromatique a été vigoureu-
» sement attaqué. L'air est enchanteur;
» quant aux paroles, d'où sortent-elles? Je
» ne les ai jamais entendues; et pourtant,
» j'ose m'en flatter, il est peu de com-
» plaintes, de triolets et de sirventes que
» je ne connaisse. Mon cher Izorin, tu es
» en voix; chante-moi la romance de Ca-
» bestaing (1), dont la maîtresse mangea le
» cœur; c'est une admirable pensée musicale!

» Bachelettes et ménestrels!
» De Marguerite oyez l'histoire!
» . . . .

» — Ma bonne dame Béatrix, interrompt
» tristement le pâtre, je chanterai tout ce

(1) La fameuse histoire de Cabestaing est trop connue pour que je la répète. Je remarquerai seulement qu'elle est la même que celle de Raoul de Coucy et de Gabrielle de Vergy: sans doute cette dernière a été copiée sur la première.

» que vous voudrez; mais accordez-moi » une grâce.

» — Une grâce? Voyons laquelle.

» — Je suis expulsé du château, vous le » savez; depuis une semaine on m'a séparé » du seigneur Alamède, faites que je le re- » voie un instant; introduisez-moi près de » lui.

» — Qu'as-tu d'important à lui dire ?

» — Rien de secret, je vous l'assure.

» — Est-ce Ipsiboé qui t'envoie?

» — Je ne suis l'envoyé de personne. »

Parfaitement disposée en faveur de son élève, Béatrix se rend à ses vœux. « — Eh » bien ! je te permets de me suivre; le mar- » quis étant malade, et ayant autour de » lui tous ses serviteurs, tu pourras, avec » quelque adresse et mon aide, pénétrer » sans être aperçu jusqu'à l'appartement » de ton maître.

» — Le seigneur Alamède n'est donc » point auprès de son père adoptif?

» — Hélas ! non; il a osé lui déclarer que » rien ne l'empêcherait de se rendre auprès » d'Ipsiboé qui l'appelle : et le châtelain

» irrité, l'ayant chassé de sa présence, lui » a défendu d'y reparaître. L'un veut commander en despote, l'autre ne veut point » obéir en esclave; je ne sais ce qu'il adviendra de cette déplorable lutte. Maudite soit Ipsiboé ! son retour cause tous » nos maux. »

Izorin avait trop besoin de Béatrix pour oser blâmer son opinion, et quoique la fin de son discours l'eût presque courroucé, il l'applaudit par un sourire; mais ce sourire forcé, en opposition avec son regard mécontent, ne donne à son visage qu'une expression étrange et déplacée, assez semblable à la mine contrainte que fait un écrivain jaloux auquel on vante les succès littéraires de quelque contemporain célèbre.

Le pâtre suit Béatrix. Ainsi qu'elle l'avait annoncé et prévu, les serviteurs du marquis étaient aux grands appartemens, et le reste du château était désert. Izorin est près d'Alamède.

Le jouvencel d'Aiguemar habite, ainsi que de coutume, une des tourelles du nord; il n'est point tout-à-fait prisonnier, car il

peut librement parcourir l'intérieur de la forteresse; mais il se voit gardé à vue, et chaque sentinelle a reçu l'ordre de lui fermer soigneusement toutes les sorties du manoir.

Béatrix, que son devoir appelle auprès du suzerain, a laissé seuls Alamède et le villageois. Leur joie de se revoir est extrême. Le malheur, resserrant les liens de l'amitié, rapproche entièrement les distances. Ils se sont tendrement embrassés.

Sans être de la plus haute stature, l'orphelin d'Aiguemar est remarquable par sa taille. Elle est souple, élégante, gracieuse; et une telle harmonie règne dans ses mouvemens que, sans avoir atteint la perfection, en lui le mieux semble impossible. Ses grands yeux bleus, bordés de longs cils noirs, sont surmontés de sourcils d'ébène; et ses cheveux, d'un châtain foncé, courts, bouclés et touffus, font ressortir la blancheur de son teint, quelquefois brûlé du soleil, mais toujours brillant de fraîcheur.

La petillante malice de son regard va parfois jusqu'à la folie; pourtant qui le voudrait

moins vif?...Son courage dégénère en témérité; pourtant qui le voudrait moins brave?... Imprudent, étourdi, léger, Alamède raisonne peu, mais il déraisonne si bien!... Sa tête, on l'avoue, est mauvaise, sa conduite est irréfléchie; mais son cœur est si bon, si noble, et ses écarts sont si brillans!... Ah! sans les folies d'Alamède, souvent les habitans du castel eussent péri glacés d'ennui sous leur uniforme raison. Il répare si bien ses fautes, que, sage, il aurait moins de charmes, et que, plus il a de torts, plus on l'aime.

Son front serait fier et imposant sans l'extrême mobilité de son visage, dont l'expression change à tous momens. S'il était calme et sérieux, son maintien aurait de la dignité; mais ce qu'il gagnerait en noblesse, ne le perdrait-il point en grâce?

Son caractère indépendant ne peut supporter l'arrogance; il passe tout à ses semblables, hormis l'insolence et l'orgueil. Malheur à qui veut l'humilier! son courroux alors est sans frein. Cependant, à peine vengé, il se repent de ses transports; et

sitôt que sa main droite a terrassé l'ennemi, sa main gauche tendue le relève. Humain, généreux et modeste, il est confus de ses triomphes, et semble, lorsqu'il est vainqueur, demander pardon au vaincu.

Après les premiers instans donnés à l'amitié, « — Izorin, s'écrie Alamède, » parle-moi d'Ipsiboé. Sait-elle que je suis » captif? Est-elle encore à Saint-Chri-» sogone?

» — La preuve en est sous vos yeux » répond le dévoué serviteur s'avançant vers la fenêtre de la tour, d'où l'œil découvrait la vallée. » Voyez cette épaisse vapeur qui » couvre sa demeure isolée, c'est la fumée » mystérieuse des fourneaux de son labora-» toire. Là présentement devant elle, la » grande panacée se distille. Seigneur, » qu'est-ce que *le grand œuvre?*

» — L'art d'échapper à ses tyrans; du » moins je me l'explique ainsi : or sus fuyons » ces murs au plus vite.

» — Fuir! y pensez-vous? Les dan-» gers....

» — Aux grands dangers les grands » succès.

» — Vous attirez sur vous la foudre.

» — Rien n'est beau comme une tem- » pête.

» — Quoi! la paix du manoir?

» — Me tue. Izorin, déclarons la guerre.

» — Au châtelain qui vous éleva?

» — A l'ennemi qui m'emprisonne.

» — Où sont vos armes?

» — On s'en fabrique.

» — Vos cohortes?

» — On se centuple.

» — Et si la porte de ce castel vous est » ensuite à jamais fermée?

» — Nous irons en ouvrir quelque autre.

» — Si le marquis vous déshérite?

» — On dit adieu à l'héritage.

» — Et des protecteurs?

» — On s'en passe.

» — Des parens?

» — On n'en a que faire.

» — Des amis?

» — On en prend tout faits.

» — Où se trouvent-ils?

» — J'en ai trois.

» — Trois !

» — Izorin, Ipsiboé....

» — Et le troisième ?

» — L'Éternel.

» — Il méritait la première place.

» — Sans doute ; mais avec les deux au-
» tres mes relations sont plus intimes ; et
» je les connais, je l'avoue, un peu plus
» particulièrement.

» — Seigneur, à toute objection vous
» avez une réponse prête ; mais d'ici com-
» ment s'évader ?

» — De mille façons.

» — Et lesquelles ?

» — En sautant par une fenêtre, Izorin,
» on peut.....

» — Se tuer.

» — On n'est plus captif au manoir.

» — Triste moyen de briser ses fers ! Un
» autre expédient, je vous prie.

» — On met le feu à la forteresse, et à
» travers l'embrasement on se fraie une
» sortie.

» — Et si l'on périt dans les flammes ?

» — On n'est plus captif au manoir.

» — Affreux mode de délivrance ! N'a-
» vez-vous point d'autres ressources ?

» — Le soir, à l'un des trophées de la
» grande salle de guerre, on peut s'armer
» de pied en cap ; puis, à la faveur des té-
» nèbres, on se dirige vers l'issue la moins
» bien gardée, on se jette sur le faction-
» naire, on le terrasse, on prend ses
» clefs....

» — Et dans la lutte s'il vous tue ?

» — On n'est plus captif au manoir.

» — Mauvais, absurde, extravagant !
» Pardonnez, seigneur, ma franchise : dans
» tous vos plans je vois la mort.

» — Je la préfère à l'esclavage.

» — Moi je ne la préfère à rien.

» — Le trépas n'est qu'un beau réveil.

» — Ne nous réveillons pas encore.

» Sont-ce là, poursuit Izorin, vos
» seules voies de salut ?

» — Non, certes : voici la meilleure.
» Béatrix, à la fin du jour, viendra te cher-
» cher pour te conduire hors de la citadelle.
» Je revêtirai ton sarrau, tu prendras mon

» manteau de page. Je suivrai Béatrix sans » parler, tu resteras ici sans bouger, je m'é- » chapperai sans combattre, et tu m'auras » servi sans mourir.

» — Oui; mais, au cachot du donjon, je » pourrai payer cher votre fuite.

» — Il est vrai; mais qui sait aimer doit » savoir se dévouer : d'ailleurs, un écri- » vain philosophe, je ne puis trop nommer » lequel, dit quelque part, je ne sais trop » où : *Qu'est-ce qu'un cachot pour le sage?* » *Une habitation chez autrui un peu moins* » *commode qu'une chambre chez soi :* » *voilà tout*. Ah! Izorin, que les réponses » de Pilade à Oreste étaient différentes des » tiennes! Te rappelles-tu leur histoire? »

Mettre Izorin sur la voie des citations, c'était toucher en lui la corde sensible. « — Si je me la rappelle, seigneur!... Oreste » et Pilade périrent pour Castor et Pollux; » et ces héros de l'amitié, rejoints en-delà » du tombeau, ont été placés dans le ciel » parmi les constellations éthérées.

» — Justement! s'écrie Alamède; et la » constellation des quatre victimes est celle

» que nous appelons vulgairement les Trois-
» Rois, vu que, par la force du sentiment,
» le plus dévoué des amis s'est trouvé fondu
» dans les autres. »

Il dit; et cette saillie moqueuse a été aussi sérieusement écoutée que les discours de certains professeurs de nos jours, qui, établissant en chaire des règles et des principes, débitent une littérature non moins impertinente à un auditoire non moins mystifié.

« — A quoi rêves-tu maintenant? re-
» prend l'orphelin d'Aiguemar; adoptes-tu
» mon plan d'évasion ?

» — Reviendrez-vous, seigneur, au ma-
» noir ?

» — Demain, à l'aurore naissante.

» — Eh bien! si vous daignez m'en croire,
» mettons Béatrix dans la confidence; elle
» vous est tendrement attachée, elle ne
» pourra résister à vos prières. Ici, je tien-
» drai votre place; tous deux vous sortirez
» cette nuit du château; elle vous attendra
» quelques heures hors des portes; et vous
» rentrerez ensemble avant l'aube. »

L'avis d'Izorin est adopté. Vers la fin du jour, Béatrix étant revenue près d'Alamède, toute l'éloquence du captif est mise en œuvre pour l'attendrir ; et vivement attachée à son élève, la sommelière peu à peu se laisse ébranler et convaincre.

« — Mais, dit-elle prête à céder, pour- » quoi vouloir absolument vous rendre au- » près d'Ipsiboé ?

» — N'est-ce point elle, répond l'orphe- » lin, qui me reçut à l'entrée de la vie ? » Si j'ai été élevé au castel d'Aiguemar, et » soigné dès le berceau par ma bonne » Béatrix, ne lui dois-je pas ce bonheur ? » Oublier de pareils bienfaits serait man- » quer aux plus saints devoirs ; et si je n'é- » tais qu'un ingrat, mériterais-je vos affec- » tions ? . . . »

En prononçant ces derniers mots, sa lèvre à demi relevée donnait à son visage une expression de tendresse plaisante et de malice affectueuse qu'heureusement la sommelière ne remarqua point. « — Partons, » dit-elle en soupirant ; puissiez-vous ne

» point vous repentir de votre nocturne » entrevue avec la dame du marais ! »

Alamède s'est revêtu des habits d'Izorin. Il descend l'escalier de la tour et suit la vieille Béatrix. Le marquis Éral étant malade, le service du fort était négligé. Ici, les postes étaient déserts; là, le factionnaire dormait; partout les clefs étaient aux portes: le jouvencel baisse lui-même le pont-levis, et avec la rapidité de l'oiseau s'éloigne de la citadelle.

Outre son attachement pour la dame de Saint-Chrisogone, un motif puissant l'attirait vers elle. Ipsiboé savait le secret de sa naissance, et lui avait promis de le lui révéler lorsqu'il aurait atteint sa vingtième année. Cette époque était arrivée, et l'orphelin brûlait d'apprendre enfin à quelle famille il appartenait.

Il a descendu la montagne au sommet de laquelle s'élevaient les tours d'Aiguemar. Le ciel était étoilé; mais des nuages épars le traversaient rapidement; et un vent d'ouest soufflant avec force, tantôt éclair-

cissait le firmament, tantôt le chargeait de nuées.

Pendant les cinq ans d'absence d'Ipsiboé, le page d'Eral ne s'était point rendu au marais de Saint-Chrisogone. La route, obstruée d'arbustes et coupée de ruisseaux, est devenue presque impraticable ; et une vapeur blanchâtre, couvrant les eaux stagnantes, ne lui laisse voir aucun sentier ni les objets qui l'avoisinent.

Selon les habitans superstitieux du canton, cette humide vallée était peuplée d'esprits malfaisans ; et les feux follets qui y apparaissaient au voyageur étaient autant d'enchanteurs perfides qui l'attiraient aux précipices. Que de fois Alamède avait ouï parler d'ombres bleuâtres... vues à travers les brouillards ! Que de descriptions lui avaient été faites de *dracs*, de scorpions, de *terrasques* et de basilics qui tout à coup d'entre les roseaux dressaient des têtes monstrueuses (1) ! Il se rappelle toutes les

(1) « C'est à cette époque, qui vit naître l'Inquisition, que commencèrent les contes de sor-

conjectures formées sur les habitudes étranges d'Ipsiboé, sur ses actions ténébreuses, sur son existence inexplicable; et une sorte d'inquiétude vague l'a saisi.

Un air hostile souffle sur ces rives. Joint au cri aigu poussé de loin en loin par l'oiseau des lacs, le triste murmure des eaux continuellement poussées par les vents au milieu des joncs agités et contre des grèves sauvages, imite des gémissemens. L'orphelin prête l'oreille à ces accens lugubres; le lieu désert où il se trouve, l'obscurité qui l'environne, la vapeur glaciale qui l'engourdit, ôtent à ses pensées leur gaîté habituelle; et quelque chose d'aride a saisi son cœur. Des exhalaisons fétides,

---

» ciers et de fées. Le troubadour Guillaume IX,
» comte de Poitou, mort en 1122, est le plus an-
» cien auteur qui parle des fées. » (Papon, *Hist. de Prov.*, t. II, pag. 352, c. 62.) — *Voyez* aussi sur le *drac*, enchanteur, et la *terrasque*, serpent de la race du *léviathan*, qui habitaient le Rhône et se nourrissaient de chair humaine, *Otia imper cap.* 85, par Guillaume de Tilburi.

des sons plaintifs, des clartés douteuses, des reflets inattendus, forment autour de lui une région toute fantasmagorique, au milieu de laquelle une apparition l'étonnerait peu.

Cherchant à surmonter les influences sinistres qui l'entourent : « — Non, se dit » Alamède à lui-même, quelques effets » extraordinaires de la nature n'égareront » point mon jugement. Ipsiboé ne s'occupe » point de l'art cabalistique. Ses sentimens » me sont connus. J'ai reçu ses sages le» çons ; et jamais morale plus pure, jamais » maximes plus chrétiennes ne partirent » d'une âme plus noble. Elle fut une mère » pour moi : ses singularités, ses mystères, » je dois tout respecter en elle. »

Il approche de l'habitation d'Ipsiboé : à travers l'épaisse brume il commence à en distinguer la forme. L'édifice est octogone, bâti de pierres et de briques, et de la plus sombre apparence. Comme une effrayante prison, il a pour porte une grille en fer. Ses murailles sont couvertes de caractères hiéroglyphiques, de figures du Zodiaque et

de symboles égyptiens. Il n'a pour fenêtres que des meurtrières; et à son sommet, sur une large plate-forme, il porte une petite tour en bois, tout à jour et garnie de vitres. En cette sorte d'observatoire, constamment éclairé la nuit, Ipsiboé, selon les récits publics, étudiait l'astrologie et préparait des philtres magiques.

Cette demeure avait été jadis construite, disait-on, par une troupe d'Égyptiens qui s'y était établie. De ce point de réunion cette tribu errante, ces vagabonds de tout sexe et de tout âge se répandaient dans la province; ils se nommaient *les bohémiens* (1); et trafiquant avec adresse de leurs chants, de leurs prophéties, de leurs élixirs et de leurs faux miracles, ils levaient un impôt annuel sur la crédulité publique.

Peu à peu cette colonie sauvage, deve-

---

(1) *Voyez*, sur ces tribus errantes, *Histoire du Languedoc*. — *Hist. de Provence*. — *Histoire de France*, et surtout *Recherches de Pasquier*, l. 4, ch. 19.

nue trop nombreuse, s'était dispersée : il n'était plus resté au marais qu'une seule famille, puis qu'une seule personne nommée *Ariparia.* Cette dernière bohémienne, d'une figure hideuse, avait alors tellement épouvanté la contrée par ses sortiléges, que la vallée de Saint-Chrisogone était devenue une sorte d'Averne dont les villageois d'Aiguemar fuyaient l'approche avec horreur. Déjà même une partie du hameau voisin avait été abandonnée lorsque Ariparia disparut. Les uns prétendirent que l'enfer avait englouti sa proie; d'autres, qu'elle résidait encore à Saint-Chrisogone, mais sous une forme invisible. Un seul habitant du canton soutint qu'un jour d'orage elle était tombée dans un des étangs du marais, et y avait perdu la vie.

Environ dix ans après cet évènement, une inconnue vint s'installer au bâtiment des Egyptiens : c'était Ipsiboé. Aussitôt dans le pays la frayeur passée se réveilla. Vainement l'étrangère ne répandit que des bienfaits autour d'elle, sa physionomie extraordinaire, sa vie mystérieuse et ca-

chée, ses costumes extravagans, son langage déclamatoire, ses extases religieuses, ses expériences chimiques, tout en elle parut suspect.

Cependant humaine et sensible, elle était pieuse jusqu'au fanatisme, et haïssait la sorcellerie. Elle parvint, avec le temps, à se faire aimer du vulgaire; mais, malgré sa bonté connue, elle en était toujours redoutée.

Alamède est à peu de distance de la maison aux prestiges. Un murmure confus de voix a frappé son oreille. Il se croyait en une solitude sauvage dont nul autre qu'Ipsiboé n'osait fouler le sol fétide. Quelle est son extrême surprise au tableau qui s'offre à sa vue!

La grille du magique édifice ouvre ses deux battans de fer; et plusieurs hommes armés de glaives, vêtus de brun et masqués, se rangent en haie le long des murs extérieurs. Ils portent en leurs mains de longues torches dont la flamme presque violette, obscurcie par une épaisse fumée,

tantôt les montre gigantesques, et tantôt les cache aux regards. Parfois leurs formes indistinctes se détachent en noir du bâtiment rougeâtre; et ces sombres gardes alors semblent des esprits ténébreux errant sous les feux du Ténare.

Ipsiboé s'avance à l'entrée de la grille, et les hommes du dehors s'inclinent respectueusement devant elle. Un personnage marquant l'accompagne, il porte le costume d'un grand-maître des templiers(1). Un manteau blanc marqué de la croix de l'ordre est jeté sur son armure d'acier; la visière de son casque est levée; ses traits sont réguliers, mais dépourvus de cette expression de calme qui sied si bien à la grandeur; son regard sévère est inquisitif et inquiet; sa marche lente et grave a quelque chose d'incertain et d'agité. Il inspire

(1) C'est sous le règne du premier des Raymonds Bérengers que se formèrent l'ordre célèbre des templiers et celui des religieux de Saint-Jean de Jérusalem. — Bouche, *Hist. de Provence*, tome I, page 252.

à la fois le respect et la méfiance, la vénération et la crainte. Quoiqu'il soit d'un âge avancé, il paraît encore plein de force. Son maintien fier et imposant dénote une haute naissance; et tout révèle en sa personne l'habitude du commandement.

Alamède n'a jeté qu'un coup d'œil rapide sur l'inconnu. Toute son attention s'est portée sur la dame de Saint-Chrisogone. Elle tient une des mains du templier, et ses regards sont levés au ciel avec une enthousiaste tristesse. Sa taille est noble et majestueuse; mais trop à ses vues élevées pour descendre jusqu'à s'occuper des modes et usages du temps, elle dédaigne tout soin frivole, et se montre, dans ses costumes, étrange jusqu'à l'extravagance. Son imagination exaltée la place constamment hors des coutumes habituelles de la vie; aussi, par son langage éloquent et ses manières inusitées, par ses admirables pensées et son indépendance sauvage, elle offre en elle tour à tour et quelquefois en même temps le sublime et le ridicule.

La dame de Saint-Chrisogone est vêtue

d'une robe jaune à boutons de métal, ouverte, flottante, garnie de fourrures noires, et assez semblable en sa forme à l'espèce de longue soutane que portent les Orientaux. Un large cordon de laine noire, destiné à lui servir de ceinture, flotte dénoué des deux côtés de sa taille sur deux sortes d'amples sacoches attachées sous ses vêtemens. Un corset fait en poil de chèvre soutient et recouvre sa gorge; une partie de ses cheveux mal relevés pend débouclée autour de son front. Une bande de serge fine et blanche se roulant en sa chevelure de jais, laisse tomber entre ses yeux perçans une pointe aiguë, qui, toujours agitée, y suspend et secoue un gland d'or. En travers sur ses épaules, un voile étroit et long est jeté à la manière du châle des baïadères, et, drapé sans art et sans soin, varie ses plis à tout instant comme Ipsiboé ses discours.

Quelle est donc cette femme extraordinaire?... Ses traits peu réguliers et presque repoussans rappellent, au premier abord, ceux de ces vierges funèbres que les des-

cendans d'Odin aux rives scandinaves avaient nommées *les Valkiries*. Néanmoins sa physionomie mobile a, par je ne sais quelle puissance attractive, un charme inconnu qui subjugue l'esprit et fascine le regard. Sa voix a une solennité mystique et religieuse qui captive, étonne et séduit ; la magie en est telle, que l'étranger qui l'écoute croit entendre de merveilleux récits, lors même qu'il ne lui est adressé que des phrases incohérentes.

Soit qu'elle parle ou qu'elle se taise, elle est qualifiée d'oracle; soit agissante ou inactive, elle paraît une puissance. Cependant de l'affaire la moins compliquée elle en fait une inextricable, et le tableau le plus confus de la peinture la plus claire : grâce à son étrange nature, ce qu'elle conçoit, ce qu'elle explique, ce qu'elle attend, ce qu'elle projette, fût-ce les choses les plus simples, tout est un monde de mystères.

Son langage éloquent et figuré a quelque chose de prophétique et d'auguste; mais par un contraste fâcheux, ses gestes sont

tellement multipliés et bizarres, qu'ils semblent parfois convulsifs, comme les mouvemens animés du ver qu'une houlette a partagé.

Pourquoi cette demeure écartée?... Poursuivie par des autorités ennemies, aurait-elle besoin d'un refuge inaccessible?..... Mais elle habite si peu son marais, y reçoit de si nombreux personnages, s'y entoure de si peu de précautions, qu'elle paraît ne rien redouter. Est-ce là une solitude? Est-ce donc ainsi qu'on se cache?

Qui est-elle, et quels sont ses plans?... D'après ses fréquentes relations avec les premiers de toutes les classes du royaume, elle semble chargée, elle seule, de toutes les destinées de la Provence; en cette époque de troubles et de divisions, d'associations ténébreuses et d'insurrections déclarées, de systèmes politiques et d'établissemens religieux, elle a comme le fil de toutes les combinaisons, de tous les essais et de toutes les rêveries humaines : mais par un sort malencontreux, ses vues ont une telle étendue, ses rapports sont si universels, ses

paroles si inconcevables, ses démarches si contradictoires, que souvent, dans le labyrinthe de ses pensées et de ses intentions, elle semble perdue elle-même.

Alamède, dérobé à tous les yeux par un buisson épais, examine Ipsiboé avec une surprise toujours croissante; et plus d'une fois en regardant la bizarrerie plaisante de son accoutrement et de ses attitudes, il a failli s'abandonner à l'expansion bruyante d'une gaîté hors de propos, gaîté que son caractère vif et léger comprime difficilement.

Ipsiboé s'adresse au grand-maître des templiers; et les mots qu'elle prononce arrivent distinctement jusqu'à lui : « — Noble duc, séparons-nous, l'aigle » de Cîteaux (1) m'attend. J'ai à m'oc- » cuper d'Abailard; la lettre de Foul- » ques, roi de Jérusalem, nécessite une » prompte réponse; la belle Alix, fille du » comte de Champagne, m'a fait mander

(1) Saint Bernard.

» près d'elle en secret sur les rives de la » Durance (1); et, vous le savez, je dois » conférer ici cette nuit même avec un » nonce d'Alexandre. Il faut que l'antipape » Victor..... (2).

» — Silence! interrompt le grand-maître. » En ce temps d'usurpations et de sacriléges, » il n'est point de solitudes inaccessibles » où ne puisse se glisser quelque témoin

---

(1) Cette Alix, fille de Thibaud-le-Grand, comte de Champagne, fut reine de France : Louis VII l'épousa en troisièmes noces. (*Voyez* Anquetil, *Hist. de France*, t. II, p. 74.)

(2) Il y eut à cette époque deux papes, Alexandre III et Victor IV. Le schisme divisa l'Eglise pendant plusieurs années. Victor avait été nommé par l'empereur et par deux cardinaux; et Raymond Bérenger avait été forcé, par politique, de le reconnaître; cependant Alexandre III, nommé par tous les cardinaux, finit par l'emporter (Voyez *Histoire d'Allemagne*, t. V, p. 117); et voici comment : saint Bernard fut le trouver une nuit, le harangua, le menaça et l'entraîna aux pieds d'Innocent : Victor y déposa la tiare. — *Chron. Cass.* c. ult.

» perfide. Victor IV gouverne à Rome : il » fait épier nos démarches : et reconnu par » le clergé...

» — Il ne l'est point par le Seigneur, s'é- » crie Ipsiboé avec énergie; qu'importe ce » que décide une fraction de la terre!... La » fausse idole couronnée tombera, brisée, » de son trône comme la statue de Dagon » au pied de l'Arche d'Israël.

» — Laissons ce dangereux sujet d'entre- » tien, répond le templier à voix basse : qui » sait si parmi ceux qui nous entourent il » n'est point des traîtres cachés?

» — Les hommes armés qui vous suivent, » reprend la dame du marais, ne sont-ils » point tous initiés?... Nobles adeptes du » grand ordre et régénérateurs éclairés, ne » sont-ils pas tous *invisibles?*

» — Sans doute; et le livre de vie... (1)

» — En ce cas, selon nos statuts, ils doi- » vent regarder sans voir, tout écouter

---

(1) C'était le nom de celui sur lequel étaient relatés les noms et les sermens des adeptes.

» sans rien entendre, et obéir sans questionner.

» — Oui; sur la croix ils l'ont juré.....
» Nul traître, ils ne l'ignorent pas, ne peut
» échapper à la mort. Néanmoins...

» — Duc, c'en est assez! Marchons dans
» la voie du Seigneur, et point de crainte
» puérile!.. La lice est ouverte, attaquons.
» J'élèverai mes accens jusqu'au ciel, et nul
» être ne me comprendra qui ne soit appelé
» à me comprendre. Telles que les monstres
» de l'Euphrate, qui jadis fuirent à ma vue,
» les puissances liberticides devront reculer
» devant moi. »

Elle dit : ce singulier mélange d'exaltation religieuse et de politique mondaine, de citations saintes et d'appels guerriers, portait au plus haut degré l'étonnement du jouvencel.

« — Que répondrai-je au grand conseil?
» a repris le chef templier. L'homme attendu paraîtra-t-il?

» — Sous peu de temps, je l'a promis.

» — Prions le ciel pour que ce prince....

» — Des prières ne suffisent point ; le ciel

» veut de plus des actions : a-t-il lieu d'être
» satisfait de notre zèle pour sa cause ?
» Quoi ! des princes chrétiens gouvernent,
» de puissans ordres religieux étendent
» leur domination sur l'Europe, et la
» secte infâme de Bruys vient se propager
» sur nos terres et s'accroît jusque sous nos
» yeux !....

» — Que pouvons-nous faire contre
» elle ! .... Les factions qui divisent notre
» malheureuse Provence, nous laissent-elles
» les forces nécessaires pour combattre à la
» fois l'usurpatrice, les Toulousains, les
» antipapistes, les Bérengers, les impé-
» rialistes, les républicains et les heré-
» tiques (1) ?

» — Les *invisibles* sont nombreux, leurs
» affiliés sont partout ; ils ont jusque dans
» les rangs ennemis des soutiens, des agens
» et des soldats. En une guerre civile, il vaut
» mieux avoir vingt petites factions divi-
» sées à attaquer, qu'un faisceau serré à

---

(1) *Voyez* les auteurs déjà cités.

» disjoindre, qu'un seul parti puissant à » combattre.

» — Mais il nous manque un chef, un » Bozon. Que le vrai monarque se montre.

» — Je le répète, il va paraître. Mais le » suprême conseil des *sages* (1) a-t-il écrit » sa grande charte ?

» — Oui, le pacte fondamental est presque » entièrement rédigé.

» — Que le nouveau règne, s'écrie la » dame de Saint-Chrisogone avec un noble » enthousiasme, soit enfin celui de la jus- » tice ! Que l'homme ne soit plus l'esclave » de l'homme ! Que la dignité humaine ne » soit plus avilie par les autorités absolues ! » Que la table sacrée des lois, comme l'astre » de la lumière, soit commune à tous les » mortels ! Qu'un peuple ne soit plus un » troupeau dont le chef, semblable au bou- » cher, vende, à son gré, la chair ou le sang ! » Que le premier des privilèges soit le talent ! » Que la première des noblesses soit la vertu !

---

(1) C'était le surnom donné au chef de l'ordre.

» Que le fardeau des charges publiques pèse » sans distinction sur tous les sujets du » royaume ! et que le sceptre souverain, s'in- » clinant avec un saint respect devant le » tabernacle des lois, ne puisse plus jamais » devenir dans la main d'aucun potentat la » verge de la tyrannie ! »

Elle dit : la majesté de son maintien, le feu de son regard, la magie entraînante de ses paroles, et la sublimité de ses désirs, frappent d'une admiration inconnue le jeune orphelin d'Aiguemar. Le rire moqueur, que l'instant d'auparavant il avait eu peine à retenir, a fait place sur son visage à une gravité réfléchie. Ipsiboé, génie magnanime, a changé tout à coup d'aspect à ses yeux ; et c'est maintenant la vénération plutôt que la curiosité, qui l'enchaîne à sa place et qui l'y retient immobile.

Le grand-maître n'a répondu à la dame de Saint-Chrisogone qu'en baisant humblement sa main. Ils se sont éloignés peu à peu, et la garde a suivi leurs pas. Déjà l'élève d'Éral n'aperçoit plus qu'à peine les guerriers sous l'épais brouillard que parcourent en sens

divers leurs torches flamboyantes; il quitte alors le buisson qui l'avait caché, et se rapproche de l'habitation d'Ipsiboé, qu'un flambeau résineux, placé contre la muraille, éclairait seul et faiblement. Alors des pas pressés de chevaux retentissent au loin sur la plage. Le duc et sa nombreuse escorte seront bientôt hors du marais.

Alamède, craignant que sa protectrice n'ait suivi l'illustre étranger, s'arrête, inquiet et rêveur, auprès de la grille de fer : il n'ose pénétrer indiscrètement dans la mystérieuse demeure, et se contente d'y jeter un regard furtif.

A la pâle lueur d'une lampe de bronze suspendue à l'un des piliers intérieurs, il aperçoit au milieu d'une salle ronde, à murailles nues et verdâtres, une table en pierre noire et luisante, environnée de plusieurs siéges. Sur cette table s'élève une statue représentant Madelène repentante; et autour de l'image chrétienne sont placés, sans ordre apparent, un globe céleste, un triangle, une cassolette antique, une crosse d'évêque, un miroir symbolique, un ser-

pent d'airain, un arbre artificiel, une châsse enfermant des reliques, un cylindre, un buste royal, une coupe, un diadème, une bible, une hache, et un crucifix.

L'enceinte, dépourvue de fenêtres et sans cheminée, est non moins froide qu'une caverne; l'eau y suinte le long des murs, et le plancher en est humide. Le jouvencel a distingué dans l'éloignement, à droite de la grande table, des lances et un faisceau d'armes; à gauche, une trappe levée ouvrant sur les marches d'un souterrain; et vis-à-vis l'entrée un long rideau noir cachant quelque objet mystérieux.

La lampe funèbre vacille, et sa clarté s'éteint par degrés. Meubles, instrumens et tenture, tout se brouille et se perd dans l'ombre... Mais l'esprit frappé d'Alamède, perçant à travers les ténèbres, y crée des images nouvelles; il lui semble que le rideau noir soulève ses draperies menaçantes; il croit voir errer sous ses plis des formes vagues et tronquées; un poignard à lame sanglante s'est comme réfléchi sur le mur; il croit entendre un sourd murmure....;

enfin, quoique intrépide, il frissonne.

Détournant sa vue de la rotonde lugubre, il la porte autour de lui sur les objets extérieurs; mais en dehors du sinistre bâtiment tout est sombre comme sa pensée. Des torches résineuses y avaient long-temps brûlé, et leur épaisse fumée, cherchant à se mêler aux humides exhalaisons du marais, figurait dans les airs une sorte de combat vaporeux et magique en harmonie avec le site. Le coassement des animaux aquatiques, un vent orageux sifflant à travers les herbes touffues et les plantes gigantesques des étangs voisins, une solitude entourée d'abîmes, des ruines éparses et couvertes de ronces, une terre de désolations où semblaient ne devoir se plaire que des magiciens et des spectres, tout en ces lieux offrait à l'imagination troublée des emblèmes cabalistiques et des images surnaturelles.

Alamède, dans la situation d'un homme à demi éveillé que poursuit un songe pénible, classait à peine ses idées, lorsqu'un bêlement rauque et prolongé qu'un bruit de sonnettes accompagne, l'arrache à cet

engourdissement moral. Un tableau rien moins qu'effrayant, aussi nouveau que disparate, est venu s'offrir à ses yeux.

La dame de Saint-Chrisogone s'avance à pas pressés. D'une main, elle conduit en laisse une chèvre blanche et rétive, dont la barbe pend jusqu'à terre, et dont les cornes arrondies se terminent en pointes aiguës; de l'autre main, elle tient des herbes et une poignée de filasse. Sur son épaule est un faucon noir et indocile, armé d'entraves appelées *jets*, lesquelles présentent des anneaux, et d'où pendent quelques clochettes (1). Enfin, sous son bras et enveloppée dans les plis de son grand châle, s'agite, prête à s'échapper, une petite famille d'écureuils.

Qui peindrait l'embarras d'Ipsiboé que tire d'un côté la chèvre mutine, qu'égratigne de l'autre le faucon mal apprivoisé, et que tourmentent sans relâche, par sauts et par bonds répétés, les écureuils malicieux!...

---

(1) *Voyez* la note sur le faucon, au Ve livre.

Effrayé à l'aspect d'Alamède, le faucon, jetant un cri sauvage, s'envole en secouant ses sonnettes; mais par malheur ses serres, prises dans le châle de sa maîtresse, enlèvent aussi un coin flottant du voile qui couvrait ses épaules. Tandis qu'Ipsiboé retient par l'autre bout la draperie qu'emporte le noble oiseau, un membre captif de la famille écureuille est parvenu à s'échapper; mais s'étant jeté maladroitement dans le fatal paquet de filasse, il s'y prend comme en un lacet, et reste pendu par la patte au trop perfide peloton. Pendant ce temps l'indomptable chèvre, épouvantée par les cris et les clochettes du faucon, traversait d'une de ses cornes la robe de sa conductrice, et, empêtrée dans sa longue queue, bondissait sur un sol glissant. Hélas! l'indigne affront d'une chute menaçait à chaque secousse la chancelante souveraine de cette peuplade insurgée.

A cette scène inattendue, toutes les noires pensées d'Alamède se sont évanouies; et la gaîté rentre en son âme. La dame de Saint-Chrisogone vient d'aperce-

voir l'orphelin. En sa joie inexprimable, elle abandonne aussitôt sa laisse à la chèvre, son châle au faucon et sa filasse aux écureuils. Chacun des animaux prisonniers s'élance libre et au hasard : Ipsiboé dans un désordre complet ne s'occupe ni d'eux ni d'elle ; ses bras s'ouvrent pour Alamède.

Après le départ du templier et de sa suite, oubliant pour un moment ses vastes plans politiques et religieux, elle s'était rendue à un petit bâtiment voisin de sa demeure, où vivaient ses animaux favoris ; et, revenue à des soins plus doux, elle s'offrait maintenant à l'élève d'Éral non comme le fanatique chef d'une société ténébreuse, mais comme la simple habitante d'une métairie solitaire.

« — Alamède ! cher Alamède ! s'écrie-
» t-elle en un vif transport, enfin je te re-
» vois et t'embrasse ! »

Touché de cet accueil vraiment maternel, l'orphelin la presse contre son cœur, et lui exprime non moins vivement son dévouement et sa tendresse. Au bout de quelques instans, Ipsiboé se dégage d'entre

ses bras, recule, et, debout devant lui, le regarde avec enthousiasme, attendrissement et mélancolie.

« — Voilà son front, son maintien, ses » yeux!... » dit-elle continuant à haute voix des pensées secrètement commencées; « oui, je crois le revoir encore!.... » Hélas! il fut beau comme lui. »

Une larme a mouillé sa paupière, et sa tête est retombée tristement sur sa poitrine. La relevant ensuite avec une expression douloureuse : « — Et toi aussi, reprend- » elle, tu seras aimé quelque jour!... le » brillant rêve de l'amour balancera ses » illusions magiques sur ton doux et joyeux » printemps; la coupe des plaisirs sera » portée à tes lèvres; tu croiras aux dé- » lices de la terre, et tu te confieras à la » vie.... Puis, le sort même te fût-il pros- » père, le prisme perdra ses couleurs, » l'âge désenchantera la carrière, et tout » se flétrira avec toi. Faibles mortels, nous » voilà tous! mêmes erreurs, même réveil, » égal voyage, égale fin! »

Elle dit : le contraste frappant de ses

manières désordonnées et de son langage éloquent, ce passage subit en elle de l'austérité la plus âpre à la sensibilité la plus tendre, et d'une apparente démence à la plus sublime sagesse, exerçaient un grand empire sur l'imagination. Cédant au charme irrésistible de l'étonnante Ipsiboé, le jouvencel écoute en silence.

Elle s'est approchée de la torche qui brûlait contre la grille de sa mystérieuse retraite : « — Alamède, a-t-elle repris, à » la lueur de ce fanal nocturne regarde ce » visage décomposé, ces yeux creux et ce teint » plombé!... Eh bien ! jadis ils séduisirent, » jadis ils furent admirés. Le pourrais-tu » croire aujourd'hui ? je fus belle, je fus » aimée.... et les guirlandes de l'amour au- » tour de mon front s'enlacèrent. Ce corps, » frêle demeure d'argile qui maintenant » tombe en ruine, reçut jadis l'encens des » hommes. D'abord, aux jours de l'inno- » cence, sur la barque voluptueuse de la » jeunesse et des plaisirs, je naviguai sous » un ciel pur, couronnée de roses fleuries...

» Ensuite en des palais somptueux, sous » des vêtemens tissus d'or, je connus mo- » mentanément les jouissances du pouvoir » et les délices de l'amour.... Puis éclatè- » rent les tempêtes, et complet fut le grand » naufrage. Alamède, regarde-moi, regarde » les objets d'alentour.... La beauté, qu'est- » elle devenue? L'or et les palais, où » sont-ils?.... »

Le flambeau résineux éclairait sa figure pâle et ses épaules demi-nues. Attisant la flamme mourante avec une branche de cyprès, et appuyée contre un pan de mur, auprès de sa funèbre demeure, elle eût rappelé la sibylle de Cumes, sans l'expression chrétienne de son regard et la teinte mélancolique de ses pensées. Ce n'était point la druidesse accoutumée aux sanglans sacrifices; ce n'était point la magicienne initiée à de sataniques secrets; ce n'était point une inspirée appelée à des œuvres saintes : c'était un composé vague de ces trois diverses puissances; un mélange inexplicable d'égarement et de raison, de force et de faiblesse; un vase mystérieux renfer-

mant les plantes les plus sauvages et les fruits les plus savoureux.

« — O ma bienfaitrice! dit Alamède, » votre vie fut battue par les orages; celle » de votre fils adoptif aura sans doute un » sort pareil. Déjà sur lui la foudre gronde. » Sans protecteur parmi les hommes, de- » main l'orphelin d'Aiguemar sera peut- » être aussi sans asile. »

A ces mots, Ipsiboé relève son front abattu. A la sérénité triste mais bienveillante de ses traits succède un air dédaigneux et sévère : « — Enfant timide, ré- » pond-elle, eh! qu'importe, parmi les » hommes, qu'un orphelin de plus soit » sans asile!... Tu prévois l'orage lointain, » et, murmurant d'avance, tu trembles! » Tu redoutes donc l'infortune? Ah! la » honte seule est à craindre. Tu désires » des protecteurs? Tu choisis donc pour » lot le servage?..... Pauvre abandonné! » calme-toi. Aimant à te courber, tu trou- » veras plus d'un grand de la terre disposé » à prendre en pitié ton adolescence dé- » bile. Il est bien peu d'herbes rampantes

» qui, à force de se traîner, n'arrivent à » trouver un soutien. »

L'irascible Alamède jette un regard indigné sur la dame de Saint-Chrisogone. L'orgueil révolté se peint sur son front; et peu accoutumé à se contraindre, il déploie son caractère fier, indépendant et libre, en cette réponse farouche :

« — Moi choisir pour lot le servage!... » Et qui m'a porté au berceau dans le castel » d'Aiguemar? Ai-je sollicité l'entrée du » manoir féodal?... Qui m'a courbé dès » l'enfance par des ordres et des leçons » sous la dépendance d'un étranger? Ai-je, » par goût et bassement, plié sous les caprices d'un maître?...

» En quels lieux m'a-t-on vu ramper? » Ai-je obéi à la volonté despotique qui » me défendait de me rendre au marais de » Saint-Chrisogone? Moi n'être ici-bas » qu'un protégé, qu'une plante parasite! » Jamais Alamède ne sera l'esclave de per- » sonne, pas même celui d'Ipsiboé. Je ne » redoute point le malheur, il n'abaisse que » le lâche, il relève l'âme intrépide. Sans

» honte comme sans effroi, je puis marcher » le front levé ; je ne m'entoure point de » mystères, je ne cherche point les ténè- » bres, je hais les prestiges magiques ; et si » je puis avoir des amis, je les avouerai » hautement..... je ne les prendrai point » *invisibles*. »

A cette virulente sortie, Ipsiboé ne répond point. Son sourcil noir s'est froncé, et cependant un éclair de satisfaction a traversé rapidement son regard. Ressaisissant son châle blanc, que le faucon avait laissé retomber des airs sur la grille du sombre édifice, elle en tourne les plis nombreux autour de sa taille élevée ; et comme tout entière à quelque invention nouvelle d'ajustement, se drapant à la manière des statues antiques, elle ne semble plus livrée qu'à l'étude du pittoresque.

Le page d'Aiguemar ne résiste point à tout ce que lui offre de plaisant le silence occupé de la dame mystérieuse. Le rire a reparu sur ses lèvres, et son courroux s'est dissipé. D'un air demi-malin, demi-sérieux, l'orphelin se rapproche d'elle ; puis rele-

vant, avec une humble courtoisie, une longue bande de son voile qui, d'un côté, traînait à terre, et la rejetant sur un bras qu'elle levait en ce moment : « — A peu de » chose près, murmure-t-il à voix basse, » telle devait être, j'en suis sûr, la grande » Isis des bords du Nil. »

Mais ni son mouvement ni sa phrase n'ont été remarqués d'Ipsiboé. Les yeux au ciel, elle s'écrie : « — Je te remercie, Dieu » puissant ! il aura l'âme de ses pères. Ma » flèche a rencontré le but ; je connais le » son de la cloche, maintenant que je l'ai » frappée ; de la pierre est sorti du feu ; » sous la roche est cachée l'eau vive ; non, » ce n'est point un roseau creux, et l'on » peut s'appuyer sur lui. »

Elle s'arrête ; et contemplant avec attention le disque argenté de la lune, le firmament et ses étoiles, elle demeure ensevelie en une méditation profonde. Déjà ses mobiles pensées, à en juger par l'apparence, sont toutes à l'astrologie.

Mais ces mots, « *Il aura l'âme de ses pères !* » ont vivement frappé le jouvencel.

Plus d'humeur joviale et badine. D'une voix émue et craintive, il hasarde cette prière :

« — Ma famille vous est connue. Ah! » daignez exaucer le plus ardent de mes » vœux; éclairez-moi sur ma naissance; » dites-moi si celle à qui je dois la vie... »

Ipsiboé pousse un profond soupir : « — Je » ne puis rompre encore le silence.

» — Parlez! de grâce! O ma bienfaitrice! » nommez-moi celle qui me donna l'être; je » n'ai jamais, autant qu'aujourd'hui, senti » le besoin d'une mère.

» — N'en ai-je pas été une pour toi?..... » reprend Ipsiboé d'un ton de reproche. » Ingrat! quand je te presse sur mon cœur, » peux-tu me demander une mère!...

» — Répondez : êtes-vous la mienne?... » interrompt l'élève d'Eral; et ses beaux yeux s'attachent sur les siens avec une expression inquiète d'espoir, de doute et de tendresse.

« — Heureuse la mère d'un tel fils!... » s'est écriée la dame attendrie. Puis d'un ton grave et solennel : « Celle qui te porta dans

» son sein était tout autre qu'Ipsiboé; elle » était fille de l'étranger ; et ta patrie n'est » point la sienne.

» — Et mon père?... dit l'orphelin.

» — Ton père a rejoint ses aïeux; et la » page où devait être écrite sa vie est restée » en blanc dans l'histoire.

» — Mon origine est donc illustre? re- » prend le jouvencel avec orgueil : si l'his- » toire dut une page au père, elle en peut » garder une au fils. Oui, je le sens à l'ar- » deur brûlante de mon âme, à l'exaltation » de mes sentimens, à l'indépendance de » ma pensée, un sang noble coule en mes » veines.

» — Signes certains! et preuves claires!... » répond l'inconcevable femme avec un » sourire ironique. Insensé! crois-tu donc » qu'il ne se trouve d'ardeurs brûlantes, de » sentimens exaltés et de pensées indépen- » dantes que parmi les familles nobles?..... » Un chef illustre et renommé ne laisse sou- » vent après lui qu'une abjecte progéniture. » Les plus grands hommes de l'antiquité » sortirent d'une race inconnue; et s'est-

» on enquis des ancêtres de ces demi-dieux » de la terre? Noble, sans doute, est le » mortel qu'honore une suite d'aïeux; mais » plus noble encore est celui... qui illustre » ses descendans. »

L'orphelin confus a rougi. «—Alamède! » poursuit-elle d'un ton sévère, et comme jetant la sonde en son âme, » ne t'enor- » gueillis point de ta naissance; parmi tes » plus proches parens il est de simples arti- » sans, et ton dernier aïeul fut un serf. » Quant à tes destinées futures, si, d'après » ton opinion, il faut, pour parcourir une » brillante carrière, un rang, une fortune, » et des titres..., il ne me reste qu'à te » plaindre, car tu n'as pas même de nom.

» — Eh bien! je saurai m'en faire un! » s'écrie le fougueux Alamède. Pour rem- » placer ce qui me manque, un glaive et » l'honneur me suffisent. Sans titres on » peut devenir grand; sans fortune on peut » être heureux. Puisque sur toute classe » d'hommes, la gloire, capricieuse déesse, » verse indifféremment ses faveurs, je puis, » comme ces êtres obscurs qu'elle tira de

» la poussière et mit au temple de mé-
» moire, voir un jour couronner mon front
» parmi la multitude étonnée...

» — Le voilà! » interrompt avec enthousiasme la dame de Saint-Chrisogone, « le
» voilà tel que mes prières ferventes le de-
» mandaient à l'Eternel!.... Digne fils de
» mon adoption! assieds-toi sur cette pierre
» grise près de ce flambeau ténébreux.
» L'heure des révélations approche; bien-
» tôt tu pourras me comprendre. Ton œil
» est fait pour la lumière, ton âme pour
» la vérité, ton avenir pour la vraie gloire.
» Oui, l'on t'ouvrira, si tu frappes; et si tu
» cherches, tu trouveras. »

Ces mots figurés, cet oracle, enfermaient sans doute un grand sens; mais si l'inconnue du marais était en quelque sorte le Sphinx, l'orphelin n'était point l'Œdipe; et la dame reste incomprise.

Contre un des bancs extérieurs du bâtiment, le disciple soumis s'assied, et continue à prêter l'oreille à l'habitante du désert. Lui montrant du doigt sa demeure : « — Alamède, a-t-elle repris, ton regard

» curieux, je le sais, a pénétré dans cette
» enceinte. Indiscret ! réponds, qu'as-tu
» vu ?

» — Quelques instrumens symboliques
» en une rotonde lugubre, une statue et
» un rideau noir.

» — Comment t'expliques-tu ces objets ?

» — A peine les ai-je distingués. Si mes
» yeux ont été indiscrets, mes pas du
» moins ne l'ont pas été. Je n'ai point
» franchi cette grille, et j'ai respecté vos
» secrets.

» — N'as-tu vu personne en ces lieux ?

» — Un templier et des soldats s'éloi-
» gnaient quand j'y suis arrivé.

» — Et que penses-tu de ces réunions
» ténébreuses au marais de Saint-Chriso-
» gone ?

» — Jeune et sans expérience, dois-je
» hasarder un jugement ?

» — Tu le peux, je te le permets ; je
» dirai plus, je te l'ordonne.

» — Eh bien ! je pense qu'une associa-
» tion politique et religieuse, méditant la
» chute du trône....

» — Erreur! dis sa restauration.
» — Veut abattre....
» — Non, veut relever.
» — Mais du moins ôter la couronne...
» — Non, la donner au roi légitime.
» — Vous comptez donc armer les » peuples?
» — Nous comptons éclairer les hommes.
» — C'est détruire....
» — Non; c'est fonder.
» — Je m'y perds.
» — Tu t'y trouveras.
» — Vos plans sont périlleux et hardis.
» Le monde à éclairer est bien vaste!
» — Le monde a des bornes connues,
» le génie humain n'en a point.
» — Mais vous flattez-vous de chan-
» ger....?
» — Oui, » s'écrie Ipsiboé avec l'exaltation la plus vive, « de changer la face du
» monde. Ecoute, jeune servant des cas-
» tels, l'espérance des hommes libres : les
» temps barbares sont finis; les temps ci-
» vilisés commencent. Les peuples sont las
» de la tyrannie, et les chrétiens de l'im-

» piété. Le bandeau de l'erreur se déchire;
» les fers de l'esclavage se brisent; il faut
» des barrières aux trônes et des réformes
» dans l'Eglise. Trop long-temps la terre
» asservie fut un immense sanctuaire tou-
» jours ténébreux et sanglant, dont les
» grands étaient les sacrificateurs, et le
» vulgaire les victimes.... O dégradation de
» l'humanité! j'ai vu le coursier d'un
» évêque être, après marché débattu, payé
» deux hommes et trois femmes (1). En
» une cérémonie sainte, j'ai vu braire, au
» pied des autels, l'âne des mystères de
» Vesta (2). J'ai vu sur le pavé de nos
» temples des choristes armés d'un fouet

---

(1) Hugues de Champfleuri, évêque de Soissons, désirant un beau cheval pour faire son entrée dans son évêché, en acheta un qu'il paya cinq serfs de sa terre. *Gaule poétique*, tome IV, page 350. — Saint-Foix, *Essais sur Paris*, t. V, p. 198.

(2) Voyez *Mémoires d'hist., de crit. et de litt.*, par l'abbé d'Artigny, t. IV, art. 64, page 270, et t. VII, art. 14, p. 67. — Ducange, *Gloss.* V°. *Festum asinorum kalendæ*. — Du Tillet, *Fête des fous*, p. 5.

» poursuivre l'alléluia personnifié, tour-
» nant et courant devant eux sous la forme
» d'une toupie (1). Et la France vit un
» concile soutenir qu'ici-bas les femmes
» n'étaient point de l'espèce humaine (2)...
» Lois absurdes, chaînes honteuses, soyez
» anéanties pour jamais! Voiles de l'igno-
» rance, tombez!.... Et vous, liberté sainte
» et sublime! aurore régénératrice! rayon
» des vérités éternelles! apparaissez à l'u-
» nivers!....... Levez-vous, nations tom-
» bées!.... Salut à la terre affranchie!...... »

Elle dit; et sa voix inspirée retentit au loin sur la plage, telle qu'une prophétie di-

---

(1) Chaque église avait alors sa coutume absurde. Je m'abstiendrai d'entrer dans les détails. Quant à la toupie portant le nom d'*alléluia*, voyez, à cet égard, Duradier, *Récréat. hist.*, t. I, p. 122. — L'abbé Le Bœuf. — *Archives de l'évêché d'Arles*, etc.

(2) Ce fut le concile de Mâcon, en 585. Voyez Gregor. turon., *Hist.*, l. VIII.—*Poligonia triumphatrix.*, p. 123. — Saint-Foix, *Essais sur Paris*, t. II, p. 79. — Abbé Millot, *Elém. de l'histoire de France*, tome I.

vine. En achevant son discours, elle s'était levée. Son visage, tourné du côté de l'orient et sur lequel tombait alors un rayon de l'astre des nuits, resplendissait d'une clarté mystérieuse. L'orphelin saisi de respect, l'œil fasciné, l'âme ravie, se croit dans un lieu consacré, devant une puissance céleste ; et prêt à fléchir le genou, il la contemple avec enthousiasme.

« — Alamède, continue-t-elle, si la mo-
» narchie légitime est relevée par nos efforts,
» plusieurs pouvoirs en équilibre, établis
» par un pacte auguste, la raffermiront sur
» ses bases, et, défendant les droits du prince,
» soutiendront aussi ceux du peuple. Tel est
» l'espoir, tel est le but du grand ordre des
» *invisibles*. Déjà cette noble réunion de
» tous les esprits vertueux et indépendans
» du royaume est immense comme ses vues,
» affermie comme ses principes. C'est une
» nouvelle colonne qui s'élève lentement et
» en secret, mais sur laquelle s'appuieront
» désormais les mortels qui savent penser et
» les mortels qui veulent croire. C'est un
» arbre sacré que rien ne déracinera, dont

» les rameaux un jour couvriront peut-être
» l'Europe, et sous lequel courront les
» peuples. Les membres de ce corps nais-
» sant, déjà, sans se montrer, sont partout;
» sans paraître agir, ils travaillent; sachant
» tout, ils n'énoncent rien. Ils voient tout
» et ne sont pas vus. »

La dame de Saint-Chrisogone s'interrompt subitement.... La lune s'est cachée sous les nues, et la torche résineuse est prête à s'éteindre : « — J'en ai dit assez, reprend-
» elle; page du marquis d'Aiguemar! jure
» de ne jamais révéler les paroles sorties de
» mes lèvres.

» — Je le jure, dit Alamède.

» — Brume orageuse!... » poursuit-elle avec véhémence et comme ayant le droit de commander aux élémens, « onde glacée!
» cyprès antiques! et vous, désert sauvage,
» silence! »

Puis se tournant vers l'orphelin :

» — A regret je te quitte, adieu! »

L'expression de sa figure n'est plus la même : sur ses traits, par une brusque transition, le plus profond calme succède aux

plus impétueux transports. Avec abandon et simplesse elle lui a tendu la main : « — Éloigne-toi, l'aube va paraître.... Puis» sent mes vœux être exaucés! Puissent » bientôt tous les humains se présenter » ainsi une main fraternelle ! Puissé-je voir » unies et d'accord les trois puissances di» visées qui se combattent sur ce globe, les » rois, les prêtres et les peuples ! »

Le vif et léger Alamède n'a pu s'empêcher de sourire. Il s'est rappelé le désir qu'avait aussi Ipsiboé, l'heure d'auparavant, de grouper ensemble autour d'elle, de voir marcher d'un bon accord, et de faire fraterniser... une chèvre, un faucon, et des écureuils, êtres non moins difficiles à mettre en harmonie que villageois, prêtres et princes.

En ce moment une horloge souterraine a fait entendre un son prolongé : « — Trois » heures sonnent ! s'écrie la dame de Saint» Chrisogone ; hélas ! l'heure comptée est » perdue... Je suis appelée, je te laisse. »

Et dans sa précipitation, voulant s'envelopper de son châle, elle le jette sur le

flambeau. Le fanal renversé s'éteint, les ténèbres couvrent la plage, la grille avec fracas se referme, Ipsiboé a disparu.

L'orphelin, non moins surpris que mortifié d'être éconduit de cette manière expéditive, retourne tristement au castel. L'enthousiaste du marais, le quittant ainsi sans façon, supprimant avec tant d'aisance les formules d'une visite et le baiser d'adieu des amis, a froissé son âme sensible. L'homme, à ses débuts dans le monde, est comme la plante délicate sortant, au mois de mai, d'une serre; le moindre vent glacé le saisit; le moindre air hostile le blesse.

« — Je désirais tant la revoir!... se dit » Alamède; j'accours près d'elle, et sa de- » meure ne m'est seulement pas ouverte!... » Elle devait m'éclairer sur mes destins, » et j'ignore encore qui je suis! Que reste- » t-il en ma mémoire de tout ce qui a » frappé mes sens à son étrange domicile? » Un aperçu d'objets fantastiques, un chaos » d'images incomplètes, des discours élo- » quens mais vagues, des révélations com-

» mencées mais sans suite, un jour radieux
» mais voilé, un espoir brillant mais con-
» fus... Je ne puis m'expliquer ce que j'é-
» prouve et d'où je sors. Il me semble que
» j'ai passé rapidement une vaste étendue
» de pays, que j'y ai vu dérouler des siè-
» cles, que j'y ai acquis des connaissances
» merveilleuses....; et pourtant je n'ai tra-
» versé qu'un marais, je n'y suis resté que
» peu d'heures, et je n'ai pu rien y ap-
» prendre. »

Il réfléchit quelques instans : revenant peu à peu à son caractère naturel et à ses idées enjouées : « — N'y pensons plus,
» ajoute-t-il : je ne vois que deux ma-
» nières de m'expliquer les mystères de
» cette nuit inconcevable... Ipsiboé était
» en démence ou j'avais la tête égarée. »

Il s'interrompt, hâte sa marche : « — Ou
» peut-être, continue-t-il, nous étions
» tous deux en délire. »

L'aube commençait à poindre; les hautes tours d'Aiguemar se dessinaient dans le lointain; et le jouvencel, se parlant encore à lui-même : « — Si j'ai peu gagné, disait-il, à mon

» entrevue nocturne avec la dame du ma-
» rais, je crois du moins qu'elle y a perdu;
» car, grâce à mon aspect imprévu, toute sa
» ménagerie est en fuite... Ipsiboé est à la
» recherche des grandes vérités politiques,
» morales et religieuses... Mais... »

Il s'arrête; puis en riant :

« — Mais retrouvera-t-elle sa chèvre,
» son faucon et ses écureuils? »



LIVRE TROISIÈME.

Alamede a gravi la montagne d'Aiguemar, et distingue déjà les mouvemens de la *guaite* (1) du beffroi, qui depuis long-temps avait annoncé l'aurore. Mais aux croisées de l'appartement habité par le noble châtelain, il voit une draperie noire tendue; parmi les sentinelles, ordinairement si paisibles, il remarque une grande agitation; les nombreux serviteurs du marquis, et les gardiens armés du manoir, vont et viennent confusément sur les remparts; une sourde rumeur se fait entendre; tous les

(1) La *guaite* était une espèce de sentinelle qui se tenait dans la tour du beffroi, et dont l'emploi était d'annoncer avec un cornet le point du jour et le lever du soleil, pour appeler les gens de la campagne à leurs travaux. — Le Grand d'Aussy, tome I, p. 303 et 309.

ponts-levis sont baissés, et Béatrix accourt à lui.

Les cheveux en désordre et la pâleur sur le front, elle s'écrie : « — Ah! malheureux,
» qu'avez-vous fait!....

» — Béatrix! que s'est-il passé?.... Quel
» malheur venez-vous m'apprendre?

» — Jeune homme inconsidéré! malgré
» mes sages conseils, vous êtes sorti de la
» citadelle : vous vous êtes à jamais perdu.

» — Expliquez-vous.

» — Ipsiboé, cette infâme magicienne,
» poursuit sa carrière satanique. Mainte-
» nant c'est un fait prouvé : tout insensé
» mandé près d'elle et qui se rend à son
» marais, est aussitôt puni par Dieu même.
» L'enfer vous a ouvert ses portes, Aigue-
» mar vous ferme les siennes.

» — Mais Aiguemar n'est point le ciel,
» a répondu gaîment Alamède, et je pleu-
» rerai peu ses délices. Quant à l'enfer d'où
» je reviens, il m'a fermé la porte au nez...
» comme fait votre paradis.

» — Extravagant! vous osez rire!... Le
» marquis d'Aiguemar est mort.

» — Est mort!... interrompt l'orphelin »; et un tremblement général l'a saisi. « Ne » me trompez-vous pas, Béatrix?.... J'au» rais perdu mon bienfaiteur?....

» — Oui, c'en est fait : il a cessé de vivre. » A peine étiez-vous hors du manoir que, » se sentant très mal, il vous a fait appeler, » ainsi que le sénéchal, le chapelain et le » tabellion. Sans doute il voulait vous nom» mer son héritier. L'acte, dit-on, était » dressé, lorsqu'il apprit votre disparition. » Hors de lui-même à cette nouvelle, il » prononça trois fois le nom d'*Ipsiboé* avec » une fureur délirante, que suivirent des » convulsions et un évanouissement. Il ne » revint à lui qu'au bout d'une heure; et » ce fut pour envoyer querir Giraud de Si» miane (1), son plus proche parent et votre

---

(1) Giraud de Simiane est souvent mentionné dans l'histoire de Provence, à l'époque des guerres entre les comtes de Toulouse et de Barcelone. Il était cousin de Guillaume, comte de Forcalquier ; sa famille fonda l'abbaye de Sinanque en 1150. (Voyez le *Gall. christ.*, t. I, *Instrum.*) La maison

» plus mortel ennemi.... Ce farouche ban-
» neret, détesté de ses vassaux, est arrivé
» au point du jour; un testament en sa fa-
» veur a été clos et signé; il a fermé les
» yeux au marquis; il entre en possession
» de ses terres; et vous, orphelin sans ap-
» pui, vous n'avez plus d'ami ni d'asile.

»—Mon bienfaiteur n'existe plus!... » répète l'élève d'Eral; et quoique le sévère châtelain ne lui eût jamais témoigné une bien tendre affection; quoiqu'il traitât souvent son page, surtout les dernières années, avec une rigueur tyrannique, Alamède ne se souvient plus que du soin qu'il prit de sa jeunesse; et sa douleur est déchirante.

Ne se soutenant plus qu'avec peine, il s'appuie contre un poteau : « — Béatrix, ne
» me cachez rien! Vous étiez près de votre
» maître : à ses derniers momens m'a-t-il
» maudit?....

» — Il a fait plus : il vous a déshérité.

---

de Simiane a eu un historien nommé *Columby*. Elle eut à *Apt* le droit de battre monnaie.

» — Que m'importe son héritage! En
» expirant m'a-t-il maudit?.....

» — Non pas vous, mais *Ipsiboé*. Ses im-
» précations n'ont frappé que l'intrigante
» du marais.

» — Il ne m'a point maudit! ... » répète le jouvencel à voix basse et sans écouter Béatrix : « que ces mots soulagent mon
» cœur! »

Il tombe à genoux contre le poteau. Son charmant visage, éclairé par l'aurore, est inondé de pleurs. Il s'écrie : « — O mon
» père! du haut du ciel vois la douleur de
» l'orphelin! Il fut bien coupable envers
» toi; mais que son repentir te désarme :
» ombre chérie, pardonne-moi! »

La veuve du sommelier, attendrie, mêle ses larmes aux siennes.

« — Ne puis-je, a-t-il repris, jeter un
» dernier regard sur sa dépouille mortelle?
» Ne puis-je à son lit funéraire..... ?

» — Non, dit Béatrix effrayée. Le cruel
» Simiane commande au château; et déjà
» ses soldats ont reçu l'ordre de vous y jeter
» aux cachots si vous osez y reparaître.

» — Et qu'est devenu Izorin?

» — Je l'ai fait évader du fort; il est re-
» tourné à sa chaumière.

» — Adieu donc, castel d'Aiguemar!....
» Adieu, créneaux hospitaliers! vous ne re-
» verrez plus l'orphelin...

» — Hélas! où diriger vos pas?

» — A la cabane d'Izorin. »

Il partait. « — Seigneur Alamède!..... » dit la veuve du sommelier. Mais le banni l'interrompant, « — Dites tout simplement
» *Alamède:* le noble titre de *seigneur* ne
» peut désormais me paraître qu'une offen-
» sante raillerie.

» — Une offensante raillerie!... Héri-
» tier ou non d'un castel, vous êtes l'égal,
» à mes yeux, des premiers suzerains du
» canton.

» — Que dites-vous? Sans rang et sans
» nom, je suis....

» — Vous êtes d'une illustre naissance.
» C'est Béatrix qui vous l'affirme.

» — Et quelle preuve en avez-vous?

» — Quand la sorcière des marécages,
» qui par ses suppôts diaboliques vous avait

» sans doute enlevé à vos parens, vint vous
» déposer au manoir, vous étiez enveloppé
» de bandelettes royales; et par vos langes
» magnifiques, par la richesse du berceau,
» j'ai pu juger....

» — Détrompez-vous; je tiens d'Ipsiboé
» elle-même que ma famille n'est point
» noble.

» — Et vous avez foi en ses discours!...
» ne l'écoutez plus, fuyez-la. Veuillez m'en
» croire, c'est un monstre;... ah! sur quelque
» bûcher un jour, j'espère, avec la grâce
» de Dieu, voir s'exhaler son âme au
» démon.

» — Pieux et charitable souhait!... Que
» vous a fait Ipsiboé?.... Pour la haïr ainsi,
» quels forfaits....?

» — Ses forfaits sont encore cachés, mais
» bientôt ils seront découverts. Son habita-
» tion ténébreuse est un repaire de brigands.
» L'autorité a les yeux sur elle; et tôt ou
» tard, je le prédis, la justice, armée, fon-
» dra sur le rassemblement impie dont la
» noire trame s'ourdit au marais de Saint-
» Chrisogone. »

Une troupe de soldats à cheval et quelques fantassins sortent de la grande porte du castel : « — Séparons-nous !... dit Béatrix.
» J'irai vous retrouver ce soir à la chaumière
» d'Izorin. Je vous y ferai don d'une *amu-*
» *lette* révérée qui préserve des maléfices ;
» ne la quittez jamais, surtout en présence
» d'Ipsiboé. Je vous remettrai de plus un
» reliquaire précieux que vous portiez à
» votre cou quand le marquis vous adopta ;
» puis enfin je vous offrirai une bourse que
» j'ai *œuvrée* pendant les longues veillées
» d'hiver. »

Elle a dit et s'est éloignée. L'orphelin, le cœur oppressé, a pris le chemin du village. Il est sans projets, sans avenir ; et sur les routes inconnues de la vie il s'avance sans guide et sans protecteur. Mais il est jeune et courageux, par degrés son front s'éclaircit. S'élançant, neuf, dans la carrière, et bravant le premier orage, il sourit aux destins futurs.

« — Si j'eusse été de haut lignage, se di-
» sait-il, j'aurais pu, paladin errant, chevau-
» cher par monts et par vaux pour châtier

» des seigneurs félons et pour sauver de
» gentes dames ; j'aurais pu, dans la Pales-
» tine, chef vaillant, me rendre immortel ;
» et peut-être fille de roi n'eût point dédai-
» gné mon hommage : mais sans aïeux, sans
» droits, sans nom, qu'essayer et que de-
» venir ? Qui voudra m'armer chevalier ?....
» Comment chausser l'éperon d'or ?.... Où
» boire à la coupe d'amour ?... Écrivains
» philosophes ! vous avez sans doute raison,
» être né noble est peu de chose ; j'applaudis
» à ces doctes phrases qu'*un titre n'est*
» *qu'un sobriquet, une décoration qu'un*
» *joujou*, et *une armoirie qu'un dessin ;*
» mais puisque, vous le dites vous-mêmes,
» tout est hochets sur cette terre, j'aimerais
» mieux ceux-là que d'autres..... si j'avais
» l'embarras du choix. »

Il traversait alors le vallon, et ses yeux erraient sur la plage. Voilà le préau où, s'exerçant au métier des armes, il domptait les coursiers rétifs, luttait avec les jeunes pâtres, franchissait murs et palissades, essayait casques et cuirasses, maniait boucliers et lances, ou *devisait* sur les combats. Voilà

le gymnase féodal où le jouvencel tant de fois, guidant ses compagnons *croisés*, prit d'assaut un tertre figurant Antioche; traversa, vainqueur, un ruisseau qu'il nommait le Jourdain; s'élança, le glaive à la main, sur un monceau de ramées qui représentait Jérusalem, et s'agenouilla humblement devant quelques pierres qui lui semblaient le saint Sépulcre.... (1). Alamède, en soupirant, détourne la tête.... Eh quoi! pas encore vingt ans, et déjà d'amers souvenirs!... Hélas! les jeux de sa belliqueuse enfance, essais de vaillance et de gloire, se repeignent à sa pensée comme un lointain d'enchantemens. Telles sont les illusions humaines : les plaisirs, quand nous les goûtons, sont à peine des jouissances; quand ils ont fui, quand vaguement le souvenir

(1) Alors c'étaient là les jeux et exercices de presque tous les jeunes gens destinés à être un jour chevaliers. (*Voyez* le P. Le Moine, *Poëme de Saint-Louis*, l. I. — La Curne Sainte-Palaye, *Mémoires sur l'ancienne chevalerie*, t. I.)

nous les rappelle, il nous semble que ces joies passées étaient de célestes délices.

Mais une idée mélancolique n'accable pas long-temps Alamède. Sa riante imagination a bientôt chassé la tristesse; il s'affranchit des souvenirs, fuit rapidement la vallée, et bientôt est près d'Izorin.

Le pâtre, en revoyant son maître, se réjouit et se lamente. Alamède est auprès de lui; mais Alamède a tout perdu..... En sa douleur et à l'instar de Béatrix, il a maudit Ipsiboé. Sans elle, l'orphelin d'Aiguemar serait, en ce moment, au castel, le suzerain de la contrée.

Les sentimens d'Izorin pour elle ont changé. Tel qu'un publiciste moderne, à son langage tout à coup il a fait faire la bascule; et oubliant qu'il fut naguère un des plus dévoués partisans de la dame de Saint-Chrisogone, il s'écrie, montrant le marais: «— Elle » nous a précipités dans une nuit d'afflic- » tions, et la voilà calme et paisible, entourée » de ses réverbères, qui d'un jus cherche à » faire une pierre, et d'un métal un élixir!.... » Regardez! ses fourneaux s'allument. »

» — Izorin, ta tête s'échauffe.

»—Oui, plaisantez! riez! c'est le cas. Moi, » je ne vois là rien de bien gai. Vous aimez » Ipsiboé, soit; vous la croyez bonne, c'est » bien; mais convenez, du moins, seigneur, » qu'elle est cause de tous vos maux.

» — Cause innocente.

» — C'est possible. Cependant je vous l'a» vouerai, elle commence à m'être suspecte; » un mauvais génie la dirige; cette nuit, on » m'a parlé d'elle, on m'a conté les faits » suivans :

» Le vieux Cyprien ne trouvait point d'é» poux pour sa fille, il fut trouver Ipsiboé, » qu'il révérait comme un oracle : « *Ger» trude sera établie cette année*, répond » l'astucieuse dame; *avant Pâques, vous la* » *mènerez à l'église.* » En effet, le jour des » Rameaux on enterra la pauvre fille.

» Gervais avait battu sa compagne, et le » ménage était brouillé. L'habitante des » lacs bourbeux veut raccommoder les » époux. Accourue à cet effet chez Gervais, » elle le harangue avec la plus mâle élo» quence pour ramener son esprit à des sen-

» timens pacifiques. Qu'est-il résulté de » cette puissante interposition ?... Le mari » a tué sa femme.

» Le jeune bûcheron Guillaume aimait » la pastourelle Nicette, Ipsiboé se charge » d'aplanir les obstacles qui s'opposaient » à leur union ; elle rassemble les parens, » distribue l'or à pleines mains, n'épargne » point surtout les discours, et fait si bien... » qu'au bout de l'an, Guillaume était sol- » dat à Marseille, et Nicette religieuse à » Nîmes.

» Je veux croire, ajoute Izorin, que tou- » jours ses intentions sont bonnes, mais » toujours ses entreprises avortent. Plu- » sieurs personnes, à juste titre, l'ont sur- » nommée *la fée brouillon*. Des grands » effets qu'elle prépare, et des évènemens » qu'elle annonce, arrive constamment le » contraire. Puisse-t-elle nous vouloir du » mal, pour qu'il nous advienne du bien ! »

En parlant ainsi, le bon Izorin étalait devant son maître le peu de provisions que renfermait la cabane. Sa table rustique, à pieds inégaux, est mise en équilibre au

moyen d'un bouchon et de deux tranches de navets. Puis, le repas frugal achevé, il reprend ainsi l'entretien :

« — Vous êtes trop prudent, seigneur » Alamède, pour demeurer sur les domaines » du sire de Simiane : mon toit ne peut » vous offrir un asile sûr ; et d'ailleurs une » vie oisive ne saurait convenir au vaillant » page d'Aiguemar. Pour moi, si vous y » consentez, je vous accompagne partout. » Que vous soyez guerrier ou moine, que » vous soyez vassal ou prince, je prendrai » le casque ou le froc, et porterai, selon » la chance, mince casaque ou riche mante.

» — Ma résolution est prise, répond l'or» phelin. La nature m'a doué d'une voix » sonore et d'une gaîté inaltérable, demain » je me fais troubadour (1). J'irai de châ» teaux en châteaux, la harpe ou la man» dore à la main, chanter les héros et les

(1) On a beaucoup écrit sur les troubadours et les trouvères ; ils furent les premiers poètes de l'Europe moderne. *Voyez*, sur la prééminence des troubadours, Le Grand d'Aussy, tome IV, etc.

» belles. Tonnant contre la tyrannie, je cé-
» lébrerai la vraie gloire. Dans les cloîtres
» et dans les cours, aux carrousels et aux
» *palinods* (1), on entendra mes virelets,
» mes triolets ou mes *tensons* (2), mes
» *sirventes* (3) ou mes lais d'amour. Point
» de solennités sans concerts, point de
» fêtes sans troubadours. Mainteneurs de *la*
» *gaie science*, les nobles orateurs *des puys*
» *verds* n'ont-ils point par tout le royaume
» les premières places aux banquets (4) ?

---

(1) *Palinods*. C'étaient des sociétés littéraires de trouvères où les opinions variaient sans doute beaucoup, car il en est resté ce dicton : « *C'est chanter* » *la palinodie.* » Les hommes ont toujours été les mêmes, etc., etc. (*Voyez* M. Roquefort, *De la poésie française aux* XII[e] *et* XIII[e] *siècles*, p. 95.)

(2) *Tensons*. Dialogues rimés, dont les interlocuteurs soutenaient une question sentimentale. — Fauchet, p. 544. — Massieu, *Hist. de la poésie française*, p. 154.

(3) *Sirventes*. Poëmes satiriques. *Voyez* Roquefort, déjà cité.

(4) *Voyez* Nostradamus, *Vies des poëtes provençaux*.

» N'a-t-on point vu les rois eux-mêmes se » dépouiller de leurs magnifiques manteaux » pour en revêtir leurs poëtes (1) ? Un de » nos souverains n'a-t-il point exempté une » ville de tout impôt pendant dix ans, à » condition qu'elle entretiendrait gratuite- » ment un troubadour (2) ? Cabestaing » ne fut-il point aimé par une souve- » raine (3) ? Adénés, couronné par une » princesse (4) ? et Hugues chanté par une » reine (5) ? Des chevaliers, des ducs, des » monarques ont quitté la lance pour la

---

(1) *Voyez* Millot, *Hist. litt. des troubadours.*— D. Rivet, *Hist. litt. de la Fr.*, t. IX, p. 174, etc.

(2) Ce fut la ville de Tarascon. (*Voyez* les auteurs déjà cités.) Jean I[er], roi de Portugal, envoya une ambassade solennelle au roi de France pour lui demander des troubadours. Voyez *Abrégé chron de l'hist. d'Esp.* Paris, 1777, t. I, page 561. — Laloubère, p. 109.

(3) *Hist. de Prov.* de Papon, t. II, p 261.

(4) Adénés le roi. Voyez *Hist. des troubadours.*

(5) La reine Béatrix de Provence, posant une couronne de lauriers sur le front de Hugues de

» lyre, et Bellone pour Apollon. Vaut-il
» pas mieux aimer et plaire que verser le
» sang et détruire ?.... C'en est fait, je suis
» troubadour.

» — Et moi! s'écrie Izorin avec un même
» enthousiasme, puisque vous êtes appelé
» à la gloire des troubadours, ma vocation
» est décidée pour la profession des jon-
» gleurs. Vous serez le barde sublime, moi
» le chantre facétieux, et nous voyagerons
» de compagnie. Je suis un peu *fisicien;*
» je sais jouer de *l'escambot* (1); j'essaierai
» de parler du ventre; je vendrai aussi bien
» qu'un autre des prophéties et des *spéci-*
» *fiques;* enfin sur un tonneau je saurai,
» au son du fifre ou du *frétel*, en parlant
» au peuple assemblé, le duper aussi com-

Penna, lui adressa un quatrain qui commence ainsi : « Yèn voli faire esclatir la memoria...., etc. » (Voyez *Hist. de Provence*, Nostradamus, in-f°., p. 260. — Fabre d'Olivet, *Poésies occitaniques*)

(1) *Voyez* sur ces divers jeux, tours d'adresse et talens des jongleurs, Fauchet, l. 1, ch. 8, et les *Fabliaux* de Le Grand d'Aussy.

» plètement qu'un discoureur en politique » à la tribune des harangues.

» — Mais sais-tu quelques tours d'a» dresse ?.....

» — Oui, certes. Un oncle escamoteur » m'a donné jadis des leçons. Je sais fort » bien cercler un œuf, tourner les yeux, » tirer les dents, coiffer des chiens, saigner » des chats, ventouser des bœufs, raser » des singes, armer des lièvres, atteler » des puces, grandir un nain, raccourcir » un géant.... Avec ces premiers principes, » on va loin. De l'activité, de l'audace, et » l'on parvient à tout ici-bas. Je suis cer» tain qu'aux jours futurs, l'étude, l'expé» rience et le temps porteront au plus haut » degré le grand art de la jonglerie.

» — Il me semble, dit Alamède, qu'en » fait d'illustres charlatans, notre siècle, » sans plus attendre, est assez bien appro» visionné ; il en peut même offrir aux sui» vans : mais tous, au reste, se ressemblent ; » chaque âge et chaque règne présentent, » à peu de variations près, mêmes théâtres, » mêmes spectacles et mêmes tours de passe-

» passe. Quelques tréteaux pour haranguer, » des nains y faisant des géans, divers ani- » maux en parade, l'empirique y vantant » ses drogues, beaucoup d'oisifs pour écou- » ter, force niais pour applaudir, et tou- » jours des bêtes rasées.

» — Partons donc, s'écrie Izorin ; il me » tarde de débuter en ma nouvelle et vaste » carrière. J'observerai les grandes scènes, » et je jouerai la petite pièce. Vivent les » bas et hauts jongleurs ! en eux tous que » de ressemblances ! Les premiers, sous un » gobelet, font disparaître une noisette ; les » seconds, sous un plafond d'or, font dis- » paraître un potentat : je ne vois là de » différence qu'entre la chose escamotée.

» — Oui, partons ! répète Alamède ; » mais il me manque une mandore.

» — Il me manque bien autre chose ! Le » bagage obligé d'un jongleur a des détails » à l'infini. En partie, et pour commencer, » voici l'attirail qu'il me faut. Une fronde et » des masques, un tambour et de petits bâ- » tons, un singe et des rasoirs, une trom- » pette et du coton, des pommes, des cou-

» teaux et du chanvre, quelques verres et
» des grelots, du fil d'archal et des bouteilles, un trépied, un sabre et des flûtes, une paillasse et des cimbales, un réchaud et des toiles peintes, des cerceaux et de longues fioles, un capuchon et force bêtes.

» — Grand Dieu ! que d'objets ! Quelle charge ! interrompt le barde futur. Que d'achats à faire ! Qui paiera ?

» — Mes auditeurs.

» — Mais en pérorant devant eux, si tu déraisonnes ?

» — Ils paieront.

» — Si tu les bernes ?....

» — Ils paieront encore.

» — Si tu les trompes ?...

» — Ils paieront toujours.

» — Et si tes spécifiques les tuent ?...

» — Ah !.... Les trépassés ne paient plus. »

La porte de la chaumière s'ouvre, et Béatrix paraît. Elle remet à son élève chéri

ce qu'elle possède de plus précieux : son amulette, un reliquaire, une bourse et trois pièces d'or. Bien qu'ignorant les projets d'Alamède, elle a porté aussi sa mandore ; elle a pensé que cet instrument pourrait charmer sa solitude.

« — Chère Béatrix ! dit l'orphelin, je » refuse ces pièces d'or. Mais cette lyre !... » Ah ! c'est le ciel qui vous inspira la pensée » de m'en faire aujourd'hui le don. »

Et plein de reconnaissance, il l'instruit des plans qu'il a formés. La veuve du sommelier applaudit à ses résolutions ; et, vers la fin de la journée, après les plus touchans adieux, elle quitte en pleurant ses élèves.

Izorin n'avait point oublié sa rencontre avec le sire de Monterolles ; il a répété à son maître ces paroles du paladin : « — Si jamais Alamède se trouve sans appui, » privé d'asile et sans secours, qu'il vienne » au castel de mes pères ! Je veux être son » protecteur. »

L'orphelin avait joué dans son enfance avec Hugues, alors jouvencel ; il conservait

en sa mémoire, et son souvenir, et ses traits. Dès le lendemain, commençant sa vie aventureuse, il ira frapper à la porte du vieux manoir de Monterolles.

Mais avant de quitter Aiguemar, peut-être pour toujours, il veut revoir Ipsiboé. N'écoutant à ce sujet aucune des représentations d'Izorin, il lui a défendu de le suivre; et le jour fixé pour son départ, s'étant levé avant l'aurore, il vole au marais redouté.

Entraîné par un charme irrésistible vers la dame de Saint-Chrisogone, Alamède ne lui attribue point ses malheurs; bien qu'il trouve étrange sa conduite, il ne saurait la condamner; et se rappelant les soins maternels qu'elle lui prodigua dès le berceau, il continue à lui vouer une reconnaissance éternelle.

« — Ipsiboé magicienne ! disait-il. » Quelle odieuse calomnie! Ses discours » sont pleins de piété, ses conseils sont » pleins de sagesse. Quant à ses vastes plans » politiques, je ne puis encore les juger ;

» mais des paroles éloquentes offrant des
» espérances sublimes, des maximes de
» gouvernement pures comme des pensées
» du ciel, m'ont paru sortir de ses lèvres;
» et combien leur charme est puissant!...
» Depuis qu'elles ont frappé mon oreille,
» je les entends à tout moment qui reten-
» tissent dans mon cœur. »

Le reliquaire, qu'une chaîne de métal suspend à son cou, fixe alors son attention, il ralentit sa marche et le considère avec soin. Plaque arrondie et en vermeil, il a la forme d'un médaillon. Il contient, selon Béatrix (qui cependant n'a pu s'en assurer), plusieurs morceaux de la vraie croix et plusieurs cheveux de la Vierge. L'orphelin essaie de l'ouvrir; mais le médaillon est à secret, il est fermé depuis plus de vingt ans, et ses efforts sont inutiles.

Le ciel était sombre et nuageux : bientôt la pluie tombe à torrens. Alamède est au milieu du marais, dont les sentiers coupés et glissans n'offrent qu'obstacles et périls. Le sol s'enfonçait sous ses pieds; et ses membres saisis par une humidité glaciale

perdaient leur vigueur et leur souplesse. Forcé de quitter la voie qu'il suivait, et que venait de rendre impraticable le débordement des eaux voisines, il en prend une autre au hasard. Il longe des canaux bourbeux, s'ouvre une route à travers des ronces, tourne, serpente, rétrograde, enfin se perd entièrement.

En une étroite et profonde cavée, bordée de sureaux et d'épines, il s'enfonce à l'aventure. Un amas de ruines l'arrête. Il veut franchir ce nouvel obstacle, mais son pied s'embarrassant dans des pierres et dans des racines d'arbre, il perd l'équilibre et tombe..... Il roule du haut des décombres en un obscur et long fossé.

Sa tête a frappé contre un grès; la douleur qu'il ressent est vive, il reste étourdi de sa chute. Il n'a point perdu connaissance, mais ses yeux sont comme voilés; le désordre est dans ses esprits; et, soit illusion, soit réalité, il croit voir des lumières errantes passer rapidement devant lui, des figures semblables à des fantômes se glisser derrière des arbres; tandis que des sons

tristes et creux, harmonie d'offices funèbres, retentissent à son oreille.

Il demeure quelques minutes étendu et sans mouvement. Soudain un coup violent, tel que celui d'un marteau battant le fer, s'est fait entendre; un craquement aigre l'a suivi; un fort courant d'air s'est fait sentir; et l'orphelin revenant à lui commence à distinguer clairement les divers objets qui l'entourent.

Presque enseveli sous des ruines, il s'est à demi relevé. A sa gauche est une maçonnerie informe et délabrée, couronnée d'arbustes sauvages. A sa droite est une muraille, au milieu de laquelle et à peu de distance une porte basse est pratiquée. Frappée par une main ferme, elle vient en criant de tourner sur ses gonds. Qu'aperçoit l'élève d'Eral?...

Une file d'individus à robe noire et monastique s'avance vers l'entrée secrète; un capuchon couvre leur tête; une corde serre leurs reins; à leurs bras pendent des rosaires; leurs mentons ont de longues barbes. Des os et des têtes de morts sont peints

sur leurs grands scapulaires ; leur psalmodie est vague et confuse. Appuyés sur de longues piques, ils marchent à pas mesurés. Ce sont, à n'en pouvoir douter, des sorciers ou des capucins.

De nombreux chevaliers les suivent. Pardessus leurs corselets, et à la manière des anciens Normands, ils portent une chemise de mailles ; un rameau d'olivier béni surmonte leur casque d'acier ; et une gaze de couleur sombre tombant de leur visière levée dérobe leurs traits à la vue.

Cette étrange procession défile avec le plus grand ordre ; Alamède, caché par des joncs marins, n'en a point été remarqué. La porte du mur est restée ouverte ; il voit une salle voûtée que d'énormes torches éclairent. Les guerriers et les moines l'ont franchie rapidement ; se sont emparés, en passant, d'une partie des flambeaux ; foulent déjà d'autres enceintes ; et l'orphelin les perd de vue. Au bruit éloigné de leurs pas, il juge de la vaste étendue de ces communications souterraines.

Le jouvencel n'entend plus rien. Pâle et

chancelant, il se lève : il souffre encore, mais ses forces reviennent; ses contusions sont peu dangereuses ; et, la pluie ayant redoublé, il ose chercher un abri sous la voûte mystérieuse.

Il entre... : la première salle est déserte. Çà et là brûlent des flambeaux ; l'audacieux en saisit un et poursuit sa marche plus loin. Il suit un étroit corridor, parcourt plusieurs pièces profondes, et se trouve en un grand caveau entièrement tendu de noir. Des boucliers, des lances, des glaives, y sont confusément amassés comme au magasin d'armes d'un fort. Au milieu s'élève une colonne torse, chargée d'ornemens symboliques, de figures égyptiennes et d'hiéroglyphes inconnus. Au fond, un manteau écarlate semble recouvrir un cercueil; et à l'entour, dans des réchauds, brûlent des plantes aromatiques.

Deux tableaux parent cette enceinte. L'un représente un chef guerrier au fond d'une chapelle antique ; ses traits peignent le désespoir ; un sceptre à ses pieds est brisé ; des prêtres, arrachant son armure, le revêtis-

sent de leur robe. Deux noms sont écrits sur le cadre : « *Fernand Bozon.* » Au bas du portrait sont ces mots : « *Peuple, il peut* » *revivre ; vengeance !* »

L'autre peinture offre une femme assise sous le dais souverain. Son maintien noble est d'une reine, son regard céleste est d'un ange : telle que les déités de la fable, elle joint la grâce à la beauté. Devant cette image suave, Alamède reste en extase..... Mais un poignard, que tient une main invisible, a tracé ces mots sur le trône : « *Peuple ; haine à l'usurpatrice !* » En un lointain vaporeux, on revoit la même princesse ; mais tout est changé autour d'elle ; des religieuses coupent ses longs cheveux, et un voile noir levé sur sa tête présente ces paroles en caractères de sang : « *Disparaisse ainsi Zénaïre !* »

Le sensible page a frémi..... A l'instant une voix sinistre, rompant un silence effrayant, du fond de l'enceinte lui crie : « — Qui t'amène ici, téméraire ? »

L'orphelin recule troublé. Des frissons courent dans ses veines.... et son flambeau

vacille en sa main. Derrière la colonne torse une figure grandie par les ombres et qui lui paraît gigantesque, vient à lui sombre et menaçante, comme une apparition funeste. Son attitude imposante annonce la puissance, mais quelle sorte de puissance? Celle des démons ou des anges? Celle des vivans ou des morts?

Elle approche.... se débarrasse du drap noir dont elle était enveloppée. Ô surprise! c'est Ipsiboé; c'est l'inconnue aux grands effets.

Entre ses cheveux, d'un noir d'ébène, s'entremêlent des chaînons d'or, qui, de distance en distance, présentent des médailles antiques; l'une d'elles, d'un volume énorme, fixée au milieu de son front, offre une face monstrueuse à longues oreilles, qui semble figurer Midas; et, pour compléter sa coiffure, une branche fleurie de myrte artificiel retombe du sommet de sa tête, portant deux roitelets en cire.

Elle est revêtue d'une tunique de soie bleue, doublée de fourrures grisâtres et garnie de plumes de paon. Attachée sur ses

épaules par des galons et des aiguillettes, une draperie rouge et royale tombe à plis pressés jusqu'à terre, et derrière elle traîne au loin. Deux écharpes en sautoir suspendent à ses côtés un soleil et une lune en pierreries. Enfin, autour de cette parure somptueuse flottent, tortillées au hasard, des gazes à paillettes d'argent, qui, accrochant tous les objets, contrarient la marche et les gestes de la haute et puissante dame.

Un ajustement si bizarre, des ornemens si magnifiques, une pompe si déplacée, ont fait oublier au jouvencel les images antécédentes. Ses craintes se sont dissipées. Grâce à l'appareil splendide de l'habitante du marais, il lui semble qu'en un instant le drame est devenu parade. A ses yeux la scène a changé; il n'aperçoit plus l'effrayant, il ne voit plus que le burlesque.

«—Téméraire!» répète une seconde fois Ipsiboé d'un ton impératif, «que veux-tu? » que demandes-tu?»

Mais cette apostrophe sévère ne frappait plus alors qu'à faux, et n'était plus à l'unisson avec les pensées d'Alamède. Vainement

le page étourdi cherche à contenir les élans de sa gaîté irréfléchie, son caractère léger l'emporte; et, mettant un genou en terre il répond d'un air dramatique :

« — Reine de ces régions obscures ! je » viens prendre part à vos joies et demander » place à vos fêtes. Sur votre merveilleux » théâtre admettez un acteur de plus. Que » les rôles doivent être beaux, si j'en juge » par les costumes !

» — Jeune extravagant ! » réplique avec noblesse et dignité la dame de Saint-Chrisogone, « en quels lieux oses-tu railler ?... » auprès du tombeau de ton père.

» — De mon père ! » répète l'orphelin.

En effet, là, presque à ses pieds, est un coffre ou cercueil de plomb qu'une pièce d'étoffe écarlate ne cache à ses yeux qu'en partie.

« — Et sur qui tombent tes sarcasmes ? » poursuit Ipsiboé, sur celle qui t'a servi » de mère. »

L'élève d'Éral interdit, sentant la force du reproche, a déjà reconnu sa faute; les regards baissés, il se tait :

« — Et ton ambition, reprend-elle, est » d'être un jour l'un de nos preux !.... In- » sensé ! connais donc d'abord les lois de » la chevalerie. Qui suit le sentier de l'hon- » neur respecte les secrets d'autrui, quel- » que curieux qu'il puisse être, et jamais » n'insulte une femme, quelque étrange » qu'elle lui paraisse. Non, l'éperon d'or » n'est point fait pour toi. L'homme an- » nonce dès son printemps ce qu'il doit » être à son été. Jamais il n'arrivera à la » gloire, s'il n'a point en lui ce noble ins- » tinct de la vertu, qui, sans qu'on ait be- » soin de les lui inculquer, lui dicte les » devoirs sacrés de la vie. Honte à celui » dont l'esprit futile n'étudie rien et rit » de tout ! Il n'est qu'une argile pétrie qui » présente une forme humaine, mais à la- » quelle il manque une âme. »

Elle dit : et ses grands yeux noirs étaient attachés sur lui avec une expression de tendresse et de regret plus accablante encore que ses paroles. Son accent était doux et triste, son maintien calme et majestueux. « — O ma bienfaitrice ! ma mère !

» s'écrie l'orphelin repentant, je suis cou-
» pable, je le sens..... Mais, vous venez de
» me le dire, celui qui m'a donné l'exis-
» tence ici repose en ce cercueil; sans doute
» vous l'avez connu, peut-être vous l'avez
» aimé...... Aux cendres révérées du père
» accordez le pardon du fils ! »

Que sa prière était touchante !.... Ipsiboé lui tend les bras, et tous ses torts sont effacés.

Un bruit éloigné se fait entendre. La dame du marais tressaille ; elle s'élance vers une porte du caveau, qui ouvrait sur un escalier, la ferme précipitamment, et revenant au jouvencel d'un air inquiet et agité : « — Imprudent ! lui dit-elle, en ce
» sanctuaire caché sais-tu quels dangers te
» menacent ? C'est à Saint-Chrisogone que
» se réunissent les membres du grand or-
» dre que je préside. Ces caveaux sont sous
» ma demeure. Les *invisibles* sont montés
» à la salle des conférences ; et sache que le
» lieu où nous sommes, lieu d'initiations
» et d'épreuves, ne doit s'ouvrir qu'aux
» seuls mortels affiliés à nos mystères.

» D'après nos statuts et nos lois, tout pro-
» fane entré sous ces voûtes et pris dans
» nos enceintes sacrées, y doit être im-
» molé sur l'heure. Nul protecteur, nulle
» puissance ne sauraient lui sauver la
» vie (1).

» — Se peut-il ! Quelle loi féroce !.....
» Quelles cavernes infernales !....

» — Paix ! interrompt Ipsiboé, paix ! ta
» voix peut être entendue. »

Mais parcourant la salle des yeux, l'orphelin poursuit en ces mots : « — Un ap-
» pareil lugubre et magique !.... Des signes
» et des rites barbares !... Un tribunal se-
» cret et sans appel !..... Des œuvres de
» sang et de ténèbres !.... Vos prétendus
» réformateurs ne sont.... »

Il ne peut achever. Un geste menaçant et terrible l'arrête.... D'une voix forte et solennelle, Ipsiboé s'est écriée :

« — Enfant presque encore au berceau,
» tu veux déjà juger des hommes ! Aveu-

(1) C'était là un des premiers statuts de l'ordre.

» gle, tu ne connais que les ténèbres, et
» tu insultes la lumière ! Ciron visible à
» peine, tu rampes, et tu défies l'aigle des
» nues !...Tremble, sur ta tête est la foudre.
» — Moi trembler ! répond impétueuse-
» ment Alamède. Qui ? moi !..... Les me-
» naces humaines ne m'ont jamais épou-
» vanté. Éclate, tonnerre inconnu ! *Invi-*
» *sibles*, apparaissez ! Ici quels que soient
» les dangers, de quelque arrêt que l'on me
» frappe, mes regards resteront levés; et
» nul pouvoir occulte et nocturne ne me
» fera baisser la voix. »

Un mélange inexprimable de satisfaction et d'effroi se peint sur les traits de la dame de Saint-Chrisogone. « — Et c'est ainsi,
» continue-t-il, que vous recevez mes der-
» niers adieux !..... Frappé par l'infortune,
» je venais chercher près de vous un adou-
» cissement à mes peines; et vous m'allez
» chasser de ces lieux sans me questionner
» sur mon sort, sans me consoler de mes
» maux, sans vous inquiéter de mon avenir,
» et sans même vous informer si je pourrai
» jamais vous revoir !

» — Je suis instruite, répond l'extraor-
» dinaire femme, des évènemens que tu
» nommes des infortunes. Le marquis d'Ai-
» guemar n'est plus, Simiane est son hé-
» ritier.....

» — Et l'orphelin est sans asile, » ajoute l'élève d'Éral.

« — Et ta grande carrière s'ouvre, » dit la dame mystérieuse.

« — Mes jours paisibles sont passés.

» — Tes hautes destinées s'avancent.

» — Mes hautes destinées ! répète Ala-
» mède avec impatience; vous vous jouez
» de ma misère. Pardon si j'ose vous parler
» avec cette franchise; mais je suis las des
» métaphores, des problèmes et des pro-
» phéties. Votre attente et vos espérances
» ne me semblent qu'illusions, mes mal-
» heurs sont réalités. Je ne suis point d'un
» sang illustre.....

» — Tu ne l'es point ! Qui te l'a dit ?

» — Vous-même. Et voici vos paroles :
» *Ton dernier aïeul fut un serf.*

» — Je n'ai dit que la vérité.

» — Or donc, ma naissance est com-
» mune ?

» — Non. Tu sors d'une noble race.

» — Quel langage contradictoire !

» — Je ne dis que la vérité.

» Alamède, poursuit-elle avec une
» anxiété croissante, la mort ici plane sur
» toi. Quitte ces périlleuses voûtes ; sous
» huit jours je te reverrai.

» — Sous huit jours ! .... Et comment ?
» Et où ?..... Je serai peut-être hors du
» royaume.

» — Hors du royaume!..... Quels pro-
» jets....?

» — Dois-je séjourner plus long-temps
» sur les terres d'un ennemi ? Giraud et
» ses farouches soldats peuvent m'arrêter
» à toute heure. Mon parti est pris. Simple
» troubadour, je pars demain. Je n'ai d'au-
» tres trésors que ma lyre, et d'autre ap-
» pui que mon courage ; mais si la poésie
» et les chants ont quelque empire sur les
» hommes, je n'ai rien à craindre du sort.

» — Troubadour ! répète Ipsiboé avec

» dédain. Brillante carrière à choisir, que » celle d'un ménétrier ambulant!.... Etre » déraisonnable! il s'agit bien pour toi en » ce moment de vers, de musique et de » lyre!.... »

Mais au loin le bruit redoublait; des voix confuses se répondent.

« — De grâce! ô mon fils! reprend-elle, » retire-toi, je t'en conjure!

» — Non, dit l'orphelin d'un ton ferme, » dussé-je périr, je reste..., à moins que, » rompant le silence, vous ne m'appreniez » enfin qui je suis.

» — Demain tu sauras tout, je le » jure.

» — Demain je pars pour Monterolles.

» — Eh bien! à l'aurore nouvelle, tu » me trouveras sur ta route aux *ruines de* » *Marius*.

» — Et là, plus de secrets! nuls dé» tours!.... Là, le voile.....

» — Sera levé. Mais obéis d'abord à ta » mère! Fuis! »

Elle a saisi sa main et l'entraîne; le jouvencel ne résiste plus. Passant devant le

tableau de Zénaïre : «—Que cette reine est
» belle! dit-il, que cette image est ravis-
» sante!

» — Ah! lui répond Ipsiboé, n'y arrête
» point tes regards; cette usurpatrice du
» trône, femme aussi perfide que belle, est
» la fille du roi Raymond. Haine à cette
» race étrangère!.... Toi, plus encore que
» personne, maudis cette famille ennemie!
» Raymond fut l'assassin de ton père, et le
» sang appelle le sang.

» — Toujours des révélations ténébreu-
» ses! reprend l'orphelin d'Aiguemar, tou-
» jours de sinistres annonces! *Et le sang*
» *appelle le sang!* Quoi! voilà les saintes
» maximes des grands réformateurs du
» genre humain! Ainsi donc les *invisibles*,
» appelés, disent-ils, à affranchir les na-
» tions, et marchant l'Evangile à la main,
» ne parlent que de sang et de haine, à
» l'exemple des autres siècles! Ainsi cet
» ordre pieux, qui veut établir sur la terre
» la vraie église apostolique, commence par
» prêcher la vengeance!.... »

Ipsiboé se tourne vers lui. Son regard

est d'une inspirée : « — Non, s'écrie-t-elle
» avec énergie ; ils ne prescrivent point la
» haine, ils ne commandent point l'homi-
» cide ; mais ils apportent la lumière ; et
» que veulent-ils ? La justice. L'homme-
» dieu lui-même en courroux chassa du
» temple les impies. Séparer l'ivraie du bon
» grain est la loi du Juge suprême ; le châ-
» timent n'est point la vengeance ; et la
» coupe des désolations doit être versée sur
» le globe, pour que du chaos épuré res-
» sorte l'Eden immortel. »

Alors sur les marches de l'escalier descendant aux caveaux, des pas précipités retentissent. L'angoisse d'Ipsiboé est à son comble : et la pompe extravagante des ajustemens qu'elle porte, en opposition avec la nudité funéraire des voûtes qu'elle traverse ; le pouvoir souverain qu'elle affecte, si peu en harmonie avec la frayeur extrême qu'elle manifeste ; tout à la fois, hors d'elle et en elle, offre contrastes et démence.

Parvenue à l'étroite galerie conduisant à la première salle d'entrée : « — Adieu ! lui
» dit-elle à voix basse. Franchis à la hâte

» ces dernières enceintes ; et surtout prends » garde, ô mon fils ! que tes pas ne soient » entendus. »

Mais l'effroi d'Ipsiboé ne s'est point communiqué au jouvencel. Tandis qu'elle lui parlait, il se retraçait rapidement les objets nombreux et divers qu'il avait vus depuis sa chute. Une procession, des chevaliers, une caverne, des aromates, un chant d'église, des peintures, un cercueïl, des torches funèbres ; et jetée au milieu du tout, une espèce de reine tragique chargée de plumes, de fourrures, de fleurs, de pierreries et de gazes.... Le croirait-on ? L'orphelin rit.

« — Calmez vos craintes, répond-il, et fiez» vous à ma prudence. Semblable à ces ci» rons inaperçus auxquels vous m'avez si » gracieusement comparé, je saurai me » glisser sans bruit le long de ces voûtes » bleuâtres ; le ver qui file dans les sépul» cres sera moins silencieux que moi. »

En prononçant ces mots, il serrait d'une main celle d'Ipsiboé sans remarquer que de l'autre il avait penché son flambeau contre

les parois de l'obscur passage. Là était amassée une grande quantité de soufre, de salpêtre, de résine et de matières bitumineuses. Le feu prend à ces substances combustibles, dont plusieurs étaient comprimées. Une forte détonation a lieu. Ipsiboé jette un cri perçant; les gazes qui flottent autour d'elle se sont enflammées; elle fuit, entourée de banderoles de feu, vers l'enceinte tendue de noir, et va y tomber hors d'elle-même au milieu d'un groupe de moines dont se remplissaient les caveaux.

Alamède aussi prend la fuite, mais par une route opposée : refermant après lui sur les *invisibles* une des portes du passage, il en tire les longs verrous; et aveuglé par la fumée, noirci par le feu, assourdi par les détonations, il parvient à la salle d'entrée. Hélas! un rapide courant d'air vient de pousser la porte extérieure, dont la serrure est à secret. L'orphelin ne saurait l'ouvrir, et toute issue lui est fermée.

Une hache s'offre à sa vue, il s'en empare, et frappant l'épais bois de chêne qui lui barre le passage, il a fait retentir les

airs du plus effroyable fracas. Prêtres et soldats sont à sa poursuite, et cherchent à briser de leur côté la porte verrouillée qui les sépare de lui. Les cris de la dame du marais ont attiré aux souterrains toute la société secrète. Partout frappe la hache et résonne le marteau. L'écho des sombres cavités en multiplie les sons tonnans. A ces éclats se mêlent les clameurs des religieux et les menaces des chevaliers. C'est la rumeur étourdissante d'une place prise d'assaut; et le jouvencel d'Aiguemar, en ce désordre impossible à peindre, frappant l'obstacle qui l'arrête, et non moins bruyant qu'un cyclope battant l'enclume d'une forge, à chaque coup violent se répète : « — Je saurai me glisser sans bruit le long » de ces voûtes bleuâtres; le ver qui file » dans les sépulcres sera moins silencieux » que moi. »

La porte enfin tombe enfoncée : Alamède est hors des caveaux. Aussitôt, léger en sa course, il franchit les décombres sous lesquels il avait précédemment roulé; il saute les ravins, passe à la nage les ca-

naux, se fait jour à travers les haies, se fraie un sentier dans les bourbes ; et blessé, enfumé, trempé, ensanglanté, couvert de boue, brûlé, gelé, presque en haillons, il arrive, l'air triomphant, à la chaumière d'Izorin.

LIVRE QUATRIÈME.

« — En quel état vous revois-je, seigneur
» Alamède! s'écrie Izorin en apercevant
» son maître. Qu'a fait de vous Ipsiboé?

» — Demande-moi plutôt ce que j'ai fait
» d'elle, répond l'orphelin en riant.

» — Vos vêtemens sont tout trempés.

» — Ceux d'Ipsiboé sont brûlés.

» — Du sang! Vous seriez-vous battu?

» — J'ai frappé vigoureusement.

» — Et quels ennemis?

» — Une porte.

» — Seraient-ce là tous vos exploits?

» — J'ai de plus enfumé des voûtes, ef-
» frayé des moines, allumé du soufre, écouté
» des psaumes, vu des portraits, lancé des
» tonnerres, lu des devises, admiré des
» fourrures, suivi une procession, et flambé
» des gazes.

» — Voilà une matinée bien remplie; » mais, seigneur, je n'y comprends rien.

» — Cher Izorin, ni moi non plus. Et » qu'as-tu fait en mon absence?

» — Votre mandore est là, j'ai chanté.

» — En ce cas, nous avons aujourd'hui » changé de rôles. Izorin a fait le trouba- » dour, Alamède a fait le jongleur.

» — Mais, expliquez-moi.....

» — Impossible.

» — Avez-vous vu Ipsiboé? Etait-elle en » sa solitude?

» — En sa solitude! non, certes. Elle te- » nait cour plénière.

» — Et comment?

» — En grande tenue.

» — Mais seigneur, où donc?

» — Dans sa cave.

» — Ses conseils?....

» — Je les ai reçus.

» — Ses consolations?...

» — Sont données.

» — Son accueil?....

» — Je l'ai trouvé froid.

» — Et ses adieux?....

» — Etaient brûlans. »

Izorin, dont chacune des questions a été interrompue, ne partage point l'hilarité de son maître; il fronce le sourcil et se tait. Alamède se dépouille de ses vêtemens, en change une partie, sèche l'autre, et renoue ainsi l'entretien :

« — Demain, à l'aurore naissante, nous » partirons pour Monterolles, et visiterons, » sur la route, *les ruines de Marius*.

» — *Les ruines de Marius!* C'est un » repaire de brigands....

» — Une noble dame m'y attend, dit » mystérieusement l'orphelin; un rendez-» vous m'y est donné. »

Trompé par l'air malin d'Alamède, Izorin, en cette entrevue, croit voir une aventure amoureuse : il sourit d'abord, puis troublé :

« — Mais pourquoi choisir de tels lieux » pour une tendre conférence? Quoi! des » ruines!....

» — Des ruines! » reprend le jouvencel avec feu et d'un ton qui exprimait, au choix de l'auditeur, ou l'enthousiasme ou l'ironie.

« Ah! pour une âme rêveuse et sensible,
» quel aspect est plus enchanteur? quel
» lieu de rendez-vous mieux choisi?... C'est
» au milieu des ruines que se révèlent au
» vrai génie les mystères de la pensée, que
» se découvrent au savant les secrets de la
» création, et que s'offre au chantre inspiré
» la clef des harmonies célestes. Là le mor-
» tel sent mieux qu'ailleurs, à travers sa
» faiblesse humaine, son immortalité di-
» vine. Là, plus seuls et plus à eux-mêmes,
» les amans aiment davantage. Les ruines
» sont sur la terre les révélations du passé,
» les grandes leçons du présent, les pro-
» phéties de l'avenir. Aux regards du paysa-
» giste, point d'admirables vues sans elles.
» En tout et partout ici-bas, l'homme aime
» les renversemens. Poëtes, rois, législa-
» teurs, prêtres, artistes, conquérans! qui
» vous fait briller? les ruines: que vous
» voit-on fonder? des ruines: que reste-t-il
» de vous? Des ruines. Variétés du monde
» terrestre, épisodes du monde moral,
» chutes et décombres! salut. Du grand ta-
» bleau de l'univers vous êtes les sublimes

» ombres; et si le premier homme, ennuyé,
» se promena triste dans Eden, et désœuvré,
» fit des sottises, c'est qu'en ce jardin ravis-
» sant, sans doute il manquait des ruines. »

Ne sachant comment prendre cette tirade, imitée en sa contexture de la dame des marécages, Izorin, la bouche béante, écoutait l'élève d'Eral; et son burlesque sérieux semblait demander « *Faut-il rire?* » Pauvre pâtre du douzième âge! que n'as-tu vécu de nos jours! Combien de fois naïvement, à de certaines assemblées, en écoutant certains discours, aurais-tu fait ces questions : « *Faut-il pleurer?* ou *faut-il rire?* »

Après un instant de silence : « — Nos ba-
» gages sont-ils prêts? reprend Alamède.

» — Certainement, et la charge sera lé-
» gère. Mais la dame qui vous attend est
» jeune et belle, noble et riche?

» — Jeune! répond l'orphelin, c'est un
» problème. Belle! c'est une question. No-
» ble! c'est un secret. Et riche! c'est un
» mystère.

» — Me voilà parfaitement au fait. Du
» moins, seigneur, elle vous aime?

» — Elle m'en a donné des preuves.
» — Vous l'aimez de même?
» — Sans doute.
» — Et cette belle?....
» — Est Ipsiboé.

» — Encore!... dit Izorin désolé. Quoi! » toujours elle! et jamais qu'elle!....

» — Ce sont d'importantes affaires qui » l'amènent auprès de moi.

» — Oui, quelque nouvelle entreprise! » C'est toujours la dame affairée. Elle se dé- » mène et s'agite comme Sisyphe roulant » sa pierre, si ce n'est que le fils d'Éole » laissait, du haut de la montagne, retom- » ber le roc sur son sein, et qu'Ipsiboé, au » contraire, le jette sur celui des autres. »

Le char du dieu du jour rayonnait à l'orient lorsque Alamède et son compagnon, descendant une des collines d'Aiguemar, prirent la route de Monterolles. L'air était lourd, le chemin fatigant, et la chaleur étouffante. « — Que n'avons-nous deux » destriers! » dit l'orphelin en soupirant.

« — Au dernier tournoi, répond Izorin,

» le sire de Venous, pour déployer sa magnificence, en a fait brûler trente (1) : » j'étais présent à ce spectacle ; qu'avec joie, » à mon profit, j'en aurais sauvé une couple!.... Tous ont péri dans la fournaise » comme les Machabées sur la glace ; ils » ont fondu sur le bûcher comme les ailes » d'Icare au soleil ; ils ont disparu sous les » flammes comme Pharaon sous les eaux...

» — Admirables similitudes!.... Mais » que vois-je là qui s'avance?

» — Les frères de l'*Agnus Dei*.

» — Sainte Vierge! quelle mascarade!

» — Parlez plus bas, dit Izorin. Un blasphème vous est échappé. Songez à l'impôt établi ; songez au vide de nos bourses. » Ah! si l'on vous eût entendu!... Prendre » en vain le nom de la Vierge est une af » faire de vingt sous (2)!

---

(1) Ce trait est cité par La Curne Sainte-Palaye, *Mém. sur l'anc. chevalerie*, t. II, V^e part., p. 78 ; et par Papon, *Hist. de Prov.*, t. II, p. 252.

(2) Voyez, sur cet extraordinaire impôt, Papon, *Hist. de Prov.*, t. II, p. 270.—*Statut. arel.*, *mss.* — *Statut. Aven.*, *mss.*

» — Et le nom d'un saint?

» — C'est trois sous.

» — Trois sous! répète l'orphelin. Le » taux n'est point exorbitant pour des » blasphèmes à prix fixe. Si jurer devient » fantaisie, on se la passe à bon marché. »

Les associés de l'*Agnus Dei* marchent lentement et deux à deux. Un charpentier était leur chef (1). Il prétendait avoir reçu du ciel une image de Marie , avec des notes

---

(1) Il s'appelait Durand; il était du Puy en Velay. D'abord l'association n'eut rien d'effrayant; mais bientôt tous les fainéans et scélérats poursuivis par la justice, s'enrôlèrent sous l'égide sacrée. Les *frères* déclarèrent la guerre à tous les nobles, prêtres et seigneurs, et, le fer et la flamme à la main, pillèrent les châteaux, couvens et maisons riches. Ils portaient la barbarie jusqu'à faire rôtir les enfans sous les yeux de leurs mères; ils mutilaient et torturaient leurs victimes, incendiaient les cloîtres et les castels, versaient des flots de sang, et ravageaient le midi de la France. Toute la noblesse enfin s'arma et extermina ces bêtes féroces. (*Voyez*, sur ce singulier ordre pieux, Papon, *Hist. de Prov.*, t. II, liv. IV. — *Hist. du Lang.*,

secrètes, pour ſonder un ordre bénin et changer les destins du monde. Trois drapeaux à ſigures saintes suivent la congrégation. Les frères à nouvelles doctrines sont tous coiffés de linges blancs; ils portent sur leur poitrine une madone en plomb, avec cette légende : « *Agnus Dei, qui tol-* » *lis peccata mundi, dona nobis pacem.* » Et pour bien remplir la mission prescrite par ces mots de leur devise sacrée, « *dona* » *nobis pacem,* » ils brandissent un glaive en leur main, ont des poignards à leur ceinture; et pillant, brûlant, ravageant, ils appellent le peuple aux armes contre les ennemis du royaume, les Toulousains et les hérétiques.

La bande pieuse a passé. « — Ah! s'est » écrié l'orphelin : *Libera nos, Domine,* » des frères de l'*Agnus Dei!* »

Il continue sa route; et bientôt d'un

III, p. 63. — Velly, *Hist. de France*, t. III, p. 280. — Anquetil, *Hist. de France*, t. II, p. 89.)

mont élevé (1), il découvre la fameuse plaine (2) où Marius, un siècle avant l'ère chrétienne, défit l'immense armée des Teutons.

« — Vois-tu ces vastes champs vers le » nord? dit le troubadour au jongleur. Là, » jadis, en moins de deux jours, deux cent » mille soldats périrent. Regarde cette ri- » vière à l'est (3). C'est là que les femmes » des Teutons, voyant fuir leurs époux » vaincus, fondirent, armées de haches, » de couteaux et de piques, au plus épais » de la mêlée. Frappant sans distinction » leurs ennemis pour les repousser, et leurs » maris pour les ramener au combat, elles

---

(1) La montagne Sainte-Victoire: elle est élevée, dit-on, de cinq cent trente-deux toises au-dessus du niveau de la mer. On croit qu'elle porte ce nom depuis la grande bataille de Marius.

(2) La plaine de Tretz, où l'on adorait la nymphe *Trittia*. M. de Peyresc y trouva l'inscription d'un vœu fait à cette nymphe par Marcus Vibius Longus. — *Voyage de Prov.*, t. I, p. 79.

(3) La rivière de l'Arc.

» saisissaient avec leurs mains les glaives
» nus de leurs adversaires, et les retour-
» naient contre eux-mêmes. L'air reten-
» tissait des hurlemens épouvantables de
» ces héroïnes sauvages..... Marius recula
» devant elles.

» — Sexe charmant!... dit Izorin. »

Mais l'exclamation louangeuse aurait pu être mieux placée.

« — Le jour suivant, continue Alamède,
» Marius reprit le combat, et sa victoire
» fut complète. Prisonnières au camp ro-
» main, les amazones, dans la nuit, massa-
» crèrent, toutes, leurs enfans, et s'étran-
» glèrent elles-mêmes (1).

» — Incomparables créatures!..... » a repris de nouveau le pâtre.

« — Et voici », poursuit le jouvencel alors descendu de la montagne, et montrant à son compagnon les débris d'un grand édifice : « voici l'arc de triomphe que fit élever

---

(1) *Voyez*, sur ces faits, toutes les histoires de la Provence, — Plutarque, — et les *Lettres de saint Jérôme*.

» Marius après la bataille, pour éterniser
» l'heureux jour....

»—Où périrent deux cent mille hommes,» dit le pâtre achevant la phrase, « non com-
» pris leurs gentes moitiés. »

Les voyageurs sont parvenus au pied de l'antique monument: A la construction primitive avaient été adossés, aux premiers temps du christianisme, une église et d'autres bâtimens qui, abandonnés depuis et tombés, ajoutaient de nouveaux décombres aux *ruines de Marius* (1).

Alamède a porté ses pas vers une arcade délabrée. Ecartant les ronces et les genêts qui obstruent le passage, il la traverse non sans peine, et pénètre en une cour étroite entourée de galeries écroulées.

A sa gauche est un reste d'habitation en-

(1) La construction primitive était un arc de triomphe que fit élever Marius. Il n'existe plus rien en ce moment ni du monument ni de la chapelle, hormis quelques fondations. *Voyage de Provence*, tome II.

core debout, mais dont les fenêtres grillées, le toit à jour et les murailles crevassées, présentent l'aspect le plus triste. A sa droite est le temple saint. Jadis la charpente du chœur fut brûlée par le feu du ciel; mais il subsiste encore en partie l'autel, le porche et le clocher.

Au milieu de la cour déserte, et près d'un amas de pierres calcinées, un foyer éteint s'aperçoit; il fut allumé récemment. Des pas sont imprimés sur le sol, et quelques débris de repas ont été jetés çà et là.

« — Seigneur, dit Izorin effrayé, je vous
» en avais prévenu; cette plage sert de re-
» traite aux brigands armés du canton. »

Mais son maître, sans l'écouter, se dirige vers l'église; escaladant des monceaux de gravois, il passe sous le portique, et parvient jusqu'à l'autel. Là, par des mains barbares et sacriléges, tous les tableaux ont été impitoyablement lacérés; toutes les statues sont mutilées. Les marches en granit de l'autel ont été réduites en poudre, et la hache impie a brisé une croix colossale de pierre.

Aux ravages du temps se sont jointes en ce saint lieu les dévastations du brigandage. L'élève d'Eral détourne avec dégoût ses regards des inscriptions blasphématoires dont les murailles sont couvertes. Il se sent le cœur oppressé; et par une large brèche, faite à la muraille du sanctuaire, il sort du temple profané.

Mais l'enceinte extérieure où il se trouve est non moins funèbre que les précédentes. Le champ qu'il foule est un cimetière. Des mausolées épars et délabrés s'élèvent tristement du milieu des chardons et des herbes sauvages qui les entourent. Quelques arbres sans verdure, sans sève et chargés de mousse, végètent sur le terrain mortuaire; et le cri de l'orfraie volant de ruine en ruine est le seul bruit de ces déserts.

Alors contre une colonne brisée, et à demi cachée par une touffe d'églantiers, une femme agenouillée s'offre à la vue d'Alamède. Elle est vêtue en pèlerine. C'est sans doute celle qu'il cherche. En tels lieux, en semblable costume, en pareille position,

quelle autre inconnue pourrait-ce être, que la dame mystérieuse ?

A l'approche du jouvencel, Ipsiboé se lève, et d'une marche lente et grave vient à sa rencontre. Sa coiffure est un bonnet fourré dont les bords retombent en festons sur ses yeux, et dont le sommet, s'élevant en pointe sur sa tête, est surmonté d'un chapeau de paille. Une longue pelisse de drap violet l'enveloppe jusqu'au menton ; un collier de coquillages marins tombe à double rang sur sa poitrine. A son côté pend un sac de peau velue attaché à un baudrier de cuir luisant ; et son bourdon de pèlerin soutenant une grosse gourde élève un crucifix d'argent.

Son visage est composé, son regard est sévère. « — Orphelin d'Aiguemar, dit-elle, » tu me cherchais, tu m'as trouvée.

» — Mais pour un entretien important, » répond Alamède inquiet, quel endroit » avez-vous choisi ?...

» — Celui qui réunit tous les hommes, et » qui met d'accord tous les peuples ; la terre

» où s'éteignent les haines et se taisent les » passions.

» — Nous sommes au champ des sépul- » cres, a repris l'élève d'Eral.

» — Nous sommes, dit Ipsiboé, au ren- » dez-vous du genre humain.

» — Y serais-je déjà appelé?

» — Toi quitter l'existence! Non. C'est » d'aujourd'hui que tu vas naître.

» — Je vais donc connaître mon sort?

» — Dieu seul connaît le sort des » hommes. »

Puis se tournant vers Izorin, qui n'avait point quitté son maître : « — Pâtre, éloi- » gne-toi! poursuit-elle. Je veux lui parler » sans témoin. »

Le futur jongleur obéit. « — En ces soli- » tudes, continue-t-elle, je ne puis rester » qu'un instant. Un saint devoir m'appelle » ailleurs.... Au point du jour j'étais ici; » à peine y aurai-je le temps de t'éclairer » et de t'instruire.

» — Hâtez-vous donc !... je vous écoute.

» — Que ces lieux sont chers à mon cœur! » reprend-elle avec enthousiasme. Oh! qu'ils

» m'offrent de souvenirs!.... Là, sont les » cendres révérées du vieux ami de ma jeu- » nesse, du fameux Pierre de Cluni (1). » C'est ici même qu'Abailard, se roulant » sur la poussière des tombeaux, m'apprit » ses tragiques malheurs et le désespoir » d'Héloïse. Là, je conférai en secret avec » le pontife Alexandre. Ici, j'eus une en- » trevue particulière avec le roi Louis (2), » revenu de la Palestine. A cette même » place, j'entretins l'illustre Suger (3). Le » grand Arnaud de Brescia (4), trois mois » avant d'être brûlé, là, me fit ses derniers » adieux. Ici...

---

(1) Il se rendit célèbre par ses disputes avec saint Bernard sur la prééminence de leurs ordres monastiques.

(2) Louis VII.

(3) Le fameux abbé Suger, qui gouverna la France en l'absence de Louis-le-Jeune.

(4) Arnaud de Brescia, moine enthousiaste, éloquent et rigide, ne voulait point que le clergé eût des propriétés; il écrivit contre les abus de l'église, et fut brûlé en 1155 par ordre d'Adrien IV. — Millot, *Elémens de l'Histoire de France*, t. I, page 226.

» — Ici, dit Alamède, vous avez à me révéler le secret de mon origine. Vous n'avez qu'un instant à vous, de grâce ne le perdez point.

» — Impatient jeune homme! répond » Ipsiboé, ne sauras-tu jamais modérer » l'effervescence de ta nature!..... As-tu » donc oublié que, lors de notre dernière » entrevue, ton imprudence a failli te » perdre et pouvait me coûter la vie? Le » ciel, heureusement, m'a secourue; il a » préservé mon corps des flammes qui dé- » voraient mes vêtemens, et m'a inspiré » des paroles qui, bien que n'expliquant » rien aux *invisibles*, ont du moins calmé » leurs alarmes. Servant d'armes! que je te » plains si tu n'apprends à réprimer la » fougue de tes passions! La carrière que » je vais t'ouvrir est un ténébreux laby- » rinthe, où la prudence est le fil sauveur... » Ce fil brisé, malheur à toi! »

Alamède affecte le calme; mais Alamède est au supplice. « — Le fameux Montfort, » reprend-elle, te ressemblait en son jeune » âge, et sa fougue en a fait un monstre. Ce

» chef, dans un transport de fureur, après » de sanglantes batailles, rassemble ses » captifs sur la plaine, et leur fait couper » la main droite. Puis le barbare, en leur » main gauche, la leur fait remporter aux » camps, où se déployaient leurs dra- » peaux (1)..... Hier même, j'ai vu Mont- » fort, je lui ai reproché son crime, et j'ai » promis que ce matin...

» — Hélas ! interrompt l'ancien page, » vous aviez promis que ce matin.... je sau- » rais mon sort et mon nom.

» — En effet, les heures s'écoulent, dit » la dame mystérieuse, il faut que je parte... » on m'attend. »

Et tirant du sac de peau suspendu à son côté deux lettres portant des sceaux armoriés, elle en présente une au jouvencel :

« — Ici sont renfermés tous les secrets » que tu brûles d'éclaircir ; il m'eût fallu » trop de temps pour te les dévoiler de

---

(1) Ce fait arriva en l'an 1127, aux environs de Clermont en Auvergne. — *Voyez* Anquetil, *Hist. de France*, t. II, p. 58.

» vive voix. Ce papier, écrit de ma main, te » détaillera les infortunes de ta famille, et » te montrera les destins où la Providence » t'appelle. »

Alamède a saisi la lettre, et va en briser le cachet; mais Ipsiboé l'arrêtant, ajoute avec solennité : « — Ce n'est point encore » le moment. Tu ne dois ouvrir ce paquet » que dans la cathédrale d'Aix, à minuit, » et sous le tableau de la chapelle de saint » Fernand..... Là, ta lecture terminée, » brûle, à la lampe de l'autel, qui nuit et » jour est allumée, l'écrit que ma main te » confie; puis regarde attentivement les » objets qui t'entoureront.

» Alamède ! continue-t-elle avec une » imposante dignité, jure-moi sur cette » croix sainte, en ces champs sacrés de la » mort, de remplir fidèlement mon ordre, » et de ne point tromper mon attente ! »

L'orphelin a fait le serment. « — Main- » tenant quitte ces ruines et dirige tes pas » vers Aix; on t'y désire, on t'y attend. » Voici une lettre adressée au duc de Ro- » quemire, l'un des premiers chefs *invi-*

» *sibles ;* prends-la, remets-la-lui toi-
» même.... tu habiteras son palais.

» — Et que dirai-je à ce seigneur ?

» — Avant d'entrer dans sa demeure, » tu te seras rendu à la chapelle de saint » Fernand; et mon écrit t'y aura tracé la » conduite que tu dois tenir, le langage » qu'il te faut prendre, les signes que tu » dois connaître.

» — Ainsi, aucune question ?...

» — N'exigera de toi des réponses. Les » défenseurs de la vraie foi, les soutiens de » la légitimité, les réformateurs des na- » tions, se sont interdit entre eux, par » leurs statuts, toutes questions indiscrè- » tes (1). Tu seras admis dans leurs rangs, » imite leur sage retenue. Nulle interroga- » tion curieuse ne te sera faite, n'en fais » de même aucune à tes frères.

» — Et de mes vœux, de ma conduite ?...

» — Tu n'auras point à rendre compte

(1) C'est encore un des premiers articles des statuts de l'ordre.

» aux associés du grand ordre. Ces cheva-
» liers ne scrutent point leurs actes réci-
» proques. Une outrageante méfiance n'en-
» tre point dans leurs nobles cœurs ! Point
» de félons sous leurs bannières ; jamais de
» délateurs parmi eux. C'est la vertu qui
» les conduit, c'est l'esprit saint qui les
» éclaire. »

Puis avec l'accent le plus tendre : « — Mon
» Alamède, poursuit-elle, suis, à l'exem-
» ple de tes pères, le sentier sacré de l'hon-
» neur. Sur la terre des iniquités, que de
» piéges tendus à l'homme !.... Fuis l'usur-
» patrice du trône, son père a fait périr le
» tien. Crains les charmes de Zénaïre !....
» La beauté de cette reine altière est
» comme l'astre au fatal présage qui sem-
» ble un messager de gloire, et n'est qu'un
» moteur de tempêtes.... O mon fils ! j'ai
» cru pouvoir répondre de ta loyauté au
» noble duc de Roquemire. Sois digne de
» ton grand avenir ! A l'imitation du prêtre
» et du pharisien, ne passe jamais auprès
» du malheur sans t'arrêter ; et surtout,
» tel que le corbeau sorti de l'arche et

» perdu dans l'espace immense, n'oublie
» point la maison de Dieu. »

Izorin accourt alarmé.

« — De grands périls ici vous menacent
» à travers les brèches de ces antiques ga-
» leries, je viens de voir passer d'effrayantes
» figures. Nous sommes au pouvoir des bri-
» gands.

» — Pâtre ! répond avec dédain la dame
» de Saint-Chrisogone, puisque tu trem-
» bles, prends la fuite, et ne te montre
» plus à mes yeux. J'aime mieux voir un
» brigand qu'un lâche ! »

Elle s'appuie sur son bourdon : d'un pas lent et majestueux elle marche vers la chapelle ; et s'adressant au jouvencel : « — Tu
» n'as rien à craindre, suis-moi !

» — Et pour nous défendre contre une
» horde d'assassins, murmure Izorin d'une
» voix étouffée, quelles sont nos armes ? un
» bourdon ; nos boucliers ? une mandore ;
» et nos défenseurs ? une femme. »

Plus bas il ajoute : « — Une folle.

» — Une femme !.... répète Ipsiboé avec
» sa véhémence accoutumée. Izorin, re-

» garde ces plaines à travers ce large cré-
» neau ! Là, jadis des mêmes soldats qui
» venaient de repousser cent mille hommes,
» six cents femmes ont triomphé. De tout
» temps les grandes leçons de courage
» ont été données par des femmes. Chez
» l'homme, le sublime est appris ; mais chez
» la femme il est inné. L'homme est ver-
» tueux par devoir, la femme l'est par sen-
» timent. Il est courageux par principes ;
» elle, par inspiration. »

L'orphelin l'écoute et l'admire. L'éloquence d'Ipsiboé, ses connaissances étendues, ses principes nobles et purs, sa force d'âme et sa piété, portent le sceau de la sagesse, et semblent en elle, par leur contraste même avec ses habitudes bizarres et ses manières déraisonnables, ressortir plus merveilleux encore.

Par une porte basse et latérale, ils entrent dans l'église en ruine : rien d'alarmant ne s'offre à leur vue ; et nul obstacle n'arrête leur marche, hors les démolitions entassées. Un rayon de l'astre du jour tombait alors d'aplomb sur l'autel. « — Grand

» Dieu ! dit Ipsiboé en une agitation ex-
» trême, le soleil est presque au zénith, et
» je suis encore sur ces plages !... Ai-je pu
» m'oublier ainsi !..... Quels précieux mo-
» mens j'ai perdus !..... »

Et la dame aux vastes travaux s'élance à pas précipités vers le portique; plusieurs statues récemment mutilées et renversées dans la poussière, y ont encombré le passage.

« — Les manichéens sont ici, s'écrie-
» t-elle; ce sont eux qu'Izorin a vus. Hier,
» ces images sacrées étaient encore debout...
» Les barbares sont revenus. Infâmes sec-
» tateurs de Bruys (1)! quoi ! les chrétiens

(1) Les manichéens furent les premiers fondateurs de la secte des Albigeois. Ils ne voulaient point de culte extérieur, point de messe, point d'église, point de prêtres, point de sacremens. Ils rejetaient une partie de l'Ecriture-Sainte, le baptême et surtout l'eucharistie. Ils soutenaient qu'au lieu d'honorer les images saintes et la croix, il fallait les briser et les fouler aux pieds. Leurs chefs étaient éloquens et braves. — Voyez *Vie de saint Bernard*, liv. III, c. VI. — Papon et Bouche, *Hist de Prov.*

» vous laissent vivre !..... Dieu du ciel, où » donc est ta foudre !

» — Silence ! Ils peuvent vous entendre !... » dit le villageois effrayé.

« — Eh ! peu m'importe qu'ils m'entendent !... reprend-elle élevant la voix. Partout, quelque puissant qu'il soit, je tonnerai contre l'impie. Tremblez, lâches » profanateurs ! les gouffres où tombèrent » jadis Coré, Dathan et Abiron, peuvent » s'ouvrir encore à vos pieds. L'abîme attend » le sacrilége, la terre veut être épurée. »

Une sourde et longue rumeur succède à la terrible apostrophe. Un rassemblement d'hommes armés s'agite tumultueusement de l'autre côté des ruines.

« — Vous nous avez perdus, dit le pâtre ; » ils sont là, ils vous écoutaient ; ils approchent...

» — Je les attends, répond la pèlerine » intrépide. Je leur dirai à tous ce qu'ils » sont ; et j'ai leur fin à leur prédire. Bruys » lui-même...

» — Le voici ! » s'écrie une voix de tonnerre à l'extrémité de l'église.

Et se levant du milieu des décombres, une sorte de géant armé s'avance le fer à la main. Ses traits sont féroces et basanés. Les bandits marchant à sa suite, portent des poignards et des haches. Ils n'attendent qu'un mot de lui pour fondre sur Ipsiboé.

A l'aspect redoutable du fameux Pierre de Bruys, la dame de Saint-Chrisogone n'a ni frémi ni reculé. Calme, elle prononce ces mots : « — Te voilà donc, monstre cé-» lèbre, toi que les enfers ont doué de l'é-» loquence du génie et de la valeur des » héros ! je n'ignore aucun de tes crimes. » Approche, chef de réprouvés ! bien que » tu me sois odieux, depuis long-temps, » je l'avouerai, je désirais te voir et t'en-» tendre.

» — Audacieuse ! qui es-tu ? » dit le manichéen étonné.

« — Un fille des vrais chrétiens, Ipsiboé » de Saint-Chrisogone.

» — Ipsiboé ! se pourrait-il !..... toi, ma » plus terrible ennemie, tu oses te nommer » devant moi !... En mon pouvoir et sans

» défense, sais-tu à quels dangers tu t'ex-
» poses ?

» — Jamais je ne songe aux dangers. Je te » remercie néanmoins d'avoir rappelé à ma » mémoire... qu'auprès de toi l'on peut tout » craindre.

» — Insolente ! je puis abattre...

» — Eh bien, que tardes-tu ! Prends ta » hache. Tu la lèves bien sur ton Dieu, » il n'est rien de sacré pour toi. Vaillant » pourfendeur de statues ! quels trophées » de gloire t'entourent !.... Complète tes » brillans triomphes en assassinant une » femme. Ce nouvel exploit te promet un » laurier digne de ton front. »

Izorin tremblait de tous ses membres; et le jouvencel désolé, blâmant la téméraire sortie d'Ipsiboé, cherchait alors vainement en elle la femme sage, pieuse et sublime qu'il admirait l'instant d'avant.

Mais les phrases de l'exaltée n'ont point produit l'effet que redoutait Alamède. Bruys sourit ironiquement, et lui répond d'un ton railleur : « — Douce fille des eaux dor-
» mantes ! l'on t'avait peinte à moi comme

» folle; mais jamais je n'eusse pensé qu'à ce » point tu fusses en démence. »

Puis, croisant ses bras sur son sein, en une attitude hypocrite, il ajoute d'un air austère : « —En vain tu voudrais m'irriter, » et me pousser par tes outrages à quelque » action coupable, je vivrai pur et sans re- » proche.... Sibylle furibonde, va-t'en! et » que le ciel te fasse paix! »

Il dit : la dame de Saint-Chrisogone lève ses regards vers la voûte sainte; sur ses traits s'offre un singulier mélange d'enthousiasme pieux, de zèle apostolique et de fureur anti-chrétienne. Ces paroles sortent de ses lèvres :

« — *Il vivra pur et sans reproche!* Et » c'est dans cette église qu'il a profanée, » c'est sur la croix qu'il a brisée, que le » sectaire sacrilége ose tenir un tel lan- » gage!... »

Le front du guerrier s'obscurcit : elle allait continuer; mais l'orphelin tremble pour elle; et par ces mots il l'interrompt :

« — Songez à l'heure qui s'écoule; vous » êtes attendue, appelée ..

» — Oui, mon fils, je suis appelée, ré» plique-t-elle avec feu; oui, appelée.... à le » confondre. Je le sens, je dois lui parler » Dieu le veut, mon fils, laisse-moi!

» Apostat sans foi! poursuit-elle en se » tournant vers Bruys, toi qui infectes le » royaume de ta détestable hérésie, et » prends en ton orgueil déhonté le titre de » *chef des croyans!* réponds avec sincérité. » Comprends-tu tes propres doctrines?... » Crois-tu toi-même aux dogmes ridicules » que tu professes et propages? Tes bandits » te paraissent-ils une troupe d'évangé» listes?...... et dis-moi, que veux-tu prou» ver, en quelle langue parles-tu, lors» qu'abusant les peuples par le faux éclat » de tes thèses scientifiques, tu leur débites » ce pathos : *L'homme par son corps re» présente le macrocosme sensible et tem» porel, et par son âme le grand archétype;* » *ce corps sidéré est son lare, son vrai* » *adech et son évestre* (1)?

(1) Ces paroles, ces pensées et ces expressions

» — Et toi! répond le manichéen, qui, » chef mystérieux d'une société politique, » rêves un gouvernement à la fois royal et » républicain!... toi qui voudrais établir en » équilibre, à la tête des affaires publiques, » je ne sais combien d'autorités rivales et » de puissances ennemies!... toi qui dans » l'espoir de fonder en ces climats une mo- » narchie tempérée, bientôt, si l'on te lais- » sait faire, y organiserais une anarchie per- » manente! dis-moi, qui te comprend aussi, » lorsqu'effrontément tu t'écries : *La mésin-*

---

incompréhensibles, sont tirées, mot pour mot, des écrits extravagans des sectaires du temps et de leurs successeurs. Il a toujours fallu que l'esprit humain discutât sur quelque objet, soit religieux, soit politique; chaque siècle a eu ses rêveurs, sa marotte, ses chimères, ses systèmes et ses rêveries. *Voyez*, sur le *macrocosme* et le *microcosme*, *l'agrégat* des corps dans le firmament, *l'adech*, *l'évestre*, *l'archétype*, etc., les OEuvres de Paracelse, Valentin, Fludd, Boehmius, les van Helmont, Poiret, Gilles Gushmann, Jules Sperber, et bien d'autres — Voyez aussi *Encyclopédie*, art. *Théosophes*.

» *telligence constitutionnelle des corps*
» *politiques en pondération n'exclut point*
» *entre eux l'homogénéité. L'absolu aris-*
» *tocratique est une abstraction à l'univer-*
» *salité morale; et une fusion d'unités ba-*
» *lancées, exempte d'idéalités sociales, sera*
» *la perfectibilité législative* (1)?

» — Homme accoutumé aux profana-
» tions! interrompt Ipsiboé avec énergie;
» ennemi de toute institution libérale! ridi-
» culise mes paroles en les dénaturant,
» brave les lois, renverse les autels, continue
» à poursuivre de tes blasphèmes impies ce
» qu'il y a de plus sacré parmi les hommes,
» la religion et la liberté; ton règne aura
» peu de durée!.... Bientôt toi et tes pré-
» ceptes infâmes, produits d'un siècle téné-
» breux, périront misérablement, tandis
» que ma lumière naissante, astre des
» temps civilisés, un jour éclairera l'uni-
» vers. »

---

(1) Ces paroles, ces pensées et ces expressions sont tirées, mot pour mot, d'écrits politiques dont les auteurs sont plus modernes.....

Elle dit : l'inspiration prophétique étincelait dans son regard, et ses accens tenaient du ciel. Le manichéen lui-même en est frappé ; un trouble inconnu le saisit ; et cette femme extraordinaire, passant en un instant de l'extravagant au sublime, étend déjà son inconcevable ascendant jusque sur le sacrilége Bruys.

« — Mes préceptes infâmes ! répète-t-il.
» Pourquoi cette épithète outrageante ?.....
» Que prêchons-nous ? une vie apostolique.
» Que voulons-nous ? affranchir le culte
» chrétien des momeries qui le défigurent.
» Et que demandons-nous aux églises ? l'a-
» bolition des rites catholiques, entés sur
» les fêtes païennes. Sont-ce là d'infâmes
» désirs ? Qu'est-il besoin de prêtres et de
» temples, pour adorer l'Être suprême !
» Quelle voûte plus sainte et plus inspira-
» trice que le firmament ! Quel intermé-
» diaire plus puissant entre l'homme et le
» Créateur que la pensée et la prière !

» — Arrête ! abominable sophiste !...
» s'écrie la dame du marais, je reconnais les
» phrases perfides que dicte le génie de l'er-

» reur pour séduire un peuple ignorant. Tu » prêches, dis-tu, une vie apostolique ! Sois » donc un apôtre toi-même, et donne » l'exemple des vertus. Vase impur et plein » de poisons, oses-tu bien te présenter » comme une coupe de salut !

» Ce ne sont point des réformes que tu » demandes à l'église, c'est le renvoi de ses » ministres, la suppression de ses cérémo- » nies, et la démolition de ses autels. Tu » veux un culte intérieur ? Rebelle, explique » ta pensée ; tu ne veux ni règles ni joug ; » tu veux anéantir la Divinité en effaçant » des yeux de l'homme tout ce qui peut la » lui rappeler ; et ton zèle affecté pour le » Créateur, semblable à celui des révolu- » tionnaires pour leur souverain, travaille » à saper le palais, à chasser les gardes, à » supprimer la pourpre et à niveler le » trône, pour mieux abattre ensuite le » monarque.

» Oui, tes préceptes sont infâmes. Ne pré- » tends-tu pas que deux puissances gouver- » nent le monde, celle du bien et celle du » mal ; et que l'homme, né sous l'une ou

» l'autre de ces influences, est, indépendam-
» ment de sa volonté, selon le hasard ou le
» destin, un fils du ciel ou de l'enfer (1)?
» Et tu parles de la prière! A quoi te servent
» les prières? Si tu appartiens au Dieu bon,
» elles sont superflues. Si tu es au Dieu des
» méchans, elles sont inutiles. Imposteur!
» c'est trop être absurde! Tu me fais horreur
» et pitié.

» —Oui, c'est trop! démagogue enragée!...
» s'écrie l'hérétique en fureur. Sais-tu quels
» châtimens je t'apprête?....

» — Non, lui répond la pèlerine au plus
» haut point d'exaltation; mais je sais
» quelle fin t'attend.... Tu portes tes pas vers
» Albi. Pierre Bruys, écoute-moi!.... Je te
» le prédis, les Albigeois crédules prêteront
» l'oreille à tes discours, et ta secte au loin
» va s'étendre...... Mais bientôt le ciel, las
» de tes prospérités sataniques, te livrera,
» toi et les tiens, aux plus barbares enne-

(1) C'était un des points fondamentaux de leurs doctrines. (*Voyez* les auteurs déjà cités.)

» mis...... Je vois s'allumer les bûchers......
» Je te vois au milieu des flammmes (1).....
» Le glaive frappe, le sang coule.... Toute
» une terre est dépeuplée.... (2). Que de
» forfaits! que de victimes!... Au tribunal
» des derniers jours, toi la cause de tous ces
» crimes! ô Bruys, que répondras-tu?

» — Qu'on s'empare de cette énergu-
» mène! dit le manichéen d'une voix ter-
» rible. Soldats croyans, saisissez-la! Cette
» prophétesse des invisibles est possédée
» par le démon. »

La dame de Saint-Chrisogone est environnée aussitôt par les satellites de Bruys. Elle parle encore; mais ses accens sont étouffés sous les clameurs de la cohorte.
« — Il te tarde, poursuit le chef, que le feu
» nous ait dévorés. Déjà tu prêches, je le
» sais, une croisade contre nous; et dans
» ta charité orthodoxe, si tu gouvernais

---

(1) Il fut brûlé vif à *Saint-Gilles* par les habitans du pays. (*Voyez* Papon, *Hist. de Provence*, tome II.)

(2) On sait comment finirent les Albigeois.

» le saint-siége, tu canoniserais nos bour-
» reaux. »

Alamède et son compagnon s'étaient jetés au milieu des manichéens, ils semblaient vouloir défendre Ipsiboé. « — Sont-ce là, » continue Bruys avec un rire sardo-
» nique, tes disciples et tes soutiens? Au-
» tour d'une aussi haute puissance, voilà
» une cour bien chétive! voilà une garde
» bien mesquine!.... »

Et par son ordre, Alamède et Izorin, n'ayant nulle arme pour combattre, sont entraînés par la troupe hérétique vers une petite tour carrée sans plafond, sans plancher, sans toit, et n'ayant qu'une seule entrée. Là sont jetés les deux captifs. Un énorme monceau de pierres est roulé à l'extérieur, contre la porte fermée sur eux; et le chef des brigands s'éloigne en emmenant sa prisonnière.

LIVRE CINQUIÈME.

Les manichéens et leur chef ont quitté les ruines. Le bruit de leurs pas se perd dans le lointain; et le jouvencel d'Aiguemar, aidé d'Izorin, s'épuise en vaines tentatives pour enfoncer la porte de sa prison. Accablé de lassitude, il s'est assis sur des décombres et cherche à reprendre ses forces.

« — Seigneur, dit le pâtre chagrin, et » dont les maux troublaient l'esprit, vous » voilà assis, comme Carthage, sur les » ruines de Marius. »

A cette singulière transposition de mots, l'élève d'Eral sourit.

» — Les brigands, reprend Izorin, vous » ont laissé votre mandore, et vous pouvez » chanter ici comme le grand Regner Lod- » brog, qui, captif et dans une tour, com-

» posa son ode immortelle. Des serpens, » dit-on, l'entouraient, la faim les lui fit » dévorer.

» — C'est trop aussi violer l'histoire, » interrompt gaîment Alamède; ce n'est » point le poëte qui dévora les serpens, ce » sont les serpens, au contraire, qui dévo- » rèrent le poëte. »

Hélas! à quelques formes près, entre poë- tes et serpens ce fut toujours la même lutte, et c'est souvent la même fin.

L'orphelin se lève, et ses efforts redoublés ont enfin ébranlé la porte. Une des fortes pierres qui la tenaient fermée vient d'être repoussée; les autres cèdent par degrés; les prisonniers enfin sont libres.

Sortis des ruines, ils ont repris la route de Monterolles. Malgré sa légèreté habituelle, Alamède, triste et rêveur, ne songe qu'à Ipsiboé; mais ne pouvant fixer son opinion sur cette femme inconcevable, il voit en elle tour à tour tantôt une enthousiaste en démence, tantôt un génie inspiré.

Actions, vœux, espoir et langage, tout en elle est contradictions. Elle lui annonce une destinée brillante et lui ouvre une carrière obscure. Elle lui parle de ses nobles ancêtres, et lui dit que ses pères étaient serfs.... devra-t-il suivre aveuglément la route qu'elle lui a tracée? obéira-t-il à ses ordres? et croira-t-il à ses promesses?....

Des réflexions et des plans!... Alamède en fit-il jamais! L'occasion, le hasard et les circonstances détermineront seuls sa conduite. Il interdit à Izorin toutes questions et toute parole sur la dame de Saint-Chrisogone.

Ses vêtemens ont été déchirés par les soldats de Bruys; ne sachant où mettre en lieu sûr les précieuses lettres d'Ipsiboé, il les enferme avec soin dans le manche de sa mandore, qui s'ouvre par un ressort caché. Puis essayant de dissiper ses sombres rêveries, il poursuit sa route en chantant.

Mais, malgré son insouciance apparente, l'orphelin aime Ipsiboé. Au pouvoir de ses ennemis, que sera-t-elle devenue ?... Comment la secourir? Où est-elle?... Le chant

de l'élève d'Eral, commencé sur un mode joyeux, finit, sans qu'il s'en aperçoive, sur un ton presque lamentable.

Il descend, suivi d'Izorin, en une vallée pittoresque. Au pied d'une éminence et sur le bord d'une fontaine ombragée de saules, il voit un perron élevé. C'est un *pas d'armes* dressé contre tout venant par quelque aventureux paladin (1).

Sur le perron s'offre un écu blasonné, au bas duquel six autres sont attachés. Un étendard y flotte au gré des vents; et le chevalier *à l'emprise* y a planté sa lance, à laquelle est suspendue l'image d'une amante adorée (2).

---

(1) *Voyez*, sur *les pas d'armes* ou *emprises*, le P. Ménestrier, *Origine des armoiries*, ch. X, p. 218. — La Colombière, t. I, ch. III, p. 35. — *Id.* ch. XX, p. 268. — *Histoire de Boucicaut*, p. 51. Nos anciens romans de chevalerie, tels qu'*Amadis*, *Lancelot du Lac* et autres, analysés par Tressan, etc., fourmillent d'exemples de ces *emprises*.

(2) Un trait pareil est rapporté par La Colombière, t. I, p. 19.

Le guerrier du *perron de la fontaine* est Amalric de Sabran (1), le plus insolent des preux du royaume. Il a fait vœu, pour fléchir les rigueurs de sa maîtresse, de lui rapporter, avant l'expiration de l'année, quinze boucliers ravis à quinze chevaliers. Pour accomplir son serment il a établi un *pas d'armes* dans cette vallée passagère ; et fermant la route aux voyageurs, sa flamberge à la main, il force tout guerrier à le combattre ou à lui livrer son écu. Déjà plusieurs succès remarquables ont enflé l'orgueil de son âme.

Etendu négligemment sur le gazon, au bord de l'eau, le sire de Sabran achevait son repas frugal lorsqu'il aperçut Alamède.

« — Jongleurs! la route est défendue.
» Ici, sans ma permission, les voyageurs

---

(1) La maison de Sabran est une des plus anciennes et des plus illustres de la Provence. Elle s'allia deux fois à celle de Forcalquier et même en porta le nom et les titres. Il est continuellement question d'elle dans les histoires de l'abbé Papon et de Bouche.

» ne passent point, et sur tous je lève un
» impôt.

» — Quel tribut faut-il vous payer? » a dit humblement Izorin.

» — Ce ne peut être celui de la gloire, » répond Amalric en jetant un coup d'œil dédaigneux sur les étrangers. « On n'exige
» point un bouclier de qui ne porte qu'un
» sarrau. On n'attend point d'une lanterne
» les rayons brillans du soleil. On ne de-
» mande point au sureau le doux parfum
» de l'oranger. Pauvre ménétrier de ha-
» meau! chante quelque air sur ta man-
» dore. S'il faut juger de tes talens au triste
» état de ta casaque, tu dois être un plai-
» sant Orphée. N'importe, il me plaît de
» t'entendre. Approche, improvise des vers!
» Haillons et poésie vont ensemble. »

Les joues du futur troubadour deviennent pourpres de colère... Izorin le remarque et tremble. L'orphelin n'a point d'armes; il n'est point chevalier; et s'il ose élever la voix, tout est à craindre pour lui.

« — Eh bien! a repris Amalric, com-

» mence, histrion à guenilles! je sais me » contenter de peu. D'avance, j'ai jugé tes » accords. Apollon forain ! sois sans crainte; » je n'ignore pas que l'animal nourri de » chardons n'a point la voix du rossignol. »

Le sang du jouvencel bouillonne... et ses transports vont éclater. Izorin s'élance vers lui, s'empare de sa mandore, et sans lui laisser le temps de répondre :

« — Sire chevalier! dit-il au banneret, » mon jeune compagnon est souffrant; il ne » pourrait vous obéir; permettez que je le » remplace. »

Le paladin y a consenti par un léger signe de tête; et le pâtre, après un court prélude, a chanté le couplet suivant :

Gloire à l'illustre chevalier
Dont l'honneur guide la vaillance !
Son front porte un double laurier :
Héros!... reçois ta récompense!
. . . .

Amalric, nonchalamment couché sur l'herbe, relève son front insolent, et, battant des mains, applaudit.

C'en était trop pour Alamède... Il ne

peut contenir sa fureur aux éloges qu'Izorin semble adresser à l'impudente vanité du spadassin goguenard; il lui arrache sa mandore et continue sur le même air :

. . . .
Mais honte au preux qui lâchement
Raille le malheur, l'indigence !....
Un pygmée abat le géant :
Félon !.... reçois ta récompense !

En prononçant ce dernier vers, l'orphelin lève sa mandore; et frappant d'un bras vigoureux, il l'a brisée en mille éclats sur la tête nue du guerrier.

Etourdi par la violence de ce coup inattendu, le chef orgueilleux renversé roule au bord de la fontaine. Le sang jaillit de ses narines; mille clartés troublent sa vue; et Izorin, d'un pas rapide, entraîne Alamède vengé loin du *perron aventureux*.

Avant qu'Amalric, revenu à lui, ait pu reprendre son épée, le jongleur et le troubadour, hors de la vallée périlleuse, étaient à l'abri de ses coups.

« — Seigneur! » (dit alors Izorin, toujours épris des citations, et aussi ravi de sa mémoire que l'Académie de son Dictionnaire) « vous m'avez rappelé Jacob, lors» qu'un jour, armé d'une échelle, il lutta » contre un mauvais ange. »

Il y avait erreur en ce fait; mais dans l'histoire de Jacob n'était-il pas question d'un ange, d'une lutte et d'une échelle?... A l'instar des phraseurs modernes, pourvu qu'Izorin eût les mots, il s'inquiétait assez peu des choses.

Vers la fin du jour, Alamède aperçoit au loin, à travers un groupe d'antiques chênes, les sommités aiguës du manoir de Monterolles. Sur une éminence, au milieu d'une vallée, s'élevaient majestueusement ses pignons dentelés et ses aiguilles mauresques. Ses grosses tours flanquées de massifs de pierre supportaient des espèces de belvéders; les fenêtres du bâtiment principal étaient garnies au dedans de volets en simple toile, et au dehors étaient percées de travers, dans les murailles, en formes

d'yeux, d'oreilles et de feuilles de trêfle (1), bizarres irrégularités et lignes courbes en harmonie avec les idées obliques du siècle.

Le jouvencel remarque avec surprise le peu d'habitations qu'offre la contrée. Beaucoup de terres sont en friche, et plusieurs maisons en ruine. Des rivières obstruées d'herbes inondent des prés marécageux. De maigres troupeaux broutent çà et là sur une colline aride quelque mousse ou de la bruyère; et le monotone bruit d'un moulin féodal trouble seul le silence de la solitude.

« — Cette vallée, aujourd'hui presque » déserte, dit Izorin, était couverte, il y a » peu d'années, d'une population nom- » breuse.... Mais le baron de Monterolles » étant en guerre avec les seigneurs de » Rians, appela à son aide les comtes de » Forcalquier. Ses nobles amis accouru- » rent; et, selon la coutume antique de

(1) Mieville, *Voyage en France*, t. II, p. 112. — Guill. Guiart, dans *Les royaux lignages*, mss.

» toutes les puissances alliées, ils le défen-
» dirent si bien qu'ils le ruinèrent à tout
» jamais. « *Bénissez vos libérateurs!* »
» disaient-ils encore en partant au peuple
» de ces champs ravagés. Hélas! de long-
» temps cette baronnie ne pourra se rele-
» ver de l'assaut de sa délivrance.

» — Les Monterolles sont, je crois, de
» la plus antique origine?

» — Dès le déluge ils étaient nobles, ils
» l'étaient même auparavant. Leurs aïeux,
» du temps des Gaulois, étaient grands-
» prêtres des druides (1); et, généreux
» comme tout chef, la hache en main pour
» leur patrie, ils firent de grands sacri-
» fices.

» — Mais depuis les âges barbares, où
» brillèrent ces hauts barons?

» — Ici, ailleurs, plus loin, partout.

---

(1) On distinguait alors deux sortes de nobles, ceux qui descendaient des druides ou chevaliers gaulois, et ceux anoblis depuis les Romains. Les premiers étaient les *illustres*. (*Voyez* Papon, *Hist. de Provence.*)

» Sans cesse ils se sont distingués. Peu de
» règnes se sont passés sans qu'on ait
» vu quelqu'un d'entre eux chef vain-
» queur ou sujet vaincu, preux loyal ou
» sujet rebelle, couronné ou chargé de fers;
» et, pour achever de vous prouver l'im-
» portance de la famille, elle compte parmi
» ses pères plusieurs centaines de Monte-
» rolles qui furent successivement, et d'une
» manière glorieuse, jugés, proscrits, dé-
» capités..... tondus, flagellés et pendus.
» — Illustrations admirables! »

Un chevalier de haut parage sort du bois qui bordait la route. Il revient de la chasse, et porte au poing un émerillon *mignonnement engantelé* (1). Ses oiseleurs le de-

---

(1) Termes du temps. Les seigneurs et hautes dames ne marchaient presque jamais sans leur faucon au poing; on le portait non-seulement à la chasse, mais en visites, en voyage et aux saints offices. Les prélats l'avaient sur le coin de l'autel, et les orateurs sacrés sur le bord de leur chaire. — *Voyez* La Curne de Sainte-Palaye, *Mém. histor. sur la chasse.* — *Vie privée des Français*, par Le-

vancent, sa meute et ses varlets le suivent.

C'est le sire de Monterolles. Izorin l'a reconnu, court à lui, et lui adresse avec feu des paroles qu'Alamède n'a pu entendre. Hugues à l'instant s'écarte de sa suite, vient à la rencontre de l'orphelin, et, oubliant cette fois ses habitudes orgueilleuses, l'accueille avec la franchise d'un guerrier et la cordialité d'un ami.

Cheminant auprès de l'ancien compagnon de ses jeux, Hugues se plaît à l'entretenir des plaisirs de leur premier âge et des scènes de leur enfance. Il lui rappelle ces temps déjà éloignés où tous deux, sur le

---

grand. — Le Bœuf, *Hist. de l'église d'Auxerre*, t. I, p. 766. — Ducange. — Saint-Foix, etc.

Le faucon fut tellement considéré en ces vieux temps, que la loi permettait au noble fait prisonnier de donner pour sa rançon sa fortune entière, les paysans de ses terres, son castel, son or, tout, hors son faucon. Voler un de ces oiseaux était puni comme un meurtre. Des châtelains se faisaient enterrer avec leur faucon. On l'ornait de sonnettes et d'anneaux, et on le portait sur un gant brodé de perles et de pierreries.

préau d'Aiguemar, usaient largement du droit du plus fort pour rosser vigoureusement les plus faibles. Sa mémoire a présentes encore les leçons réciproques qu'ils se donnaient pour mieux frapper leurs adversaires, leçons dont profitaient ceux-ci pour en aller houspiller d'autres; car c'était alors au village le seul enseignement mutuel.

Ils sont aux portes du castel. Un canal d'eau morte, sur lequel un pont-levis est jeté, tourne autour des fortifications extérieures. Un varlet a sonné du cor; et bientôt Alamède est présenté par Hugues au vieux baron de Monterolles.

Le châtelain est assis en un vaste salon près d'un énorme foyer à colonnes de pierre noire taillées en forme de potence. Les fenêtres mal fermées de cette enceinte à solives dorées y laissent une libre entrée aux chauve-souris, qui, voltigeant dans ses angles poudreux et les débarrassant des gazes filées par l'araignée, y font l'office du balayeur; tandis que des chiens dressés à

ce manége, épiant les mulots et les souris, y remplissent les fonctions du chat (1).

Le baron, père du noble croisé, paraît souffrant, triste et chagrin. Des cheveux blanchis par le temps couronnent son front vénérable. Son visage est froid, sévère et imposant. Ses traits fortement prononcés dénotent un caractère ferme. Il parle peu, observe beaucoup : l'orphelin l'aborde avec crainte, et s'en éloigne avec respect.

Le suzerain adresse, d'un ton sec et railleur, quelques questions banales à son fils sur sa chasse; puis, d'un air indifférent et glacial, quelques paroles polies à Alamède sur son arrivée. Le fils est contraint et gêné, le père inquiet et mécontent. De part et d'autre, égale réserve, mêmes formes cérémonieuses; leur conversation, semblable à leurs appartemens, et telle qu'un dialogue de cour, n'est qu'incohérences

(1) *Voyez* les descriptions des anciens châteaux de France, dans *la Gaule poétique*, t. IV.

pompeuses, calcul manqué, vide orgueilleux, et fastueuses pauvretés.

L'heure du souper a sonné. Ils se rendent à la salle du banquet. Là, des armures complètes, figurant de nobles chevaliers, étaient rangées avec art sur des épieux le long d'une sombre tapisserie représentant mille sortes d'oiseaux. Ces guerriers, les uns portant au cou un cornet d'ivoire, et sur le gantelet la momie emplumée d'un faucon orné de vervelles, semblaient se préparer à la chasse; les autres, en attitudes hostiles, paraissaient se provoquer au combat; et tous, contre la tenture antique, ressortaient merveilleusement tantôt d'un groupe d'oies sauvages, tantôt d'une nuée de vautours, tantôt d'un rassemblement de grues.

Une longue table était dressée au milieu de cette vaste pièce, dont le plafond présentait un amas confus de poutres sculptées, peintes et armoriées, qui se croisaient irrégulièrement. Du côté de l'âtre gigantesque où pouvait se dresser tout un chantier, était placé pour le baron un grand fauteuil

à bras, garni de peaux, et d'une dimension à recevoir toute une famille (1).

Le noble suzerain occupe seul le haut bout carré de la table. Nul ne prend place à ses côtés. A droite et à gauche, sur les deux rangs de l'étroit et long couvert, se sont assis, par ordre et hiérarchiquement, Hugues; Alamède, le chapelain du manoir, les écuyers, les pages et les varlets. Izorin se trouve en dernier à l'extrémité de la salle (2).

---

(1) *Voyez*, sur les vieux châteaux français et les usages des châtelains, les auteurs indiqués à la note suivante.

(2) *Voyez*, sur les mœurs et usages des châtelains du vieux temps, Juvénal des Ursins, *Hist. de Charles VI.* — Le Moine de Saint-Denis, *Hist. de Charles VI.* — *Hist. de du Guesclin*, édit. de Ménard. — *Hist. de Boucicaut et Bayard*, publiée par Godefroi. — *Mém. d'Olivier de la Marche.* — *Chronique de Jéhan de Saintré.* — Brantôme, *Vie des hommes et dames illustres.* — Les poésies de Thibaut de Champagne et d'Alain Chartier. — *Annales du règne de saint Louis*, par Guillaume de Nangis. — Les écrits du sire de Joinville, etc., etc.

Le repas est servi. « — Vous vous êtes » absenté ce matin », dit le haut baron à l'aumônier après un silence solennel, que nul convive ne se croyait en droit d'interrompre ; « où se sont dirigés vos pas ?

» — A l'abbaye de Mont-Jour, répond » le prêtre en s'inclinant. Son église a été » nouvellement enrichie d'un tableau re- » présentant monseigneur le baron saint » Babolin, et d'une statue de madame sainte » Opportune (1).

» — Que faisait l'abbé de Mont-Jour ?

» — Sa révérence, lors de mon arrivée, » était à sa vénerie. Experte *dans les dé- » duits de chiens et d'oiseaux*, elle dressait » un léopard à courir à cheval au son d'une

---

(1) On donnait alors aux saints le titre de *baron*, et à Dieu le titre de *Sire*. (*Voyez* Froissard et *les Fabliaux*.) Un de nos rois, Louis XI, nomma la sainte Vierge comtesse de Bourgogne, et signa le brevet avec pompe. (*Voyez* Anquetil.) Et sans remonter aux temps anciens, un monarque espagnol a, de nos jours, nommé *grand-amiral* un saint de la Catalogne.

» trompe; puis à se jeter à terre pour s'é-
» lancer vers une proie; puis enfin à res-
» sauter en croupe, l'œil flamboyant et la
» gueule sanglante, derrière le chasseur
» galopant (1).

» — Instructions édifiantes! pensait l'or-
» phelin en lui-même. Travaux vraiment
» apostoliques!

» — J'ai ensuite assisté au paiement des
» redevances féodales. Un villageois marié
» depuis le matin, et qui, d'après la cou-
» tume antique, devait passer les trois pre-
» mières nuits d'hyménée au faîte d'un
» ormeau, tandis que l'abbé se substitue-
» rait en son lieu et place, est venu payer
» une taxe d'indemnités, au moyen de la-
» quelle le saint prieur a bien voulu, mais
» pour cette fois seulement, renoncer à ses

---

(1) *Voyez* Mathieu de Coucy, *Hist. de Charles VII*, édit. de Godefroi, p. 718. — *Recueil des lettres de Louis XII et des ministres étrangers résidant à sa cour*, t. II, p. 43. — Le livre de Guillaume Bottus, Milanais, sur les *Déduits de chiens et d'oiseaux*.

» nobles droits (1). Ensuite, d'après une
» loi bizarre, un vassal est venu faire hom-
» mage au seigneur d'une alouette prise au
» nid, attachée sur un char à bœufs (2).
» Enfin, selon le règlement imposé lors
» d'une prestation de foi, un nouvel habi-
» tant du canton a dû, quoique à jeun et
» fort vieux, venir contrefaire l'ivrogne et
» chanter une facétie (3).

» — Et ce sont là, se dit tout bas le jou-
» vencel, les cérémonies religieuses du mo-

---

(1) (*Voyez* Salvaing, *De l'usage des fiefs*, ch. IV, p. 22. — Saint-Foix, *Essais historiques sur Paris*, t. V.) Des hommes ignorans ou pervers, confondant la religion et ses ministres, s'emparent avec transport des anciens abus introduits dans l'église, et des fautes du clergé, pour en faire des armes contre la foi chrétienne. Vains efforts! moyens usés!.... Le culte évangélique est et sera toujours trop au-dessus de leurs traits vils et odieux pour avoir à les redouter. Les torts de quelques prêtres, torts qui tiennent à l'humanité, ne sauraient porter nulle atteinte à nos divines croyances.

(2) Même auteur, lieu cité.

(3) *Voyez* les auteurs déjà cités.

» nastère de Mont-Jour! La plaisante con-
» grégation!

» — Quelles nouvelles public-t-on? » reprend l'illustre châtelain.

« — Il circule d'étranges bruits. Une secte
» à la fois politique et religieuse, formée
» sous le nom d'*invisibles*, s'étend et se
» grossit chaque jour. Elle devient telle-
» ment puissante qu'il ne tient qu'à elle,
» dit-on, de renverser l'ordre actuel. »

L'œil indifférent et glacé du baron se ranime et brille à ces mots. Son visage pâle se colore : « — Et nomme-t-on, a-t-il repris,
» les chefs de l'association?

» — Non, seigneur, répond l'aumônier.
» Semblables à des intelligences supérieu-
» res, ils sont partout sans être vus. Se re-
» connaissant par des signes, sans être en-
» tendus ils se parlent. Aux cloîtres, dans
» les camps, à la cour, ils ont des chefs et
» des adeptes. Ces phalanges inattaquables
» peuvent tout et ne craignent rien. In-
» trouvables et inconnus, ils ont dans tou-
» tes les familles un *invisible* qui voit tout;
» et rien n'est ignoré du grand ordre. C'est

» un volcan sous la montagne : il est encore
» sans cratère; mais sourdement ses foudres
» grondent; gare au jour de l'explosion!

» — Et que veulent donc, s'écrie Hugues,
» ces conspirateurs ténébreux?

» — Un gouvernement juste et sage, un
» changement....

» — De dynastie, interrompt le preux
» courroucé. Infâmes révolutionnaires!...
» détrôner la reine est leur vœu. Vaine
» espérance! vaines trames! l'élite de la
» chevalerie défend la fille de Raymond;
» l'hydre rebelle sera écrasée. »

Le baron lance un regard foudroyant sur son fils, et cherchant à demeurer calme:

« — L'usurpatrice, reprend-il....

» — Que parle-t-on d'usurpatrice!....
» répète avec feu le croisé. Raymond, hé-
» ros libérateur, jadis vint arracher ce
» royaume au noir démon de l'anarchie;
» les Provençaux reconnaissans posèrent le
» sceptre en ses mains, et le pape le cou-
» ronna. Quel plus légitime pouvoir fut
» plus dignement affermi? Quant à l'au-
» guste Zénaïre, parut-il jamais sur le trône

» un assemblage plus enchanteur de grâces, » de beauté, de vertus?..... Heureux qui » peut la voir et l'entendre! Gloire à qui » vit et meurt pour elle!

» — Mais la famille des Bozons?....... » dit le suzerain d'une voix que la fureur étouffe.

« — Elle est éteinte, répond Hugues; » Fernand Bozon, son dernier prince, est » mort dans un cloître ignoré.

» — Mais il eut une épouse, un fils.....

» — Qui tous deux ont cessé de vivre; et » d'ailleurs Fernand a renoncé, pour lui et » ses successeurs, à l'héritage royal. En » tous cas, qu'il ait eu des héritiers ou non, » la déchéance des Bozons est irrévocable- » ment prononcée. Je ne reconnais d'autre » puissance légitime que celle élevée par la » vaillance, consentie par la liberté, con- » sacrée par la religion, et défendue par la » vraie gloire. »

Le baron est hors de lui-même, ses membres sont tremblans de colère. Hugues s'aperçoit qu'il a trop librement exprimé sa pensée; pour conjurer l'orage qui le me-

nace, il change de discours, et se tournant vers Alamède :

« — Jeune page d'Eral! lui dit-il, parlez-» nous de votre protectrice, de votre mys-» térieuse amie, de la charmante Ipsiboé!...

» — Ipsiboé!... sa protectrice!.... s'écrie » le châtelain étonné : son amie! est-il bien » possible?... Il est connu d'Ipsiboé?....

» — Ipsiboé! » s'écrie à son tour Alamède en se levant brusquement et se frappant le front; « grand Dieu! ma mandore » et ses lettres!..... »

L'étourdi venait, seulement alors, de se rappeler que dans l'instrument brisé sur la tête d'Amalric étaient renfermés les précieux écrits de la dame de Saint-Chrisogone.... Hélas! que sont-ils devenus! La mandore est en mille pièces au *pas d'armes de la fontaine*.

« — Des lettres! » reprend le baron de plus en plus surpris, « vous aviez des lettres » d'Ipsiboé?.... »

Marchant à grands pas dans la salle : « — J'en avais deux, dit l'orphelin. Leur » contenu pouvait être d'une grande im-

» portance. Malheureux! je les ai perdues.

» — Jeune homme! » dit le vieux sire de Monterolles d'un ton plein d'intérêt, « je » prends la plus vive part à vos peines. As» seyez-vous auprès de moi; racontez-moi » votre aventure; je puis vous être utile. » Comment avez-vous perdu les lettres » d'Ipsiboé? A qui étaient-elles adressées? »

Quel changement prompt et complet dans les manières du baron à l'égard d'Alamède! Celui que l'instant précédent il daignait regarder à peine, est maintenant à ses côtés, assis au haut bout de la table, occupant la place d'honneur.

Le page d'Eral conte naïvement l'aventure de la fontaine, et termine ainsi son récit : « — Une des lettres d'Ipsiboé devait » être par moi remise au duc de Roque» mire, à Aix.

» — Au duc de Roquemire! qu'entends» je!...... Imprudent!..... Ce papier peut» être.... Les plus funestes conséquences.... » Il faut voler à sa recherche!.... Holà! » pages, varlets, soldats! qu'on s'arme, » qu'on allume des torches! qu'on ne perde

» pas un instant! et qu'une escorte de
» quinze hommes accompagne ce damoisel
» au *perron d'armes* d'Amalric.

» — Je suis bien coupable, il est vrai,
» reprend l'orphelin d'Aiguemar; mais les
» évènemens du jour ont été si multipliés,
» si inconcevables, si imprévus, qu'ayant
» égaré mes esprits, ils rendent ma faute
» excusable..... Sans le malheur arrivé ce
» matin à Ipsiboé.....

» — Ah! juste ciel! que dites-vous!.... »
interrompt le châtelain avec une exclamation d'effroi. « Quel surcroît de désolations!
» Il serait arrivé ce matin un malheur à
» Ipsiboé?.....

» — Pierre de Bruys et sa troupe, *aux*
» *ruines de Marius*, se sont saisis de sa
» personne.

» — Elle est au pouvoir de ces mons-
» tres?....

» — Dieu! quelle rumeur! quel va-
» carme!.... dit alors le fils du baron. Une
» lettre perdue, des brigands, une belle
» au pouvoir d'un monstre, un enlève-
» ment, des ruines...... Scène admirable

» pour un drame !..... Je reconnais à ce » fracas la folle de Saint-Chrisogone.

» — Paix ! » s'écrie d'une voix tonnante le banneret de Monterolles ; « que non-» seulement on se taise, mais qu'on sorte » de ma présence !

» — Il suffit, répond Hugues courroucé. » C'est trop d'insultes et d'affronts ! Je » ne puis supporter plus long-temps ce » despotisme et cet orgueil. Je sors de ces » serviles murs.... et pour n'y jamais re-» paraître. »

Mais le suzerain, tout entier à sa pensée dominante, n'a pas même écouté son fils ; il a saisi le bras d'Izorin, et sort avec lui de la salle.

Alamède est demeuré seul avec l'aumônier du manoir. Au bout de quelques instans, le châtelain reparaît, suivi d'un de ses commensaux. Sa physionomie est redevenue calme. Il vient de donner des ordres importans ; et s'adressant à l'orphelin avec son flegme habituel : « — Quinze de mes » gens, lui dit-il, vont se rendre, avec des

» armes et des flambeaux, au perron du
» sire de Sabran. L'homme qui vous sui-
» vait, et que vous nommez Izorin, les gui-
» dera dans leurs recherches. Comme
» Amalric pourrait se trouver encore au
» *pas d'armes* de la fontaine, la prudence
» exige que vous restiez au castel; et ce
» serviteur va vous conduire à la chambre
» où vous coucherez. »

Il dit : sa volonté est une loi immuable qu'il est dangereux de transgresser. Quels que soient les désirs d'Alamède, il faut qu'il se soumette à ceux du baron : il suit le varlet du manoir.

Par un escalier construit en bois, peu large, et criant sous les pieds, il monte à un étage élevé, composé de plusieurs pièces froides et démeublées, au bout desquelles est une chambre d'apparat. Là s'est installé l'orphelin. Au fond de l'appartement est un lit carré, de la largeur de douze pieds (1). Au milieu est une table en chêne

(1) *Voyez*, les auteurs déjà cités.

de l'épaisseur de deux cloisons. De grands fauteuils inébranlables garnissent le tour de l'enceinte. Enfin, contre les pierres du mur, enduites de plâtre et de chaux, sont placés des cadres ovales, d'où ressortent, peints sur la toile, des personnages à costumes pompeux et à figures antiques, aussi ridicules à l'œil, aussi suffisans, aussi froids qu'une assemblée de vieux acteurs écoutant d'un air solennel la tragédie d'un jeune auteur.

L'élève d'Éral s'est approché de la cheminée; il en sortait moins de fumée par le tuyau qu'il ne s'en répandait dans la chambre. Cette insupportable vapeur lui semble un juste et digne encens brûlé devant les nobles portraits des vieux sires de Monterolles.

La porte s'ouvre, Hugues paraît. « — Alamède, dit le croisé, je pars pour Aix demain matin; voulez-vous me suivre?.....

» — Partout », répond l'orphelin d'Aiguemar.

« — Quelle carrière comptez-vous prendre? ajoute le guerrier d'un air grave. J'ai

» partagé vos premiers jeux, je m'intéresse
» à votre sort. Votre naissance m'est in-
» connue, mais je sais que vous êtes loyal
» et brave; et malgré l'obscurité de votre
» origine, peut-être pourrez-vous encore,
» avec les avantages dont la nature vous
» a doué, devenir un jour chevalier.
» C'est porter haut ses vues, je l'avoue;
» mais avec une conduite sage et vaillante,
» un protecteur noble et puissant, un jou-
» vencel peut tout espérer. »

Les offres du paladin étaient généreuses sans doute, mais le ton de hauteur qui les accompagnait en diminuait le mérite; Alamède ne répond point, et Hugues poursuit en ces termes:

« — J'étendrai sur vous mes bontés; je
» serai l'appui de l'orphelin; et vous ou-
» vrant la route de la gloire, le premier je vous
» ceindrai l'épée. Offrez au Tout-Puissant
» vos actions de grâce, je vous nomme
» mon écuyer. »

Cette arrogante bienveillance a tout-à-fait manqué son but. Plus blessé que reconnaissant, le damoisel craint à la fois et de

parler et de se taire. Son impatience est évidente. Ses nerfs tressaillent irrités comme ceux d'un écrivain affamé qui, pressé de produire un livre, agite violemment sa plume, et, lui demandant des pensées, n'en voit découler que de l'encre.

Sans remarquer la gêne d'Alamède, Hugues continue en ces mots : « — Malheu-
» reusement le temps nous manque pour
» remplir les formalités imposées par les
» saintes lois de la chevalerie à qui veut
» passer dignement de l'état de page à ce-
» lui d'écuyer. Ici, selon la règle établie,
» présenté à la chapelle par vos plus pro-
» ches parens, il vous faudrait, le cierge
» en main, prosterné au pied des autels,
» la monnaie prête pour l'offrande, sup-
» plier un ministre saint d'écouter vos pre-
» miers sermens, et de bénir vos premières
» armes (1).

(1) *Voyez*, sur les formalités nécessaires à remplir pour passer de l'état de page au grade d'écuyer, La Curne Sainte-Palaye, *Mém. sur l'ancienne chevalerie*, t. I. — La Roque, *Traité de la noblesse*. —

» — En ce cas, cessons d'y penser ! dit » l'orphelin avec ironie. Je n'ai ici, en ce » moment, ni parens, ni monnaie, ni » cierge ; et ce dénuement absolu des » choses indispensables à mon élévation, » me ferme la voie des grandeurs. D'ail- » leurs je crains les dignités : et le baron » approuverait-il?.....

» — Qu'il approuve ou non, peu m'im- » porte ! Il n'est plus pour moi qu'un étran- » ger. Mon devoir de chevalier et de chrétien » m'ordonne de regarder comme ennemi » personnel tout factieux et tout sectaire.

» — Je croyais, répond Alamède, qu'a- » vant le devoir d'un chevalier, était placé » celui d'un fils.

» — Votre remarque est déplacée, elle » est absurde, inconvenante..... Avant les » lois de la nature, se placent les lois de » l'honneur. Jeune homme, à votre âge on » écoute, et l'on ne se permet point de

---

Fauchet, *De l'origine des dignités*, ch. XVI. — Favyn, *Théâtre d'honneur*, l. I, p. 89.

» juger. On étudie les grands principes, on
» s'en pénètre, et l'on se tait.

» Mais revenons à nos projets. Nonob-
» stant le manque des formalités religieuses,
» je me crois en droit de vous élever au
» grade d'écuyer. Approche donc, heu-
» reux candidat à l'illustre sacerdoce de
» la chevalerie ! Mets un genou en terre !
» adresse une oraison au Seigneur ! et re-
» çois ce glaive sacré que j'octroie au pour-
» suivant d'armes ! »

En proférant ces phrases pompeuses, le sire de Monterolles offrait à l'orphelin une brillante épée. La vue du fer étincelant émeut le cœur du vaillant page. Le désir de la posséder étouffe en lui toute autre idée. Il oublie l'orgueilleux langage, ne voit que le don généreux ; et courbant son front intrépide, il reçoit l'arme de la gloire.

« — A demain donc ! a repris Hugues.
» Pour suppléer à la pieuse cérémonie
» qu'exigeait votre promotion, passez votre
» nuit en prières. »

Le paladin s'est retiré : presque aussitôt

entre son père. Le vieillard est seul; il tient à sa main une lampe antique; et, bien que rigide et sévère, son visage est affectueux.

Il s'assied, et s'adressant à l'orphelin :

« — J'ai le pressentiment, lui dit-il, que » la lettre d'Ipsiboé sera retrouvée au per- » ron. En ce cas, que comptez-vous faire ?

» — Obéir à ma bienfaitrice, et partir » sur-le-champ pour Aix.

» — Sans appui, si jeune, sans guide, et » sur des routes infestées de brigands, vous » allez courir mille dangers.

» — Qui sait les braver peut les vaincre.

» — Mais un protecteur....

» — M'est offert.

» — Et quel est-il ?

» — C'est votre fils. »

Le baron, mécontent, se tait. « — Il se » rend à la capitale, poursuit Alamède; il » m'a proposé de l'accompagner : j'ai ac- » cepté son offre avec joie, et demain je » suivrai ses pas.

» — Du moins, si vous suivez ses pas, » dit en soupirant le vieillard, craignez

» de suivre ses avis. Cet insensé pourrait » vous perdre..... Je ne m'opposerai point » à ce que vous vous rendiez à votre des» tination sous l'escorte d'un chef vaillant; » mais à Aix séparez-vous. Je vous l'or» donne au nom d'Ipsiboé!..... au nom de » votre mère adoptive !....

»—Cependant Hugues de Monterolles...

» — Est au nombre des ennemis de la » dame de Saint-Chrisogone. Hugues, en » revenant de la Palestine, a vu Zénaïre à » sa cour. La beauté de cette orgueilleuse » princesse a troublé ses sens et sa raison; » et, attelé au char de ses admirateurs, il » court déshonorer son nom..... Alamède, » fuyez la sirène trompeuse qui momenta» nément occupe le trône! Redoutez ses » charmes perfides! et n'allez pas, vil cour» tisan, brûler aussi un encens coupable à » l'autel de la fausse idole!

» Puisque Ipsiboé vous protége, je vous » dois tout mon intérêt. Or, vous pré» munir contre les piéges et les périls qui » pourraient vous entourer, est en quelque » sorte une loi pour moi. Apprenez donc

» que le règne de l'usurpatrice touche à sa » fin, que la grande armée du comte de » Toulouse est prête à fondre sur la Pro- » vence, et que la ville des Bozons attend » son prince légitime. Opprobre, malheur, » anathème à qui défendra Zénaïre! »

Le châtelain alors se lève, et termine ainsi son discours: « — Conservez mes » paroles en votre mémoire; exécutez reli- » gieusement les ordres de la puissante » Ipsiboé. Sans nulle crainte, avec con- » fiance, j'ai dû m'ouvrir à son élève. » Allez, jouvencel d'Aiguemar! qu'Ipsiboé » veille sur vous! et que le ciel vous soit » propice! »

Le suzerain s'est éloigné. L'orphelin, peu d'instans après, fatigué des travaux du jour, s'est endormi profondément.

Au premier rayon de l'aurore, Izorin éveille son maître. Hélas! de retour au castel, il n'a réussi qu'en partie dans ses recherches. La lettre de la dame du marais au duc de Roquemire, échappée du manche cassé de la mandore, a été retrouvée

sur l'herbe; mais celle où Ipsiboé révèle à son fils adoptif les secrets de son origine, et les devoirs qu'il a à remplir, cette lettre importante est perdue. Amalric, quittant *le pas d'armes*, avait sans doute emporté avec lui les restes de la lyre brisée, car ils ne couvraient plus le gazon; et sur le rivage désert, toutes perquisitions pour les retrouver avaient été infructueuses.

Le chagrin d'Alamède est extrême. Comment oser redemander un second écrit à la dame mystérieuse!... D'ailleurs, au pouvoir de Bruys, où peut-elle être en ce moment?

« — Seigneur! dit Izorin à son maître,
» hier le baron en secret m'a interrogé sur
» vos relations avec Ipsiboé, sur la route
» qu'avaient prise les brigands qui l'enle-
» vaient, puis sur d'autres sujets encore....
» et de nombreux cavaliers ensuite, sortis
» du castel par son ordre, se sont mis à la
» poursuite des manichéens.... Je les ai
» revus ce matin : ils avaient sauvé la
» captive. Ils me l'ont dit eux-mêmes, elle
» est libre. »

Hugues de Monterolles, armé de toutes pièces, se présente à l'entrée de la salle.

« — Ecuyer! dit le paladin, charge-toi » de mes gantelets; voici mon bouclier, » prends ton glaive, et va seller nos des- » triers!

» — Qu'ai-je entendu! s'écrie le pâtre.

» — Cher Izorin! dit Alamède, le sort » m'oblige à te quitter. Troubadour, j'ai » brisé ma lyre; écuyer, je romprai des » lances....

» — Hélas! vous me fendez le cœur. »

Il répand des larmes amères. « — Bon et » fidèle serviteur, reprend l'orphelin at- » tendri, retourne en tes foyers, vis pai- » sible dans ta chaumière, et renonçons » tous deux sagement à nos premiers pro- » jets. *La jonglerie* te convient peu. Ce » n'est point à l'être sensible qu'il appar- » tient d'être grotesque. Œil qui pleure ne » fait point rire; et pour être un vrai char- » latan, pour bien duper la populace, il » t'eût fallu d'abord, exerçant ton art sur » toi-même, t'escamoter ta loyauté. Puis » quel gain eût valu la perte!

» — Mais je ne serai plus près de vous!
» reprend l'inconsolable Izorin. Quel affreux changement pour moi ! Nous devions être inséparables; vous l'arbre et moi l'écorce ; vous la main et moi le gant.

» — L'arbre a besoin d'une autre écorce, » dit en riant le chevalier, et la main doit » jeter le gant. N'en parlons plus, et laisse-nous. »

Le vieux baron de Monterolles est renfermé dans ses appartemens, et ni son fils ni Alamède ne sont admis à lui faire leurs adieux. Au fond de la grande cour du castel vingt-cinq chevaux richement enharnachés, et le poitrail garni de sonnettes d'argent (1), attendent l'héritier du suzerain. Des archers, des varlets et des pages composent sa suite. Alamède tient l'étrier; puis se séparant d'Izorin, il l'a tendrement embrassé, et bientôt la troupe est en marche.

(1) La Colombière, l. I, ch. V, p. 60.

L'orgueilleux banneret détaille au damoisel tous les devoirs de sa nouvelle charge. Scrupuleux observateur de toutes les maximes de la chevalerie, il l'est aussi de ses plus minutieuses coutumes. A ses yeux un cérémonial à observer est une loi sacrée à remplir ; une étiquette de cour à suivre est une obligation religieuse à étudier. Esclave des formalités, qu'il a, pour ainsi dire, étiquetées en sa mémoire, il fait d'un usage un principe; dans un rite, il voit tout un culte; et l'appareil des souverains est pour lui la souveraineté. Que d'opinions diverses parmi les hommes ! il faut à chacun sa marotte, chacun a son grain de démence. Dans la vie des hommes célèbres que d'erreurs ! que d'extravagances !.... Certains sages de l'antiquité n'ont eux-mêmes, sur cette terre, été surpassés en folie.... que par leurs admirateurs.

Qui peindrait l'ennui d'Alamède ? Depuis plusieurs heures il chemine, et le sire de Monterolles est encore à lui expliquer comment un écuyer lace un heaume; comment à la table des grands il doit verser le

piment, le *clairet* et l'*hypocras*; de quelle façon il faut s'y prendre pour couper les viandes, servir les dragées, offrir les *passerilles* et donner à laver; comment il doit, en désarmant son maître le soir, lui présenter les *azébits*, les *tortels*, et le vin du coucher; avec quelle exactitude il est tenu de frotter ses armes pour les tenir luisantes; de dresser ses palefrois, haquenées et roussins; de faire sa ronde de minuit aux lieux où dorment les pages; enfin, le soin qu'il doit mettre à entretenir non-seulement son casque, sa lance, son écu, ses gantelets, ses éperons, son *panoncel*, sa gorgière, son haubergeon, sa masse, sa testière, son harnement, sa cotte et son seignal; mais encore son manteau d'écarlate doublé de menu vair, ses brodequins, son *quenivet*, sa toque de velours et sa ceinture à franges (1).

(1) *Voyez*, sur tous ces détails rapportés avec exactitude, La Curne Sainte-Palaye, *Mémoires sur l'ancienne chevalerie*, et les écrivains déjà cités.

« — Messire Hugues! » s'écrie Alamède, interrompant tout à coup le fastidieux entretien du chef, « pourquoi ce sol est-il » inculte? Pourquoi ces toits abandonnés? » Quelque affreuse mortalité a donc dépeu- » plé ce hameau? »

Autour des voyageurs, en effet, la plage était presque déserte et paraissait frappée de réprobation. Partout des chaumières fermées, partout un lugubre silence. Les portes de l'église du lieu étaient barricadées d'épines; des bottes de chardons remplissaient son portail; et quelques lignes en caractères rouges étaient gravées sur son fronton.

« — Ce village est excommunié, répond » le paladin, il est au nombre des do- » maines du comte Guillaume de Forcal- » quier. Ce seigneur a encouru la censure » ecclésiastique, et l'abbé de Mont-Jour a » fait mettre la contrée en interdit (1).

(1) L'abbé de Mont-Jour mit en interdit une partie des états du comte de Forcalquier, ainsi

» L'anathème est écrit en lettres sanglantes
» sur les murailles de ce temple ; et ici,
» depuis cette époque, aucun enfant n'est
» baptisé, aucun couple ne se marie, et
» personne n'est enterré.

» — Voilà bien des peines épargnées !....
» dit l'orphelin. En ce canton, pour naître,
» épouser et mourir, la besogne est sim-
» plifiée. Les siècles futurs le croiront-
» ils !....

» — Les siècles futurs, dit le preux, se
» moqueront de nos usages, et les suivans
» riront des leurs.

» — Que je hais l'abbé de Mont-Jour !
» Le connaissez-vous, seigneur Hugues ?

» — Sans doute ; j'ai chassé avec lui.
» Bon vivant, joyeux compagnon, il ex-
» celle à tirer de l'arc ; nul ne dresse mieux

---

qu'il est ici raconté. C'est le second exemple que fournit l'histoire de Provence d'un interdit local. Le premier eut lieu au sixième siècle. (*Voyez* Papon, *Hist. de Prov.*, t. II, l. III.) Cet abbé de Mont-Jour est souvent mentionné dans l'histoire du temps.

» un faucon et n'embouche aussi bien un
» cor. Il aime à décocher une flèche autant
» qu'à chanter une antienne, et il anathé-
» matise un hameau le matin aussi leste-
» ment qu'il poursuit le soir une biche.

» — Mais, dit Alamède, le pape....

» — Et justement, c'est là le diable!.... »
s'écrie Hugues sans remarquer l'équivoque
irréligieux de l'exclamation trop hâtée,
« nous avons maintenant deux papes; il en
» faudrait....

» — Peut-être un troisième, interrompt
» l'écuyer malin. Qui sait! il nous viendra
» par la suite (1) : abondance de bien ne
» nuit point, et le nombre trois est heu-
» reux. »

Alors, du haut d'une éminence, les hauts
clochers de la ville d'Aix ont frappé les re-
gards du chef. Il pique les flancs de son
destrier; et tout à l'espoir de revoir bien-

(1) On en vit trois au commencement du quin-
zième siècle.

tôt la belle souveraine du royaume, il n'entretient plus Alamède que des charmes de Zénaïre.

Mais l'écuyer prête peu d'attention aux récits du maître : prévenu contre l'orgueilleuse reine de Provence, et imbu de l'idée qu'elle occupe un trône usurpé, il rappelle à sa mémoire les sages avis du suzerain de Monterolles, et se répète ces mots d'Ipsiboé : « *Raymond fut l'assassin de ton* » *père.* »

Le banneret, trop fier pour descendre jusqu'à s'enquérir des secrets sentimens d'un *armat* (1), recommence encore ses leçons. Il cherche à bien pénétrer l'orphelin de l'importance du cérémonial des cours; il l'instruit de la manière dont il devra répondre à Zénaïre, si sa majesté daigne lui parler; de la distance à laquelle on se tient devant elle; du silence qu'on garde au palais, à moins qu'on n'y soit

(1) Nom donné aux écuyers : La Curne Sainte-Palaye, t. I, p. 329.

questionné; du nombre des pas que devant le trône et lors d'une présentation, il devra marcher ou *démarcher* (1); du salut qu'on fait et qu'on renouvelle selon qu'on avance ou qu'on recule; enfin de la réserve qu'il devra montrer au *gynécée* (2), parmi les prudes matrones et *genti-femmes* (3) de la reine.... Vains préceptes! détails perdus! Alamède a peu écouté, car Alamède n'a point ri.

Ils sont arrivés cependant aux portes de la capitale. Irrégulièrement bâtie, la ville de Sextius (4) n'offrait alors qu'un amas confus

---

(1) *Voyez*, sur l'ancien cérémonial des cours, La Curne Sainte-Palaye, *Honneurs de la cour*, tome II.

(2) Appartement des femmes. — Le Grand d'Aussy, *Vie privée des Français*, t. I, page 39.

(3) Dames d'honneur.

(4) Le consul Sextius Calvinius ayant défait dans les Gaules les peuplades armées nommées les *Salies*, mit son camp dans l'endroit où il les avait battues, 123 ans avant Jésus-Christ. Les soldats y logèrent d'abord sous des baraques de bois, puis

d'habitations en bois, de baraques en terre, de masures enfumées, et de constructions informes jetées sur un terrain non pavé (1), sans éclairage et sans égouts. De grandes églises, de beaux monastères et des monumens remarquables, là s'élevaient, il est vrai, en des carrefours inégaux et sur des places angulaires; mais les fous des grands et des princes dressaient leurs misérables tréteaux sous les portiques des palais (2); et les plus dégoûtantes échoppes masquaient les plus pompeux édifices. Tout se perfectionne, et pourtant.... nos palais ont en-

---

y bâtirent de petites maisons; et la ville était déjà formée lorsque César y envoya une colonie, 46 ans avant Jésus-Christ, en l'an 707 de Rome.—*Voyez* Tite-Live, épît. 61. — Strabon, l. IV. — Vell. Paterc., l. II.

(1) Paris même ne fut pavé que sous Philippe Auguste.

(2) Chaque grand seigneur avait son fou. C'était un meuble indispensable; et souvent ce fou amusait la populace devant le palais, par ordre du maître. — *Voyez* Duradier, *Récréat. hist.*, t. I.— *Le Lunatique* de M. Guillaume, 1605.

core leurs fous, et nos monumens leurs échoppes.

Les rues obscures et tracées au hasard, où chaque propriétaire avait bâti sa maison, selon sa fantaisie, aux dépens de la voie publique, étaient obstruées de puits incommodes et dangereux; des perches de distance en distance y étendaient en travers le linge des lavandières, la toile des tisserands, le cuir fétide des tanneurs, et les étoffes fumantes du teinturier. Les gouttières en saillie déversaient du haut des toits l'eau pluviale sur les passans, qui ne marchaient, en temps d'orage, qu'à l'aide de [illegible] et constamment, des animaux immondes, soulevant un fumier infect, ou labourant un sol impur, roulaient çà et là dans la fange (1).

---

(1) Presque toutes les villes de France étaient alors dans le même état. — *Voyez* Lamarre, *Traité de la police*, tome I. — Le Grand d'Aussy, *Vie privée des Français*, t. I, p. 256. — Saint-Foix, *Essais historiques*.

Mais si la capitale de la Provence présentait alors, aux jours de labeur, cet aspect triste et déplorable; aux jours fériés, quel changement! Une ville enchantée remplaçait tout à coup une ignoble cité; et cette métamorphose complète semblait se faire en un instant sous la baguette des génies (1).

Le jour de l'arrivée d'Alamède était la veille de la Fête-Dieu; et tout se préparait dans la capitale pour la célèbre procession où devait briller le *prince d'amour*. Ce personnage venait d'être nommé aux acclamations générales du peuple. Si le vœu des théologiens, des doctes conseillers d'état, des mires et des publicistes eût été écouté, le vieux chanoine *Barbosso* (2) eût été élu

---

(1) *Voyez*, sur ces brillantes fêtes et les métamorphoses qu'elles opéraient, La Colombière, *Traité d'honneur et de chevalerie*. — Labbe, t. I, p. 226. — Félibien, *Hist. de Paris*. — *Le Cérém. franç.*, t. I. et II. — Saint-Foix, *Essais historiques*.

(2) *Voyez* l'une des notes du Ier livre sur la présidence des ecclésiastiques aux cours d'amour. Ce

d'une voix à l'élégante fonction de *roi des amans*; mais Zénaïre, d'un avis conforme à celui de la multitude, avait, au contraire, proclamé pour présider à la fête le beau Ramire de Monteil (1), paladin jeune et renommé.

O transformation merveilleuse! la ville de boue, de ténèbres, d'infections et de fumée, s'était changée en un bosquet de fleurs, de lumières, de parfums et de verdure. Les rues, bordées de fontaines d'où jaillissaient du lait, du vin et de l'hypocras, étaient tapissées de nattes en jonc, de tresses fleuries et de bouquets aromatiques. Les murailles des maisons étaient couvertes

---

chanoine Barbosso était frère de la princesse *Barbossa*, célèbre à cette époque par sa sagesse, par sa beauté, et, selon les expressions des troubadours, *par la connaissance qu'elle avait des sept arts libéraux*. — Papon, *Hist. de Prov.*, tome II, page 314.

(1) Il était frère d'Adhémar de Monteil, évêque du Puy. — Papon, *Hist.*, t. II.

de tentures flamandes, de toiles peintes et de draps *camelotés*. Aux balcons des grands bâtimens flottaient les bannières étincelantes d'or des paladins et des bannerets. Les frontons, les péristyles et les parois des monumens publics étaient ornés des écus armoriés d'une noblesse belliqueuse. Les fenêtres des palais avaient paré leurs balustres de précieuses draperies à cordons d'argent, à glands d'or; enfin des jets d'eau de senteur embaumaient l'air de toutes parts.

Les flots de la multitude inondaient les carrefours et les portiques. Le bas peuple avait pour costume des vestes courtes et serrées; la bourgeoisie, de longues robes vertes ou bleues. Les artisans, divisés par classes, portaient plusieurs sortes de *livrées* (1); et les jeunes filles en blanc se montraient couronnées de roses.

Le sire de Monterolles et sa suite fendent

---

(1) *Voyez*, sur les costumes de ce temps, Papon, *Hist. de Prov.* — La Curne Sainte-Palaye, etc.

avec peine la foule et gagnent une hôtellerie. Là, parvenu, à force d'or, à se faire donner un asile, Hugues apprend que la belle Zénaïre doit se rendre, vers le coucher du soleil, au grand balcon de son palais; et doit y voir défiler devant elle non-seulement le cortége brillant de tous les preux du royaume, mais celui de tous les paladins étrangers récemment venus à sa cour, moins attirés par l'éclat de ses fêtes que par la renommée de ses charmes.

Jaloux de paraître avec honneur au milieu d'une élite guerrière, il se revêt à la hâte de sa plus magnifique armure; se donne à peine le temps d'essuyer la poussière qui couvre son front; et déjà sur son plus beau destrier somptueusement caparaçonné, il vole à la demeure royale.

Un seul guerrier l'accompagne, c'est Alamède. Hugues lui a fait don d'une des plus belles armures que puisse comporter son rang. Le casque de l'orphelin est d'acier pur, mais sans ornemens, sans panache. Son bouclier est argenté, mais sans armoiries, sans devise. A ses côtés est une épée, mais

il n'a point de cotte d'armes. Sa lance est d'un bois rouge et doré, mais elle porte un étendard; et c'est la bannière du maître (1).

Alamède a traversé une partie de la ville, et son étonnement augmente à chaque pas. Ayant passé sa jeunesse en un manoir gothique au fond d'une province, il se croit transporté dans un royaume de prodiges. Les bijoux et *orfévreries* étalés le long des maisons par les juifs et marchands forains lui semblent une réunion des richesses du monde entier; et les jeunes filles de la cité, blanches comme les prêtresses de Vesta, couronnées comme les vierges de Samos, lui paraissent un rassemblement de toutes les déités de la Fable.

Peu occupé des objets qui l'entourent, le sire de Monterolles instruit le jouvencel du

(1) *Voyez*, sur les distinctions établies dans les costumes et ornemens des chevaliers et leurs écuyers, La Curne Sainte-Palaye, t. I. — *Flore de Grèce*, folio 57.

rôle qu'ils auront tous deux à remplir à la revue où ils se rendent. Les chevaliers venus à la fête, suivis chacun de leur écuyer, passeront deux à deux, et la visière baissée, sous le balcon de Zénaïre. Ils ne devront point lever un œil hardi sur la reine; ils se contenteront de la saluer humblement, les paladins avec leur glaive, et les *armats* avec leur bannière. Sous aucun prétexte, ils n'arrêteront ni ne détourneront les pas de leur coursier, de crainte d'interrompre la marche et de troubler l'ordre de la cérémonie; enfin ils garderont un silence respectueux devant la fille de Raymond, et ne se permettront ni gestes ni remarques.

L'orphelin d'Aiguemar n'entend que confusément les recommandations de son chef. Son attention est absorbée par les scènes toujours nouvelles qui se succèdent à ses yeux. Il longe les murs du palais (1).

---

(1) Il y avait à ce palais trois tours, dont une (selon Bouche, *Hist. de Prov.*, t. I, p. 70) fut la demeure de Gennaserich; l'autre, le Trésor public; et la troisième, un temple à la déesse Béré-

La trompette a sonné; une musique belliqueuse a fait retentir les airs. Du bout de la place publique, déjà le cortége défile.... et le novice damoisel, entré dans la ligne guerrière, a pris rang derrière son maître.

Deux hérauts d'armes (1) ouvrent la marche. Ils sont vêtus d'une cotte de velours violet parsemée de perles, et portent une tunique écarlate, qui, doublée de fourrures blanches, est décorée d'une large broderie d'étincelles et de rubis; en leur main est un caducée.

---

cinthe. Au sommet de celle-ci, étaient (lors de sa construction) des colonnes à jour, sur lesquelles était une statue de cette divinité portant trois tours sur sa tête. Il n'y a plus maintenant vestiges de tout cela.

(1) C'était alors un bel emploi que celui des hérauts d'armes. Leur personne était sacrée. Ils traversaient les camps ennemis pour porter des paroles de vengeance ou pour demander la paix. Ils proclamaient la guerre et réglaient les fêtes. On les créait en versant sur leur chevelure une coupe de vin parfumé. — *Gloss.*, Ducange, v° *Harald.* — Le P. Ménestrier, *Traité de la chevalerie*, ch. V, p. 209. — Favyn, *Théâtre d'honneur.*

Après les hérauts viennent les estafiers, dont les hoquetons noirs sont brodés en jais. Ces derniers sont suivis d'une compagnie d'archers armés de carquois et d'arbalètes, et dont le front est entouré, à la manière des sauvages, de plumes droites et bigarrées. Puis s'avancent les paladins armés de toutes pièces; et des pages en grande livrée ferment la marche solennelle.

Qui peindrait le trouble, l'agitation et l'enivrement d'Alamède!.... L'appareil militaire qui l'entoure et qu'il voit pour la première fois; ces drapeaux scintillans, dont le vent agite les plis dorés; ces fanfares de guerre dont les sons brillans électrisent les braves; ces escadrons de chevaliers dont les armes resplendissent aux feux du soleil couchant; ces panaches de mille couleurs surmontant le casque des preux; ces coursiers à crinière ondoyante, qui par le mors contenus, mais écumans d'ardeur, frappent

en cadence la terre; ce concours d'un peuple ravi, saluant de ses acclamations les défenseurs de la patrie; tout ce spectacle inconnu pour lui jusqu'alors, a plongé ses sens dans une extase inexprimable. Sa surprise est presque un égarement, et son enthousiasme un délire.

Il arrive au balcon royal. Malgré la défense du maître, il a levé les yeux sur la reine.... O tableau ravissant! ô vue enchanteresse!.... Au milieu d'un amphithéâtre à plusieurs longs rangs de gradins, un trône magnifique est dressé. Un pavillon d'étoffe pourprée à franges d'émeraudes et de perles s'élève au-dessus du fauteuil souverain: et ce dôme oriental, semé d'étoiles en diamans, est soutenu par six colonnes d'or incrustées de pierres précieuses.

Environnée des dames de sa cour, la fille de Raymond est assise.... et l'éclat rayonnant de son trône a comme disparu, effacé, devant celui de sa beauté. Quel mortel, quel être assez insensible pourrait contempler en ces lieux des étoffes et des pierre-

ries, chefs-d'œuvre de l'industrie humaine, lorsqu'il a pu porter sa vue sur l'éblouissante Zénaïre, merveille des créations célestes!...

Alamède a reconnu les attraits angéliques qui, bien qu'affaiblis par la peinture, avaient tant charmé ses regards dans les caveaux d'Ipsiboé. Les beaux yeux bleus de la princesse, surmontés de longs sourcils noirs, ont à la fois une expression douce et noble, sévère et tendre, vive et suave : aussi puissans s'ils cherchent à enflammer, qu'irrésistibles s'ils veulent attendrir, ils paraissent formés autant pour toucher que pour éblouir, non moins pour supplier que pour ordonner.

Ses longs cheveux blonds relevés sous un voile de gaze à paillettes retombent en boucles légères autour du diadème royal qui couronne son front d'albâtre. Un manteau de brocart jeté sur ses épaules n'en dérobe point les contours gracieux ; et son sein, à demi découvert, s'offre plus blanc à l'œil ravi que la rose aux couleurs du lis ouverte à l'aurore naissante.

Une foule de jeunes beautés semblables aux nymphes d'Idalie groupées à l'entour de Cypris, forment la cour de Zénaïre. Leurs charmes piquans et voluptueux, leurs vêtemens riches et légers, leurs mouvemens pleins d'abandon et de grâces, tout en elles captiverait si la princesse n'était là.... L'ivresse d'Alamède est à son comble : un voile enchanté couvre sa vue ; ce n'est plus qu'à travers une sorte de vapeur à moitié éclairée qu'il peut apercevoir Zénaïre.... Il ne sait plus ce qu'il regarde, il ne comprend plus ce qu'il sent... il croit voir les nues entr'ouvertes, et le ciel fabuleux des Grecs divinisant une mortelle.

Le poids de son casque l'accable, et sa respiration est étouffée. Il cherche à lever sa visière; mais sa main tremblante n'y peut réussir. Il suffoque, sa tête se perd, et toutes les recommandations de Hugues sont oubliées... L'orphelin, arrachant son casque, arrête brusquement son coursier.

Resté immobile sous le balcon, il interrompt l'ordre de la marche. Sa tête est nue, et ses yeux étincelans fixent la reine avec

ivresse. Son charmant visage, animé par l'exaltation de ses esprits, peint l'enthousiasme naïf de ses pensées. Le désordre de sa chevelure bouclée, le vif incarnat de ses joues, l'expression singulière de sa physionomie, l'inconvenance de sa conduite, son air à la fois modeste et audacieux, ont vivement frappé Zénaïre et les dames de son palais. Tous les regards se portent sur Alamède, qui, comme se croyant seul à contempler un tableau divin, ou comme métamorphosé en statue, ne se doute nullement qu'il est alors l'acteur d'une scène; qu'une rumeur publique s'élève contre le rôle étrange qu'il joue; qu'il manque aux bienséances sociales; et que son impertinente folie va, désorganisant toute une fète, irriter la cour et la ville.

Tout autre écuyer, sans nul doute, eût, par une telle conduite, offensé la reine et ses dames; mais la gracieuse figure d'Alamède, en extase devant la beauté, portait son excuse avec elle. Zénaïre pardonne en son cœur au poursuivant d'armes l'enthousiasme qui, produit par l'écla de ses charmes, s'est

porté jusqu'à la démence. La témérité du bel inconnu lui semble non provenir de l'insolence, mais tenir de l'adoration. Sa faute même prouve sa candeur, il s'oublie de si bonne foi! il est si jeune et si novice! ses yeux sont si brillans et si doux! tant d'exaltation est si rare!... Ah! déjà, au tribunal des belles, l'orphelin d'Aiguemar est absous.

La fille de Raymond s'est tournée vers les dames de sa cour : malgré sa ponctuelle exactitude à observer les lois sévères de l'étiquette, elle n'a pu retenir un sourire; et l'assemblée, miroir fidèle de la reine, répète à l'instant avec joie le léger signe de bienveillance.

Mais les chevaliers qui suivaient Alamède, indignés de voir le cortége arrêté par un obscur servant d'armes, ne peuvent contenir plus long-temps leur fureur. L'un d'eux lui adresse ces mots : « — Au-
» dacieux gabeur! que signifient ces
» jongleries? C'est trop déshonorer nos
» rangs! Retire-toi! ou crains mon
» glaive. »

Les vents emportent la menace.... L'orphelin conserve la même attitude, il n'écoute ni ne répond.

Le guerrier tire son épée, et la prenant par la pointe il en frappe violemment du pommeau le silencieux écuyer. Le coup a porté entre les épaules d'Alamède, qui, étourdi du choc inattendu, chancelle, laisse échapper son casque, et va heurter de son front la crinière de son coursier.

Un cri d'effroi part du balcon... L'orphelin redresse sa tête abattue... Le courroux éclate en ses yeux. L'affront public qu'il vient de recevoir a bouleversé ses esprits; la soif de la vengeance le dévore; et l'intrépide élève d'Éral, en ce moment de désespoir, attaquerait toute une armée, affronterait tous les périls, et combattrait tout un royaume.

Il s'élance avec impétuosité sur le preux qui l'a insulté; et déjà contre sa cuirasse ayant rompu sa lance en éclats, il voit rouler ensemble sur la poussière le cavalier qu'il a vaincu et le drapeau des Monterolles..... Certes, au rang du paladin, sur-

tout en de pareils momens, il devait quelque déférence ; au noble étendard qu'il portait, sans doute il devait du respect : hélas! le paladin, l'étendard, à ses pieds il a tout foulé.

Un murmure d'improbation s'est élevé de toutes parts. Tous les glaives sortent du fourreau ; la plupart des chevaliers, quittant leurs rangs, sont accourus sous le balcon. Les uns se persuadent que la reine a été outragée, d'autres qu'une flèche a été dirigée contre elle; les uns s'imaginent que la ville vient d'être attaquée par des traîtres, d'autres qu'une conjuration éclate ; on parle d'insurgés et d'orage, de guet-apens et d'incendie; et dans la confusion générale, on crie, on se heurte, on se blesse, on s'injurie et on se frappe. Les pages, les arbalétriers, les hérauts d'armes, les musiciens et les estafiers, se mêlent tumultueusement. La populace, avide de spectacles, se précipite au milieu de la bagarre ; et soudain des femmes blessées par les armes des guerriers, des vieillards étouffés par la multitude, des enfans écrasés par des chevaux, des manans

souffletés par des chefs, font retentir le champ des airs de vociférations effroyables. Le rassemblement du plaisir a pris l'aspect d'une émeute populaire. La reine, se levant de son trône, rentre effarée dans son palais. Plus de jeux, plus de réjouissances, plus de solennités, plus de fêtes!... Moins horrible fut le désordre aux noces de Pirithoüs, quand les Centaures, en leur rage, se jetèrent sur les Lapithes.

Et que devenait Alamède?... Haut sur les arçons, le front nu, l'audacieux, l'épée à la main, tenait tête à ses adversaires, et se ruait au fort de la mêlée, tel que Roland quand, sur les mers, selon des récits avérés, il fondait, lui et sa chaloupe, dans la gueule d'un monstre marin (1).

En cette lutte, évidemment l'orphelin devait succomber...; mais tout téméraire est heureux. La terre a vu plus d'une fois les fous l'emporter sur les sages. Dans une oc-

(1) *Roland le furieux*, Arioste.

casion périlleuse, la raison tâtonne et se perd, l'imprudence agit et triomphe.

Vingt fers menacent Alamède... Il semble enfin prêt à périr... lorsqu'un nouvel incident vient détourner l'orage de dessus sa tête, distraire l'attention publique, et porter le tumulte à son comble. Le sénéchal, illustre chevalier né du sang royal, parlait, la visière levée, à la multitude indocile.... Les flots alarmés de la foule ont poussé de son côté plusieurs guerriers dont les chevaux rétifs n'obéissent plus au mors. Une lance, par mégarde, atteint le sénéchal au visage, et de sang a rougi sa pointe. Le noble dignitaire en courroux se croit insulté, provoqué; et par un mouvement irréfléchi, tirant son glaive, il a percé de part en part celui des preux qui l'a blessé. Cet acte inique de vengeance a soulevé les frères d'armes du malheureux; ils se jettent sur le sénéchal, qui, défendu par les amis du pouvoir, a bientôt un parti nombreux. On se questionne, on s'entrechoque, on s'invective, on se terrasse; enfin, en cet excès de vertige, sans savoir de quoi il s'agit, sans

s'écouter, sans se comprendre, les chefs en fureur crient: *aux armes!*... et sur l'emplacement de la fête, le combat devient général.

Au milieu de l'horrible bataille et du scandaleux tintamarre, Alamède avait disparu... Tandis que l'indignation générale, en changeant de direction, se tournait contre le sénéchal, l'orphelin, perdu dans la foule, s'était vu poussé violemment, et par des piétons demi-morts et par des cavaliers demi-fous, jusqu'à l'extrémité de la place. Là, son destrier fougueux, piqué par la pointe d'une hallebarde, l'avait emporté malgré lui, avait franchi en peu de temps un espace considérable, et, soit par hasard, soit par instinct, n'avait arrêté son essor qu'à la porte de l'hôtellerie où son maître était descendu.

LIVRE SIXIÈME.

Accablé moins par la lassitude de ses membres que par le conflit de ses pensées, le jouvencel d'Aiguemar s'est couché près de son coursier sur la paille de l'écurie, et s'abandonne à toute l'amertume de ses réflexions. De quelle horrible scène sa folle étourderie a été la cause!... Par sa conduite inconvenante, il a non-seulement désorganisé toute une fête, mais fait couler le sang des plus nobles preux du royaume; un deuil général va sans doute succéder aux réjouissances publiques; et les maux qu'il a occasionnés sont irréparables. Alamède, le cœur déchiré, s'accablant des plus cruels reproches, couvert de contusions, et le sang allumé par ses souffrances physiques et morales, se sent saisi d'une fièvre brûlante.

Un jeune présomptueux des temps civi-

lisés eût moins souffert sans doute, ou plutôt se serait fait gloire d'avoir, lui seul, mis en rumeur toute une ville, alarmé toute une cour, et fait battre toute une armée; mais l'esprit du page d'Éral n'était point à cette hauteur. Il était imprudent mais bon, enthousiaste mais loyal, audacieux mais sensible. Révolutionner une capitale par des escapades anti-sociales, ou soulever une assemblée par des facéties oratoires, il ne voyait rien là d'admirable. Il croyait de bonne foi à la religion et à la vertu, sans chercher à en définir ni la source ni l'essence. Le devoir n'était point pour lui un principe à facettes changeantes, à interprétations variables, et à règles systématiques; c'était un sentiment hors du domaine des abstractions, et qui pour seul chef et seul guide n'admettait que la conscience.

Au milieu du trouble de ses pensées et pour surcharge de douleurs, il se rappelle Zénaïre. Qu'elle est belle cette fille de Raymond qu'il lui est ordonné de fuir! que de dignité dans son regard! que de grâce dans

son maintien! Ses vertus sans doute égalent sa beauté; ce chef-d'œuvre de l'Eternel ne peut être incomplet. Ah! de toutes les mortelles nées pour occuper un trône, la plus parfaite est Zénaïre!

Mais que va devenir Alamède?...Hugues, le strict observateur des convenances, comment va-t-il accueillir le perturbateur insensé dont les fautes sont sans excuse?... Le jouvencel pousse un gémissement étouffé.

Une voix a frappé son oreille. Il relève sa tête brûlante, et voit, debout à ses côtés, vêtu d'une longue robe noire, un inconnu d'une physionomie grave, et auquel il manquait un œil: c'était Drollon, auteur fameux de cette époque. Il descendait de *Roscius*, qui, né en Provence, immortalisa son nom au théâtre, et fut l'ami de Cicéron (1).

Le savant Drollon venait d'arriver à Aix pour assister à ses brillantes fêtes. Il était à

(1) Papon, *Histoire de Provence*, — Bouche, même histoire.

la fois poëte, théologien, médecin et diplomate. Une seule de ces qualités, portée à un haut degré, suffirait pour faire un grand homme. Drollon en faisait-il quatre à lui seul?... On en pourra bientôt juger.

Habitant la même hôtellerie qu'Alamède, il avait entendu ses plaintes, et, comme *mire* (1), était accouru près du malade. Sans le questionner, sans même examiner son visage, il prononce gravement ces mots :

« — Les récentes commotions du tremblement de terre de Fréjus ont seules » causé votre toux (2). Pour vous guérir » entièrement, le remède est simple et facile. Demain, à l'aube du jour, arrachez » de votre barbe les trois poils nommés le » *pignas*, le *tersic* et l'*ascal*; puis jetez-les » dans une fontaine en récitant les trois » premiers versets du psaume XXII, et vous

(1) Médecin.

(2) Ces paroles d'un médecin de cette époque sont textuellement rapportées dans Mille. *Hist. de Bourgogne*, tome II, page 167.

» verrez la maladie s'échapper sous la forme » de trois anguilles (1). »

L'orphelin, étonné, veut répondre. «—Je » vous suis inconnu, reprend le savant. Sa- » chez qu'ici, devant vos yeux, est le grand » et fameux Drollon ! le premier poëte du » siècle !...

» — En vérité !... dit Alamède. » Et malgré les maux qu'il ressent, un sourire erre sur ses lèvres.

«—Et voici,» continue l'auteur tirant un énorme manuscrit de sa poche, « le livre » que j'ai promis à l'univers et qu'il attend » si impatiemment.

» — C'est un affreux tourment que l'at- » tente ; » répond d'un ton railleur l'ancien page ; « ayez pitié de l'univers !

» — Ma nouvelle production, poursuit le » savant, va révolutionner le monde litté-

---

(1) Cette ordonnance d'un physicien des âges d'ignorance se trouve, ainsi que d'autres aussi absurdes, dans plusieurs livres peu connus. — *Voyez* Chron. Fontan., t. II. — Duchesne, p. 387. — Alber., ad an. 101. — Frodoard, *in Chron.*

» raire : ce sera le soleil des nations; et du » jour de son apparition, datera l'ère pre» mière des connaissances humaines (1). »

Il s'arrête à ces mots pour jouir de l'impression profonde qu'il croit avoir produite sur Alamède; et l'heureux écrivain, toujours perdu dans les illusions, les chimères et le faux, a pris sa mine ironique pour un genre particulier d'admiration et d'enthousiasme.

« — L'an dernier, ajoute Drollon, j'avais » encore mes deux yeux.

» — Vous en avez, dit l'orphelin, un de » plus encore qu'Homère. Mais que nous » apprendra votre livre?

» — Les grands secrets de notre globe, la » vérité universelle; il traite des mystères, » les analyse, les rassemble et les explique

---

(1) Un grand écrivain d'alors, Alain de Lille, se disant *docteur universel et séraphique*, composa six livres sur les ailes des chérubins. Un autre auteur, Alexandre de Halès, cordelier, prit le titre de *docteur irréfragable et fontaine de vie.* — *Voyez* abbé Millot, *Hist. de France*, t. I, p. 319.

» tous : c'est un véritable phénomène...
» mais que ma modestie me défend de vous
» vanter. Par lui les humains apprendront
» pourquoi, comment et à quelles fins la
» matière fut tirée du néant; où était Dieu
» avant la création du monde; si, en engen-
» drant son fils, il s'est engendré lui-même;
» si l'amour créé vaut l'amour incréé; s'il
» existe encore un chaos(1)....

» — Cette dernière question, interrompt
» Alamède, sera résolue, j'en suis sûr, sitôt
» vos écrits publiés. »

Sans rien écouter que lui-même : « — Je
» discute, reprend Drollon, si le Sauveur

(1) C'étaient là les questions théologiques que traitaient les savans, et sur lesquelles on discutait avec fureur : trop heureux lorsqu'on ne se battait point en leur honneur. *Voyez*, à cet égard, le *Livre des sentences*, de Pierre Lombard, t. I, sect. IV et VI; l. III, sect. XII. — *San Raphael piemontesi illustri*, t. I. — Bayle, *Dict. crit.*, v°. *Abailard.* — Hiamb., *Corniani, i secoli della litterat.*, etc., tome I, page 153. — Le P. Racine, *Hist. eccl.*, tome V, art. II, page 141.

» des hommes fut libre ou non de prendre
» le sexe masculin (1); je prouve que la terre
» doit avoir quatre parties, par la raison dé-
» cisive que la croix, qui nécessairement
» figure le monde, offre quatre divisions; et
» je foudroie les hérétiques qui, dans les
» trois corbeilles de l'Évangile, voient évi-
» demment le symbole des trois portions de
» l'univers (2). Je calcule en outre le nombre
» de grains de blé qui doivent entrer dans
» la confection d'une hostie; et je marque
» exactement la quantité de gouttes d'eau
» que doit contenir la burette d'un sacris-
» tain (3).

---

(1) *Voyez* les auteurs déjà cités, et surtout Pierre Lombard.

(2) Hincmar, *De ferculo Salomonis*.

(3) Un docte écrivain du vieux temps s'occupa à faire la supputation des grains de blé qui devaient entrer dans la confection d'une hostie, et des gouttes de vin et d'eau que devaient contenir les burettes d'un sacristain. Son ouvrage est à la Bibliothèque royale. — *Voyez*, l'abbé le Bœuf, *Etat des sciences en France depuis Charlemagne*, etc., t. II.

» Vous sentez, jeune homme, combien il » importe d'éclairer l'opinion publique sur » des matières aussi graves. Le règne de » l'incertain est fini, celui de l'indubi- » table commence... Enfin, et pour la » première fois, un grand écrivain va pa- » raître.

» — Pour la première fois! dites-vous : » et Virgile, Horace, Tacite?...

» — Les infâmes! ils sont damnés; ce fait » est prouvé clairement (1). En nos acadé-

---

(1) En ces siècles de ténèbres, on crut, dans les écoles, qu'on offensait la religion en se livrant à l'étude des auteurs profanes. — (Voyez *Vita Odonis*. — *Vita Majoli*. — Le Bœuf, t. II.) Un prêtre de Mayence avança que Cicéron et Virgile pourraient n'être pas damnés; cette assertion scandalisa ses lecteurs. — (*Voyez* Lup. Fer., épist. 20.) Un autre, le moine Rigord, écrivit qu'une nuit ses frères et lui *avaient vu distinctement* la lune descendre sur la terre, s'y reposer plusieurs instans, et remonter au ciel *avec beaucoup de gravité*.

Il ajoute que la vraie croix ayant été prise par les infidèles à la bataille de *Tibériade* en 1187, tous les enfans venus au monde en cette année

» mies pieuses, il est un principe établi, c'est
» que sur la liste des auteurs renommés, un
» réprouvé ne compte point. Or, de vos ta-
» blettes, sans scrupule, biffez vos célèbres
» païens.

» — Biffons l'antiquité tout entière, »
s'est écrié l'élève d'Eral.

« — Vous apprendrez de plus, dans mon
» livre, la juste durée de ce globe, son véri-
» table âge et sa fin.

» — Seigneur, combien d'années d'exis-
» tence lui accordez-vous encore?

» — Cinq mille deux cent vingt et
» un ans.

» — Quoi! pas davantage?

» — Je voudrais, » continue le docteur
avec solennité, « pouvoir lui en concéder
» plus; mais je dois dire la vérité; et il ne

---

n'eurent que vingt dents au lieu de trente-deux. Le sire de Joinville assure dans ses écrits que le Nil tire sa source du *paradis terrestre ;* que sa crue vient *de la grâce de Dieu ;* et que les Egyptiens y pêchent des épiceries.... etc. Ces exemples donnent une idée des connaissances du temps.

» convient pas à mon caractère de flatter
» bassement l'univers. Je retarderais sans
» doute sa catastrophe, si j'écoutais mes
» vœux personnels; mais ma conscience
» me défend d'abuser mes contemporains
» et leur postérité. Je suis au désespoir
» que la terre n'ait plus qu'environ vingt
» mille huit cents saisons à dérouler; mais
» le destin le veut ainsi, et mon calcul est
» positif (1). »

Les discours et les systèmes du savant ne surpassaient pas de beaucoup en ridicule ceux des rêveurs de tous les siècles. Alamède a pourtant trouvé qu'ils comblaient la mesure de l'absurde.

Quel bruit d'armes et de chevaux a fait tressaillir l'orphelin!.... Hugues de Monterolles s'approche. L'écuyer se lève effrayé. De cruels souvenirs, qu'avait distraits un instant l'entretien du grand explicateur des mystères, reviennent en foule le pour-

---

(1) Ce système et ces propres paroles sont d'un écrivain très moderne.

suivre. Il pâlit, et fuyant son chef, il quitte Drollon brusquement sans prononcer une parole, sans savoir où porter ses pas.

Cependant il s'exagérait ses torts et les malheurs de la journée; hors le chevalier frappé par le sénéchal, aucun preux n'avait été grièvement blessé dans l'échaffourée tumultueuse. Aussitôt après le départ de Zénaïre, le grand maréchal du palais, tenant en main sa baguette blanche (1), marque imposante de sa dignité, était venu, au nom de la reine, haranguer du haut du balcon les guerriers et la populace. A sa voix, l'ordre s'était rétabli, les attroupemens s'étaient dispersés, les glaives étaient rentrés dans le fourreau, le sang avait cessé de couler; on comptait peu d'accidens graves; et la tempête, dissipée, laissait peu de traces funestes.

Hugues cherche son écuyer; et dans le

(1) *Voyez* La Curne Sainte-Palaye et les auteurs déjà cités.

jardin de l'hôtellerie il parvient à le découvrir au fond d'un bosquet écarté. L'accabler de reproches était son projet; mais son courroux expire à sa vue. Les souffrances de l'orphelin, son repentir, son désespoir, étaient si fortement empreints sur son visage, que le chef, bon quoique orgueilleux, trouve la punition suffisante; néanmoins, il le réprimande.... mais de manière à le consoler. Alamède apprend avec transport que l'affreux combat a cessé. Il reprend ses esprits, exprime sa reconnaissance, et le sire de Monterolles lui pardonne entièrement sa faute.

L'aube du jour suivant a lui, la fête renommée se prépare. La fameuse procession d'Aix s'est organisée à grands frais; guidée par *le prince d'amour*, elle doit, toute la matinée, parcourir les rues de la ville, et le soir se rendre au palais, où Zénaïre l'accueillera, entourée des grands du royaume. Puis quand le cortége des dieux, que le roi des amans précède, aura passé devant le trône, un brillant concert aura lieu; et le bal le plus

élégant, suivi d'un banquet somptueux, terminera la grande fête.

Le chevalier de Monterolles se flatte que la reine et les dames de sa cour n'auront point su que l'écuyer qui bouleversa la revue, était attaché à sa personne; il espère que, dans la confusion de la veille, aucun regard, et moins encore celui de Zénaïre que de tout autre, n'aura assez remarqué les traits du jouvencel pour pouvoir jamais les reconnaître; il se persuade que l'élève d'Éral, étranger à Aix, ne fixera plus l'attention de personne; il ne doute point enfin que l'extravagance d'un inconnu ne soit promptement oubliée.

Néanmoins, craignant encore l'étourderie d'Alamède, il lui renouvelle ses recommandations; il lui enjoint expressément de se tenir à l'écart dans les galeries du palais où il devra le suivre; de ne point approcher de l'auguste fille de Raymond, que les paladins seuls ont le droit d'entourer, et de se dérober le plus possible à tous les regards. Il l'instruit derechef des plus minutieux devoirs qu'impose l'étiquette

des cours; et l'orphelin, dûment endoctriné, promet de s'observer avec soin.

En attendant l'heure où les paladins se rendront au palais, Alamède a désiré voir le fameux cortége *du prince d'amour*; et d'un des balcons de la ville, où lui et son maître ont pris place, il contemple ce grand spectacle (1).

Sur un char de bronze doré, construit à la manière romaine, et traîné par quatre coursiers blancs couverts de housses en velours bleu semé de pierreries, le beau Ra-

(1) Toute la description qu'on va lire est de la plus exacte vérité. Je n'ai rien ajouté, rien brodé; et ceux qui ont vu avant la révolution cette procession célèbre reconnaîtront la vérité de mes tableaux. Au siècle dernier, elle était encore organisée de la même manière qu'aux siècles antécédens : on avait seulement supprimé le *prince d'amour*; il en coûtait trop à celui qui était appelé à remplir ce rôle. *Napoléon* voulut rétablir cette fête, et elle eut encore lieu deux ou trois fois il y a peu d'années.

mire de Monteil a paru. Un manteau de pourpre doublé d'hermine est drapé majestueusement sur ses épaules; et, comme les triomphateurs du Capitole, il rappellerait les anciens Césars, si les attributs de l'amour n'entouraient son siége royal et ne flottaient sur ses bannières.

Après lui s'avance un déplorable monarque vêtu d'une casaque cramoisie à franges jaunes. Il est à pied, dépouillé de tous les prestiges de la souveraineté, et porte une couronne dérisoire. Des diables mâles et femelles le poursuivent avec des fourches. Sa majesté, au milieu d'eux, élevant un sceptre impuissant, se défend et commande en vain; les vrais maîtres sont les démons: le roi, se débattant quelque peu pour éviter d'être abattu, tantôt saute à droite, tantôt saute à gauche.....; et ce jeu burlesque finit par des culbutes générales et des risées universelles (1).

(1) Je le répète encore, toute cette description est tirée mot à mot de différens écrivains véri-

Vient ensuite, appuyé sur une croix de bois, un enfant en corset blanc, nommé *la petite âme;* des esprits infernaux portant des simarres noires à flammes rouges, des cornes à longues pointes, et des ceintures à sonnettes, veulent s'emparer de lui; mais des anges à grandes ailes, le dos rembourré de coussins, défendent le jeune innocent. Les massues des fils de l'abîme frappent à coups redoublés les gardiens à plume aérienne; mais les coussins préservent les anges; *la petite âme* est sauvée; et, dans l'ivresse de sa joie, le Ciel, s'oubliant un instant, danse une ronde avec l'Enfer.

Au bout d'un bâton argenté, quel magnifique objet se présente?... C'est le Veau d'or environné d'adorateurs. Moïse et un grand-prêtre apparaissent avec les tables de la loi; ils sont hués par les Hébreux; et

---

diques. Pour ne pas multiplier les notes, je renvoie le lecteur incrédule à l'abbé Papon, *Voyage de Provence*, t. II, p. 51 et suiv.

le Veau renverse les Tables. Cela s'appelait, au bon vieux temps, une cérémonie religieuse.

Mais quelle beauté suit Moïse?..... La noble reine de Saba. Ses dames d'atour l'escortent, une coupe d'argent à la main. Belle comme l'Ethiopie brûlante, noire comme la prune sauvage, elle va rendre une visite à Salomon; et à cet effet elle a jugé convenable de se faire accompagner d'un sauteur lestement vêtu, les genoux chargés de grelots, et levant au haut d'une épée un petit château de carton. Ce bel écuyer danse autour d'elle, et la reine bat la mesure. Que de grâces! que de séductions!

Paix! les trois Mages s'approchent, précédés d'une étoile en l'air que tient un moine à barbe blanche. Ils ont au front un diadème, et leurs pages un pain de sucre. Ils marchent quand l'étoile avance; quand elle s'arrête, ils restent immobiles : c'est la boussole des monarques. Imitant les mouvemens du régulateur, ils vont et viennent çà et là sans savoir ce qu'ils ont à faire.

L'astre a l'air de se rire d'eux, et le peuple se rit de l'astre.

Voici le vieillard Siméon. Que porte-t-il? un panier d'œufs frais. Que fait-il? il bénit le peuple. Pourquoi des œufs? que vous importe.

Grand dieu! pour une fête, quelle scène!.. Le massacre des innocens. Une foule d'enfans en chemises rouges se sauvent devant des archers à mine féroce, et jettent des cris effrayans. Les flèches volent, les fuyards tombent. Dans la mêlée ils s'estropient; mais le public s'amuse.... On s'en moque. Quelques plaintes se font entendre, mais cela s'étouffe... et l'on rit.

Après saint Jean le précurseur, Judas Iscariote se montre à la tête des douze apôtres; il compte les douze deniers qu'il tient enfermés dans sa bourse... Enfin apparaît l'homme-Dieu, et comment?.... Hissé sur les larges épaules d'un géant nommé saint Christophe. « — Par cette image édi-» fiante, » disait à l'orphelin un béat, « les » chrétiens sont tous avertis qu'il leur faut

» porter Dieu dans leur cœur, et hausser
» vers lui leurs pensées.... »

Alamède hausse les épaules.

La procession paraissait terminée, lorsque les cris de joie de la multitude annoncent un nouveau détachement. Ce sont des officiers centaures galopant après le cortége au bruit assourdissant de cors, de clochettes, de tambours, de fifres, de cornemuses et de cymbales. Malheureusement ils ont ordre de n'écraser personne, ce qui les rend peu intéressans. Ils portent des épaulettes et des scapulaires, comme marques d'un désir de fusion entre les armées et l'église. Quant au bas de leur corps, il est passé, à partir de la ceinture, en un palefroi de carton bien caparaçonné, à queue traînante et à longue crinière. Ces nouveaux chirons trottent, caracolent et se cabrent; mais leurs pieds de derrière, mieux exercés, et auxquels ils attachent une préférence marquée, font souvent honte aux pieds de devant. C'est la queue qui mène la tête.... Cela se voit encore tous les jours.

A la suite des hommes-bêtes, phalange toujours innombrable, vient le prince de la Bazoche, souverain élu par le peuple sans influence ministérielle. Des bâtonniers composent sa garde; et près de lui, la mitre en main, est l'abbé de la Déraison, professeur de l'extravagance. Ce sont les rois de la canaille.

Ciel! quelle multitude immense!... La Renommée à cheval, sonnant de la trompette; Mercure, Momus et la Nuit sur des roussins à ailes postiches; Pluton et Proserpine, Mars et Minerve, Apollon et Diane, Saturne et Cybèle, Pan et Syrinx, des Faunes et des Dryades, tous montant des haquenées; Bacchus traîné sur un tonneau; enfin un char resplendissant, où Jupiter, Junon, Vénus, les Grâces, les Ris, les Jeux, et cætera, sont entassés confusément, et s'agitent presque étouffés, comme on voit encore, à nos fêtes publiques, une troupe de singes parés se démener grotesquement dans la hotte d'un charlatan.

Le cortége tire à sa fin. Pour clore gaîment la cérémonie, voilà les Parques et leurs

quenouilles; puis la Mort paraît la dernière. Noir squelette armé d'une faux, elle frappe à droite, elle frappe à gauche, toujours à tort et à travers; et dans cette bruyante assemblée, elle seule crie : « *La clô-* » *ture!* (1) »

La procession s'est dirigée vers l'église de Saint-Sauveur (2). Là s'élève un superbe baptistère soutenu par huit colonnes en marbre, d'ordre corinthien, et qui jadis, au même lieu, formaient le Temple du soleil (3). Les apôtres, les diables, les anges, les déesses, pêle-mêle et de bon accord, y vont ouïr les saints offices; et l'eau bénite y est jetée à flots sur les démons, de crainte qu'un vrai suppôt de Satan ne se mêle à la compagnie, événement funeste, arrivé, selon des traditions certaines, avant que les diacres eus-

---

(1) Voyez *l'Esprit du cérémonial d'Aix à la Fête-Dieu*, par le P. Joseph, in-12, Aix. 1730.

(2) L'église de Saint-Sauveur est métropolitaine.

(3) Papon, *Hist. de Prov.*, t. I, p. 185.

sent pris cette heureuse précaution (1).

Alamède vole à la cathédrale.... et les heures de la journée, marquées toutes par des spectacles variés, s'écoulent pour lui avec une inconcevable rapidité. Tout l'étonne, tout l'intéresse; le damoisel, au début de la vie, dont rien n'a émoussé les sens ni blasé l'imagination, trouve à chaque tableau mille charmes. Le monde, ses folies, les humains, tout est neuf encore à sa vue; et les scènes ouvertes devant lui, semblables à ses jeunes pensées, ont leur fraîcheur printanière et leur enivrante magie.

Le soleil a fui sous les mers. Hugues va se rendre à la cour; et, selon le devoir de sa place, l'orphelin l'aide à se parer de l'habillement somptueux des chevaliers du douzième siècle.

Le sire de Monterolles a quitté son armure. Il revêt une tunique de soie d'une

(1) *Voyez* l'abbé Papon, *Voyage de Prov.*

couleur vive et claire, rehaussée d'une large broderie d'argent, et traversée par une écharpe azurée à chiffres de pierreries. Son manteau est de *samit* écarlate. Le collet dentelé de sa camise de fin lin est rabattu sur son cou découvert et sous sa chevelure bouclée; enfin trois longues plumes blanches rejetées en arrière, ornent sa toque de velours pourpre (1).

Alamède porte un costume à peu près semblable pour la forme, mais d'une extrême simplicité; les couleurs écarlates, les fourrures, les broderies et le velours, sont interdits aux écuyers. Sa tunique est d'un simple drap; mais descendant jusqu'au genou, et gracieusement entr'ouverte, elle serre sa taille élancée, laisse à sa démarche son aisance, et dessine sans aucun pli ses formes élégantes. Un pantalon serré, une toque à plumes, des brodequins de couleur,

---

(1) *Voyez*, sur les costumes des chevaliers, Favyn, *Théâtre d'honneur*, l. I, p. 96. — La Roque, *Traité de la Noblesse*. — Le roman de *la Rose*.

et une ceinture de soie blanche, complètent son ajustement. Parmi les gentes dames de cour, nulle ne remarquera sa mise, toutes remarqueront sa beauté.

Le chevalier et l'orphelin sont au palais de Zénaïre. Un peuple avide de spectacles en inonde les avenues pour voir passer les bannerets. Alamède a franchi le péristyle : des lambris dorés, des peintures à l'italienne, des colonnades en marbre, des vases étrusques, des statues en bronze, des mosaïques en pierres précieuses, des sculptures d'albâtre enrichissent les vastes salles du palais; et jamais de tels objets n'avaient charmé sa vue. La nuit a succédé au jour : de nombreux candélabres placés de distance en distance éclairent les merveilles de l'art. Cachée sous un bocage artificiel, une musique aérienne fait entendre ses sons magiques. L'orphelin est environné de toutes les magnificences du luxe, de toutes les pompes que les Maures et les Asiatiques avaient, à cette époque, transportées de Cordoue et des champs de l'Arabie aux belles plaines

de la Provence; il foule des tapis somptueux; et des parfums de la Syrie, dont la fumée légère et fantastique s'élève çà et là de cassolettes d'or, achèvent d'enivrer tous ses sens.

Au fond de la grande galerie la fille de Raymond se présente.... Ah! comment peindre tant de charmes, tant d'éclat, tant de dignité!.... Telle que la reine des dieux, elle semble parcourir l'Empirée. Sa parure est éblouissante, sa beauté l'est bien plus encore.

Le connétable, le grand maréchal, les princesses et dames de la cour, les dignitaires du royaume, les chevaliers d'honneur, les pages, accompagnent leur souveraine; et des glaces de toutes parts réfléchissent l'enchanteresse. Pour la première fois de hauts et brillans miroirs décoraient les murs d'un salon; les glaces, jusqu'à ce jour, n'avaient point été connues (1); et l'élève d'Eral,

---

(1) On ne connut les glaces de cristal qu'au temps des croisades. — Marchangy, *Gaule poétique*, t. II, p. 285.

aveuglé par la répétition inattendue des lumières dans le cristal magique, ne croit plus être sur la terre; tout lui paraît prestiges et féeries; il oublie l'univers entier, le premier il s'oublie lui-même.... l'inconsidéré va se perdre.

Zénaïre salue ses preux; la majesté de son maintien, tempérée par la douceur suave de son regard, impose et ravit à la fois. A son aspect, tous les chevaliers et leur suite se sont spontanément découverts, à l'exception d'Alamède, qui, ne regardant et ne voyant que la reine, n'a rien remarqué de ce qui se passe autour de lui, et n'a point suivi l'exemple général. La veille, au milieu de l'élite des guerriers, il fut le seul qui tira son casque; aujourd'hui par compensation, seul il reste le front couvert.

La belle Zénaïre s'avance.... Son regard attiré par les plumes blanches qui, dans toute la galerie, ne s'élèvent que sur un front, tombe sur l'orphelin d'Aiguemar; et soudain elle a reconnu l'audacieux écuyer qui désorganisa la fête du jour précédent. Cependant la présence du jeune étourdi,

dont le charmant visage s'offre de plus près à sa vue, n'a nullement paru lui déplaire. La grâce du jeune enthousiaste, la piquante et mobile expression de sa physionomie vive et maligne viennent de nouveau l'étonner; et l'idole de la Provence, l'altière fille de Raymond, daigne enfin, pour la première fois, fixer son attention sur un homme et s'occuper d'un inconnu.

Les yeux du jouvencel ont rencontré ceux de la reine, et un vif incarnat a coloré ses joues. Zénaïre a remarqué son trouble, et il a cru la voir sourire. Appuyé contre une colonne, à l'extrémité de la salle, l'orphelin est sur son passage.... bientôt elle sera près de lui.

O magie des premières amours! ivresse du printemps de la vie!... A l'approche de la princesse, son extrême agitation devient tout-à-fait un délire. Quoi! l'héritière des Bérengers, cette souveraine puissante, cette mortelle incomparable va se trouver à ses côtés, peut-être l'effleurer de sa robe et respirer le même souffle!.... Cette idée a fait refluer son sang vers son cœur. Il lui semble

qu'un encens divin embaume les airs autour d'elle, et que son haleine enivrante est le philtre des voluptés. Le front d'Alamède a pâli, et ses artères battent avec violence... En ce moment le voile de Zénaïre, agité par l'air, a légèrement touché sa main ; ce contact presque aérien a, sur tous ses sens à la fois, agi comme une flamme subtile ; et, fascination nouvelle, lui enlève le reste de sa raison.... Tremblant, et la tête baissée, hors de lui-même, il se prosterne.

Mais tous les écuyers à l'écart occupaient un coin de la salle. Lui seul, sorti des rangs de ses compagnons, s'était placé sur la ligne des preux. Cette première faute était grave : puisse-t-elle être la dernière !...

Les paladins, devant lesquels passait la reine, mettant un genou en terre, baisaient respectueusement le bas de sa robe, selon la coutume d'alors (1). Alamède a levé,

---

(1) *Voyez* les Œuvres de Christine de Pisan. — Aliénor de Poitiers, *Honneurs de la cour.*

comme eux, un des bords du vêtement royal... Mais hélas! la main de Zénaïre, plus blanche que le lis du vallon, plus admirable en ses contours que celle de l'amante de Mars, vient frapper sa vue égarée, et vient éveiller tout à coup, en son esprit irréfléchi, la plus audacieuse pensée. Un irrésistible pouvoir lui a fait saisir cette main... Il ose la porter à ses lèvres; et, dans son désordre mental, avec un transport tenant presque de la frénésie, le téméraire jouvencel y imprime un baiser brûlant.

A cette inconvenance sans exemple, à cet excès de hardiesse, la reine, irritée et surprise, pousse un léger cri de frayeur : elle retire sa main, recule, et lançant un regard d'indignation sur Alamède, elle reste immobile et sans voix... Une rumeur confuse s'élève aussitôt dans l'assemblée; les chevaliers s'élancent vers la princesse pour connaître et punir l'insensé qui vient, dit-on, de l'insulter; et l'orphelin, revenu à lui-même, voyant quel danger le menace, à la hâte s'est échappé.

Près de lui s'ouvrait une porte; elle
lonne en une rotonde servant d'oratoire à
a reine. Le coupable s'y réfugie; mais les
paladins l'y poursuivent... Il reprend de
nouveau la fuite; et dans sa course préci-
pitée, heurtant un meuble précieux, il
renverse les candélabres qui éclairaient
'appartement.... Puis, par une sortie dé-
robée, au milieu d'un affreux tumulte, aux
cris des dames de la cour, aux impréca-
ions des guerriers, le tapageur aventureux
se sauve à la faveur des ténèbres.

Moins confus que désespéré, il parcourt
au hasard des corridors étroits, des pas-
sages obscurs, des détours inconnus et des
communications secrètes. Aussi rapidement
qu'une flèche, il s'est éloigné de la fatale
galerie; et pourtant les pas bruyans des
chevaliers qui volent sur ses traces se rap-
prochent à tous momens. Une porte fermée
'arrête; il n'a pu l'ouvrir.... il l'enfonce.

Nouvel embarras! autre obstacle!... Il se
rouve au haut du grand escalier du palais;
et qu'aperçoit-il devant lui?.... *Le prince
l'amour*, qui, suivi de son immense cor-

tége, montait à la salle royale, où Zénaïre sur son trône devait recevoir son hommage.

Les marches de l'escalier étaient encombrées de démons, d'apôtres, de déesses et de saints. Comment percer pareille foule?... Mais toute réflexion est oiseuse; il faut fuir, n'importe comment; le salut dépend de l'audace. Alamède se jette impétueusement à travers le Ciel et l'Enfer, le Parnasse et le Paradis, les Nymphes et les Capucins. C'est un démon parmi les anges, un damné parmi les élus, un tigre au milieu des centaures, un enragé parmi des fous.

Il désorganise l'Olympe; il brise une patte au Veau d'or; il a fait jurer les trois Mages; il foule à ses pieds deux Amours; la reine de Saba renversée se démène sous un vieux faune; et pour complément de désastres, les œufs de Siméon sont cassés.

La confusion est générale. Proserpine irritée, aidée de Moïse en colère, a voulu lui fermer le passage. Le jouvencel enlève à l'une des Parques sa quenouille; et voulant en frapper Proserpine, il fait sauter

par dessus la rampe les Tables de la loi, et arrache une aile à la Renommée. Un centaure écrase saint Jean; le ventre de Bacchus se découd; Iscariote étouffe Hébé; saint Pierre est tombé sur Diane...; et, dans cette effroyable mêlée, tenant sa quenouille à la main, l'orphelin s'ouvrant une issue, échappe enfin à tous les yeux.

Il traverse le vestibule... Il est sur la place publique. En ce moment, le dieu Pan jouant de la flûte, accourait à cheval au palais le long des murs extérieurs. L'ancien page saute en croupe derrière l'enfant qui jouait ce rôle, saisit les rênes du coursier, et, le retournant du côté opposé, fuit à toute bride vers les rues les plus isolées. En vain l'amant de Syrinx, furieux, lutte contre son ravisseur, la grosse quenouille d'Alamède a mis en pièces le léger flageolet de Pan; et le satyre au désespoir, ne sachant comment appeler à son secours, et oubliant qu'il est un des dieux aquatiques, fend les airs en criant : « *au feu!* »

Les cris du prince des roseaux sont entièrement superflus. La populace, amassée

autour de la demeure royale, a bien vu passer Alamède à haquenée, enlaçant de ses bras la déité aux pieds de bouc ; mais elle a pris ce rapt nocturne pour une suite burlesque des scènes de la matinée. Elle a ouï les sons aigus poussés par l'inventeur des pipeaux ; mais elle a pensé que le chantre des grenouillères parodiait les accords savans ; et la multitude, en riant, leur a partout fait un passage.

Loin du palais de Zénaïre, en une rue mal éclairée, en un quartier presque désert, le jouvencel s'arrête enfin ; il saute à bas de son coursier ; et jetant sa quenouille au dieu Pan pour le dédommager de la perte de sa flûte, il le rend à la liberté.

L'orphelin erre à l'aventure. Que va-t-il faire et devenir? Retourner à son hôtellerie et reparaître devant Hugues, il n'en aura jamais le courage. Où donc se chercher un asile ?.... Les événemens passés se sont entassés avec une telle rapidité, que sa mémoire a peine à se les détailler, et qu'il se perd dans leur chaos comme un élève géo-

nètre en ses lignes, carrés, et cercles.

Tout à coup relevant son front, et comme cherchant à se débarrasser d'un poids accablant : « — Ma folie est irréparable, » se dit le léger Alamède; « mais la pleurer ne » sert à rien, l'oublier est donc le plus sage. » En portant les yeux en arrière, je ne » vois que malheurs et fautes : or donc chas- » sons les souvenirs. Réfléchir est prudent » sans doute; mais sur le présent et l'avenir » de tristes méditations ne m'offriraient » nulle ressource : ainsi plus de réflexions ! »

Aussi ravi de sa décision, qu'un astronome de sa lunette, lorsque par elle, dans l'espace, il aperçoit une comète et qu'il lui découvre une queue, Alamède poursuit sa marche.

« — Pourquoi m'affligerais-je! reprend-il; » j'ai pu faire une extravagance, mais je » n'ai commis aucun crime. Je suis vigou- » reux, jeune et gai; pour chaque homme » ici-bas, il est mille carrières, et pour tous » une Providence. C'est l'heure de l'ad- » versité qui prépare les jours prospères; et

» pour mieux goûter le bonheur il faut passer par l'infortune. »

Consolé par ce raisonnement, qui lui paraît sans réplique, il s'assied, d'un air sans souci, sur un banc de pierre auprès d'un antique bâtiment, dont une rangée de colonnes massives orne le vaste frontispice. Mais tout est sombre autour de lui ; le portique sous lequel il se repose n'est éclairé que par une lampe à lueur funèbre. Le plus morne silence y règne. Les fenêtres de l'édifice sont grillées ; ses murailles sont hautes et lugubres ; et l'orphelin ne doute point qu'il ne se trouve en un faubourg, aux prisons de la capitale.

Quel contraste entre les galeries éblouissantes du plus magnifique des palais, et les arcades ténébreuses du plus sinistre des séjours!...... Le jouvencel, en soupirant, se rappelle Zénaïre ; mais ce n'est plus avec ivresse. Le regard d'indignation qu'elle lui a lancé ne s'effacera plus de son esprit. La déité enchanteresse ne lui paraît plus qu'une princesse altière ; et se montrant à ses yeux

courroucée d'une offense qui ne provenait que d'un excès d'admiration, elle a comme dissipé la nuée radieuse et céleste dont l'avait enveloppée son enthousiasme. Pour lui, Zénaïre, imparfaite, a perdu ses divins prestiges. L'orgueil blessé qu'elle a fait éclater l'a descendue des sommités merveilleuses où son imagination l'avait transportée. Des reines, c'est toujours la plus belle; des mortelles, c'est le chef-d'œuvre; mais ce n'est enfin qu'une reine, ce n'est jamais qu'une mortelle.

L'orphelin, d'après les demi-révélations d'Ipsiboé, ne doit vouer que de la haine à la fille des Bérengers. Il s'indigne contre lui-même en songeant avec quelle idolâtrie il se prosterna devant elle.... Ah! s'il désire la revoir, c'est pour se venger, par la plus froide indifférence et par le plus profond dédain, du déplorable accueil qu'elle a fait aux premiers élans de son cœur.

« —J'ai mérité ce qui m'arrive, » se répète le jouvencel.... « Qu'allais-je chercher » à la cour! J'ai fait comme l'oiseau étourdi

» qui voit du luisant, s'y élance, et tombe,
» barbouillé, dans la glu. »

Un citadin à longue robe (1) s'avance sous le péristyle. Alamède court à sa rencontre et lui demande en quels lieux il se trouve. « — Ce majestueux édifice, répond » froidement l'inconnu, est le palais du » duc de Roquemire. »

Du duc de Roquemire!..... Quel hasard étrange et presque merveilleux a conduit l'orphelin sous ces murs! La Providence, qui le protége, a guidé ses pas elle-même, et lui indique clairement la route qu'il doit suivre.

La lettre de la dame de Saint-Chrisogone au duc de Roquemire ne l'a jamais quitté; il peut la présenter ce soir même. Mais ayant perdu l'écrit où Ipsiboé lui apprenait son nom, sa destinée et son rang, quelle conduite tiendra-t-il?.... Il n'a plus

---

(1) Des robes longues et traînantes étaient les costumes de la bourgeoisie. — Papon, *Hist. de Provence.*

sa règle tracée, qu'a-t-il à faire? Que doit-il dire? Comment répondra-t-il aux interrogations qui pourront lui être adressées?.....
Le duc de Roquemire, il est vrai, est un des chefs des *invisibles;* et toutes questions sont interdites aux membres de cette association, selon leurs statuts révérés: « — Espérance et témérité! » s'écrie l'ancien page d'Eral; et soudain, sans plus réfléchir, il frappe aux portes du palais.

Après un long moment d'attente, il voit s'ouvrir un guichet pratiqué dans la muraille. A travers un grillage étroit, une figure se présente, et d'un ton brusque l'interroge.

« — Qui êtes-vous? que demandez-» vous?

» — Je suis un orphelin étranger, je de-» mande le duc de Roquemire.

» — Le duc ne reçoit point d'étran-» gers. »

Et le guichet s'est refermé.

Alamède, aussi déconcerté qu'un chansonnier dont un parterre mécontent vient de siffler le vaudeville, demeure interdit et

muet.... Mais non loin, sous le péristyle, l'homme à longue robe riait : « — Orphe-
» lin! » dit-il à l'écuyer, « un chameau
» chargé de richesses traverserait plutôt les
» mers à la nage qu'un étranger ne péné-
» trerait dans le palais des Roquemires.
» Ces demeures mystérieuses ne s'ouvrent
» point aux inconnus. As-tu besoin du duc?
» Je te plains. Tu peux chercher ailleurs
» un asile.

» — Qui t'a dit, répond Alamède, que
» j'avais besoin d'un asile? Réserve tes avis
» pour ceux qui te consultent, tes discours
» pour ceux qui te questionnent, et ta pitié
» pour ceux qui t'implorent. En vain ce
» palais est fermé, j'y prétends entrer ce
» soir même. »

Il dit, et de nouveau frappe à coups redoublés la porte principale. Le guichet s'est encore ouvert, et la même figure s'y montre.

« — Cerbère à face ridicule! » s'écrie hardiment l'ancien page, « de derrière ta
» cage grillée apprends qu'il te faut m'o-
» béir. Je ne supplie point, je commande.
» J'apporte une lettre importante, le duc

» de Roquemire m'attend, et je veux à l'in-
» stant le voir.

» — Mon maître, » reprend le concierge d'une voix un peu radoucie, « ne reçoit au-
» cune dépêche.... que des mains de ses mes-
» sagers. Quel est votre nom?

» — Que t'importe!... Ouvre, animal re-
» vêche, et tais-toi! »

Surpris de ce ton impérieux, et peu accoutumé à être traité de la sorte, le gardien du sombre édifice commence à croire que nécessairement celui qui s'exprime avec une telle arrogance a le droit d'être impertinent; et pour lui ce droit est si noble! ce privilége est si sacré!

« — Qui vous envoie? a-t-il repris.

» — Ipsiboé, dit l'orphelin.

» — Est-il vrai! répétez encore! Quoi! sei-
» gneur! c'est?....

» — Ipsiboé; m'entends - tu bien? Ipsi-
» boé. »

Mais déjà le concierge a quitté le guichet. Les ferremens de la porte s'ébranlent; les lourdes traverses se baissent; les nombreux verrous sont tirés; la clef tourmente les ser-

rures; les gonds tournent; les battans crient; et le vestibule est ouvert.

Le jouvencel jette un regard malin et triomphant sur l'inconnu du péristyle. « — Si ton état est le commerce, lui dit-il » ironiquement, si tu transportes sur ces » plages les riches denrées de l'Afrique, ré- » jouis-toi : car puisqu'un étranger est en- » tré dans le palais des Roquemires, peut- » être aussi tes chameaux chargés traverse- » ront les mers à la nage. »

La grande porte est refermée. Alamède est introduit dans une salle pavée de marbre et environnée de statues; elle est vaste, sombre, déserte; et les décors en sont sévères.

« — Seigneur! dit humblement le con- » cierge, daignez m'attendre en cette en- » ceinte. Je cours vous annoncer au grand- » maître. »

L'élève d'Éral, resté seul, et peu inquiet de sa singulière position, s'applaudit de son audacieuse confiance. Déterminé à ne jamais se laisser intimider, il ignore ce qu'il va dire, sait moins encore ce qu'il va faire,

mais à tout hasard s'encourage à mener l'aventure à fin.

« — Le duc, se dit-il, va paraître. Si pour » répondre à ses discours il ne me vient nul » subterfuge, je lui parlerai par sentences à » la manière d'Ipsiboé. Faute d'idées, j'aurai » des mots ; ce grand secret des plumes vides » est aussi l'art des langues fines. J'essaierai » parfois l'ironie, qui n'est une réponse à » rien ; puis le langage énigmatique, qui » peut s'adapter à tout. Enfin si je ne trouve » rien de mieux, je me retrancherai noble- » ment dans la dignité du silence ; c'est l'é- » loquence souveraine, qui se commente, » qui s'explique, qui s'interprète à volonté. » L'incapacité quelquefois se donne des airs » du sublime. »

Le puissant suzerain s'avance. Quelques pages portant des flambeaux le précèdent. Alamède l'a reconnu. C'est le grand-maître des templiers qu'il a vu à Saint-Chrisogone. Sans trouble et de l'air le plus grave, il lui présente sa lettre. Le chef hautain, pour tout salut, laisse tomber sur lui un regard

de bienveillance protectrice; puis il prend l'écrit en silence.

O surprise! A peine en a-t-il parcouru les premières lignes, que, découvrant à la hâte sa tête blanchie par les années et courbant son front vénérable devant le page d'Aiguemar : « — Quoi! seigneur! c'est » vous?... lui dit-il. Ah! béni soit ce jour » prospère! Tous mes vœux enfin sont » comblés. »

Confondu d'étonnement, et ne comprenant rien à cet accueil aussi étrange qu'inattendu, aussi flatteur qu'inexplicable, l'orphelin répond hardiment : « — Oui, c'est » moi-même, noble duc... Ce jour à tous » deux est prospère, et mes vœux répondent » aux vôtres.

» — Enfin Ipsiboé, reprend le chef, cède » à nos prières instantes; elle aura vu nos » nouveaux frères, qui se sont rendus au- » près d'elle?

» — Je l'ai laissée, dit Alamède, parlant » à toute une cohorte.

» — Seigneur, ajoute le vieillard, aujour-

» d'hui même et sous ces murs nos amis se » sont réunis. Reposez-vous ici un moment. » Je cours les prévenir de votre arrivée. » L'assemblée secrète est nombreuse... Accordez-moi l'insigne honneur de vous présenter à ses membres.

» — Je ne puis rien vous refuser, » dit gracieusement l'orphelin; « menez-moi vers » eux, j'y consens. Je ressentirai, j'en suis » sûr, autant de plaisir à les voir que j'en » éprouve à vous entendre. »

Le duc s'incline avec respect, et s'éloignant, laisse Alamède entouré de ses serviteurs.

Le jouvencel s'assied négligemment dans un fauteuil.... Puis s'essayant au rôle de haut et puissant seigneur, il jette un regard dédaigneux sur sa suite; et la tête à demi penchée sur l'épaule, d'un ton d'affabilité orgueilleuse, il adresse ces mots aux pages :

« — Jeunesse! écartez ces flambeaux : leur » clarté fatigue ma vue.... Vos lumières, » présentement, ne sont pas celles qu'il me » faut. »

Son attitude nonchalante est prise pour

un noble abandon : sa phrase moqueuse a paru l'aimable badinage d'un grand : les pages obéissans se retirent; et l'orphelin, riant à la fois de leur crédulité et de son effronterie, du rôle improvisé qu'il joue et du talent qu'il y déploie, se plaît sur ce théâtre inconnu, en trouve les scènes charmantes, et fait en lui-même des vœux pour la prolongation de la pièce.

Il va donc se trouver admis parmi les *invisibles*. Les servira-t-il?... Pourquoi non? Si l'honneur ne le défend point, autant prendre ces chefs que d'autres!... Il est, en ce moment, disponible; et moins heureux qu'un preux moderne, il n'a pas même, hors de son drapeau, l'avantage d'une demi-solde.

Aucune question ne lui a été adressée par le duc; et chaque adepte, à son égard, agira sans doute de même. O favorables réglemens!.... Le grand-maître et ses adhérens croient l'élève d'Ipsiboé instruit des principaux secrets de l'association ténébreuse: et en effet il le serait s'il n'eût perdu la lettre explicative de la dame de Saint-Chrisogone.

Le templier est de retour. « — Venez, » noble seigneur! lui dit-il. Nos dignitaires » rassemblés vous attendent impatiemment.

» — Que cet empressement me flatte! » lui répond l'élève d'Éral; « j'en suis, je » puis vous l'assurer, aussi touché que je » dois l'être.

» — Cet accueil doit peu vous sur- » prendre; vous avez droit à nos hommages. » Notre cœur est sans artifice, notre dévoue- » ment est sans bornes, et notre espoir vous » est connu.

» — Heureux les cœurs sans artifice!... » dit le jouvencel déguisant un rire étouffé sous une exclamation pathétique; « gloire » à qui noblement se dévoue!.... Espérances » des âmes justes! c'est vous qui jamais ici- » bas ne devriez être trompées .... »

A cette emphatique sentence, le vieillard étonné tressaille.

« — Seigneur, de fâcheuses nouvelles » vous seraient-elles parvenues?

» — Aucune, répond Alamède. Seule- » ment sur certaine affaire.... j'attends des » éclaircissemens.

» — Mais auriez-vous conçu la crainte » que nos entreprises n'échouent?

» — Je ne crains rien à cet égard. Sur le » résultat de vos entreprises, j'ai l'âme par- » faitement tranquille.

» — Et vous savez quelles sont nos for- » ces?... poursuit vivement le grand-maître. » Les Forcalquiers (1) enfin sont à nous.

» — Ah! que le ciel en soit loué!..... » s'écrie joyeusement le page.

« — L'heure propice est arrivée.

» — Profitons des heures propices.

» — Si les Toulousains nous secondent, » avant peu nous triompherons; nos frères » saisiront leurs glaives.

« — Je tiens le mien! » dit Alamède por-

---

(1) L'illustre maison de Forcalquier joue le plus grand rôle dans l'histoire de Provence. Ses membres furent princes souverains, et leur puissance fut grande. Ils avaient un état assez vaste et de belles armées. Le comte Guillaume se déclara pour Alphonse Jourdain, dans les guerres de ce dernier contre Raymond Bérenger. *Voyez* Papon, *Hist. de Prov.*

tant la main à son épée avec l'enthousiasme factice des soldats figurans d'un drame.

« — Mais, reprend le duc inquiet, si les » fils d'Alphonse Jourdain trahissaient » notre confiance ?...

» — La volonté de Dieu soit faite ! » répond pieusement l'orphelin, ravi de jeter quelque variété dans le caractère de son rôle.

Durant ce singulier entretien, ils se rendaient à l'assemblée; la porte de la grande salle des conférences s'est ouverte devant eux ; et le spectacle le plus imposant s'offre aux regards du jouvencel.

Le long d'une immense galerie éclairée avec luxe, et tendue de riches étoffes, des personnages inconnus composent, assis sur deux rangs, un tribunal mystérieux. Ils sont vêtus de robes noires, coiffés de mouchoirs écarlates, et ceints de baudriers à sept poches (1). Sur leur poitrine est un soleil d'or, et à leurs mains une hachette (2). La gravité de leur maintien, la dignité de

(1) Chaque poche du baudrier avait son usage particulier.

(2) Ces détails sont exacts.

leur costume, et l'austérité de leurs traits, tout en eux est sombre, sévère, redoutable et majestueux.

Au fond de la salle, chargée d'ornemens symboliques, est un globe de feu suspendu contre une toile d'azur, et imitant un météore. Là, sur une haute estrade, dont un tapis somptueux orne les gradins, s'élève le siége du duc de Roquemire, président du conseil suprême. De chaque côté, sont trois fauteuils, dont un seul n'est point occupé. Ce sont les places réservées aux chefs du sénat *invisible*.

Tout autre que l'élève d'Eral eût senti fléchir son courage en entrant dans cette assemblée.... Mais rien n'effraie le jouvencel. Tranquille, et d'un pas assuré, il suit le duc de Roquemire.

Les membres du Grand Ordre, s'étant levés à leur approche, se sont découverts en silence, et courbent leurs fronts avec respect. L'orphelin traverse la galerie, et tous les regards se fixent sur lui.... Il marche la tête haute, la poitrine effacée, et le sourire sur les lèvres. Son regard ne s'est

point baissé. Passant au milieu des adeptes, il paraît les connaître tous; il leur rend leurs saluts avec grâce; et noblement familier, bien qu'il ne s'adresse à personne et ne prononce pas un mot, il semble parler à chacun et répondre à la fois à tous.

Le duc est monté à l'estrade. Il se tourne vers l'orient, et profère quelques paroles que le nouvel arrivant n'a pu comprendre... Près du grand siége est un trépied, et sur ce trépied une boule d'airain. Le grand-maître, armé d'une hachette, a frappé sept fois cette boule; et sept fois un son éclatant part du timbre mystérieux (1). Puis il saisit la main d'Alamède, et d'une voix ferme mais émue: «—Illustres seigneurs,» s'écrie-t-il en s'adressant à l'assemblée, «celui » qu'appelaient nos vœux et qu'attendaient » nos frères, le voici enfin parmi nous!..... » rendons grâces à l'Eternel! je vous pré» sente le comte Edgar.

---

(1) Les coups étaient inégaux: deux *très forts*, trois *très lents*, et les deux derniers *très précipités*. Toutes ces descriptions ne sont point une invention de l'auteur.

» — Ah! dit l'écuyer à voix basse, Edgar » est mon nom de baptême; la belle dé- » couverte!... N'importe. C'est déjà savoir » quelque chose.

» — Noble comte! » poursuit le vieillard en se tournant vers Alamède, « l'as- » semblée dont je suis l'organe vous sup- » plie de la présider.

» — Elle commande, j'obéis, » lui répond-il sans balancer.

Et sur son espèce de trône, le président élu s'installe.

« — Me voilà donc devenu comte, » dit le jouvencel à lui-même. » Eh bien! soit, en » attendant mieux. Puisqu'un titre, sans » plus de gêne, se donne, s'accepte et se » porte, qui sait celui que je puis pren- » dre!.... »

Tenant en main un livre ouvert, sur lequel est un crucifix, le duc s'approche d'Alamède, et soudain lui parle en ces mots :

« — Comte! l'ordre sacré vous admet » parmi ses membres titulaires. A la prière » d'Ipsiboé, et vu le nom de vos aïeux, » nous vous épargnons les terribles épreu-

» ves imposées aux récipiendaires. Sans » pénibles formalités, nous vous proclamons *invisible*. Soyez, de ce moment solennel, initié à tous nos mystères ; et sur » la croix, sur l'Evangile, prêtez le serment des adeptes. »

L'ancien page hésite à répondre.... A cette époque d'ignorance, un serment était quelque chose ; on n'en prêtait point à divers chefs, comme cela s'est vu depuis, quatre ou cinq dans la même année. Le signe du salut et la Bible sont présentés au nouveau frère. La formule du serment est lue ; et l'initié ne s'engageant qu'à ne point trahir les secrets de l'ordre (1), l'orphelin s'écrie : « — Je le jure. »

---

(1) Avec le temps, la formule devint plus effrayante, car elle portait : « Si je trahis mon serment, que mes frères me mettent en croix et » le front couronné d'épines !.... Je consens à ce » que mon ventre soit ouvert de mon vivant, » mon cœur arraché, mes entrailles brûlées, mes » membres hachés, dispersés, et mes restes mutilés privés de sépulture. »

Cette cérémonie achevée, le duc s'est placé à sa droite en un fauteuil resté vacant; et le plus profond silence règne.

Alors, toujours léger et malin, l'élève d'Eral, sur son siége, se redresse de l'air auguste d'une majesté de coulisses.... Ne sachant s'il devait commencer sa présidence, selon l'usage, par le pathos académique nommé le *discours d'ouverture*, il cherche à rappeler à sa mémoire quelques vieilles phrases obscures, quelque hyperbole redondante, quelques magnanimités de théâtre applicables à la circonstance..... Mais le templier, se levant, a pris la parole en ces termes :

« — Illustres défenseurs du vrai culte !
» soutiens du trône légitime ! régénérateurs
» de la terre ! le ciel daigne enfin nous sou-
» rire, et la cause sacrée triomphe. Notre
» grande charte est écrite; l'homme désiré
» nous préside; et déjà pointe à nos re-
» gards le premier rayon du salut, l'aurore
» de la liberté.

» Le puissant Guillaume de Forcalquier
» s'est déclaré pour nous. Demain je me

» rends en secret près de lui, sur les rives
» de la Durance, non loin du hameau
» d'Albertis, à la frontière de ses états; le
» comte de Toulouse s'y trouvera aussi; et
» j'y vais porter aux deux princes le traité
» qu'ils doivent signer..... Guillaume a de
» nombreuses troupes; l'armée toulousaine
» est prête à marcher; nous concerterons
» les plans d'attaque; et j'espère qu'avant
» trois jours vous me reverrez en ces lieux
» rapportant le traité signé. C'est du palais
» des Roquemires qu'alors la foudre partira.

» Maintenant, illustres seigneurs! vos
» avis me sont nécessaires; dois-je annon-
» cer aux souverains de Toulouse et de
» Forcalquier que, parmi nous et dans ces
» murs, le comte Edgar est arrivé?.... »

Foulques de Thorames (1), évêque de

(1) Foulques de Thorames, évêque de Marseille, se déclara d'abord pour l'antipape Victor, puis rentra sous l'obéissance d'Alexandre. Il assista au troisième concile de Latran tenu en 1179, et mourut en 1185. Papon, *Hist. de Prov.*, t. I, p. 347.

Marseille, venu secrètement à Aix, répond le premier au grand-maître.

« — Duc de Roquemire! il ne suffit point » de relever le trône légitime, il faut ren» verser l'hydre de l'hérésie, il faut pour» suivre les schismatiques; et vos dis» cours n'en disent rien. Tant que l'anti» pape Victor portera la tiare à Rome, le » ciel, irrité contre nous, ne favorisera » point nos armes. On parle de traités et » de chartes : le pontife Alexandre III les » a-t-il vus et approuvés?.... Avant qu'il » n'y ait donné sa sanction, je ne puis les » ratifier. Voici le *dictatus* de Grégoire VII, » rendu en l'un de ses conciles; il sert de » base à mes principes : *Le pape seul peut* » *faire de nouvelles lois; il est le seul* » *dont tous les princes doivent baiser les* » *pieds; il peut, seul, porter les orne*» *mens impériaux et déposer les souve*» *rains; lui seul a le droit de réformer* » *les jugemens de tous, tandis que nul* » *ne peut réformer les siens. Il est indu*» *bitablement saint par les mérites de*

» *saint Pierre. Il est le seul nom dans* » *l'univers* (1). »

Des murmures couvrent la voix de l'orateur. En ces temps peu civilisés, les assemblées étaient bruyantes, les tribunes étaient hardies. De nos jours quelle différence ! quel calme et quelle retenue !.... Comme tout s'est perfectionné !

« — Alexandre III, s'écrie le sire de Valbelle (2), un des dignitaires de l'ordre, » est instruit de tous nos projets : rassurez-vous, il les approuve. Quant à l'hydre » de l'hérésie, quant au faux pontife Victor, c'est lorsque nous tiendrons la puissance que nous pourrons les attaquer : » d'ici là, se taire est sagesse.

» Maintenant, il reste à répondre à l'im-

---

(1) Ce fameux *dictatus* de Grégoire VII fut rendu au commencement du onzième siècle. — Abbé Millot, *Elémens de l'histoire de France*, t. I, p. 206.

(2) Le sire de Valbelle figure dans l'histoire de Provence parmi les ennemis de Raymond Bérenger.

» portante question du duc : mon avis est
» de ne point annoncer encore aux puis-
» sances alliées l'apparition du comte
» Edgar.

» — Je suis d'un sentiment contraire, »
interrompt Foulques de Thorames.

« — Et moi, dit le baron de Melgueil (1),
» je pense que le comte Edgar doit ouver-
» tement se montrer.

« — Je crois, dit le vicomte de Baux (2),
» qu'il est plus prudent qu'il se cache jus-
» qu'au jour de notre triomphe. »

Les opinions se partagent. « — Comte
» Edgar! s'écrie l'un des chefs, sur ce point

---

(1) Le baron de Melgueil est souvent nommé dans l'histoire de Provence. — Bouche, t. II, p. 128.

(2) La maison de Baux joue un grand rôle dans l'histoire de Provence. Elle fut souvent en guerre avec les Raymond Bérenger. Ses membres furent princes souverains et portèrent la couronne. (*Voy.* Papon, *Hist. de Prov.*) Selon Bouche, la maison de Baux est une des plus illustres de la France. Elle eut des comtes de Marseille, des princes d'Orange, des rois d'Arles et des empereurs de Constantinople.

» que décidez-vous ? Déclarez-nous votre » pensée. »

L'orphelin paraît réfléchir : puis d'un air grave et solennel : « — Seigneurs et » frères, répond-il, j'ai toujours haï les » mystères ; néanmoins il est certains cas » où je vois leur nécessité. Relativement » au comte Edgar, il ne m'appartient point » de m'expliquer ; je dois laisser libres vos » votes ; et sur ma position actuelle, j'ai les » plus puissantes raisons pour vous taire ici » ma pensée. »

Le ton de dignité mystérieuse du président a produit le plus grand effet. L'assemblée applaudit à sa noble réserve, à son extrême délicatesse ; et l'un de ses principaux membres, se disant, en un long discours, l'ennemi de la flatterie, l'a proclamé *le roi des sages*.

La discussion recommence. Divers harangueurs, emportés par le feu oratoire, adressent, selon la coutume, différentes injures à divers préopinans ; et, ce préalable rempli, l'avis du sire de Valbelle l'emporte

à la majorité. Le comte Edgar, caché dans Aix, ne se montrera point encore.

Le duc de Roquemire s'adressant alors à l'orphelin : « — Seigneur! lui dit-il, la » dame de Saint-Chrisogone a dû avoir mis » sous vos yeux les trois premiers articles » du grand pacte; le conseil désire con- » naître s'ils ont eu votre approbation.

» — Noble duc! répond Alamède, ce que » la sagesse a conçu, ce que la justice a ré- » glé, ce que la religion sanctionne, ne » pourrait être rejeté que par l'homme » inepte ou pervers. Le comte Edgar, jusqu'à » ce jour, ne s'est montré ni l'un ni l'autre; » mais, hélas! il peut s'appliquer ce vers » d'un troubadour fameux sur l'homme au » printemps de la vie : *Il sait à peine* » *ce qu'il est, peut-il savoir ce qu'il* » *sera* (1)? »

Cette singulière réponse, modeste, éva- sive et pompeuse, est accueillie avec sur-

(1) *Histoire des troubadours.*

prise. L'assemblée n'est pas satisfaite, mais du moins n'est pas mécontente.

« — Un nouveau code se rédige, continue le chef templier. Dix-huit cents lois » sont déjà faites ; vous devront-elles être » soumises ?

» — Dix-huit cents lois m'être soumises.... ! » répond le malin écuyer. « Puis» que c'est votre vœu, j'y consens. »

Mais qu'entendait le jouvencel par ces paroles, « *lois soumises ?....* » Ce qu'il plaît aux princes d'entendre.

Le haut nombre de dix-huit cents étonnait au douzième siècle : qu'auraient pensé les preux d'alors, si, perçant le sombre avenir, ils eussent pu voir chez certain peuple le grand et magnifique dépôt de QUARANTE-CINQ MILLE LOIS !....

« — Comte Edgar ! dit l'évêque de » Marseille, avez-vous, à Saint-Chrisogone, juré haine à l'usurpatrice ?

» — Je me suis d'abord pénétré, » réplique l'élève d'Eral, » des règles et statuts » de notre ordre.... et je n'interroge per» sonne. »

Foulques est demeuré stupéfait. Le page d'Aiguemar s'est levé : « — Doctes cheva-» liers ! » s'écrie-t-il avec son inébranlable assurance, « la fatigue d'une longue route » et la nécessité du repos me contraignent » à vous quitter. Déjà la nuit est avancée ; » je sens que mes esprits sont troublés ; » j'ai besoin de me recueillir. Au retour » du duc, dans trois jours, ici, à l'heure » accoutumée, nous nous réunirons de » nouveau. Vivement touché de votre ac-» cueil, le comte Edgar vous en rend grâces..»

Il s'arrête, il voudrait poursuivre ; mais trop parler est imprudent : d'une voix sonore il poursuit :

« — Seigneurs ! la séance est levée. »

La transition était brusque et les remercîmens étaient courts. Mais il s'est élancé de son siége avec une aisance si noble ; il a descendu de l'estrade en saluant avec tant d'élégance ; il sourit d'un air si bienveillant à tous les membres du conseil ; il se peint tant de satisfaction en son regard vif et courtois, que personne n'a osé blâmer ni ses actes ni son langage.

Alamède est hors de la salle, le duc de Roquemire l'a suivi. « — Comte Edgar! dit » le templier, en cette vaste capitale quelle » demeure avez-vous choisie?

» — Votre palais, illustre duc. J'aurais » craint de vous offenser en choisissant un » autre asile.

» — Vous rendez justice, seigneur, à mes » sentimens dévoués. Et vos serviteurs, où » sont-ils ?

» — Je n'en veux d'autres que les vôtres. » Pourrais-je en choisir de meilleurs?

» — Disposez de tout ce qui m'appartient », reprend le généreux vieillard; « mes ri- » chesses.....

» — Je les accepte, » interrompt l'intrépide page, « du moins pour un temps limité : » un refus vous outragerait. Ah! puisse » Edgar reconnaissant s'acquitter un jour » envers vous!

» — Je pars cette nuit pour trois jours, » dit le grand-maître en s'inclinant. « Com- » mandez ici à ma place ; mais ne vous » montrez point en public, et sortez peu de » ce palais : on pourrait épier vos pas; et

» vous seriez peut-être arrêté. Ah ! de » grâce, soyez prudent ; ne vous faites point » reconnaître.

» — Qui? moi ! me faire reconnaître ! »... répond le malicieux Alamède, « le comte » Edgar ne le saurait. Loin de me révéler » à personne, ici je me cache à moi-» même. »

En un appartement magnifique, le templier conduit l'orphelin; et le recommandant aux soins de son nombreux domestique, il se retire. Le jouvencel, l'esprit bouleversé par la multiplicité de ses aventures, congédie en riant ses pages, se jette sur son lit, et s'endort.

FIN DU TOME PREMIER.

IPSIBOÉ.

IMPRIMERIE DE HUZARD-COURCIER.

IPSIBOÉ,

PAR

M. LE VICOMTE D'ARLINCOURT.

TROISIÈME ÉDITION.

TOME SECOND.



A PARIS,

CHEZ BÉCHET AINÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 57.

A ROUEN, MÊME MAISON, RUE GRAND-PONT, N° 73.

1823.

IPSIBOÉ

LIVRE SEPTIÈME.

Depuis long-temps le chant du coq avait réveillé les hameaux, lorsque Morphée, du haut des airs, cessa d'appesantir ses pavots sur l'ancien page d'Aiguemar. L'orphelin jette un regard étonné autour de lui : quelle demeure somptueuse !..... Il croit d'abord dormir encore.

Mais non, ce n'est nullement un songe ; il a rappelé ses esprits et commente sa position..... S'ouvrir franchement au grand-maître est une de ses premières pensées ; mais la physionomie sévère du duc repousse toute confiance... D'ailleurs, comment oser lui déclarer qu'il s'est joué impunément et

de lui et des *invisibles!* qu'à la fois mystificateur et mystifié, bien qu'ignorant leurs grands secrets il a feint de les tous connaître ! qu'enfin, dans leurs enceintes sacrées, il a porté l'audace à son comble !..... O trop humiliante démarche !...... Non : s'étant lancé à l'étourdie en une aventure bizarre, il lui faut poursuivre son rôle, quelque événement qu'il survienne. Peut-être, avec le temps et l'adresse, il pourra franchir les écueils, et, sans révéler ses folies, percer enfin tous les mystères.

Mais pour qui le duc le prend-il ? Pourquoi ce respect, ces égards?.... Serait-il un puissant seigneur ? Non, *son dernier aïeul fut un serf;* ce sont les mots d'Ipsiboé. La dame de Saint-Chrisogone, en sa lettre au chef templier, aura brouillé les noms et les lieux, aura fait erreur et méprise, ce qui fréquemment lui arrive; et peut-être que de long-temps, ni elle, ni son protégé, ni le duc, ni les *invisibles,* ne démêleront clairement l'inextricable imbroglio.

Des serviteurs attentifs sont accourus à

son réveil et prennent humblement ses ordres. De riches vêtemens lui sont présentés, il choisit les plus élégans. Un déjeûner splendide lui est préparé, il fait gaîment honneur au repas. Ses pages louent sa bonne mine, il sourit à leurs flatteries. De beaux jardins lui sont ouverts, il en parcourt, joyeux, les bosquets. Il visite le palais et ses dépendances, dicte ses volontés, se fait faire de la musique, accorde des grâces, distribue des aumônes; et sans plus songer au passé, sans plus réfléchir au présent, il passe la matinée entière en un cercle de jouissances.

« — Puisque, orphelin et sans asile, » s'est-il dit philosophiquement, « je dois » courir les aventures, ne prévoyons point » les mauvaises, et d'abord profitons des » bonnes. Aujourd'hui la chance est heu» reuse, demain le vent pourra tourner. » Quelques plaisirs puis des soucis, des » orages et du beau temps, du bien et du » mal mélangés, voilà la carrière des hom» mes. Chercher à voir dans l'avenir, c'est » offenser la Providence; compter le temps

» c'est l'alonger ; réfléchir, c'est attrister
» l'existence. N'en déplaise aux prétendus
» sages, qui veut couler des jours fortunés
» doit toujours espérer, jamais craindre ;
» chercher le plaisir, fuir la peine ; rire
» beaucoup et penser peu. Le mortel qui,
» pur ici-bas, sut continuellement se dis-
» traire, est le seul qui comprit la vie. »

Il dit, et s'établit des principes sans bien savoir s'il doit les suivre. A haute voix il les défend, en lui-même il se raille d'eux. Ainsi, les gouvernans de la terre publiquement posent des lois et secrètement les renversent.

Il ne peut douter qu'une vaste conspiration, organisée par les *invisibles*, ne s'apprête à changer les destinées de la Provence ; mais, placé par les plus étranges circonstances au milieu des chefs conjurés, il ne peut plus trahir leur cause, qui, d'ailleurs, paraît être celle de la monarchie légitime. La carrière où il se trouve lancé lui est peu connue ; elle est périlleuse..... mais n'importe, il faut qu'il la suive. Reculer serait lâcheté, dénoncer serait infa-

mie. En riant et sans nul effroi, il poursuivra sa route au hasard.

La journée touchait à sa fin. Alamède éloigne sa suite, et seul est descendu aux jardins. Il a remarqué qu'au fond d'un bosquet solitaire une porte, donnant sur des rues écartées, pouvait facilement être ouverte. Il s'est couvert d'un grand manteau; et déjà ennuyé de l'intérieur du palais, il brûle d'inspecter la ville.

Le *jaquemart* (1), objet de l'admiration d'Aix, dont le marteau frappait les heures dans le clocher de la grande basilique, venait de donner le signal du *couvre-feu* (2); les ombres descendaient sur la ville. Alamède, certain de n'être reconnu de personne dans une immense capitale que pour la première fois il habite, sort de sa magni-

---

(1) Nom donné à une grande figure mécanique, qui, placée près de l'horloge, frappait les heures avec un marteau qu'elle tenait à la main.

(2) *Voyez* Ducange, Glossaire, ad verb. *Angelus*. — Velly, *Hist. de France*.

fique demeure; sa toque rabattue sur ses yeux cache son visage en partie; il se rend à la cathédrale.

Il s'est rappelé qu'Ipsiboé, lui donnant sa lettre explicative, lui avait recommandé de ne l'ouvrir que dans l'église métropolitaine, et à la chapelle de Saint-Fernand. Espérant y pouvoir saisir quelque indice sur sa naissance, il est entré sous la nef sainte. Il cherche l'antique chapelle; hélas! elle n'existait plus, du moins dans sa forme primitive. Le matin même, par ordre du gouvernement, on en avait enlevé l'autel, les inscriptions, les statues, les ornemens et les tableaux.

« — Cette enceinte, lui dit un prêtre, va » être restaurée à neuf.

» — Je comprends, répond Alamède; » dans certains cas, en termes augustes, » détruire signifie restaurer.

» Cette chapelle, ajoute l'ecclésiastique, » sera vouée à Notre-Dame,

» — Et moi, je suis voué aux mys- » tères, » a répondu le jouvencel.

Il a déjà quitté l'église.

Appuyé contre l'angle d'un mur, en face du monument pieux, l'orphelin admirait l'innombrable quantité de petites figures d'apôtres, de prophètes et de saints, qui décoraient le grand portail, lorsqu'une exclamation de surprise, et son nom prononcé par une voix connue, l'arrachent à sa contemplation. Qui l'a appelé? qui l'aborde?.... Le sire Hugues de Monterolles.

« — Vous voilà donc! dit le croisé. De-
» puis le point du jour on vous cherche.
» Extravagant, d'où sortez-vous?....

» — Sire chevalier, » répond négligemment Alamède, « la fête d'hier m'a fati-
» gué; ce matin j'ai pris du repos. Ce
» n'est qu'à la chute du jour que j'ai quitté
» mes appartemens.

» — Vos appartemens! » répète Hugues avec ironie; « et présentement, en quels
» lieux votre seigneurie loge-t-elle?.....

» — Au palais d'un de mes amis. Pour
» moi de même que pour vous, je pense
» qu'une hôtellerie est un séjour peu con-
» venable.

» — Au palais d'un de vos amis! Et vous » me disiez, il y a trois jours, qu'en cette » cité populeuse vous n'étiez connu de per- » sonne.

» — Je le croyais alors, seigneur Hugues; » mais je me trompais étrangement. J'ai » trouvé ici une foule de connaissances et » d'amis dont je n'avais aucune idée. Hauts » barons et grands dignitaires m'ont ac- » cueilli avec transport; bien qu'ils ne » m'eussent jamais vu, ils m'ont reconnu » sur-le-champ. L'un d'eux m'a cédé son » palais, et j'ai cru devoir l'accepter.

» — L'aventure, reprend le chef, est » véritablement merveilleuse. Votre Excel- » lence inopinée, intime amie de poten- » tats, doit n'avoir plus besoin de patron? » et son élévation, sans doute, va me ravir » un écuyer?

» — Vous gagnerez, seigneur, à le per- » dre; car, si je me le rappelle bien, il con- » naissait peu son service; souvent même il » extravagait, et je le crois....

» — Tout-à-fait fou, » s'écrie le preux impatienté. « Mais que vois-je! quels vête-

» mens !... Quoi ! du satin ! des broderies !..
» Qui vous a paré de la sorte ?

» — Mes pages m'ont choisi ce costume, » répond d'un air indifférent l'audacieux élève d'Eral. « Vous paraît-il d'assez bon goût ?
» Je serais charmé qu'il vous plût. »

Le sire de Monterolles, surpris, regarde avec dédain l'écuyer, et d'abord n'a rien répondu. Puis, revenant à l'importante affaire qui, depuis le matin, l'agite, il change brusquement l'entretien ; et, d'un ton rempli de hauteur, il lui adresse ces paroles :

« — Orphelin d'Aiguemar, je ne des-
» cendrai point jusqu'à chercher ce que
» signifient vos discours, et de quelle source
» vous vient votre parure inconvenante :
» peu m'importe que vous habitiez ou non
» un palais, et que vous deviez vos riches
» habits à des intrigues amoureuses, ou à
» des emprunts insensés, ou même à des
» menées coupables. Je dois, je veux tout
» ignorer. Vous cessez de m'appartenir, et
» je n'ai plus de droits sur vous.

» Mais si vos devoirs vous sont chers, si » la reconnaissance envers un bienfaiteur » vous parut jamais une loi, si l'honneur, » enfin, parle à votre âme, vous devez » détourner l'orage que votre conduite in- » sensée, hier, a attiré sur ma tête. Vos » deux insultes successives à la majesté » souveraine, vos deux impertinentes fo- » lies, m'ont été imputées à crime; et je » suis banni de la cour. Néanmoins, grâce » à de puissantes intercessions, la reine me » promet mon pardon, pourvu qu'avant » huit jours expirés, le coupable, compa- » raissant devant elle et ses paladins, lui » demande, à genoux, pardon du scandale » qu'il a causé.

» Certain que, malgré la légèreté de » votre caractère, vous avez assez de » loyauté pour avouer vos fautes, et assez » de noblesse d'âme pour les réparer, j'ai » dû promettre en votre nom...

» — Et vous avez eu tort de promettre, » s'écrie Alamède choqué de l'air méprisant et impérieux de l'ambitieux courtisan. « Si

» j'ai fait une extravagance je ne ferai point
» une bassesse. S'arrêter un instant sous
» un balcon pour contempler une princesse
» jeune et belle, puis dans son palais, à ses
» pieds, lui baiser humblement la main,
» sont-ce vraiment là des forfaits?... Puisse
» l'altière Zénaïre n'avoir jamais en son
» royaume de plus grands coupables que
» moi! »

Sa résolution est formelle, son refus semble inébranlable. « — Non, » dit Hugues changeant de ton et d'une voix presque suppliante, « non, vous ne serez point
» assez cruel pour résister à mes prières;
» vous ne serez point assez ingrat pour
» vouloir perdre votre ami. Alamède, je
» vous connais....

» — Vous me connaissez, » interrompt le malin jouvencel, « je vous en fais mon
» compliment, vous êtes plus habile que
» moi.

» — De grâce! trève aux railleries!......
» Lorsque vous étiez malheureux ai-je in-
» sulté à vos chagrins?... Ame insensible!
» esprit léger! ne tenez-vous pas plus à moi

» que la feuille sèche d'automne à la bran-
» che qui l'a nourrie !... »

L'expression douloureuse de ces mots a touché l'orphelin. Bon, loyal, franc et généreux, il sent sa fermeté fléchir. Le chevalier saisit sa main, et la pressant entre les siennes : « — Cher Alamède ! reprend-
» il, vous êtes ébranlé, je le vois. Ma con-
» fiance n'est point trompée. J'ai retrouvé
» votre cœur.... Demain vous vous rendrez
» au palais; croyez que je saurai digne-
» ment récompenser cette preuve de dé-
» vouement. »

Mais cette dernière phrase du preux, et ses manières orgueilleuses devenues soudain caressantes, ont indigné le jouvencel. Il retire sa main précipitamment. « — Sei-
» gneur, vous m'avez mal jugé, mon dé-
» vouement n'est point à vendre. Je ne
» me rendrai point au palais; et ni les
» louanges subites ni les tendresses calculées
» ne changeront ma détermination. Ne vous
» abaissez point à vouloir me dégrader, vos
» efforts seraient inutiles. Que d'autres
» flattent, moi je parle ; que d'autres ram-

» pent, moi je marche. Portez ma réponse » à la reine.

» — Ainsi, pour prix de mes bienfaits, » vous avez juré ma ruine !

» — Eh quoi ! sire de Monterolles, ne » plus vous montrer à la cour, est-ce donc » un malheur si grand !... Figurer à grands » frais parmi les pompeuses inutilités des » palais, voilà la véritable ruine. Libre du » soin de toujours feindre, vous aurez des » chaînes de moins, et partant, des vertus » de plus. Ah ! redevenez un guerrier, vous » n'êtes aujourd'hui qu'un esclave. »

Un regard menaçant lui est lancé. Il le remarque et continue : « — Mais, seigneur, » tranquillisez-vous ; que je comparaisse ou » non devant Zénaïre, votre disgrâce sera » de peu de durée. Il est des mortels sur la » terre indispensables pour les cours, et » qu'avec soin les grands recherchent. Le » trône, avec empressement, s'environne » d'adorateurs. La reine ne tardera point à » vous rappeler auprès d'elle.

» Et qui m'assure, en outre, seigneur, » que Sa Majesté mette autant d'importance

» que vous semblez le croire à recevoir les
» excuses d'un simple écuyer tel que moi?
» On a pu vous avoir trompé. »

Le chef se recueille un instant: « — Ala-
» mède, veuillez me suivre.

» — Sire chevalier, je ne le puis. J'ai
» quelques ordres à donner.

» — A votre royal palais, sans doute?...
» Et où s'élève ce monument?

» — Ne venez-vous pas de me dire que
» mes secrets vous importaient peu; que
» vous ne descendriez point jusqu'à me
» questionner; et que, quant à ce qui me
» concerne, vous désiriez tout ignorer...
» Votre désir sera rempli.

» — Du moins promettez, reprend Hu-
» gues, de vous rendre demain chez moi à
» la huitième heure du jour.

» — Chevalier, je vous le promets. »

Tandis que l'ancien page d'Eral retourne gaîment à sa superbe demeure, en passant par les *bains de Sextius* (1), le banneret

---

(1) Ce furent les eaux thermales d'Aix qui dé-

s'achemine tristement vers le séjour de Zénaïre, et repasse en son esprit par quels moyens il pourrait, le lendemain, vaincre l'obstination d'Alamède.

Le maréchal prince d'Orange (2) sortait du palais. Il était ami du croisé. Hugues l'aborde, et l'instruit du refus qu'il vient d'essuyer. « — Je vais, dit le grand digni-
» taire, répéter à Sa Majesté la réponse de
» l'écuyer, et m'efforcer, s'il est possible,
» de vous introduire auprès d'elle. »

Il quitte le preux à ces mots et retourne au salon royal. Le succès couronne ses vœux, et le sire de Monterolles est en présence de la reine.

---

cidèrent Sextius à bâtir la ville à laquelle il donna son nom : *Aquæ Sextiæ*. Tite-Live, epist. 61. — Vell. Paterc., l. II. — Strab., l. IV.

(2) *Voyez*, sur l'illustre maison d'Orange, tous les historiens de Provence. Ses principaux membres figurèrent dans toutes les guerres du temps. L'un d'eux fut roi d'Arles et de Vienne. Dupuy, *Traité des domaines du roi.* — Bouche, t. II, p. 272, etc.

Il implore humblement sa grâce. « — L'orphelin d'Aiguemar, s'écrie-t-il, a perdu » complètement la raison. Si Votre Majesté » l'admettait de nouveau devant elle, il » oserait peut-être encore adjoindre une » autre impertinence à ses deux premières » folies. Qu'elle oublie ce jeune insensé. » Je m'offre à venir publiquement demander pardon en sa place à mon auguste » souveraine.

« — Quoi! dit la fille de Raymond, ni » prières, ni menaces, ne sauraient déterminer cet audacieux à comparaître devant » moi?...

» — Non, reine; ce fier écervelé croirait » s'avilir par cet acte. Lui-même il a osé » me dire : *Si j'ai fait une extravagance,* » *je ne ferai point une bassesse.* »

La belle Zénaïre se lève : « — Sa grande » jeunesse, dit-elle, mérite quelque indulgence. La solennité d'une réparation publique est effrayante, je l'avoue; je cesse » donc de l'exiger. Néanmoins, je suis curieuse d'entretenir cet insensé : qu'il » vienne me témoigner ses regrets de son

» offense et de ses fautes; je le recevrai » seule, sans pompe; et j'étendrai sur lui » ma clémence. »

Elle attendait une réponse; mais le preux garde le silence.

Accoutumée à voir tout plier sous ses lois sans la plus faible résistance : « — Ne » m'auriez-vous point entendue? » reprend la reine avec hauteur.

« — Hélas! dit le guerrier tremblant, le » malheureux est assez fou pour s'obstiner » effrontément...

» — Retirez-vous, dit la princesse, et » portez sur-le-champ mes ordres.

» — Mais s'il refuse de me croire?...... » S'il veut douter de mon message? »

La reine a paru réfléchir; puis s'adressant au maréchal : « — Prince! vous vous » rendrez demain chez le sire de Monte- » rolles, et vous m'amènerez Alamède. »

Les chefs saluent et se retirent.

Fille de Raymond Bérenger, l'un des héros les plus fameux du douzième siècle, Zénaïre, appelée aux grandes destinées de

la terre, joignait à la plus haute naissance la beauté la plus accomplie. Sensible et tendre par nature, elle était altière et vaine par principes. Son père, héritier de plusieurs couronnes, prince superbe et fils de rois, l'avait entourée d'adulateurs dès l'enfance, et l'avait élevée à se faire de l'orgueil un devoir, et du despotisme une vertu.

Généreuse et bienfaisante, elle aimait peu la représentation et le faste; mais, d'après les ordres de son père et le système de son éducation, elle se croyait obligée à tenir une cour splendide avec la pompe asiatique. Habituée à sacrifier ses inclinations particulières et son goût pour une vie paisible à la dignité de son rang et au cérémonial des grandeurs, souvent elle errait, l'âme triste, au milieu des adorations de la foule; et parfois, dans ses brillans cercles, regardant, cherchant autour d'elle, l'auguste fille de Raymond se trouvait seule.... et soupirait.

Des chefs, des héros et des princes avaient ambitionné sa main, nul n'avait

pu toucher son cœur. Leurs hommages et leur encens n'étaient reçus qu'avec dédain. Elle ne voyait dans leurs transports qu'un enthousiasme joué, dans leurs désirs qu'ambition, et dans leurs soumissions que bassesse. Plus ses amans s'humiliaient, moins ils lui paraissaient dignes d'elle. Son orgueil était satisfait, jamais son cœur n'avait pu l'être.

Son pouvoir ne lui semblait plus qu'une éternelle servitude, et ses plaisirs que des fatigues : ennuyée de sa magnificence, elle se sentait accablée du lourd fardeau de sa fortune.

Rompant par des folies imprévues l'uniformité monotone des fêtes sans joies de sa cour, Alamède l'avait étonnée... Au milieu d'esclaves soumis, d'êtres factices, trompeurs et maniérés, un homme fier, naturel et libre, se montrant soudain à ses yeux, était une nouveauté piquante. L'exaltation d'un cœur vrai l'avait flattée, l'avait émue; et les traits charmans d'Alamède s'étaient gravés dans sa mémoire.

Elle n'avait point douté que le jeune enthousiaste ne saisît avec transport l'occasion de venir tomber de nouveau à ses pieds : oh ! que son refus l'a surprise !..... qu'il a dû surtout la blesser ! Un écuyer l'ose braver ! Elle appelle et l'on ne vient point !.... Il était donc possible qu'un mortel présomptueux pût à la fois vouloir résister à ses charmes et désobéir à ses ordres. Jamais une pareille pensée n'était venue à son esprit. Le voir et le charmer est son vœu ; rabattre sa fierté est son but ; le subjuguer est son désir. Plus elle s'occupe de lui, et plus ses offenses l'irritent. Qu'eût répondu l'altière reine si quelqu'un eût osé lui dire que ce courroux toujours croissant était un prélude d'amour.

Le grand maréchal du palais, à l'heure convenue, s'est rendu chez le sire de Monterolles. Bientôt après la porte s'ouvre, et l'élève d'Eral a paru.

Il salue le prince d'un air étonné, mais

avec sa grâce ordinaire ; et le dignitaire, surpris de ses riches vêtemens, l'est plus encore de sa charmante figure.

Hugues s'avance vers son écuyer ; et d'un geste majestueux lui montrant un siége, il l'invite solennellement à s'asseoir. Le maréchal en costume de cour a pris place dans un large fauteuil doré ; il est couvert de décorations, et tient sa baguette blanche à la main. Hugues est armé de pied en cap. Les chefs, par ce grand appareil, croient imposer à l'orphelin.

« — Jeune homme ! » dit le prince d'Orange du ton sévère et réfléchi des diplomates d'une diète, « vous vous êtes rendu » coupable....

» — Pardon, s'écrie le jouvencel, si je » me permets de vous interrompre ; mais » je prie d'abord Votre Altesse de vouloir » m'expliquer le but de cette illustre con- » férence, et quel devoir elle m'impose. Je » varie si souvent mes rôles, et j'ai si peu » le temps de les étudier, que je crains bien » de les confondre... Suis-je devant un tri- » bunal ? M'a-t-on mis en accusation ? En

» ce cas vous êtes mes juges; mais où donc » est mon avocat?...

» — Orphelin d'Aiguemar! » répond le sire de Monterolles, « le grand maréchal » du palais, le prince d'Orange, est devant » vous. Écoutez respectueusement un am- » bassadeur de la reine.

« — Ah! combien je m'étais trompé! » Quel changement de position! Quelle » soudaine péripétie! Au lieu d'être devant » un juge, je reçois un ambassadeur. L'hon- » neur est aussi grand qu'imprévu... J'é- » coute le royal messager. »

Il dit, et se renfonce sur son siége avec une dignité si plaisante et une gravité si maligne, que le grand maréchal lui-même a gardé difficilement son sérieux habituel.

« — Page d'Eral! a-t-il repris, la reine, » courroucée de votre conduite insensée, » vous avait condamné à une réparation » publique. Vous deviez, devant sa cour » assemblée, avouer humblement vos fautes, » et solliciter votre grâce : un tel châti- » ment était juste. Mais à la prière de vos » amis, Sa Majesté, ayant égard à votre

» extrême jeunesse, a daigné commuer la
» peine; et sans pompe, sans apparat,
» seule, elle recevra vos excuses en ses
» appartemens retirés, vous épargnant ainsi
» la honte d'une expiation solennelle.

» — Les prières de mes amis, répond
» l'orphelin, me pénètrent de reconnais-
» sance. Elles sont d'autant plus flatteuses
» pour moi, que je n'ai réclamé nul appui,
» et que leur source m'est cachée. Elles m'é-
» tonneraient, seigneur, si je n'étais blasé
» sur les surprises. Veuillez témoigner, en
» mon nom, à mes affectionnés défenseurs
» combien je suis touché de leur zèle.

» — Alamède, poursuit le prince, l'au-
» guste reine de Provence, ce matin même
» vous attend : j'ai ordre de vous conduire
» auprès d'elle. S'il est des vertus en votre
» âme, vous devez, de ce jour et à jamais,
» plein de gratitude pour ses bontés, vous
» dévouer à son service.

» — Je dois en premier lieu remercier
» Votre Altesse de ses bons et loyaux con-
» seils : dans le calme de la réflexion, j'en
» pèserai toute la force.

» — Et vous allez me suivre au palais?...

» — Prince! j'en serais charmé sans » doute; mais il me faut au moins plusieurs » jours, peut-être même plusieurs mois, » pour me disposer dignement à cette royale » entrevue. Mon ignorance des usages de » la cour a failli me perdre; et je ne dois » plus légèrement m'exposer aux mêmes » périls. J'étudierai vos rites augustes; j'ai » besoin d'apprendre par cœur le formu- » laire des palais, catéchisme des cham- » bellans; je suivrai un cours... d'étiquette. » Puis, solennellement préparé, pénétré » d'un profond respect, j'essaierai de por- » ter mes pas jusqu'aux marches saintes du » trône. »

L'envoyé de Zénaïre, peu accoutumé à voir ses messages reçus avec cette humilité dérisoire, est prêt à laisser éclater son indignation; mais contenu par la prudence, il répond ces mots avec calme :

« — Votre imagination vous égare. Je ne » vois nullement la nécessité de tant d'ap- » prêts pour une simple et courte entrevue » avec la reine, auprès de laquelle vous ne

» serez admis peut-être que cette seule et
» unique fois. Qu'aurez-vous donc tant à
» faire et à dire? Vous traverserez rapide-
» ment le palais; vous fléchirez le genou
» devant Sa Majesté; vous attendrez qu'elle
» vous parle; puis vous lui demanderez
» pardon d'une offense involontaire; votre
» faute vous sera remise; et vous vous reti-
» rerez en silence.

» — Votre Altesse voit les tableaux en
» masse, elle néglige les accessoires. Qu'y
» avait-il aussi de plus simple que de passer
» à cheval sous un balcon? Qu'y avait-il
» de moins difficile que de faire haie dans
» une galerie? Je n'ai pu cependant rem-
» plir ces légers devoirs d'une manière con-
» venable. Une audience de pardon a des
» antécédens et des suites, une entrée et
» une sortie, des demandes et des répli-
» ques.... je puis, j'aime à le croire du
» moins, garantir l'ensemble de l'acte;
» mais je ne réponds point des détails. »

L'impatience du prince est inexprima-
ble. « — Je n'ai plus qu'un mot à vous
» dire. La reine ordonne, *obéissez*.

» — Ce mot tranche la discussion ; voilà » le raisonnement du pouvoir, les conclu» sions de l'arbitraire, la diplomatie de » l'absolu!

» Mais, seigneur, accordez-moi, sinon » quelques semaines, du moins quelques » heures de délai, pour que je puisse mé» diter avec fruit sur la circonstance pré» sente. Je me dois sans doute à la reine, » mais je me dois d'abord à moi-même. »

Puis regardant d'un œil malin son élégant costume : « — Je ne puis d'ailleurs, » poursuit-il, me présenter devant Sa Ma» jesté en ce négligé du matin ; et de plus » riches vêtemens....

» — Vassal hardi! plus d'objections!... » interrompt le prince irrité; « demain, à » midi, au palais!

» — Mille remercîmens d'un délai si » obligeamment accordé! »

L'orphelin se lève à ces mots, et d'un ton demi-ironique : « — Je présume, con» tinue-t-il, que la grande question qui nous » a réunis, ayant été aussi noblement pré» sentée, aussi sagement discutée, et aussi

» mûrement approfondie que le sont celles » d'un congrès, vient enfin d'être résolue » à la satisfaction générale. Il ne me reste » plus, seigneur, qu'à vous peindre ma gra- » titude pour l'intérêt vif et sincère dont » vous m'avez donné tant de preuves. Vous » me verrez, en tout état de choses, ré- » pondre avec le même empressement à » vos généreuses avances, et confirmer » ainsi l'opinion flatteuse que vous avez » conçue de moi. »

Il dit, et, saluant ses juges, il sort, les laissant courroucés de son aisance audacieuse, de sa gracieuse hardiesse, et de sa politesse impertinente.

Vers le milieu du jour suivant, le page d'Aiguemar est prêt à se rendre au palais. « — Quels discours tiendrai-je à la » reine? se demandait-il à lui-même. Quel » genre d'excuses ai-je à faire? Un oubli, » des légèretés, un contre-sens, des mala- » dresses, dans le monde ce sont des torts, » mais à la cour ce sont des crimes. »

Il demeure un instant pensif. « — Non

» reprend-il, point de plans fixes!... abandonnons-nous tout entier aux chanceuses lois du destin, à l'inspiration du moment : une âme indépendante et fière se monte-t-elle par avance comme une mécanique à tisser!... Je puis arranger un discours, accoler de sages paroles; mais devant une belle reine, si, quand il me faudra des phrases, il m'arrive des sentimens, débrouillerai-je ce chaos?... Mon parti est pris, point de plans. »

En prononçant ces mots, il jetait un regard satisfait sur sa magnifique parure. Des plumes écarlates, attachées à une toque du plus riche velours et s'élevant d'une gerbe de pierreries, retombent de côté sur son cou plus blanc que le cygne. Sa taille svelte, serrée par un pourpoint de brocart, se déploie avec liberté. Une écharpe de satin blanc semé d'étoiles en rubis rejoint le nœud de son épée; sa camise est en gaze d'or (1), ses *houzettes* (2) en maro-

(1) Favyn, *Théâtre d'honneur*, l. I, p. 94.

(2) Chaussure du temps. *Voyez* les auteurs déjà cités.

quin pourpre; moins beau, moins vif, moins radieux, s'offrit aux déités immortelles le jeune héritier d'Apollon montant au palais du Soleil.... dont il allait verser le char.

L'orphelin a recouvert ses somptueux vêtemens d'un manteau brun à plis nombreux. Il sort par la porte dérobée du jardin; et bientôt le grand maréchal va le conduire chez la reine.

Le sénéchal, les chambellans, le connétable, l'échanson, le pannetier, les officiers de la vénerie, plusieurs dames de la cour, et presque tous les gardes d'honneur, curieux de voir l'écuyer qu'avaient rendu fameux ses extravagances, étaient accourus au palais. Les chevaliers de Zénaïre, pour le déconcerter, le confondre, et se rire de son embarras, s'étaient mis en ligne sur son passage, et par des honneurs ironiques se préparaient à l'accueillir.

A la porte de la galerie, le page d'Éral se présente. Voyant tant de preux rassemblés, il a deviné leurs projets et compris leurs intentions. Le front levé, la tête haute,

et sans aucun trouble, il s'arrête.... Puis soudain jetant le manteau qui l'enveloppait, il s'offre, à l'extrême surprise des assistans, vêtu comme un prince royal donnant audience solennelle aux grands vassaux de la couronne.

Un murmure général d'étonnement mêlé d'approbation s'est élevé dans la salle; les dames de la cour n'ont pu s'empêcher d'applaudir des yeux et d'encourager du geste l'élégant et jeune inconnu. Il traverse la galerie; et c'est lui, parmi les railleurs, qui a pris l'initiative. S'emparant du rôle élevé qui répondait à son costume, il passe, d'un air dédaigneusement affable, au milieu des guerriers qui l'entourent; les écarte avec dignité; semble, en sa bienveillance hautaine, s'être attendu à leurs respects; et, comme recevant leurs hommages, fait aux principaux dignitaires une légère inclination de tête : puis regardant en masse la foule avec cette auguste distraction, cette inattention occupée, cette pompeuse absence de vue qui composent un regard royal, il poursuit lentement sa marche.

A l'extrémité de l'enceinte, les *gentifemmes* (1) étaient assises. Il découvre son front devant elles : et sans réfléchir s'il manque ou non à l'étiquette, si ses actions sont régulières, ou ses manières déplacées, il les remercie toutes, par le plus aimable sourire, de leurs démonstrations obligeantes. Sans leur adresser la parole, il a su leur dire qu'elles étaient belles ; et son salut est à la fois galant, respectueux et tendre.

Prêt à quitter la galerie, il se tourne vers les chevaliers ; et pour surcroît de hardiesse, il les congédie en monarque par un simple adieu de la main, ainsi qu'après une revue un chef renvoie ses officiers, ou comme, avec deux doigts levés, bénédiction de clôture, un saint prélat vide une église.

Au fond de ses appartemens, en un oratoire solitaire, entourée de tout ce que le luxe a de plus raffiné, la belle reine de Pro-

---

(1) Dames d'honneur.

vence attend l'orphelin d'Aiguemar. Sur un divan asiatique, négligemment penchée contre des coussins de drap d'azur parsemés de feuilles de rose et garnis de crépines d'or, la fille de Raymond est assise; un voile en dentelles d'argent est jeté sur ses blonds cheveux, qu'un bandeau de perles relève. Un tendre demi-jour l'éclaire; des parfums brûlent autour d'elle. Fraîche comme la jeune Hébé, attrayante comme Cypris, mystérieuse comme Diane, éblouissante comme Iris, elle seule est tout un Olympe : Alamède, introduit près d'elle, se croit entré magiquement dans le temple des voluptés, au sanctuaire des amours.

La riche parure du jouvencel a d'abord étonné la reine; elle sait que, simple écuyer, il n'a ni parens ni fortune : d'où lui viennent donc ses richesses?....

Les traits charmans de l'ancien page, sa physionomie vive et riante, son maintien noble et assuré, sa jeunesse ingénue et fière, ont de nouveau plaidé pour lui. L'altière princesse est troublée. Pour la pre-

nière fois, elle éprouve de l'embarras. Elle veut parler, elle hésite; les reproches sévères qu'elle avait préparés expirent sur ses lèvres; et son regard, auquel elle s'était promis de donner une expression majestueuse, a pris, au contraire, et malgré elle, un caractère si bienveillant qu'il en est devenu presque tendre.

« — Orphelin d'Aiguemar! » dit-elle après un long silence, « vous avez deux » fois offensé votre reine : d'affreux mal» heurs ont failli être la suite de vos cou» pables imprudences. Qu'alléguez-vous » pour votre excuse? »

Debout devant la fille de Raymond, Alamède écoute et se tait. La douce voix de Ménaïre, complétant les séductions, est une puissance imprévue qui le ravit et le subjugue. A peine a-t-il compris les paroles, il est déjà vaincu par les sons. Elle est redevenue à ses yeux l'irrésistible déité. Son cœur avec force palpite..... il tombe à ses pieds et s'écrie :

« — O la plus belle des princesses! mes fautes sont inexcusables, que votre cour-

» roux m'en punisse. Celui qui put vous » offenser, involontairement ou non, ne » mérite aucune pitié. »

L'orgueilleuse reine triomphe : l'audacieux qui jusqu'alors n'avait reconnu aucun joug, maintenant soumis, prosterné, s'avouait humblement coupable. Si Zénaïre eût suivi le mouvement de son cœur, elle eût tendu sa main au beau jouvencel; et, la lui laissant porter à ses lèvres, elle aurait prononcé sa grâce; mais c'est au devoir de son rang qu'elle se croit forcée d'obéir.

Le laissant donc à ses genoux, et le fixant d'un œil sévère, elle répond froidement ces mots :

« — Servant d'armes non admis encore » parmi nos féaux chevaliers! nous avons » pitié de votre jeunesse égarée; daignant » croire à votre repentir, nous sommes dis» posée à la clémence; il nous a paru pré» sumable que votre offense était involon» taire; nous voulons bien, par notre seul » bon plaisir, étendre sur vous notre in» dulgence royale; et nous regardons votre » faute comme l'acte d'un insensé. »

Mais, pendant que la fille de Raymond débitait avec emphase ces mots de formule monarchique, ces phrases d'édits souverains, ce protocole de rigueur à l'usage des Majestés, Alamède, désenchanté, la considérait fixement, et, retombant des cieux sur la terre, avait retrouvé la princesse et perdu la divinité.

Blessé du discours qu'il vient d'entendre, et indigné contre lui-même, il se relève brusquement : « — J'étais un insensé, je » l'avoue, s'écrie-t-il, je cesse de l'être. »

L'œil sombre et les sourcils froncés, il reste un moment immobile ;.... puis retrouvant sa gaîté, son audace et sa malice habituelles : « — Auguste reine! a-t-il repris, » c'est sans doute un pardon royal que » votre bouche a prononcé. Peu fait au » langage des cours, j'en ai mal saisi les » paroles, mais j'en ai bien compris le sens. » Pénétré des bontés de ma souveraine, je » me retire. Je lui dois plus qu'elle ne » pense : car lorsqu'ici, entouré de pres» tiges, ma tête et mon cœur se perdaient, » Votre Majesté, brisant le charme elle-

» même, a daigné les sauver tous deux. »

La reine est demeurée interdite, et en ses mouvemens contraints son dépit perce malgré elle. Alamède allait s'éloigner : « — Jeune présomptueux ! lui dit-elle, » comment osez-vous, à ma cour, porter » l'habit des bannerets ? Votre naissance, » votre rang, vous en ont-ils donné le » droit ?

» — Ils ne me l'ont point refusé, » répond le page d'Aiguemar.

« — Et qu'étaient vos aïeux ?

» — Princesse ! j'ai rarement songé à » eux ; et, mal instruit de mon lignage, je » gravirais difficilement mon arbre généalogique. Mais, puisque Votre Majesté » prend assez d'intérêt à moi pour s'informer de ma famille, j'étudierai ce que » je sais pour qu'elle sache ce que j'ignore. »

A cette singulière réponse, qu'un regard plaisant accompagne, la reine affecte de sourire. Un ton sévère et menaçant n'a nul pouvoir sur l'orphelin, elle change de langage et d'armes. Un jeune fils de la Provence, en ses appartemens admis, lui parle

et lui répond sans trouble ! En voilà le premier exemple..... L'air calme et dégagé d'Alamède est un outrage impardonnable. L'orgueil de la reine est révolté, le cœur de la femme est blessé.

Pour soumettre l'audacieux, appelant à son secours toutes les séductions de la beauté, toutes les grâces de la jeunesse, toutes les magies du sentiment, elle rejette en arrière le voile qui cachait à demi ses charmes éblouissans ; et belle comme l'aurore printanière entr'ouvrant ses nues diaphanes, douce comme la première voix éveillant le premier amour, elle prononce ces paroles :

« — Alamède, répondez-moi : êtes-vous » attaché à votre souveraine ? et voudriez- » vous la servir ? »

Au tendre accent de Zénaïre, à sa dangereuse question, l'orphelin, vivement ému, sent sa langue s'embarrasser..... . il veut répondre, il balbutie..... et son cœur recommence à battre.

« — O reine ! s'est-il écrié, je n'oserais

» vous dire *non :* je tremblerais de dire......
» *oui*.

» — Je m'intéresse à votre sort, » poursuit la fille de Raymond. « Quelle carrière
» comptez-vous suivre ?... Il est des places
» à ma cour, je puis vous rapprocher du
» trône.

» — La cour, dit l'élève d'Eral, est une
» mer semée d'écueils ; l'homme artificieux
» y navigue, l'homme loyal y fait naufrage :
» loin de moi ses voies périlleuses.......
» D'ailleurs, je sens trop en moi-même
» que, tenant à ma liberté, je dois fuir
» surtout.... »

Il s'arrête. « — Achevez ! » reprend la princesse. « Vous devez fuir surtout ?.....

» — Zénaïre. »

Il dit : la noble souveraine a sous une distraction feinte réfugié sa dignité. « — Eh
» quoi donc ! a-t-elle ajouté, repoussant
» ici mes bienfaits, vous refusez de me ser-
» vir ?...... »

Puis, visiblement agitée : « — Pour dé-
» daigner ainsi mes offres, il faut que de

» grands avantages soient promis à votre » avenir. Peut-être un brillant hyménée » vous appelle à de hauts destins. Peut-» être une riche héritière vous aura déjà » octroyé *le don d'amoureuse mercy*.

» — Depuis deux jours en cette ville ; » répond gaîment le jouvencel, « il m'est » advenu tant d'évènemens étranges, que » la soudaine passion de quelque opulente » inconnue n'aurait rien qui pût me sur-» prendre ; maintenant je crois tout possi-» ble. Cependant, j'en dois convenir, *le don* » *d'amoureuse mercy*, qui peut-être m'est » destiné, ne m'est point encore octroyé.

» — Tout orphelin de mon royaume, » reprend gravement Zénaïre, « trouve en » moi une protectrice; et le titre que vous » portez vous garantit ma bienveillance. Si » votre cœur est libre encore, je veux vous » choisir moi-même une compagne, dont » la naissance et la fortune vous assignent » un rang dans le monde, et vous assurent » à ma cour cette indépendance superbe » qui paraît l'objet de vos vœux.

» — Qui ? moi ! » dit le page d'Éral « je

» ferais de l'autel d'hymen le marche-pied » de ma fortune ! Mettant à part le sen- » timent, j'attendrais mon rang d'une » épouse, mon bonheur des distinctions, et » ma liberté d'une chaîne !.... Non, mieux » vaut pour un cœur aimant, douce amie » que puissante dame.

» — Je le vois, interrompt la reine, votre » choix est fait, vous aimez. »

Elle dit ; et ces mots prononcés avec l'expression rêveuse d'un mélancolique regret, ont, involontairement sans doute, provoqué un aveu d'amour ; une invincible attraction fixe sur l'œil brûlant d'Alamède le doux regard de Zénaïre..... et l'orphelin n'est plus à lui.

« — Si j'aime !... s'est-il écrié. Oh ! que » n'ai-je encore en ces lieux le calme de » l'indifférence ! Hélas ! je l'avoue en trem- » blant, Alamède n'est plus le même, et » son imprudence en est cause ; pourquoi » ai-je voulu quitter les vallons et la soli- » tude !...... Ah ! pourquoi surtout ai-je vu » l'enchanteresse couronnée dont le nom » remplit l'univers !.... »

Il s'interrompt..... son accent est passionné, ses paroles entrecoupées semblent s'échapper avec peine...... Zénaïre paraît émue.... Que son trouble, que son silence ont enhardi le jouvencel!....

« — Oui, poursuit-il avec transport,
» c'est dans ce palais enchanté que j'ai connu
» pour la première fois l'ivresse et le délire
» de l'âme; ma raison en fut égarée; mes
» fautes en furent la suite...... Ah! jeune,
» ardent, et sans expérience, comment
» aurais-je pu résister aux premiers élans
» d'un cœur neuf qui jamais n'avait rien
» caché!... Aux lieux où la feinte est une
» vertu, mon enthousiasme parut un crime.
» Bannissez-moi de votre vue..... O reine,
» vous êtes trop belle... et je laisse trop lire
» en mon cœur.... »

La fille de Raymond l'écoute... et le doux poison de l'amour s'est insinué dans ses veines... Quand l'orgueil, soudain réveillé, lui montre une nouvelle offense dans les derniers mots d'Alamède. Se levant avec majesté: « — Je vous savais hardi, lui dit-
» elle; mais je ne me serais jamais attendue

» à cet excès de témérité. Un vassal, un
» humble écuyer, un orphelin obscur et
» sans nom, ose parler d'amour à sa
» reine!.... »

A cette réponse terrible, à cette humiliation imprévue, que devient le fier Alamède?.... Plus de tendres feux!...... Il répond:

« — Votre Majesté s'est méprise. J'ai
» peint l'admiration soudaine qui, me sai-
» sissant à sa vue, a fait succéder en mes
» sens l'ivresse de l'enthousiasme au calme
» de l'indifférence; mais je n'ai point parlé
» d'amour. Ah! quelque attrayante qu'elle
» soit, l'idole qui ne veut qu'un culte, des
» soumissions et des prières, que de loin
» il faut adorer, pourra exalter mon esprit,
» mais non faire battre mon cœur. Qui n'ap-
» précie que les respects n'allume point
» les douces flammes. L'homme, avec trou-
» ble et tremblement, élève ses yeux vers la
» nue... mais jamais, à moins de démence,
» cet homme en une déité n'ira se chercher
» une amante.

» — Retirez-vous! s'écrie la reine, je

» vous ai pardonné vos fautes, ne reparais-
» sez plus devant moi !

» — Mille grâces vous soient rendues ! »
répond vivement l'orphelin : « je n'implo-
» rais qu'une faveur, et j'en reçois deux à
» la fois. »

L'audacieux est déjà loin.

LIVRE HUITIÈME.

Trois jours s'étaient écoulés depuis le départ du duc de Roquemire. Le soleil avait fui sous l'horizon, et l'heure fixée pour la nouvelle réunion des *invisibles* était au moment de sonner. Soudain la grande porte extérieure du palais habité par Alamède ouvre ses larges battans; et le chef des templiers, montant un coursier belliqueux, et suivi d'une escorte nombreuse, rentre en sa royale demeure.

L'élève d'Éral est allé à sa rencontre, et le duc accourant à lui paraît ravi de le revoir. Mais aussi mystérieux qu'un prêtre des âges anciens, qu'un courtisan des jours modernes, ou qu'un conjuré de tous les temps, le chef, entouré de varlets et craignant d'en être entendu, n'adresse au page d'Aiguemar que ces paroles vagues de po-

litesse affectueuse qui semblent exprimer quelque chose et pourtant ne signifient rien.

Bientôt il écarte sa suite, monte l'escalier du palais, et seul avec le jouvencel : « — Comte Edgar, dit-il à voix basse, le » Grand Cercle a-t-il ses lumières?.... Nos » amis sont-ils rassemblés?

» — Noble duc! » répond l'orphelin d'un air non moins mystérieux, « les té» nèbres ont leurs clartés, le monument a » ses colonnes. »

Mais en pareille circonstance, et d'après les us du Saint Ordre, cette répartie et ce style n'étaient point sans doute orthodoxes, car le duc paraît étonné; néanmoins il poursuit ainsi :

» — J'apporte des nouvelles heureuses. » Bientôt l'aiglon par nous lancé prendra » son essor vers les cieux.

» — Pas trop haut! réplique Alamède : » qu'il ne se perde point dans les nues! »

Arrivé à son appartement, qu'il parcourt d'un air agité : « — Comte Edgar! s'écrie » le grand-maître, mes vœux enfin vont

» s'accomplir. A pas pressés le siècle mar-
» che.

» — Asseyez-vous, dit l'orphelin : vous » avez besoin de repos : vous devez être » fatigué. »

Le templier n'a point remarqué le sourire moqueur de l'ancien page, tout entier à ses vastes plans : « — En mon absence, re- » prend-il, vous êtes-vous prudemment » tenu caché sous ces murs? Personne ne » soupçonne-t-il votre arrivée en cette ville? » Avez-vous fui tous les regards?

» — Seigneur, » répond le jouvencel avec une fermeté imposante, « le ciel sait » comment j'ai suivi vos sages recomman- » dations. Je n'ai vu que ce qu'il me fal- » lait voir; j'ai tu ce que je ne pouvais » dire; je n'ai rien divulgué de ce que vous » cachez; et, digne de mes destinées, si » je n'ai point été entièrement ce que je » devais être, du moins je suis resté ce que » j'étais. »

Le chef a peu compris la réponse; mais persuadé que le langage énigmatique du comte Edgar, à la manière d'Ipsiboé, ren-

ferme un sens profond et caché, il n'ose en demander l'explication, et l'applaudit à tout hazard : « — Descendons à la grande salle, » dit l'oracle des *invisibles* : déjà sans » doute on nous attend. »

Il sort. Alamède le suit : et le templier continue : « — Comte Edgar, j'ai cru re- » marquer que les statuts de notre Ordre, » ses signes, son langage, ses symboles, » vous étaient encore peu familiers : la » dame de Saint-Chrisogone, chargée de » votre instruction, vous les aura mal ex- » pliqués. Après la grande conférence, si » vous daignez me le permettre, je vous » enseignerai moi-même le peu qu'il vous » reste à savoir.

» — Je craindrais, répond l'orphelin, » d'abuser de votre patience. Le peu qu'il » me reste à savoir, pourra être long à » m'apprendre. »

Ils sont arrivés à la salle où sont réunis les membres de la société secrète. L'enceinte, bien que vaste, n'a pu suffire à l'affluence des chevaliers. Le désir de voir le

jeune président que depuis long-temps appelaient leurs vœux, les a tous attirés en foule. De nouvelles banquettes encombrent la galerie; et, pour arriver à l'estrade, à peine reste-t-il un passage.

Les frères assemblés se lèvent spontanément à l'aspect du comte Edgar : revêtu d'un costume magnifique, il se présente avec sa grâce accoutumée, et captive de nouveau tous les suffrages, sans la défense imposée par les statuts de l'Ordre, une salve d'applaudissemens l'eût accueilli à son entrée.

Il marche vers le siége qui l'attend, reste un instant debout sur l'estrade; puis, après avoir salué l'assemblée avec ce sourire des grands qui renferme mille promesses et qui n'en doit tenir aucune, qui paraît le reflet de l'âme et qui n'est que le jeu des muscles, il s'assied avec dignité.

» — Duc de Roquemire! » dit-il, croyant devoir parler le premier pour ouvrir noblement la séance, « veuillez rendre compte » à nos frères du succès de votre message.

» — J'ai d'abord, lui répond le chef, un » devoir sacré à remplir.

Et s'avançant vers Alamède, il lui présente avec respect un large soleil d'or, enrichi de pierreries, et suspendu à un ruban noir. « — Comte Edgar! au nom des fils de » la liberté, je vous confère par ce don le » titre de chef du Grand Ordre. Vous vous » placez de ce moment parmi nos premiers » dignitaires; et vous porterez sur vous » constamment, soit cachée, soit en évi- » dence, cette figure symbolique de notre » unité glorieuse et de nos sublimes désirs.

» — Que ma reconnaissance est pro- » fonde! » a répliqué le jouvencel en acceptant l'offre précieuse. « Je n'eusse osé » prétendre encore à porter l'Ordre du » soleil; mais le comte Edgar, je le vois, » est né sous une heureuse étoile. »

Et l'astre d'or est sur son sein.

Le grand-maître s'étant assis s'adresse alors aux *invisibles*.

« — Guerriers, magistrats et pontifes! » le jour de la régénération des peuples s'a- » vance. Le bon grain va être séparé de » l'ivraie. Entre le prince et les sujets va » se publier un grand pacte ; et cette émana-

» tion du pouvoir, cette lumière monarchi-
» que, descendra du trône sur les hommes.

» — Toujours des jours et des lumières! » se dit à lui-même Alamède, « et cependant je n'y vois goutte.

» — Notre loi fondamentale et inviolable, » poursuit le duc, « semblable à la » balance divine, ici fera la part de chacun, » et réglera le sort de tous. Je l'ai revue et » méditée. Elle sera parfaite, seigneurs, » quand vous y aurez apporté les modifi- » cations nécessaires.

» — Eh quoi! interrompt l'orphelin, » vous la dites inviolable, et déjà on peut » l'attaquer!

» — Comte, répond le templier, perfec- » tionner l'esprit d'une loi n'est nullement » en violer la lettre; le développement » d'un principe n'en peut être pris pour » l'attaque. Modifier en législation, c'est » parachever et raffermir. Mais revenons à » mon message.

» Exacts au rendez-vous fixé, les comtes » de Toulouse et de Forcalquier m'atten- » daient sur les bords de la Durance auprès

» du hameau d'Albertis. Seigneurs, j'ai » paru, j'ai parlé... Ma voix ne s'est point » perdue dans le désert; et la semence fé» conde est tombée sur le terrain fertile.

» J'ai présenté le traité d'alliance qui » vous est connu, les articles en ont été d'a» bord discutés, puis amendés selon l'u» sage;... enfin, tel que nous l'espérions, » je vous le rapporte signé. »

Déroulant, à ces mots, un long parchemin aux yeux des titulaires de l'Ordre, il leur montre, apposés au bas de l'acte, la signature et le sceau des souverains de Toulouse et de Forcalquier.

« — Nos puissans auxiliaires, continue» t-il, seront aux portes d'Aix avant peu. » Leurs armées sont à la frontière; la fille » de Raymond n'a que peu de troupes à » leur opposer; et le nord de la Provence » sera promptement envahi. Vous le voyez » par ce traité, l'intention des princes coa» lisés n'est point de conquérir pour accroî» tre leurs états; mais pour relever le trône » légitime, et rendre à l'auguste famille des » Bozons le sceptre usurpé par une race

» étrangère. La justice parle à leur âme, » et l'honneur seul arme leurs bras. »

Mais le cœur loyal d'Alamède a dû frémir à ce discours. Eh quoi! les régénérateurs, appelant des armées étrangères, vont exposer le royaume aux ravages de la guerre!... Voilà donc leur patriotisme!... Alamède ne sourit plus, et sa gaîté a disparu. Il prend la parole à son tour :

« — Seigneurs, vos alliés, dites-vous, ne » viennent envahir nos terres que pour nous » délivrer de nos chaînes? Ah! l'histoire » vous ouvre ses pages; de tels astres libé» rateurs sont des météores incendiaires; » et les trônes qu'ils rétablissent sont de » branlans échafaudages. »

Ces mots ont étonné l'assemblée, et produit sur quelques esprits une vive sensation; mais les principaux membres murmurent, et le grand-maître lui répond :

« — De tous les malheurs d'une nation, » le plus horrible est l'esclavage; et quoi de » plus honteux pour elle que le joug d'un » usurpateur!... Quand une plaie est em» poisonnée, un fer rougi dans un brasier,

» pour la guérir, la cautérise. Sans doute le
» remède est affreux, la souffrance est épou-
» vantable ; mais le malade hésite-t-il lors-
» que l'existence en dépend?... Il en est
» de même d'un royaume à l'agonie, le se-
» cours d'un auxiliaire est la flamme dévo-
» ratrice ; mais le moment de douleur passe,
» et la monarchie est sauvée.... Comme les
» honneurs et la gloire, le salut lui-même
» s'achète.

» Les comtes de Toulouse et de Forcal-
» quier que nous appelons à notre aide,
» sont d'ailleurs des guerriers célèbres, et
» les braves sont généreux. Ils tiennent trop
» à leur renommée pour dégrader leurs
» noms par des actions déloyales ; et leur
» traité nous répond d'eux.

» — Un traité ne répond de rien, s'écrie
» le sire de Valbelle ; un traité se signe et
» se casse, tel qu'au souffle du moindre
» vent un flambeau s'allume et s'éteint.
» Sans l'aide d'une cour étrangère, ne som-
» mes-nous point assez puissans pour dé-
» trôner l'usurpatrice et rendre le sceptre
» aux Bozons ? Ne souillons point une cause

» sacrée par un appel déshonorant. Notre » or est pur, point d'alliage! »

Mais de bruyantes interruptions couvrent la voix du préopinant. Il n'a pour lui que la pureté des principes, la noblesse des sentimens, la générosité des vues; et, aux grandes délibérations, dans la balance politique, ces bagatelles pèsent peu. En conséquence, malgré l'opposition de quelques guerriers, le traité du duc de Roquemire, déjà signé par les chefs de l'association secrète, est ratifié par la majorité de l'assemblée.

Le grand-maître expose ensuite aux assistans le plan d'attaque des alliés. Le comte Guillaume de Forcalquier, à la tête de ses cohortes, doit passer la Durance, et fondre le premier sur le territoire d'Aix; puis, tandis que l'armée de Zénaïre se portera toute au nord vers la contrée envahie, le comte de Toulouse, guidant une avant-garde légère, et accouru à marches forcées par les routes désertes de l'ouest, sera aux portes de la capitale avant qu'on ait prévu ses desseins.

« — Notre triomphe est infaillible, » dit le chef en terminant son narré. « La fille de » Raymond, calme, confiante, et sans » crainte, ne songe qu'à des fêtes nou- » velles, et se joue au bord des précipices. » Peut-être, seigneurs, serait-il en notre » pouvoir de nous emparer de son sceptre » avant l'arrivée des princes auxiliaires; et » cette entreprise énergique concilierait ici » toutes les opinions divisées.

» L'usurpatrice a peu de gardes autour » d'elle; tous ses chevaliers sont aux camps: » emparons-nous de sa personne. Depuis » hier soir elle habite son château de plai- » sance de *Moralin*, à une lieue de cette » ville; et je sais, par plusieurs de nos frères, » qui, employés à son service, m'infor- » ment de ses moindres démarches, qu'elle » doit, cette nuit, se rendre secrètement » en pèlerinage à la grotte de Sainte-Ri- » childe, située dans un bois épais peu éloi- » de sa demeure.

» L'occasion est favorable. Trois prêtres » et quelques dames composeront seuls son » escorte: que plusieurs guerriers d'entre

» nous se rendent à Sainte-Richilde; et la
» reine est notre captive. Sitôt la nouvelle
» connue, les *invisibles* se rassemblent, et
» la révolution éclate. Nous proclamons le
» roi légitime : nous nous rendons maî-
» tres de la capitale, dont nous ouvrons les
» portes au comte de Toulouse avant que
» les défenseurs de Zénaïre, alors attaqués
» par Guillaume, aient pu revenir sur leurs
» pas : le fils des rois se montre au peuple :
» plus de sang versé, plus de guerre ; et la
» Provence délivrée retrouve les Bozons et
» la gloire. »

Il dit : son projet a l'assentiment de l'assemblée : des bravos réitérés partent à la fois du milieu et des extrémités de la salle ; l'avis est adopté avec transport ; la droite vote avec la gauche, et le centre avec tous les coins. Le comte Edgar est le seul qui semble ne point partager l'enthousiasme général.

« — Seigneur ! dit tout à coup ce der-
» nier, si la reine tombe en votre puis-
» sance, ses jours seront-ils respectés ?......
» La frapper d'un fer assassin serait une
» action infâme.

» — En révolution comme en guerre, » répond le baron de Melgueil, « il n'est » point d'actes infamans; il n'est qu'un » seul crime....... échouer. Aujourd'hui » comme de tout temps, les princes et les » grands de l'Europe ont versé plus ou » moins de sang, soit par le glaive des » combats, soit par l'arme des trahisons : » leurs panaches et leurs diadèmes s'en » élèvent-ils moins altiers ?.....En princi- » pes diplomatiques, la maxime qui sert le » mieux, intègre ou non, est la meilleure. » Il n'est point d'ailleurs de forfaits que » d'habiles raisonnemens n'épurent et ne » justifient. »

A cette odieuse morale, les sentimens d'un noble cœur se peignent sur les traits d'Alamède; et le templier qui l'observe prononce à la hâte ces mots :

« — Le sang de Zénaïre ne sera point » répandu. Entre mes alliés et moi ses des- » tins ont été réglés. Les preux qui se sai- » siront d'elle, la conduiront au monastère » des filles de Sainte-Hermengarde, dans

» les états du comte de Forcalquier ; et, à » l'exemple de Fernand Bozon, qui, forcé » de revêtir l'habit religieux, termina sa » vie au couvent, la princesse, prenant le » voile, finira ses jours dans un cloître. »

Il dit : six guerriers sont choisis pour l'expédition nocturne ; Alamède, le cœur serré, accablé de sa présidence, n'en peut plus supporter le poids ; il prononce inopinément la clôture de la séance ; et laissant au duc de Roquemire le soin de donner à ses agens leurs dernières instructions, il quitte son siége et la salle.

Retiré dans son appartement, il tombe en une profonde rêverie.... Eh quoi ! la plus belle des reines, l'idole d'un peuple enthousiaste, l'amour des plus vaillans chevaliers, la déité de la Provence, Zénaïre, demain peut-être, aura tout perdu sur la terre, puissance, gloire, adorations ! et, victime d'un noir complot, ira, gémissante et captive, mourir de douleur en un cloître, si le poignard des traîtres l'épargne !

« — Non, s'écrie l'élève d'Éral; non, » elle ne périra point, et c'est moi qui la » sauverai. »

Il descend à la dérobée l'escalier du palais, s'est glissé jusqu'au salon d'armes sans avoir rencontré personne, s'y revêt d'une forte armure; puis par la porte du jardin dont il a conservé la clef, il s'évade furtivement.

Va-t-il trahir les *invisibles?* Non : loin de lui cette pensée. Où se rend-il? à Moralin. Que compte-t-il y entreprendre? il le sait à peine lui-même. Est-il épris de Zénaïre? il n'ose encore se l'avouer. Quels sont ses plans? ils sont à faire. Qui l'aidera? la Providence.

Certain que les membres de la société secrète travaillent à rendre à la Provence son légitime souverain, il croit leur cause juste et sacrée; mais il blâme au fond de son cœur et leur conduite et leurs principes.

Que de combats divers en son âme !.... De sages méditations éclaireront-elles son esprit? Non, car la réflexion, sa plus ter-

rible ennemie, ne peut long-temps le captiver. Déjà sa gaîté naturelle et sa courageuse assurance ont repris sur lui leur empire : « — Cette nuit, sauvons Zénaïre, » se dit-il marchant à grands pas, « puis le » duc et les *invisibles*, les Bozons et Ipsiboé, » Alamède et le comte Edgar, d'eux tous » advienne que pourra !..... Êtres que je ne » puis m'expliquer, troupe étrange, Dieu » vous bénisse ! »

Il traverse la capitale, et se souriant à lui-même : « — Il paraît, a-t-il ajouté, » qu'il m'est défendu de sortir de l'épaisse » nuit des mystères. Voilà ma conférence » explicative avec le chef des *invisibles* in» définiment ajournée. Et peut-être que, » lorsqu'il m'attend pour démêler à mes » regards les fils de son immense trame, » c'est moi qui lui en prépare à retordre. »

Aix est déjà loin derrière lui ; le trajet est long et pénible ; la nuit avance ; il est à pied ; la pesante armure qu'il porte est celle des guerriers à cheval ; et sa course s'est ralentie.

La soirée était douce et calme. L'orphe-
in ne perd point courage. Il approche de
Moralin. Une haute montagne escarpée,
que bordait une avenue d'arbres, lui res-
tait encore à gravir. Hélas ! la fatigue l'abat,
et les forces vont lui manquer.

De loin, aux rayons de la lune, il voit briller un bouclier. Un guerrier de haute stature, et que porte un coursier agile, descend lentement la montagne. Son vêtement est plus que bizarre. Le preux s'est fait une chlamyde d'une des robes de sa mie, et de son voile une ceinture. Sa tête et ses jambes sont nues. L'ancien cothurne des Romains est sa simple et frêle chaussure. Il n'a pour armes qu'une pique, et pour défense qu'un écu. En cet équipage léger, par suite d'une pénitence que sa dame lui a infligée, il doit, une semaine entière, chevaucher par monts et par vaux, et combattre tout paladin qui osera rire à sa vue (1). S'il triomphe en cette entreprise,

(1) Ces vœux de chevalerie n'étaient point rares à cette époque, l'histoire en rapporte de plus in-

l'hymen couronnera son amour. Les che-

---

concevables encore. (*Voyez* le poëme du *Vœu du héron*, vers. 59 et suiv. — Le roman des *Vœux du paon*, mss. — Sainte-Palaye, t. I, p. 110. — La Colombière, *Théâtre d'honneur*, t. I, ch. LXXI.) On vit un chevalier faire vœu de ne point dormir à couvert, de ne manger que des herbes et de ne boire que de l'eau, jusqu'à ce qu'il eût exécuté les ordres de sa dame. On en vit un autre promettre de querir aventure tout un hiver en simple veste de serge fine, *sans plus*, et portant cette devise :

Ki sert boine amor,
Ne craint la froidure.

On en vit un autre, dit La Colombière, tome I, ch. XXI, p. 293, jurer de se faire une chlamyde de la robe de sa dame, une ceinture de son voile, et de combattre avec ce costume sans bouclier. En effet, il parcourut ainsi une grande partie du royaume, portant pour devise ces mots : *Seule force d'amour*. *Voyez* de pareils traits d'enthousiasme et de fanatisme dans Choisy, *Vie de saint Louis*, p. 248. — D. Vaissette, *Hist. du Languedoc*, t. IV, p. 184. — Le fabliau de *La camise* et des *Trois chevaliers*, dans les *Fabliaux* de Le Grand d'Aussy.

valiers de notre siècle vont aux autels à moins de frais.

L'aventureux est d'une taille élancée, mais d'une maigreur effrayante. Ses joues sont creuses et livides, ses yeux ternes et renfoncés. Son corps demi-nu n'est qu'ossemens, fibres et muscles. Alamède l'eût pris pour le héros de la Manche, si l'amant de Dulcinée eût fait parler de lui sur la terre seulement cinq cents ans plus tôt.

Le chevalier *à la camise*, remarquant la démarche chancelante de l'élève d'Eral, retient la bride de son cheval, et d'un ton railleur l'apostrophe : « — Damoisel aux » lourdes ferrailles ! ta fatigue m'accable, » assieds-toi.

» — Squelette au risible linceul ! » répond gravement l'orphelin, « ta nudité » m'effraie, couvre-toi.

» — Jamais, continue l'étranger, tu ne » graviras cette côte. Piéton ! tu ne peux » plus marcher.

» — Descends de cheval, dit Alamède ; » et si tes os mal joints te soutiennent, » spectre ! je te défie à la course.

» — Toi ! répète en riant l'inconnu ; » branlant arsenal ! toi courir !...

» — Preux diaphane ! je t'attends, » répond le jouvencel d'Aiguemar : « s'il coule » autant de sang dans tes veines qu'il man- » que de chair sous ta peau, tu accepteras » mon défi ; sinon je te déclare un lâche.... » Le vainqueur, selon la coutume, aura » les armes du vaincu.

» — Or sus, déshabille-toi d'avance ! » s'écrie le chef à la *camise*.

Et, descendu de son coursier, qu'il laisse paître au pied d'un arbre, il s'avance d'un air moqueur vers son malin antagoniste :

« — Me voici prêt, a-t-il repris : le but » est le sommet de ce mont : allons, masse » affaissée ! remue-toi.

» — Je t'accorde vingt pas d'avance, » dit l'ancien page sans bouger ; « triste et » long mât, enfle tes voiles ! Pars, Hippo- » mène décharné ! »

Le chevalier a pris sa course. Son essor est rapide. Son costume aérien ne gêne aucun de ses mouvemens ; et ne regardant point en arrière, de crainte de ralentir

son élan, il a déjà fourni la moitié de sa carrière, et se croit sûr de la victoire.

Tout à coup derrière lui un grand bruit se fait entendre. Le paladin tourne la tête.... O incident inattendu! le damoisel dont il a raillé la lassitude est monté sur son destrier, et fend les airs à perdre haleine.

Alamède a joint l'inconnu : passant à ses côtés, il lui crie : « — Preux discour-
» tois et ricaneur ! je t'ai défié à la course;
» mais était-ce comme cavalier ou comme
» piéton? C'est ce que je n'ai point expli-
» qué. Une autre fois, prends mieux tes me-
» sures, dresse autrement tes batteries : et
» sur les routes désormais n'insulte plus les
» voyageurs. Que ma leçon te soit utile!
» d'un passant tu t'es voulu rire, et c'est
» lui qui se rit de toi. »

Arrivé au but, il s'arrête; et s'adressant encore au guerrier, de loin il lui adresse ces mots : « — Paladin aux os dépouillés!
» tes vêtemens, de droit, m'appartiennent.
» Mais j'aime peu les draperies; et par égard
» pour le public, je respecte ce qui te cou-

» vre : garde donc ta robe et ton voile. Je » n'ai point non plus le dessein de te ravir » ton palefroi ; mais pour deux jours je te » l'emprunte : à la troisième aurore, tu le » trouveras attaché contre une barrière » près des grilles de Moralin. Matamore » aux gazes flottantes ! si tu te sens las, » assieds-toi. »

Il dit : un torrent d'invectives est la seule réponse du chef; mais dans les airs elles se perdent, et l'orphelin a disparu.

Possesseur d'un coursier vigoureux, Alamède est en peu d'instans au pied des murs de Moralin. Ses grilles extérieures sont fermées ; et la grande horloge du château vient de sonner minuit.... Ciel! il est peut-être trop tard... La reine doit être partie pour la grotte de Sainte-Richilde... et l'arracher aux ravisseurs peut déjà n'être plus possible.

Piquant les flancs de son destrier, il s'enfonce en un bois obscur ou plutôt en une forêt qui mène à la caverne sacrée. Toute l'année, les pieux habitans du canton s'y rendent en pèlerinage. Là se por-

tent les plus riches offrandes; là s'opèrent de nombreux miracles; et là séjourne une religieuse âgée, qui, revenue depuis peu de la Palestine, y vend aux fidèles chrétiens les antiquités les plus rares, et les plus précieuses reliques (1). Récemment une dame de haut parage avait obtenu de cette sainte femme, à force d'or et de prières, vingt lentilles, presque en poussière, venant du fameux plat d'Ésaü; une mèche des cheveux d'Absalon, prise à l'arbre qui l'accrocha; un morceau de la langue de Balaam, coupé après qu'elle eut parlé; le célèbre clou de Jahel tiré du front de Sisara; et trois crins du bœuf de la crèche.

L'orphelin avance et tressaille.... Der-

(1) A cette époque, il n'est pas un individu qui, né chrétien, ne voulût avoir des reliques. Pour s'en procurer, on employait, à défaut d'argent, la ruse et la violence. (*Voyez* Luitpr., l. IV, ch. XII) De là vint le trafic scandaleux des fausses reliques, contre lequel l'Église fut obligée de prendre des mesures sévères. *Voyez* tous les historiens français.

rière l'épais taillis des bois, il croit ouïr un son plaintif.... Ah! si déjà la reine est au pouvoir de ses ennemis, comment la délivrera-t-il!.... Roland, selon le véridique Turpin, sur cent guerriers qu'il attaquait, en tuait seul quatre-vingt-quinze...... mais Alamède est-il Roland! Le comte d'Angers, de la même lance qui venait de transpercer deux soldats, en enfilait encore un troisième, et jetait en l'air la brochette (1).... mais qui copierait ce grand homme! Désarmé, le neveu de Charles, en saisissant de chaque main les têtes de ses adversaires, les arrachait, selon l'histoire, comme on cueille une prune mûre (2); mais le comte Edgar aux combats est loin d'être de cette force, et peut-être même jamais ne fera si hautes prouesses, et surtout exploits aussi vrais.

Les vents agitaient la cime des arbres, et des nuées couvraient le ciel. L'orphelin

---

(1) *Roland le furieux*, Arioste.

(2) *Voyez* l'Arioste.

descend un sentier raboteux que croisent les rameaux de la forêt, et longe un ruisseau rapide dont les eaux roulent en cascades : de nouveaux cris se font entendre... Il prête une oreille attentive. .. Non, ses sens ne le trompent point : il vole où l'on implore un secours.... Dieu ! que vient-il d'apercevoir !

Six guerriers en embuscade ont fondu sur la fille de Raymond et sur sa faible escorte. Les aumôniers et les dames du palais ont fui par des routes diverses; et leurs torches qu'ils ont jetées, jonchant le sol sans s'être éteintes, éclairent la funeste rive. Tandis que la moitié des assaillans poursuit les prêtres et les femmes, l'autre s'est emparée de la reine. En vain Zénaïre éplorée s'est jetée aux pieds des barbares ; ni la magie de la beauté, ni les accens de la prière n'ont de puissance sur leurs âmes : sans l'écouter ils la saisissent, et sans la regarder ils l'entraînent.

« — Lâches ! s'écrie tout à coup une voix, » arrêtez !.... »

A ce cri répété par les échos d'alentour,

les traîtres étonnés tournent la tête; et un cavalier armé de pied en cap, figure noire et menaçante sortie des ténèbres du bois, s'offre à leurs regards effrayés.

Le paladin brandit sa lance; et son coursier impétueux, bondissant entre les sapins, à moitié caché par les ombres, semble, comme l'hippogriffe d'Atlant, prêt à développer des ailes.... Avant que les ravisseurs, revenus de leur étonnement, aient tiré leurs fers du fourreau, Alamède s'est précipité sur eux, et leur chef est tombé sous ses coups.

Les deux autres agens du duc veulent remonter à cheval; mais, attaqués avec fureur, ils ne peuvent y réussir.... Le vaillant jouvencel triomphe; il n'a plus qu'un rival à vaincre.

Hélas! les trois guerriers qui poursuivaient l'escorte de la reine accourent au bruit du combat; et Zénaïre au désespoir, voyant ce renfort ennemi, tombe éperdue au pied d'un arbre, en poussant des cris de détresse.

Les nouveaux assaillans, fermes sur les

arçons et la lance en arrêt, s'élancent vers le brave inconnu..... Frappé par une triple atteinte, le coursier d'Alamède n'a pu résister à la violence du choc; il chancelle et mord la poussière.

Cependant, se débarrassant de ses étriers, l'orphelin, armé de son glaive, se relève et combat encore. Étourdi de sa chute, il est hors d'état de résister à quatre adversaires, et pourtant il continue avec acharnement la plus inégale des luttes.... Appuyé contre un vieux sapin, il déploie en héros exercé l'adresse la plus intrépide. A la fois il attaque, il pare, il recule, il avance, il frappe.... Mais, ô douleur! un fer ennemi vient d'être enfoncé dans ses flancs! Bien que la blessure soit peu profonde, il sent qu'il va perdre ses forces, il voit qu'il est près de périr.... Soudain une pensée lumineuse éclaire ses esprits troublés. Il se souvient qu'il porte, caché sous ses armes, le soleil d'or des *invisibles*..... Saisissant l'auguste symbole, non loin d'une torche allumée il la présente radieuse aux satellites du Grand Ordre; et d'une voix forte il

s'écrie : « — Osez verser le sang d'un » chef!... Guerriers! je suis le comte Ed- » gar! »

Au signe sacré des grands-maîtres, au nom puissant du comte Edgar, à sa voix qu'ils ont reconnue, les combattans, pétrifiés, ont humblement baissé leurs glaives,....... et l'affreux combat a cessé. Aussitôt l'élève d'Eral, monté sur un tertre voisin, lève sa flamberge sanglante, et du ton d'un chef absolu, avec la dignité d'un prince : « — Retirez-vous, » a-t-il repris, » le fils d'Ipsiboé vous l'ordonne. »

Le nom magique d'Ipsiboé complète la force du charme...... Ce talisman irrésistible achève de subjuguer les assaillans. Courbant leurs fronts humiliés, ils obéissent sans murmure; et remontés sur leurs coursiers, ils s'éloignent silencieusement, laissant le page d'Aiguemar aussi surpris de sa puissance qu'ils peuvent l'être de sa conduite.

La reine, presque évanouie, avait vu l'étonnante bataille et sa fin plus étonnante encore. Elle avait reconnu l'auda-

cieux écuyer du sire de Monterolles, et avait ouï confusément ses paroles aux ravisseurs. C'est donc à l'élève d'Éral qu'elle doit sa délivrance; mais comment l'a-t-il opérée!... Ah! ses sens l'ont trompée sans doute..... Des visions ont passé devant elle...... Et, dans tous les objets qui l'ont frappée, il ne peut y avoir de vrai que la vaillance d'Alamède.

Ses regards levés vers le ciel semblent rendre grâce à l'Éternel; mais son cœur, resté sur la terre, ne remercie que l'orphelin. Elle est tremblante et abattue. Son libérateur est près d'elle; il la soulève avec respect, il la soutient avec amour. Hélas! oubliant ses périls, trouvant un charme en sa faiblesse, la reine entre les bras du guerrier ne cherche point à reprendre ses forces; et, pour rester plus long-temps appuyée sur son sein, elle revient lentement à la vie.

« — Alamède! » dit-elle enfin d'une voix pleine de douceur et de tendresse, « c'est donc vous qui m'avez sauvée!.... »

Le jouvencel souffre de sa blessure; sous son armure le sang coule; mais tout entier à

Zénaïre, il ne sent plus rien que son cœur, et n'est plus à rien qu'à l'amour.

« — Alamède, « a-t-elle repris, « comment m'acquitter envers vous! Où trouver des expressions qui peignent ma reconnaissance! »

Il tient sa main entre les siennes, la princesse l'y a laissée; il porte cette main à ses lèvres, la reine ne l'a point retirée.... Hors de lui-même, ivre de joie, et fixant sur elle un regard passionné : « — O Zénaïre! » s'écrie-t-il, « quoi! j'ai pu conserver vos » jours! Eh quoi! c'est vous qui m'adressez » les paroles du sentiment!..... Ah! pour » votre heureux défenseur quelle journée » et quels momens! Arrête, char fuyant » de la vie!.... cette heure est toute une » existence. »

O funeste poids des grandeurs! chaînes pesantes du devoir! l'auguste fille de Raymond a trouvé dangereux pour elle l'enthousiasme d'Alamède, et se lève bien qu'à regret. Déguisant sous un front sévère le trouble enivrant de son âme, elle retire sa main brûlante de celles du poursuivant

d'armes; et, chancelante, elle s'éloigne. Il étouffe un profond soupir, reprend ses armes et la suit. Tout à coup rompant le silence : « — Retournons-nous à Moralin ? » dit l'héritière de Raymond. « Quelle est la » route qu'il faut prendre ?....

» — Je l'ignore, » lui répond-il. « Constamment un destin bizarre me jette en des » voies inconnues. Que Votre Majesté me » guide !....... car, près d'elle, ici comme » ailleurs, je ne saurais que m'égarer.

» — Près de ce ravin, » poursuit-elle, « plusieurs flambeaux brûlent encore. Prenez-les, leurs clartés utiles..... »

Mais un coup de vent, à ces mots, a soufflé les dernières torches. « — Partout » où se trouve Alamède, » réplique en riant l'ancien page, « il n'est question que de » clartés...et toutes les lumières s'éteignent.

» — Expliquez-moi, » reprend la reine, » un inconcevable mystère. Lorsque vous » combattiez pour moi, j'ai cru voir soudain en vos mains briller un ordre en » pierreries. Que signifie ce simulacre ?

» — Reine, je vous l'expliquerais... mais

» je suis encore à l'apprendre; et même, à » ce louable effet, j'ai en ce moment, à la » ville, un maître habile qui m'attend.

» — Parlant à mes vils ravisseurs, ne vous » êtes-vous point écrié? *Soldats! je suis le » comte Edgar.*

» — Princesse, c'est mon nom de guerre.

» — Et même votre nom de victoire, » dit Zénaïre avec impatience; « mais enfin » qui pouvez-vous être?

» — Tout ou rien, » répond Alamède, » trompeur ou trompé, centre ou pôle, une » puissance ou un atome.... que Votre Ma- » jesté choisisse!

» — Ainsi donc?....

» — Tel est mon partage. Je ne sais » point ce que je suis; souvent j'ignore ce » que je fais; et je n'ose, en certains mo- » mens, me demander ce que j'éprouve... »

Cette dernière phrase, prononcée d'une voix expressive et tendre, allait ramener l'entretien au sujet que redoutait la souveraine; elle presse aussitôt sa marche; et, montant un sentier du bois, d'un air inquiet elle s'écrie :

« — Quelle solitude profonde !

» — Oui sans doute, pour une reine, » a reparti le jouvencel avec un sourire forcé : « Noble exilée de la nature ! pour vous le » tumulte est la vie, le factice est la vérité : » ce lieu doit vous paraître un désert..... » Entre nous quelle différence ! La vraie » solitude pour moi est la salle glacée des » trônes. »

La fille des héros et des rois a feint de n'avoir point entendu. « — Quelle obscu- » rité ! » reprend-elle, « quelle ombre » épaisse en ces forêts !....

» — Princesse ! » répond l'orphelin, « à » l'imitation de l'orgueil qui étouffe le sen- » timent, ce voile nocturne peut-être veut » rendre la nature imposante.... il ne la » rend que funéraire. »

Pour la première fois les comparaisons d'Alamède, si habituellement enjouées, avaient pris de sombres couleurs; et ses railleries étaient amères. Mais sa blessure s'enflammait; ses douleurs devenaient aiguës ; et, dissimulant ses souffrances de crainte d'alarmer la reine en un moment

où son secours lui paraissait si nécessaire, il sentait ses forces se perdre, et sa gaîté s'évanouir.

Tout à coup un bruit confus de voix et de pas fait retentir la plage.... Une clarté rougeâtre éclaire la forêt. Une troupe inconnue s'avance; et des sons inaccoutumés ont troublé la paix du désert. Zénaïre effrayée quitte le sentier battu qu'elle suivait, et se cache sous les taillis.

Cependant aucun spectacle alarmant n'allait se présenter à sa vue; ce sont des chants.... et des chants d'amour que le vent porte jusqu'à elle. Elle revient sur ses pas; et, dérobée aux regards par les rameaux épais qui bordent la route, elle examine l'étrange cortége qui traverse la solitude.

C'était *la confrérie des pénitens d'amour* (1) : c'était la secte des gallois. De longues files d'hommes et de femmes marchant deux à deux, enlacés de chaînes de

---

(1) *Voyez*, sur cette étrange secte, La Curne Sainte-Palaye, *Mém. sur l'ancienne chevalerie*, t. II, p. 62. — Le chevalier de la Tour.

fleurs, et couverts d'habits chamarrés de rubans, se rendent en pélerinage à la grotte de Sainte-Richilde. Leurs vêtemens, chargés de devises, sont de diverses couleurs; et chaque amant porte en ses mains *la coupe de la fidélité* : il ne peut boire qu'à ce vase.

Les *pénitens d'amour*, selon leurs statuts révérés, doivent rechercher les tourmens en l'honneur de la foi jurée. Pour prouver l'excès de leur flamme, il leur faut braver avec opiniâtreté les saisons les plus rigoureuses et les plus cruelles souffrances. Pendant les chaleurs de l'été, ils doivent, sous des manteaux de laine, gravir des rochers calcinés par les rayons brûlans du soleil; et quand mugissent les hivers, il leur faut errer lentement, vêtus d'une légère toile, sur la neige où souffle la bise. Il n'est, disent ces enthousiastes, qu'un bien et qu'un mal en ce monde; c'est être aimé ou ne pas l'être, c'est trouver ou perdre une amie.

La procession passe avec ordre; déjà les pénitens sont loin, et leurs chants ne s'en-

tendent plus. Le jouvencel et la princesse sont restés à leur même place. Tous deux soupirent et se taisent.

Zénaïre s'arrache la première à sa rêverie mélancolique. « — Quelle bizarre institu-
» tion ! » dit-elle d'une voix altérée ; « quel-
» les lois et quels vœux absurdes ! que d'in-
» sensés sur cette terre !

» — Si les *gallois*, dit Alamède, sont
» heureux par le sentiment, je ne les
» trouve point insensés. S'il est un excès
» pardonnable, ce doit être l'excès d'a-
» mour.

» — Mais leurs pénibles sacrifices....

» — A qui aime, rien n'est pénible. Qui
» peut être seul et heureux ? qui peut
» même être seul et bon ?... Où trouver le
» bonheur ici-bas, si ce n'est dans les
» tendres communications du cœur, dans
» les sacrifices mutuels ! Malheur à qui
» vit et meurt seul ! De l'enfer quel est le
» supplice ? ne pouvoir plus jamais aimer.

» — Où se rendent ces fanatiques ? » interrompt la reine troublée.

« — Sans doute à quelque sainte cha-

» pelle; toute âme tendre aime à prier :
» l'ambition ni les grandeurs n'occupent
» point ces fanatiques. En eux la vanité des
» hauts rangs ne vient point flétrir les
» pensées, n'a point séché les sentimens,
» n'a pas mis à nu l'existence, et des champs
» fleuris du bel âge n'a point fait une plaine
» aride. »

Il dit : la reine se détourne, et cache son émotion croissante. Ils sont sortis de la forêt; et les tours crénelées de Moralin se sont déployées à leurs yeux. Parvenue aux murailles qui ferment le parc du château, la princesse ouvre une porte dérobée, et va rentrer dans ses jardins. L'orphelin d'Aiguemar s'arrête, et d'un ton plaintif a repris : « — Reine, je ne vous suis plus
» utile.... ma tâche est remplie, je vous
» laisse.

» Alamède! » interrompt Zénaïre, « oh!
» ne me quittez point encore!... »

Elle dit; sur sa physionomie angélique, en sa prière, en son accent, quels tendres regrets exprimés! que d'involontaires

aveux!.... L'élève d'Eral se maîtrise, et répond avec fermeté :

« — Ma résolution est prise, je dois vous
» fuir.... et pour toujours.

» — Quoi! mon palais?

» — Je le déteste.

» — Mon amitié?

» — Je la rejette.

» — Ma voix?...

» — Je ne veux plus l'entendre. »

Puis, avec l'énergie brûlante du sentiment : « — Cette soirée, » continue-t-il,
« a changé tout entier mon être. Loin des
» grands, des cours et des villes, je veux à
» jamais m'exiler. Où es-tu, hameau d'Ai-
» guemar! Et qu'ai-je fait en te quittant!...
» Heureux champs de la liberté, vous rou-
» vrirez-vous devant moi!... Je le sens, un
» vallon désert est désormais le seul asile,
» le seul séjour qui me convienne. J'irai
» sur des plages lointaines ensevelir ma des-
» tinée.... En quelque retraite sauvage peut-
» être trouverai-je une amie.... et peut-être
» une voix, un jour, daignera répondre

» à la mienne. Ah! qu'un cœur batte en-» fin pour moi! je ne demande qu'un cœur » à la terre. »

C'en était trop pour la princesse! Jusqu'à ce moment le devoir de son rang et la fierté de son âme avaient soutenu sa faiblesse; ils cèdent enfin à l'amour. Au pied d'un tertre de verdure, formé de marches en gazon, elle tombe presque défaillante, et cache son visage en ses mains.... Zénaïre verse des larmes.

» — Eh quoi! » s'écrie l'orphelin en s'élançant vers elle, « vous êtes jeune, belle, » puissante.... Vous êtes reine, et vous » pleurez!

» — O Alamède! » répond-elle de l'accent le plus douloureux, « c'est parce que » je suis reine que je pleure. »

Qui peindrait les transports du jouvencel à ces douces et tendres paroles! Dans son ivresse inexprimable, il s'est jeté à ses genoux, étend ses bras avec amour... et va la presser sur son cœur.... lorsque, épuisé par le sang qu'il a perdu, et par les émotions violentes qu'il a ressenties, il perd le sen-

timent et la vue. Soudain l'air manque à sa poitrine; comme mourans ses yeux se ferment; et sa tête pâle et glacée tombe sur les genoux de la reine.

Mais en cet accident funeste, dont elle ignore la vraie cause, Zénaïre n'a pu voir qu'une offense nouvelle, qu'un oubli de toute bienséance, et qu'un délire impardonnable. Elle n'avait point fixé ses regards sur lui, de crainte de rencontrer ses yeux; et bien que le ciel commençât à s'éclairer, elle n'avait point remarqué l'affreux changement de ses traits.

Le repoussant avec courroux, craignant tout et d'elle et de lui, elle cherche au hasard en sa pensée le langage le plus terrible, et croit, pour son propre salut, ne pouvoir assez s'irriter. Hélas! l'inconcevable amour ne se plaît que dans les extrêmes. Elle prononce ces paroles :

« — Retirez-vous, audacieux! Oubliez-
» vous donc qui je suis!... Rappelez-vous
» donc qui vous êtes!... Vous croyez-vous
» le droit de m'outrager pour m'avoir sauvée
» cette nuit par je ne sais quels moyens

» étranges!... Guerrier! j'apprécie vos ser-
» vices, vous avez pris les armes pour moi..
» mais avez-vous exposé vos jours?... »

A ce langage cruel, le jouvencel expirant soulève sa tête abattue, et sur la fille de Raymond tourne un regard où se peignent les plus mortelles souffrances et le plus juste des reproches... Un des premiers rayons de l'aurore, se faisant jour à travers les arbres, éclaire en ce moment son visage... La reine jette un cri d'effroi. « — Dieu! reprend-
» elle, qu'ai-je dit!... »

L'orphelin, pour toute vengeance, porte la main à sa blessure... La princesse aperçoit le sang, et sous l'armure a vu la plaie. Désespérée, elle s'écrie : « — Généreux et
» cher Alamède! tu combattis pour moi,
» tu meurs; et ton ingrate souveraine... »

Alamède ne l'entend plus.

LIVRE NEUVIÈME.

DEUX fois douze heures avaient fui depuis le combat de la forêt. L'orphelin d'Aiguemar, dévoré par une fièvre brûlante, étendu sur le lit des douleurs, et comme entre la vie et la mort, n'avait encore repris ses sens que par instans et à de longs intervalles : la troisième aurore allait paraître, il revient entièrement à lui. Transporté par les soins de la reine en un des plus riches appartemens du château de Moralin, il avait été constamment entouré des *mires* les plus renommés et des serviteurs les plus attentifs. Ses souffrances sont apaisées, et ses jours sont hors de danger; il entr'ouvre languissamment sa paupière; mais hélas! avec la pensée revient aussi le souvenir.

Il se rappelle les terribles paroles de la

princesse prononcées au moment même où il tombait mourant à ses pieds, victime de son dévouement ; et les gravant en traits de flamme dans sa mémoire, il se jure de ne jamais lui pardonner sa révoltante ingratitude. Il lui voue secrètement un ressentiment éternel; il ne songe qu'à la vengeance;..... mais, pour n'être plus à l'amour, Alamède est trop à la haine.

Plus d'une fois Zénaïre était venue furtivement le voir; mais il n'en a rien su. Les rayons brillans du soleil éclairaient les riches tentures de son lit : soudain en son appartement une grande rumeur s'élève... on marche, on se parle, on s'agite.... un grand personnage s'avance, des guerriers armés le précèdent : serait-ce un ministre? est-ce un prince? Non, c'est la reine elle-même.

Elle écarte et renvoie sa suite; elle approche de l'orphelin. Que de vœux ardens et secrets elle a faits pour sa guérison! Avec quelle impatience elle attend les premiers mots qui pourront sortir de sa bouche!.... Il a tourné ses yeux vers elle : le jouven-

cel, en ce moment, semble enfin vouloir lui parler....... Oh comme son cœur palpite !.....

« — Reine ! qu'est devenu mon cour-
» sier ? »

La fille de Raymond pâlit. Voilà donc ces premières paroles après lesquelles elle soupirait depuis si long-temps !.... Cachant son dépit et sa peine, « — Alamède, » lui répond-elle, « je ne m'attendais point qu'en
» revenant à la vie, ce serait votre destrier
» qui seul occuperait d'abord vos pensées
» et vos souvenirs.... N'importe ! calmez vos
» soucis ; mes écuyers l'ont été chercher
» dans la forêt par mon ordre, et l'ont ra-
» mené au château : le vif intérêt qu'il vous
» inspire le rend à mes yeux d'un grand
» prix ; et vous reverrez bientôt, je l'espère,
» ce compagnon fidèle et chéri.

» — Votre Majesté se trompe : je n'y
» prends nul tendre intérêt ; et ce n'est qu'un
» cheval d'emprunt : mais il me faut le
» rendre à son maître. Une promesse et mes
» devoirs ont eu mes premières pensées.

» — A qui donc est ce palefroi ?

» — Reine, je l'ignore moi-même. J'ai
» le malheur, depuis long-temps, d'être
» voué à l'inconnu : *Je n'en sais rien* est
» ma devise. Aussi, en quelles difficultés
» me jettent ceux qui pensent pouvoir me
» dire : *Rappelez-vous donc qui vous
» êtes!* »

Le trait a porté. Les fatales expressions, que Zénaïre ne se rappelle que trop, viennent de résonner à son oreille comme un arrêt terrible et vengeur. Une vive rougeur a coloré son visage. Ses genoux tremblent, elle s'assied.

« — Comment pourrai-je, » reprend-elle,
» faire rendre le coursier à son maître, si
» ce maître m'est inconnu ?

» — Que Votre Majesté donne ordre
» qu'il soit conduit à la grille de son château,
» près des premières barrières. Celui à qui
» il appartient, ce matin, l'y réclamera.

» — A quel signe le reconnaître ?

» — A son étrange vêtement, et à son air
» plus étrange encore. Sa taille maigre est
» d'un squelette, son teint de plomb d'un
» exhumé. Une des robes de sa mie lui sert

» de costume et d'armure; et ce voile à re-
» plis flottans, serré autour de ses flancs
» nus, cache à demi son corps osseux.

» — O ciel! » dit la reine surprise, « en
» cet état qui l'a réduit?

» — L'amour, » lui répond l'orphelin;
« l'humiliation qu'il endure lui est imposée
» par sa mie, comme preuve de sa tendresse.
» C'est le triomphe de l'orgueil; dédains,
» mortifications et souffrances, voilà le par-
» tage du preux qui follement offre son cœur
» aux beautés nobles et hautaines!....

» — L'hymen, » a repris la princesse,
» sera le prix de son dévouement?

» — Je le souhaite, » dit Alamède,
« mais je crains pour lui le contraire. Peut-
» être, quand aux pieds de sa dame il vien-
» dra tomber couvert de blessures et mou-
» rant, n'aura-t-il, pour toute récompense
» et pour seul accueil, que ces mots:
» *Guerrier! j'apprécie vos services*; *vous*
» *avez pris les armes pour moi*, *mais*
» *avez-vous exposé vos jours*? »

En tenant ce langage, sa voix affaiblie,
lente, grave et entrecoupée, contrastait

avec l'ironie maligne de son regard. Zénaïre ne peut supporter davantage d'aussi cruelles railleries. Elle se lève; et pâle, troublée : « — Je me retire, lui dit-elle; il faut du » calme à vos esprits. Cet entretien épuise » vos forces, et je crains de le prolonger; » mais avant de m'éloigner, je dois vous » adresser, ô mon généreux libérateur! les » témoignages bien sincères de ma vive re- » connaissance. Je n'oublierai jamais vos » services, vos dangers, votre dévouement; » et je.... »

L'orphelin l'interrompt: « — Princesse, » répond-il froidement, « comme vous, je » n'oublierai rien : un jour s'exprimer dans » un sens et le lendemain dans un autre, » est l'usage des Majestés; mais de même » que leur personne, leur langage est tou- » jours sacré. Je suis donc pleinement touché » des augustes expressions que daigne m'a- » dresser ma souveraine. Toutes ses paroles » ont été par moi soigneusement recueillies; » et dressées avec ordre en ma mémoire, » elles y seront conservées avec respect. Le

» faisceau peut-être est étrange ; mais c'est
» un monument royal. »

Le sarcasme était trop amer. La fille de Raymond, courroucée, rappelle sa suite autour d'elle. Avec froideur et dignité, elle n'adresse plus au malade que des mots vagues et polis ; puis d'un air plein de majesté elles sort de l'appartement.

Mais que son cœur est déchiré, et qu'il va l'être plus encore !.... Une lettre de son père lui est remise : le souverain de Barcelone lui mande sa prochaine arrivée ; Louis VII a répudié sa femme Éléonore de Guienne. Une assemblée d'évêques français a prononcé la sentence du divorce (1) ; et le monarque de Lutèce ayant demandé la main de Zénaïre, Raymond Bérenger vient à Aix y conclure ce grand hymen.

Déjà le héros espagnol a promis sa fille à Louis. Il sent que par ce mariage il s'acquiert un allié puissant ; il n'ignore point

---

(1) *Voyez* Anquetil, *Hist. de France*, t. II.

l'état alarmant de la Provence, et a pensé que, menacée au dehors par des ennemis redoutables, et au dedans par de nombreuses factions, elle ne pouvait être sauvée que par l'aide du roi de France. Un ambassadeur de Lutèce est parti pour la ville d'Aix, où, au nom de Louis, il doit épouser Zénaïre; et Raymond donne ordre à sa fille de tout préparer à l'avance pour l'auguste cérémonie.

La princesse a terminé la lecture de cette fatale dépêche; et sous le poids de la douleur elle est restée anéantie. Elle connaît Raymond Bérenger; ses volontés sont inébranlables. Il fut toujours prince absolu, et ne sut jamais être père. L'éloignant de lui dès l'enfance, il s'en fit plus craindre qu'aimer. En sa missive politique, il ne consulte point, il ordonne : que peut-elle faire?.... Obéir.

La nouvelle inattendue, portée par un chef catalan, est déjà connue à la cour, et s'est répandue à la ville. Enfermée dans ses appartemens, la reine ne se montre plus en public; nulle fête n'est ordonnée, et

pourtant l'envoyé de France est attendu de jour en jour.

Huit fois l'astre de la lumière s'était levé sur l'horizon. Alamède entièrement guéri ne souffre plus de sa blessure : un jus de simples précieux, baume sauveur à cette époque et dont le secret s'est perdu, a refermé la plaie du malade; son teint a repris sa fraîcheur, son œil sa maligne assurance, et sa physionomie sa gaîté.

Quitter le palais de la reine est son projet déterminé. Mais où portera-t-il ses pas? Il ne se l'est point demandé. Ce n'est qu'au moment du départ qu'il se promet d'y réfléchir.

Un inconnu demande à l'entretenir. Il lui porte un secret message. Alamède rompt le cachet. L'écrit était d'Ipsiboé.

« — Fils coupable et dégénéré! tu as
» trahi honteusement l'espoir d'une nation
» généreuse. O démence! ô lâches amours!
» toi verser le sang des grands hommes pour
» les assassins de ton père!... toi aux pieds
» de l'usurpatrice!... Amant aveugle, ouvre
» les yeux! Fils des preux, songe à tes an-
» cêtres! Lion endormi, réveille-toi!

» Que ma lettre soit le miroir enchanté » qui, brisant les prestiges voluptueux qui » fascinent tes sens, te montre hideux à » toi-même, et te rende enfin à l'honneur!... » Le repentir lave le crime. Lis, et pars » soudain, je t'attends au marais de Saint-» Chrisogone. Puisse-t-il être la piscine sa-» lutaire d'où tu ressortiras épuré, comme » Naaman des eaux du Jourdain! »

En ouvrant la lettre d'Ipsiboé, l'orphelin avait espéré y trouver enfin des éclaircissemens sur les mystères de sa vie. Vaine attente!... Deux fois il a relu l'écrit; il en étudie chaque phrase; l'énigme reste inexpliquée. « — Rendons-nous demain, s'est-» il dit, au marais de Saint-Chrisogone, et » que je sache qui je suis. »

Il s'occupe des apprêts de son départ. Il a retrouvé dans son appartement le soleil d'or des *invisibles*. Mais il cherche en vain le reliquaire précieux qu'il portait habituellement à son cou. Ce médaillon a disparu. Peut-être l'aura-t-il perdu lors du combat de la forêt.

Il fait demander à la reine la permission

de prendre congé d'elle; et tout en désirant de la revoir, il craint l'entrevue qu'il sollicite. Il se flatte en secret que son départ l'affligera, qu'elle voudra le retenir à sa cour, qu'elle laissera paraître des regrets; et il attend impatiemment sa réponse. O surprise !... Sa Majesté ne peut lui accorder une audience particulière, elle travaille avec des plénipotentiaires étrangers, et se prépare au noble hymen qui l'élève au trône de France. Un chevalier arrivé des bords de la Durance, lui a porté l'heureuse nouvelle d'une victoire remportée par ses troupes sur celles du comte de Forcalquier. Guillaume et ses soldats, repoussés de l'autre côté du fleuve, sont poursuivis par les vainqueurs; et des réjouissances publiques viennent d'être ordonnées par la reine.

Sa Majesté témoigne à l'orphelin d'Aiguemar ses regrets de ne pouvoir l'admettre auprès d'elle dans la matinée; mais le soir au cercle de la cour, où, par une faveur spéciale, il lui sera permis de se rendre, elle recevra ses adieux.

Ce froid message de la princesse a dis-

sipé les illusions dont s'était bercé l'ancien page. Le dépit, l'indignation et le courroux se sont emparés de son âme ; il prend mille résolutions qu'il rejette tour à tour ; il veut sortir du palais à l'instant même ; puis il veut rester......, puis écrire. Il se décide enfin à se rendre au cercle où la reine l'invite.

La réunion sera brillante, mais peu nombreuse ; elle ne doit être composée que du grand maréchal, des chevaliers d'honneur, des chambellans, du sénéchal, des grands veneurs, des officiers de la fauconnerie et des premières dames de la cour. Plusieurs poëtes célèbres y doivent lire quelques fragmens de leurs œuvres ; et des troubadours renommés y feront entendre leurs chants sur la mandore provençale.

Les ministres ne pourront assister à cette assemblée, par la simple raison que la veille..... ils s'étaient vus destitués. C'était assez l'usage à Aix de changer souvent les puissances ; et les brevets de remplacemens étaient une sorte de navette administrative, toujours allant ou revenant et presque ja-

mais en repos. Cependant, en sept ou huit ans, la capitale n'avait vu passer qu'environ quatorze ministres. En un semblable laps de temps, à en croire la calomnie, une grande ville moderne en a admiré QUARANTE-HUIT.

Divers costumes avaient été portés à Alamède par les pages de la princesse. Vêtu avec moins de richesse que d'élégance, il s'est rendu à la salle des concerts où se tient le cercle royal; mais le maître des cérémonies, jaloux du sauveur de la reine comme tous les preux du palais, avait oublié, à dessein, de lui indiquer l'heure de la réunion ; et depuis long-temps la cour était rassemblée lorsque, au milieu d'une lecture, le jouvencel fit son entrée.

Son arrivée tardive a paru un nouveau manque de respect à la dignité souveraine; et des murmures peu flatteurs, des sourires méprisans, des regards d'inimitié, ont seuls accueilli l'orphelin.

Il feint de ne rien remarquer. Au fond de la galerie magnifiquement éclairée ,

Zénaïre en un fauteuil royal est assise, entourée de ses chambellans et de ses dames. Il la salue profondément; et non loin d'elle il a pris place en un siége resté vacant.

Près du sénéchal, par malheur, le jouvencel se trouve assis. Ce proche parent de la reine est le plus hautain des guerriers. Bien qu'à l'hiver de ses années, il se figure être au printemps. Quoique sans talent poétique, il se croit un fils d'Apollon. Son costume est celui des jeunes chevaliers; et ses discours maniérés, ceux des faux élèves du Pinde.

La lecture, un instant suspendue, va être reprise. L'élève d'Eral a porté les yeux sur l'auteur qu'écoutait l'assemblée; il l'a reconnu, c'est Drollon, le descendant de Roscius.

« — Sire chevalier! » dit-il au sénéchal, » oserais-je vous demander quel est le titre » du poëme?

» — *La vie et la mort d'Hosannah* (1), » répond le puissant dignitaire.

---

(1) C'était encore là une des folies du temps:

» — *D'Hosannah!* répète Alamède. Le » plaisant héros à chanter!

» — En ce poëme remarquable, » a repris gravement le chef, « Drollon conduit » l'*Hosannah* personnifié depuis son berceau jusqu'à sa tombe; et sa muse sème » de fleurs le sentier de sa noble vie.

» — Sa lecture est-elle avancée?

» — Le poëme est au dénouement. Hosannah a perdu la vie.

» — Il n'est plus!... » poursuit l'orphelin avec une expression pathétique : « Ah! » combien je me reproche de n'avoir point » assisté à ses derniers momens!

» — Silence! » dit le sénéchal.

Drollon tient son cahier et déclame.

. . . .

Hélas! devers l'ancien des siècles disparus
Sa belle âme avait fui... Hosannah n'était plus.

---

on personnifiait tout, et on faisait de la poésie sur les objets les plus antipoétiques : c'étaient des tours de force qui charmaient les lecteurs. *Voyez* Duradier, *Récréat. hist.*, t. I. — *Hist. de Nîmes*, tome III

Ah! du bel Hosannah que deviendra la mie!
Tendre Iza, que fais-tu, qu'attends-tu de la vie!!!...

A l'antre du torrent, au roc de la forêt,
Sur le sol des déserts la triste Iza pleurait...
O de la solitude ineffable harmonie!...
L'eau murmure un soupir, l'air une voix chérie.

Iza tombe à genoux. Entre les noirs sapins
Soudain siffle en courroux le vent des monts lointains.
« — *Hosannah!* dit la vierge; *ô moitié de mon être!* »
La voix de la tempête a répondu : « — *Peut-être.*»

« — *Dieu!* dit la douce fille, *il vient... il est ici...*
PEUT-ÊTRE! *mot sublime! ah! lui seul parle ainsi.*
Réponds encor! réponds!... » Vain espoir! vaine attente!
Un lugubre silence a repoussé l'amante.

Le désert est muet; le ciel est ténébreux;
La lune entre les rocs glisse ses pâles feux.
Iza, fleur du torrent! rose pâle et flétrie!
Hosannah s'est éteint.... plus d'hymne pour ta vie.
Ah! la vie ici-bas qu'est-elle? Un doute amer;
Une orageuse nuit dont l'amour est l'éclair.

Iza pousse un soupir.... un tombeau s'ouvre encore.
Mystérieusement son âme s'évapore.
Chant de l'enthousiasme! ah! de l'amour d'Iza
Sois le DE PROFUNDIS! et pleurons...HOSANNAH!

Drollon a terminé sa lecture, et l'orphelin surpris, se tournant vers le sénéchal :

« — La singulière poésie! dit-il. Quel est » ce nouveau genre d'ouvrage?.... Des mots » sonores, je l'avoue, ont souvent charmé » mon oreille; mais je n'ai pu saisir, en leur » pompe harmonieuse, aucune suite et nulle » idée. Quel brillant vague et quel beau » vide!

» — Tous les esprits, » répond le dignitaire avec emphase, « ne sont point appelés à comprendre cette poésie mystérieuse de l'âme, dont l'exaltation est l'essence, dont l'immensité est la carrière, » et dont l'Eternel est le secret. Drollon » est le premier qui, doué parmi nous du » génie de l'inspiration rêveuse, a fait connaître au monde savant la sublime profondeur des pensées spiritualisées, et l'harmonie des images passionnées que la terre » peut dérober au ciel.

» — Et pourriez-vous, reprend Alamède, » me définir les héros bizarres qu'a choisis » le docte Drollon? Ne pourrais-je savoir » quel est cet *Hosannah* qui a une *mie*, » et qui meurt?..... Cette *Iza* qui erre, je » ne sais comment ni pourquoi, au milieu

» des rochers, des torrens, des forêts et du » désert?...... Pourriez-vous m'expliquer » *cet air qui murmure une voix; cette tem-» pête* qui dit *peut-être; cette âme* qui *mys-» térieusement s'évapore; cette vie* qui est » *un doute amer;* et *cet enthousiasme* qui » est *le* De profundis *de l'amour?....*

» — La poésie de l'âme, » répond le sénéchal, « poésie qui va faire tomber à ja-» mais toutes les autres, est comme la Di-» vinité même; elle se sent et ne s'explique » point. Etendue comme l'infini, elle est » un accord échappé des concerts du palais » céleste, des chœurs de l'éternel amour.

» — L'accord est descendu de trop » haut, » interrompt l'élève d'Eral; « il » s'est perdu dans les espaces, et la route » a faussé le son. »

Un juge instruit les écoutait; il prend la parole en ces termes :

« — Il n'est point en littérature de genre » qui doive faire proscrire les autres : tous » ont leur charme et leur pouvoir. Le chan-» tre absurde qui les traite les rend égale-» ment ridicules; mais qu'au hasard sur

» chacun d'eux le génie exerce sa plume,
» le sublime sera partout. »

Mais un troubadour s'est levé, la cigale d'or brille à son front (1); il prélude sur sa mandore, et d'une voix tendre et flexible il chante cet hymne à la reine.

Fille des héros et des rois !
Astre brillant de la Provence !
Ta gloire égale ta puissance :
Heureux qui naquit sous tes lois !
Ah ! tous les trésors d'un empire,
Tous les sceptres des souverains,
Valent-ils pour nos paladins
Un doux regard de Zénaïre !

Ah ! soyez, tous, ses défenseurs,
O vous qui cherchez la victoire !
Elle est la fille de la gloire,
Comme elle est la reine des cœurs.
Bardes, que le génie inspire !
Guerriers, que charment les combats !

---

(1) Les troubadours attachaient, les jours de grande cérémonie, une cigale d'or à leurs toques ombragées d'aigrettes. (Voyez *Hist. des troubadours.*) Les poëtes grecs, selon Platon, portaient aussi quelquefois à leur coiffure une cigale d'or.

Il n'est de céleste ici-bas
Qu'un doux regard de Zénaïre.

Minerve a formé son grand cœur;
Partout les Grâces l'ont suivie;
Hébé lui donna sa fraîcheur,
Et chaque Muse son génie.
Du Dieu d'amour elle a l'accent,
De Vénus elle a le sourire :
Et le Ciel tout entier descend
Dans le regard de Zénaïre.

La salle entière applaudit avec enthousiasme, et l'altière souveraine témoigne au chantre sa satisfaction. Alamède seul n'a point mêlé ses acclamations à celles de l'assemblée. Le regard tant vanté de Zénaïre est tombé sur lui avec l'expression d'une froideur dédaigneuse..... En son cœur tout parle contre elle ; et la secrète irritation de ses pensées s'accroît des flatteries du poëte.

Un autre fils de la Provence a modulé les vers suivans en s'accompagnant de la harpe.

Amour! sur ta lyre attendrie
Fête une nouvelle Cypris!
Moi, je célèbre ton génie,
O moderne Sémiramis!

Comme un héros tu tiens les rênes
Du royal char des potentats ;
Et le plus puissant des états
Est à la plus belle des reines.

Elle est notre immortelle égide,
Notre sublime déité ;
N'ayons plus que sa voix pour guide
Et pour lois que sa volonté.
De Guillaume en nos vastes plaines
Elle a vaincu les légions :
La plus belle des nations
Est à la plus grande des reines.

Ces louanges outrées, ce concert d'adulations ont ravi tous les assistans ; et l'impatience d'Alamède est à son plus haut période. Parmi les courtisans de la princesse il vient de reconnaître des membres de l'association secrète qu'il a présidée chez le duc de Roquemire ; et ce sont ceux dont les applaudissemens et les transports éclatent avec le plus de violence. L'orphelin connaît leurs véritables sentimens ; et son courroux qu'il contient à peine, égale son indignation.

La fille de Raymond n'ignore point le talent musical d'Alamède : elle sait que jadis il avait formé le projet d'être trou-

badour; et désirant entendre sa voix, elle le fait prier par un de ses chambellans de lui chanter quelques rondeaux. Le désir de punir l'insolence marquée des courtisans à son égard, d'effrayer les traîtres, et de se venger d'une reine ingrate en rabaissant sa fierté, s'empare à l'instant de son âme. Il accepte la lyre offerte; et ne songeant ni à l'audace de son projet, ni aux suites qu'elle peut avoir, l'imprudent, qui jamais ne sut réfléchir, chante d'une voix harmonieuse ce *sirvente* qu'il improvise.

Fille des rois, un vil encens
Peut-il flatter ton âme altière !...
Vains éloges! trompeurs accens!
Toutes les reines de la terre
Ont entendu les mêmes chants.

Seul, je te parle sans détour
Sur le sol de la flatterie.
Ouvre enfin les yeux au vrai jour!
Je ne vois que la perfidie
Dans les cœurs où tu vois l'amour.

A cette seconde strophe, une rumeur toujours grossissante interrompt le chantre inspiré. Zénaïre, vivement agitée, laisse

apercevoir son trouble. Ses dames, d'un œil irrité, désavouent leur ancien protégé. Aucun signe d'approbation n'encourage le troubadour..... et cependant il continue avec une énergie nouvelle :

Quand l'orage gronde à l'entour,
Tu dors sans ouïr le tonnerre.
Tremble, idole de ce séjour !
Autour des trônes de la terre
Est un vaste gouffre... la cour.

Reine ! ici quel flatteur accueil
Ont reçu de folles louanges !
Ah ! des grandeurs quel est l'écueil ?
Qui perdit le roi des archanges ?
Ce qui t'égare aussi... l'orgueil.

Un cri général d'indignation est parti de tous les points de la galerie. La souveraine s'est levée, et rentre en ses appartemens : elle n'a pas eu la force de commander à ses gardes l'expulsion du téméraire...... Mais, sortir courroucée de la salle, c'est donner tacitement aux officiers de son palais l'ordre de sévir contre lui.

Ses genti-femmes et une partie de sa cour l'ont suivie. Les poëtes et les troubadours

s'écartent avec effroi d'Alamède comme si la lèpre l'eût frappé. Les harpes ne résonnent plus. Le salon des fêtes se vide........ et un silence menaçant y succède aux chants d'allégresse.

Alors, ayant déposé sa lyre au pied de l'estrade royale, le jouvencel, calme et serein, traverse l'enceinte à pas lents... Mais le sénéchal, sa baguette blanche levée, s'avance vers lui d'un air grave, lui ferme le passage et s'écrie : « — Audacieux aventu-
» rier ! obscur orphelin d'un hameau ! qu'un
» châtiment juste et vengeur punisse enfin
» ton impudence. »

Jetant un regard moqueur sur le pourpoint rose et argent du représentant de la reine : « — Noble vieillard !..... » dit Alamède.

« — Insolent et vil bateleur ! » interrompt le haut dignitaire, « rends-moi sur-
» le-champ ton épée ! tu n'es point fait pour
» la porter.

» — Sans mon respect pour les cheveux
» blancs, » lui répond l'élève d'Éral, « le
» chef qui m'ose ainsi parler, posséderait

» bientôt ce fer.... mais au milieu de sa poi-
» trine. »

Le sénéchal, non moins emporté qu'orgueilleux, ne se contient plus à ces mots, et fond sur lui à main armée. Irrité de cette attaque aussi lâche que brusque, l'orphelin d'Aiguemar recule, esquive l'atteinte perfide, et tirant son glaive à la hâte, a paré les coups ennemis.

Les officiers du palais qui, par respect pour le rang élevé du parent de leur souveraine, s'étaient tenus à l'écart, s'empressent de voler à son aide. Hélas! il est déjà trop tard. Le sénéchal, en son aveugle rage, s'est jeté sur le fer d'Alamède, et s'est percé lui-même.... Il tombe baigné dans son sang.

Autre scène, nouveau tumulte! les chevaliers d'honneur de la reine accourent aux cris du blessé. Le vainqueur n'avait point frappé, il n'avait fait que se défendre. N'importe, les preux le saisissent, et le déclarent assassin. Il est traîné chargé de chaînes, vers une des prisons du palais. Avoir osé lever une arme homicide sur un prince du

sang des Raymonds, sur le premier des grands du royaume, est un forfait irrémissible. Un conseil de guerre s'assemble; et du prétendu meurtrier la condamnation est certaine.

Le maréchal prince d'Orange préside le conseil de guerre qui va juger l'orphelin d'Aiguemar : et la reine au désespoir, trompée par le faux rapport des officiers de son palais, abandonne à toute la rigueur des lois celui qu'une voix universelle a déclaré coupable d'assassinat. Elle n'ignore point l'attachement que porte le roi son père au sénéchal qu'il a placé près d'elle. Elle sait qu'il l'accablerait de son courroux, s'il n'était tiré une prompte vengeance de l'homicide; et la malheureuse princesse attend, dans une anxiété inexprimable, l'arrêt qui va briser son cœur.

Parmi les membres du conseil, il en est qui, s'étant rendus en secret près d'elle, l'ont quittée avec le projet de sauver les jours d'Alamède. Sans doute elle aura plaidé la cause de son libérateur; mais

craignant de laisser lire en son âme, elle n'a point osé commander; et lorsque le pouvoir en est réduit à prier, il est plus sage à lui de se taire.

L'arrêt est prononcé dans la nuit. Lois anciennes, décrets nouveaux, vieux édits, modernes statuts, tout a été fouillé, compulsé, discuté, interprété, analysé, et ajusté à la circonstance en l'espace de moins d'une heure. Le guerrier nommé rapporteur auprès du tribunal suprême, a d'abord prouvé incontestablement que le dernier acte d'Alamède était la suite inévitable de ses antécédens. Il a fait lumineusement ressortir de l'historique de sa vie, sinon des crimes constatés, du moins son aptitude aux crimes. Il a démontré clairement que tout habile observateur aurait pu remarquer, dès le jour de son arrivée à la cour, sa tendance à l'assassinat. Puis le savant logicien, après une péroraison touchante sur la clémence et l'humanité, a conclu à peine de mort.

Cependant une voix s'est élevée pour faire valoir en faveur de l'accusé les circon-

stances atténuantes. N'a-t-il point sauvé la princesse! et lorsqu'il a tiré le glaive, n'avait-il point été frappé!.... Mais hélas! dès les premières paroles prononcées à la décharge d'Alamède, l'orateur est interrompu. De tous côtés on s'écrie que la discussion est close, que l'affaire a été exposée, détaillée, débattue, comprise, approfondie, défendue et mûrie avec toute l'équité convenable; qu'une sagesse prévoyante veut en certaines occasions une justice expéditive; et que haranguer est chose intempestive quand frapper est chose pressante.

Les lois d'ailleurs, qui, selon leur constant usage, ont mille développemens inimaginables et mille explications inattendues, prononçaient toutes, ce jour-là, la condamnation d'Alamède. Ses services mêmes, accompagnés de commentaires, se sont criminalisés tout à coup. Il se trouve avéré qu'il a eu des rapports secrets avec l'association ténébreuse nommée les *invisibles*; qu'il porte un soleil d'or sur lui, tel qu'en possèdent les adeptes; qu'il tient

le fil d'une trame immense à ramifications européennes; et qu'à l'effet de s'introduire au palais comme guerrier libérateur, il s'entendait avec les soldats qui, au bois de Sainte-Richilde, osèrent attaquer la reine... Enfin, atteint et convaincu de haute trahison, le meurtrier du sénéchal sera, par arrêt souverain, décapité le jour suivant.

Le char de la nuit parcourait silencieusement la plaine éthérée; et l'élève d'Eral, après s'être long-temps débattu avec ses douloureuses pensées, venait enfin de s'endormir lorsque la porte de sa prison s'ouvre et l'éveille. C'est l'arrêt du conseil de guerre que vient lui lire un magistrat .... Alamède connaît son sort.

« — Quoi, déjà! s'est-il écrié.... ainsi » donc en ce moment j'ai dû avoir été cité » à un tribunal où je suis censé avoir été en » toute règle écouté, défendu, interpellé, » convaincu, jugé, et condamné; la dou- » leur a sans doute égaré mes esprits, car » je ne me souviens nullement de tous ces » préludes de mort.

» — Vos juges, d'après l'ancienne cou-
» tume, répond gravement le magistrat,
» font chercher à Aix quelqu'un de vos
» parens pour exécuter la sentence.

» — J'entends, pour remplir envers moi...
» les nobles devoirs de bourreau (1). L'ai-
» mable et touchante coutume! c'est quel-
» que condamné ingrat qui sans doute a
» fait ce proverbe : *Il n'est rien de pis que*
» *les siens*.

» — Accusé! les membres illustres de la
» haute-cour ont daigné, en leur bienveil-
» lance pieuse, vous accorder la faveur de
» verser votre repentir dans le sein d'un
» ecclésiastique.

» — Remerciez gracieusement pour moi
» les membres illustres qui vous envoient;
» je suis extrêmement touché de leur solli-

---

(1) A cette époque, les fonctions de bourreau étaient honorables: cet exécuteur de la justice était revêtu d'un surplis, comme les prêtres, et se faisait une gloire de sa charge. *Hist. du Dauphiné*, t. I, p. 26, col. 2. — Papon, *Hist. de Provence*, t. II, l. III, p. 210.

» citude obligeante en faveur de mes der-
» niers momens. »

Le magistrat s'est retiré. Un soupir involontaire échappe du sein d'Alamède. L'aurore éclairera son échafaud ; et c'est au printemps de ses jours qu'il va prendre congé de la vie.

Mais ces tristes réflexions sont interrompues par un bruit léger. Des pas furtifs s'avancent vers sa sombre demeure. Une clef, inconnue peut-être au geolier, ouvre la redoutable porte. Une jeune fille à demi voilée se présente; posant un doigt sur sa bouche, elle détache ses fers à la hâte; et lui dit à voix basse : « — Suis-moi. »

Le jouvencel obéit. A la clarté d'une lampe que tient sa libératrice, il franchit diverses enceintes ténébreuses, monte ou descend plusieurs escaliers tortueux, parcourt des corridors déserts, et se trouve enfin, après une longue marche, dans un des appartemens de la reine.

Là, son guide s'arrête et le quitte. O quel instant pour Alamède ! Au fond du salon

peu éclairé où ses pas ont été conduits, la fille de Raymond l'attend. Elle est assise, son visage est souffrant et pâle, et des vêtemens noirs la couvrent.

« — Orphelin d'Aiguemar! » lui dit-elle d'une voix altérée, « un meurtre horrible » a souillé votre main; et, bien que la » blessure du sénéchal ne soit point mortelle, » les lois sévères du royaume ont prononcé » votre trépas. Cependant votre sort m'in- » téresse. Je ne puis oublier que je vous » dois la vie; et quoique une circonstance » inexplicable ait jeté contre vous sur le » combat de la forêt une sorte de voile » odieux, je rejette l'affreux soupçon et » veux vous sauver à mon tour. Une de » mes *ancelles* (1) va diriger votre fuite. » Vous échapperez à tous vos ennemis, » hors au plus cruel..... le remords.

» — Eh quoi! s'écrie le jouvencel, vous » m'avez pu croire assassin !.... Ainsi donc, » comme toutes les puissances couronnées,

(1) Suivante.

» vous voyez par les yeux qui vous entou-
» rent; vous pensez par l'esprit d'autrui ;
» et, royale nuée à mille formes, vous êtes
» ici tout..... hors vous-même. »

Puis, avec toute l'énergie de l'innocence et toute la force de la vérité, il lui raconte la funeste scène qui précèda son arrestation.

« — Reine! poursuit-il en achevant son
» récit, mon sort, m'avez-vous dit, vous
» intéresse ; et cependant ce n'est que lors-
» qu'un arrêt infamant m'a frappé que
» vous m'appelez pour m'entendre! Ce n'est
» qu'au moment de périr que je puis venir,
» mystérieusement, me justifier à vos yeux!
» Ce n'est qu'en me facilitant une hon-
» teuse évasion que vous sauvez mes
» jours condamnés! Ce n'est enfin qu'en
» me déshonorant plus encore que vous
» m'arrachez à l'échafaud ?....

» — Hélas! réplique Zénaïre, pour vous,
» en ce funeste jour, je n'ai pu faire davan-
» tage. Le prince d'Orange et le sénéchal,
» placés par mon père à la tête du gouver-

» nement pour me servir de conseils et
» de guide, ont plus d'empire ici que moi.

» — Et c'est donc là, dit l'orphelin, cette » haute souveraineté dont votre âme s'enorgueillit! Votre sceptre, vain ornement, » n'est qu'un simulacre pompeux ; et le » faste qui vous entoure, la couronne que » vous portez, rien qu'un appareil dérisoire. Ah! dépouillée de sa puissance, et » ne conservant que ses chaînes, la grandeur, imposante et vide, qu'est-elle?..... » un squelette paré. O princesse, que je vous » plains!

» Pardon!... un langage aussi franc plaît » peu, je le sais, aux monarques. Je ne » dirai plus que quelques mots : vous êtes » entourée de traîtres, et de grands dangers » vous menacent. Au dernier concert de » la cour, j'ai vu, j'ai retrouvé, j'ai reconnu vos plus perfides ennemis parmi » ceux dont l'enthousiasme pour vous éclatait avec le plus de force. C'est contre » eux que tonnait ma lyre, et.... »

La reine alarmée l'interrompt : « — Quels » sont ces traîtres? nommez-les-moi.

» — Selon mon étrange habitude, » lui répond-il en souriant, « j'entre parfois dans » les salles du mystère, mais jamais dans » le secret des noms. Ceux que portent » vos ennemis me sont aussi cachés..... que » le mien.

» — Mais de noires machinations se » trament ici contre moi ?

» — Où s'élèvent les diadèmes se forment » toujours les complots. Doublez le nombre » de vos gardes, et veillez sur la capitale. »

L'horloge du palais sonne la deuxième heure de la nuit... « — Le temps presse ! » dit Zénaïre, séparons-nous.

« — Et pour jamais ! » a reparti le jouvencel.

« — Pour jamais ! » répète en tressail- » lant la princesse, « pourquoi cette sombre » pensée ?.... Vous ne marchez point à la » mort.

— Vous allez marcher à l'autel, » répond tristement Alamède. « Dans quelques » jours vous serez reine de France. Un » autre sceptre, un nouveau trône, vous » appelleront en d'autres climats. Vous

» posséderez tout sur la terre.... hors un » cœur tendre et dévoué. Séparés par un » sort contraire, nous le serons bientôt par » de vastes régions... Mais peut-être une » sympathie douloureuse unira nos destins » divers.... Hélas! du trône à la chaumière » souvent les soupirs se répondent... Vous » gémirez au sein des cours, et je pleurerai » dans la solitude.

» — Vous pleurerez! » dit Zénaïre en levant sur lui des yeux baignés de larmes; « qui? vous, indépendant, jeune et libre, » Alamède, vous pleurerez?...

» — Pour la dernière fois je vous parle... » reprend-il avec véhémence, « et je ne vous » offenserai plus. Oui, je le sens, dans sa » carrière, le léger, l'insouciant, le joyeux » page d'Aiguemar n'a plus de bonheur à » attendre; il vous a vue, il pleurera..... » Pardonnez un dernier transport à qui » ne doit plus vous revoir!... Oh! pour- » quoi un diadème fatal couvre-t-il votre » front! pourquoi vous défend-il d'écouter » les seuls mots célestes de la vie, ces pa- » roles enchantées: *Je t'aime!...* »

Le feu de ses regards, l'expression de son charmant visage, la douloureuse harmonie de ses accens, ont porté le dernier coup à l'âme sensible de la reine. Elle n'a plus la force d'interrompre des aveux qu'en son esprit l'orgueil repousse, mais qu'en son cœur l'amour appelle; et le jouvencel continue :

« — Que n'ai-je un sceptre à vous offrir! » ou plutôt que n'êtes-vous la simple fille » des vallons et moi le pâtre des monta- » gnes!.... Au séjour champêtre et paisible » j'aurais pu vous dire « *je t'aime*, » et là » vous m'eussiez écouté!.. Heureux toits de » la solitude, où, sans contrainte, les cœurs » se parlent, ah! vous êtes les vrais palais, » et l'amour seul le vrai monarque!... »

La fille de Raymond se lève, et lui tend une main tremblante. « — Alamède, dit- » elle, adieu!.... »

Mais sa voix entrecoupée a prononcé ces mots comme s'ils eussent été les derniers qu'elle dût proférer de sa vie. Zénaïre ne cache plus ni son abattement ni ses pleurs.

« — Reine, » a repris le servant d'armes

d'un accent non moins étouffé, « montée » sur le trône de France, vous souvien- » drez-vous d'Alamède ?

» — Ah ! que trop ! » répond la princesse. « Homme cruel ! regardez-moi....... » Que pouvez-vous demander encore ! et » que puis-je dire de plus !.... »

Il se précipite à ses pieds. Il va faire éclater de nouveau son amour et sa reconnaissance... Mais la fille de Raymond l'arrête, et reprenant sa dignité : « — Alamède ! c'en est assez ! je vous ai laissé » lire en mon âme... Séparons-nous, et pour » la vie ! Imitez-moi, sacrifiez l'amour au » devoir, et, condamnés à l'infortune, » prouvons du moins, par nos vertus, que » nous méritions le bonheur. Alamède ! » il n'est que trop vrai, mon avenir désen- » chanté ne me présente plus ici-bas qu'un » sceptre et des larmes... Adieu. »

Elle dit..... elle a disparu. L'orphelin, accablé par le passage subit de la joie la plus vive au désespoir le plus affreux, est resté le front abattu, et comme en un état d'insensibilité totale. Il est aimé, et pour

toujours il perd celle qui l'aime : il vient d'entendre des paroles de tendresse, et elles sont un arrêt d'exil.

Une voix douce l'appelle, et le retire de son immobilité douloureuse. L'*ancelle* (1) de Zénaïre est debout devant lui, sa lampe à la main. « — Où veut-on que j'aille ?... » dit-il d'un ton brusque et l'œil égaré. Puis, sans résistance, il la suit.

Après avoir traversé divers appartemens obscurs, et passé par plusieurs communications secrètes, Alamède, qui n'a rien vu, rien écouté, rien remarqué, se trouve en un vaste jardin que la nuit couvre de ses ombres, et bientôt à une porte du parc donnant sur la forêt de Sainte-Richilde : voilà le tertre de gazon où aux pieds de Zénaïre il tomba privé de ses sens..... Là, sa conductrice s'arrête : elle lui parle ; elle lui indique les routes de la forêt qu'il doit prendre : elle a prononcé les noms de che-

---

(1) Suivante ou chambrière. Ce mot est souvent employé par les anciens auteurs. *Voyez* Roquefort, *Gloss. de la langue romane*, v°. *Ancelle*.

vaux et de voiture; elle lui a expliqué tout ce que la reine a disposé pour assurer sa fuite...... L'orphelin n'a rien entendu. Cependant, d'un signe de tète, et comme l'ayant parfaitement comprise, il la salue, la remercie.... et la jeune fille l'a quitté.

Alors, seul, il s'éloigne précipitamment de la demeure royale; mais il n'a suivi aucune des recommandations qui lui avaient été prescrites; il n'a point pris le chemin qui lui était désigné; il marche à l'aventure au milieu des bois, et laisse errer ses pas au hasard.

L'air frais de la nuit a par degrés rétabli le calme en ses sens; son désordre mental a cessé; sa course s'est ralentie; et ses yeux levés vers la voûte éthérée semblent adresser une prière au Consolateur immortel.

Tout à coup derrière lui un bruit continu et croissant fait mugir les échos lointains. A la clarté scintillante des étoiles, il aperçoit une sorte de char antique et découvert, qui, traîné par deux coursiers agiles, traverse avec rapidité la forêt, et va passer auprès de lui. Une femme assise en tient

les rênes ; et sa stature remarquable, son costume plus que bizarre, son excursion indue, tout rappelle en elle les magiciennes nocturnes qui parcourent furtivement, selon les traditions superstitieuses, les solitudes funéraires. Cette inconnue, qui peut-elle être ?... La dame de Saint-Chrisogone.

Sur sa tête s'élève une haute coiffure, en forme de casque à longue visière, et surmontée d'une touffe de plumes noires. Une mante juive, de couleur azurée, sans manches, sans attaches et sans ceinture, est drapée autour de sa taille ; une épaisse fourrure grise enveloppe son cou et la partie inférieure de son visage ; enfin, une espèce de banderole en soie pourpre, enflée par le souffle des vents, flotte, froissée, sur ses épaules, telle qu'une bannière usée revenue d'un combat funeste.

Un cri de surprise et de joie a fait retentir la forêt. Elle a reconnu Alamède ; et ses grands yeux noirs, le fixant, brillent sur la plage ténébreuse comme deux escarboucles ardentes au fond d'une caverne enchantée.

Elle étend vers lui ses bras nus avec une

sorte d'égarement, telle que la possédée d'Endor en apercevant Samuel; et, tenant dans une de ses mains une baguette jaune empreinte de caractères hébraïques, elle eût semblé Assuérus tendant le sceptre d'or à Esther, si Alamède en ce moment eût eu la moindre ressemblance avec la fille de Mardochée (1).

« — O mon fils !... » s'est-elle écriée.

Elle arrête son char. L'orphelin s'élance vers elle : contre son cœur elle le presse ; et tandis que ses fiers coursiers reprennent leur essor rapide, l'enthousiaste Ipsiboé, revenue de ses premiers transports, lui adresse les mots suivans :

« — Eh quoi ! c'est seul et perdu dans
» les forêts, comme l'animal timide et sau-
» vage, que je devais te retrouver !... Quand
» la belle et noble Provence tourne ses
» avides regards vers une aurore libératrice,
» quoi, cette aurore, se voilant, au lieu de
» s'élever radieuse, se perd sous de sombres

(1) Fille adoptive. Esther était sa nièce.

» nuées !..... Nouveau Samson déshonoré
» qu'a plongé dans les fers une moderne
» Dalila, ne peux-tu relever ton front et
» renverser le temple impie ! Indigne héri-
» tier de trois siècles de gloire, vois couler
» les pleurs que ton amour infâme m'ar-
» rache !... Mère tendre et chrétienne infati-
» gable, j'ai donc vainement de contrée
» en contrée, et de chapelle en chapelle,
» imploré pour toi le Seigneur; tu trahis
» toutes mes espérances. Ah ! lorsque, au
» pied des saints autels je courais supplier
» pour toi les effigies miraculeuses et les
» surnaturelles voix de nos Thébaïdes su-
» blimes (1), les prêtres des lointaines rives
» se demandaient avec surprise : « Quelle
» est cette pélerine inconnue, dont la foi
» vive et les prières remplissent nos en-
» ceintes pieuses des parfums de l'amour

---

(1) Alors, sur les rives incultes de la Durance, et dans des champs encore déserts, s'étaient établis une légion d'anachorètes, à l'exemple des Pères du désert. *Hist. de Provence*, Papon.

» divin ?..... » Hélas ! et mon attente est » trompée ! Mes longues peines sont per- » dues ! O mon Alamède ! ô mon fils ! pour » ta mère, et pour tout un peuple, ici tu » devais être un Eden, et tu n'es qu'un » désert stérile. »

Sa tendresse exaltée, ses larmes élo- quentes et sa douleur religieuse ont pénétré le cœur d'Alamède. Elle a repris sur lui son empire; et sous le poids de ses reproches le jouvencel reste atterré.

Ils sont sortis de la forêt. Déjà les murs d'Aix s'aperçoivent. En peu d'instans ils seront aux portes de la ville. Ipsiboé, don- nant son char à guider à l'orphelin pour mieux se livrer tout entière aux inspira- tions de son âme, lève au ciel ses mains et s'écrie :

« — Grand Dieu ! bannis de sa pensée » une image fatale ! Daigne extirper de son » sein une flamme coupable !..... La tem- » pête gronde et s'avance, la foudre va » sillonner les nues, l'heure de la régéné- » ration sonne. Arbitre éternel, parle-lui !...

» purifie la coupe royale d'où doit découler » sur la Provence l'eau vive de la liberté ! » relève la tige des grands hommes ! et que » mon Edgar, repentant, au sein d'un » nouvel Israël, montre un nouveau David » à la terre ! »

Les magiques rayons des astres de la nuit éclairaient son visage expressif. Les vents agitaient le panache noir qui ombrageait son front. Son char fendait les airs, semblable au tourbillon qui enlevait Hénoch. Alamède écoutait, surpris, comme Moïse au buisson ardent; et les vagues lueurs du firmament, en harmonie avec les mystérieuses prières d'Ipsiboé, jetaient sur cette scène imposante une solennité fantasmagorique.

L'orphelin ose enfin parler : « — Je suis » moins coupable que vous ne pensez, dit- » il : apprenez que, par une cruelle fata- » lité, j'ai perdu, avant d'avoir pu le lire, » l'écrit où vous me révéliez le secret de » mon origine. J'ignore encore et qui je » suis et à quoi je suis appelé. Peut-être » qu'éclairé sur mes destins, je n'eusse

» point trompé votre attente : peut-être
» que sachant mon nom....

» — Se peut-il ! » interrompt la dame de Saint-Chrisogone, « le mystère de ta
» naissance ne t'est point encore révélé !...»

Elle porte ses mains à son front, et paraît méditer profondément...... Le char traversait alors les rues de la capitale; et les chevaux qui le traînaient, appartenant sans doute au duc de Roquemire, se dirigeaient, en redoublant de vitesse, vers le palais du templier.

« — O ma première protectrice ! » reprend le jouvencel suppliant, « de grâce
» rompez le silence ! nommez-moi ceux à
» qui je dois la vie ! »

Ipsiboé se lève brusquement; puis, debout sur son char, lui montrant le dôme éternel, et dans l'attitude inspirée d'une prêtresse de l'ancienne Gaule : « — Ala-
» mède ! » s'écrie-t-elle avec une force extraordinaire, « j'en atteste la sphère divine
» et les puissances invisibles qui m'entou-
» rent et qui m'écoutent ; tu es Edgar,

» fils de Fernand ; tu es le souverain légi-
» time de ces immortelles contrées, le der-
» nier enfant des Bozons, l'héritier des rois
» de Provence !

» — Qui ? moi ! » répond l'élève d'Éral.
« Moi, le fils de Fernand Bozon ! l'héritier
» des rois de Provence !.. Encore une ques-
» tion, et ma mère ?....

» — Ta mère !.... eh quoi ! tu le deman-
» des !... la voix du sang est donc muette !...
» ton cœur ne te dit point : « *la voilà !* »

Elle dit, lui ouvre ses bras avec amour, et Alamède s'y précipite. Mais, ô fatale étourderie ! l'imprudent, pour s'abandonner tout entier aux doux transports de la tendresse filiale, a jeté de côté les rênes du char qu'il conduit ; et en ce moment une torche allumée à l'angle d'une rue ayant épouvanté leurs fougueux coursiers, tous deux se cabrent et s'emportent.... Cruelle et déplorable aventure ! tandis qu'Ipsiboé serre son fils contre son sein, le char fuit comme enlevé par les vents ; et une de ses roues soudain montée sur un amas de

pierres, renverse en une épaisse couche de paille, au pied des degrés d'un portique, le couple qui se reconnaissait..... Hélas ! la scène dramatique avait trop noblement commencé pour une interruption aussi brusque et un si piteux dénouement.

LIVRE DIXIÈME.

Aux cris du jouvencel d'Aiguemar, les portes du palais de Roquemire, sous les murs duquel le char s'était renversé, s'ouvrent précipitamment. Une multitude de flambeaux éclairent la rue; les serviteurs du duc arrêtent les coursiers emportés; et le grand-maître, suivi de plusieurs chevaliers, s'élance vers Ipsiboé, que depuis plusieurs heures il attendait impatiemment.

Au milieu d'un cercle de torches, la puissance du marais revient à elle. Tombée sur un vaste amas de paille, elle n'a point été blessée, mais seulement étourdie de sa chute; et le désordre de ses vêtemens est la seule suite fâcheuse de son accident désastreux.

La mante qui lui servait de robe et qui sans attaches et sans ceinture l'enveloppait

comme un proconsul du peuple-roi, s'est entièrement séparée d'elle; sa cravate de fourrures s'est dénouée; sa coiffure à panache est disparue; et par une métamorphose rapide, la dame à la toge romaine et aux draperies majestueuses se relève soudainement en blanc corset, en jupe courte, telle qu'une laitière de hameau à ses occupations matinales.

Ses bras, ses épaules et sa gorge sont nus; quelques-uns des templiers qui l'entourent, et qui, par des vœux sacrés, se sont interdit toute pensée mondaine et sensuelle, d'abord avec un pieux respect, croient devoir détourner la tête.... puis, bien que dans le fond de leurs âmes ils rient peut-être du danger, ils se sont voilé le visage, comme le fit Agamemnon au sacrifice d'Iphigénie.

Mais tandis que l'embarras se peint sur les traits du duc et des autres graves assistans, Ipsiboé, ne faisant pas la moindre attention à son déshabiller leste et léger, ne paraît ni troublée ni confuse. N'ayant point retrouvé sa haute toque à plumes noires, elle tortille à la hâte, en turban, et parmi

ses cheveux qui tombent en désarroi de tous côtés, la banderole de soie pourpre qui flottait l'instant d'auparavant sur ses épaules. Ressaisissant sa longue mante, elle en noue une partie à l'entour de sa taille avec la bande de fourrures qui lui serrait le cou avant sa chute; en rejette l'autre partie au-dessus de sa tête en guise de capuchon; et la nymphe au cotillon court, incompréhensible protée, s'offre maintenant en vieux moine aux yeux des spectateurs ébahis.

Au vestibule du palais, une foule de membres de l'association secrète, prévenue à l'avance de son arrivée, est accourue à sa rencontre : là, présentant majestueusement une de ses mains au duc de Roquemire, de l'autre elle élève avec dignité la baguette jaune et symbolique qui semblait alternativement lui servir de fouet ou de sceptre; et ne s'occupant pas plus de sa catastrophe que d'un évènement arrivé depuis un quart de siècle, « — Illustres chevaliers! » dit-elle, « la constitution du royaume est-elle » signée? est-elle prête? »

Ces premiers mots d'Ipsiboé, cette pompeuse question, étaient peu en rapport sans doute avec les lieux et la circonstance; mais l'exaltée des lacs sauvages, soit sur la paille ou sous l'hermine, hors de saison ou à propos, et soit debout, soit renversée, avait toujours devant les yeux la grande idole de sa vie.

Une réponse affirmative a confirmé ses espérances. — « Nobles seigneurs! » continue-t-elle, « la couronne de l'usurpation » sera brisée cette nuit même.

» — Notre char est en mille pièces, » interrompt l'élève d'Eral.

« — Je viens vous annoncer, » poursuit-elle, « les plus favorables nouvelles : avant » le retour de l'aurore, le trône des Ray- » monds tombera.

» — En ce cas, c'est la nuit des chutes, » reprend Alamède à voix basse.

Entré dans la salle des conférences, « — Princesse, » dit le grand-maître des templiers avec un empressement inquiet, « vous offrirai-je quelque liqueur fortifiante ?

» Un instant de repos ne vous serait-il point
» nécessaire? Ne vous seriez-vous point
» blessée?

» — Moi! » répond Ipsiboé portant sur le duc un regard mécontent, « je ne suis
» blessée que de vos craintes puériles et de
» vos offres déplacées. S'agit-il en ce mo-
» ment décisif de s'occuper de la course
» plus ou moins rapide de vos chevaux
» d'une descente de char plus ou moins
» précipitée, d'une manière plus ou moins
» commode d'arriver au but d'un voyage!...
» Toute considération personnelle doit s'é-
» vanouir devant l'intérêt général. Il ne
» doit plus être pour nous qu'une pensée :
» *rendre à la liberté la Provence*, *et cou-*
» *ronner son roi légitime.* »

» Chevaliers! » poursuit-elle avec énergie : « apprenez qu'avant une heure le comte
» de Toulouse, arrivant à marches forcées,
» sera aux portes de la capitale. Guillaume
» de Forcalquier, qui n'avait fui devant
» les troupes de l'usurpatrice que pour les
» attirer en un piége, vient de remporter

» sur elles une victoire complète. L'armée
» de Zénaïre est détruite, et son diadème
» est à nous.

» Duc de Roquemire ! le guerrier qui com-
» mande dans Aix à la porte du nord, est
» un membre des *invisibles*, et l'un de nos
» agens les plus dévoués. Qu'il soit à l'in-
» stant prévenu de l'arrivée des Toulou-
» sains !... Aux armes, braves paladins ! ..
» que les uns s'emparent du palais ! que les
» autres volent au-devant des alliés ! et que
» cette nuit mémorable immortalise la Pro-
» vence ! »

Elle dit : son capuchon, rejeté en arrière, laisse voir, à la lueur des flambeaux, son visage rayonnant d'espérance. Son courage est celui des héros ; et son mâle discours, prononcé d'un ton d'autorité souveraine, a porté l'enthousiasme dans tous les cœurs.

Les chefs de la société secrète obéissent à son ordre : ils vont courir aux armes, Ipsiboé les arrête, et saisissant la main d'Alamède : « — Illustres preux ! un mot en-
» core !.... Voilà votre prince et mon fils !
» voilà ce jeune comte Edgar qu'appellent

» nos provinces esclaves!... Fasciné par
» l'invincible magie de la beauté, égaré par
» le philtre passager des amours, il a pu
» quelques momens tromper votre attente
» et la mienne, en tombant aux pieds d'une
» sirène ennemie; mais alors, étant un
» mystère à lui-même, il ignorait son nom,
» ses destins, ses devoirs; et ce qui lui eût
» paru un crime comme fils des fameux Bo-
» zons, ne pouvait le lui sembler tel comme
» orphelin obscur d'un hameau.

» Il s'est entièrement justifié à mes yeux.
» Sa mère a dû lui pardonner! Oubliez donc
» aussi ses erreurs, et ne songez plus qu'à
» ses droits. Au palais où règne l'ingrate
» Zénaïre, qu'il a sauvée à Sainte-Richilde,
» sachez que cette nuit il a été condamné
» à mort....., et qu'en son âme courroucée,
» la soif d'une juste vengeance doit avoir
» remplacé l'amour.

» Chevaliers! portez-lui des armes, et
» qu'il vous guide au champ d'honneur! »

Elle dit : ses commandemens sont ponctuellement exécutés. Une partie des guerriers a quitté la salle. Chacun d'eux se rend

au poste qui lui est assigné; et la dame de Saint-Chrisogone, dont les paroles coulaient comme l'huile perpétuelle de la cruche du prophète (1), reprend avec une nouvelle force :

« — Noble Provence! royaume des Bo-
» zons! tu vas secouer enfin le joug d'un
» despotisme sans vigueur. Bientôt va dis-
» paraître avec la fille de Raymond ce gou-
» vernement à face changeante, à vue
» courte, à marche rampante, à pensée rase,
» qui, se méfiant sans cesse des serviteurs
» de la grande dynastie, regarde comme
» séditieux tout souvenir d'antique gloire,
» toute exaltation des cœurs libres, tout
» essor d'esprit élevé, tout enthousiasme
» de génie. Oui! demain même sera anéanti
» ce gouvernement à conceptions rétrécies,
» à routes sinueuses, à lumières occultes,
» qui se croit étendu, et qui n'est pour
» ainsi dire qu'aplati. »

---

(1) Elie chez la veuve de Sarepta, *Livre des Rois*, ch. XVI.

A ce dernier mot, à cette dernière image, Alamède, bien que l'âme triste et serrée, n'a pu retenir un sourire; et, grâce à l'épithète *aplati,* la brillante sortie d'Ipsiboé contre Zénaïre, ne lui présentant plus qu'une phrase facétieuse, a manqué sur lui son effet.

Le jouvencel attendait impatiemment la fin de ces mouvemens oratoires, comme certains estomacs affamés la conclusion d'une séance législative quand sonne l'heure du repas; mais la dame de Saint-Chrisogone était en verve, et semblait, grosse de pensées, avoir retiré de sa chute une véhémence virile, à l'exemple du roi Antée, qui, dans ses luttes contre Hercule, ne se montrait jamais plus fort que lorsqu'il était renversé.

« — Duc, » continue Ipsiboé, « en vos
» mains est le pacte sacré qui doit lier le
» prince au peuple. Songez qu'il faut, avant
» trois jours, que par vous il soit promul-
» gué.

» Quant à moi, ma tâche n'est point ter-
» minée. Je n'aspire point seulement à ré-

» tablir en Provence la monarchie légitime,
» mais encore à en extirper l'effroyable hé-
» térodoxie. La secte des manichéens étend
» de plus en plus ses racines sur notre sol
» qu'elle empoisonne. L'infâme Pierre de
» Bruys voit s'augmenter chaque jour le
» nombre de ses prosélytes. Il faut frapper
» un coup terrible, et j'en suis chargée par
» le ciel.

» Cette nuit, Bruys et ses principaux
» sectaires se rassemblent non loin de la
» grotte de Sainte-Richilde, au monastère
» inhabité qui porte le nom d'*Ingolza*. Ce
» bâtiment extraordinaire, à tourelles et à
» fossés, construit en bois et délabré, est le
» repaire de ces monstres, qui, dévoués
» aux Bérengers, sont actifs, nombreux et
» puissans. Je m'y rendrai dans quelques
» heures avec vingt de nos chevaliers. Les
» chefs impies faits prisonniers, leurs soldats
» seront peu à craindre; pendant que vous
» et les Toulousains vous foudroierez l'usur-
» pation, j'exterminerai l'hérésie. »

Deux servans d'armes du grand-maître
ont interrompu l'entretien. Ils portent au

comte Edgar une magnifique armure. Sous les murailles du palais, le fils des rois est attendu par les preux armés pour sa cause.

« — Va, noble descendant des grands » hommes ! » s'écrie la dame du marais, « le » trône et la gloire t'appellent. »

Conspirateur malgré lui, chef à contre-cœur, et souverain improvisé, le jouvencel d'Aiguemar suit machinalement les guerriers qui l'entraînent aux combats. Monté sur un destrier superbe, vêtu d'armes étincelantes, et le casque orné d'un panache, il écoute à peine les preux qui, l'ayant placé à leur tête, l'ont assailli de leurs hommages, l'obsèdent de leurs flatteries, le fatiguent de leurs respects.

Tout occupé de Zénaïre, et peu fier de son nouveau rang, il ne sait s'il doit souhaiter de vaincre ou d'être vaincu. Lancé à l'improviste et sans l'avoir désiré, au faîte périlleux du pouvoir, en une carrière à tempêtes, en une sphère à hauts désastres, il regarde avec la même épouvante et le présent et l'avenir, et les revers et le triomphe.

Alamède et les *invisibles* passaient près de la cathédrale, lorsqu'un cavalier accourt vers eux à toute bride; il porte une nouvelle importante. Le comte de Toulouse et ses guerriers viennent d'arriver devant Aix. La porte du nord leur a été livrée, ils sont maîtres de la capitale.

Soudain la trompette et les clairons retentissent. Quelques postes ont pris les armes et combattent les Toulousains. La ville est réveillée aux cris de guerre et de trahison. Les soldats alliés se répandent sur les places et les carrefours en poursuivant leurs ennemis. Les habitans épouvantés se barricadent dans leurs maisons. Le désordre et la confusion sont au palais. Les conjurés triomphent; et, la main armée de torches, ils parcourent les rues terrifiées en vomissant contre le pouvoir s'écroulant les imprécations de la haine. Le fer brille, le tocsin sonne; enfin les ténèbres éclairées ne présentent de toutes parts que les scènes de la terreur, le triomphe de la perfidie, et le spectacle des vengeances.

« — En quels lieux est la reine? » dit Alamède au messager des rebelles.

» — A Moralin, lui répond-il. Elle n'est » point captive encore; mais un escadron » de nos braves s'est dirigé vers son château » pour se saisir de sa personne.

» — Et ses jours seront-ils respectés?

» — L'ordre du duc de Roquemire est » qu'elle soit conduite en une abbaye, pour » y servir d'otage aux vainqueurs. Il a été » défendu d'attenter à sa vie; mais si le » peu de guerriers qui l'entourent osent im- » prudemment la défendre, il est à craindre » qu'au milieu de la nuit et du désordre » d'un combat, elle ne soit frappée elle- » même d'un coup mortel. »

Quelles paroles pour Alamède! Tout son corps en a tressailli..... et dans le secret de son cœur une résolution soudaine est prise.

Tandis que le tumulte redouble, que les factieux et leurs alliés, s'emparant de toute la ville, débouchent par toutes ses issues; tandis que, donnés par divers chefs, des ordres mal compris et mal exécutés se re-

poussent et se contredisent; tandis que déjà la discorde, s'élevant au milieu des rangs vainqueurs, y brandit sa torche infernale, l'héritier de Fernand Bozon s'est dérobé à tous les yeux le long d'une rue écartée; et, seul, parvient à s'échapper par une des portes de la ville.

Il prend la route de Moralin; il presse de l'éperon les flancs de son coursier; il franchit un espace immense avec la vitesse effrayante d'un ouragan. Il a rejoint et dépassé sans en avoir été vu, l'escadron fatal envoyé contre la reine : il est aux grilles du château; et son malheureux destrier, haletant, les naseaux ouverts et les flancs convulsivement agités, n'a plus que peu d'instans à vivre.

La nouvelle de la prise d'Aix vient d'arriver à Moralin. Un courrier de la capitale y a annoncé que les *invisibles,* aidés par Alphonse Jourdain, allaient y proclamer roi un comte Edgar, fils des Bozons; et la consternation règne au château.

Les principaux officiers de la cour tiennent conseil. Zénaïre, au fond de ses ap-

partemens, attend la décision de ses preux; l'alarme générale a dispersé ses serviteurs; et Alamède, parvenu jusqu'à elle, la trouve seule, agenouillée, implorant l'Arbitre suprême.

« — Princesse, fuyez! s'écrie-t-il; quit-
» tez ce funeste séjour! toute résistance y
» serait vaine et compromettrait votre vie.
» Ce château n'est point fortifié, et votre
» garde est peu nombreuse. Fuyez! vos en-
» nemis s'avancent; en quelque fort inac-
» cessible dérobez-vous à leurs fureurs.

» — Avertissez le conseil! » répond la reine éperdue; « réunissez quelques soldats!
» guidez vous-même notre fuite!

» — O ciel! il est déjà trop tard », crie Alamède au désespoir.

Par les fenêtres de la salle, il vient d'apercevoir aux grilles du château, qu'éclairait un brillant fanal, l'escadron armé des rebelles.

Dieu! quelles horribles clameurs!... Déjà dans les cours d'honneur et sous le vestibule, les glaives ennemis se croisent; le cli-

quetis des armes se mêle aux cris des femmes épouvantées fuyant aux hasard; les gémissemens des soldats blessés se joignent aux menaces des soldats vainqueurs; le sang inonde les portiques..... et les *invisibles* triomphent.

Selon l'usage en pareil cas, les dignitaires du royaume, que divers avis partageaient, s'invectivaient à l'assemblée, pour mieux se préparer aux combats. Ils débattaient un plan de résistance, tandis qu'on abattait les portes du château. Au lieu de faire la défense des braves, ils faisaient la guerre... des phrases; plusieurs péroraisons savantes avaient vaincu... plusieurs opinions, lorsque l'argument de l'épée vint clore la discussion. Il ne put jamais être su qui d'entre eux en cette séance avait remporté la palme... de l'éloquence. Toutes les langues oratoires au point du jour étaient muettes.

Mais pendant l'affreuse bataille, l'auguste fille de Raymond avait retrouvé son courage. S'emparant à la hâte de ses pier-

reries les plus précieuses, elle sort du château par des passages inconnus; se glisse à la faveur des ombres, sous les bosquets touffus des jardins; et parvient, suivie d'Alamède, à la porte ouverte du parc, conduisant à Sainte-Richilde.

Ils s'enfoncent précipitamment dans l'épaisseur de la forêt; ils sont sans guide et sans secours. Exposés aux plus grands périls, ils n'ont que peu à espérer, et tout est à craindre pour eux. Pourquoi donc les souffrances et la douleur ne viennent-ils point les accabler ?... Pourquoi ne succombent-ils pas à la terreur, à la fatigue?... Ah! c'est qu'un enchanteur invisible avec le jeune couple est en tiers; il couvre de ses voiles magiques les perspectives douloureuses; comme les conduisant à son temple, il étend un sceptre de fleurs sur les épines de la route; à leur âme il prête des forces; en leur sein il porte ses flammes; il éclaire l'ombre des nuits; il colore les infortunes; il charme les tourmens eux-mêmes; et cet enchanteur... est l'amour.

Après une marche de plusieurs heures, Zénaïre, appuyée sur Alamède, ralentit ses pas fatigués. L'aube du matin allait poindre. Frappée par le sort, et proscrite, elle lève les yeux sur l'unique défenseur qui lui reste, son seul espoir, sa seule force, et peut-être son seul ami. Leurs regards se rencontrent; elle soupire.... Ah! ce n'est point le trône qu'elle perd, ni les grandeurs qu'elle abandonne, qui sur la plage solitaire sont venus faire battre son cœur.... Non: sans oser se l'avouer, Zénaïre, trahie par la fortune, se sent heureuse, en ce moment, d'une chute qui, pour ainsi dire, la jette délaissée et sans sceptre entre les bras de son amant..

Sa bouche ne lui parle point; mais l'expression de son visage a prononcé plus que des mots. Ils étaient seuls, l'air était pur et balsamique; les brises de la nuit soupiraient doucement autour d'eux; nulle dignité souveraine ne leur défendait en ces lieux les doux aveux du sentiment; aucun cérémonial glacé ne les enlaçait de ses chaînes; nul témoin perfide et jaloux n'im-

posait la feinte à l'orgueil ; entre eux, les tourmens, les hasards, les privations et les fatigues, tout était devenu commun ; tout les rapprochait l'un de l'autre ; et les douces ombres de la forêt, les tendres harmonies de la nature, les solitudes de la nuit et de l'amour, remplissaient l'âme des amans de leurs voluptés ineffables.

« — Reposez-vous quelques momens, » dit Alamède à Zénaïre, « nous sommes » échappés aux dangers.

» — Les dangers ! » répète la reine avec un mouvement d'effroi, et comme sortant d'un long rêve.

Puis avec calme, et souriant : « — Ala- » mède ! à quoi donc pensais-je ?... je les » avais presque oubliés. »

Elle s'assied au pied d'un orme, sur une pierre que recouvre un tapis de mousse et de pampres de lierre. Son sein est oppressé ; ses membres sont tremblans ; et contre l'arbre protecteur elle penche sa tête abattue.

O vanité de la grandeur ! hier encore la belle et puissante Zénaïre s'offrait aux re-

gards de son peuple, environnée du faste de la souveraineté, des pompes de la magnificence....; et aujourd'hui tombée du trône, errante de nuit dans les bois, sans autorité, sans royaume, elle n'a pour abri... qu'un arbre : ô dérisions de la fortune!

« — Princesse! » s'écrie Alamède, « de » grâce reprenez courage! ne désespérez » point du destin, et ne vous laissez point » abattre par un revers momentané; vous » semblez avoir tout perdu, mais...

» — Tout perdu! » interrompt la reine d'un accent plein de tendresse, « Alamède, » n'êtes-vous pas là!

» — O Zénaïre, » répond-il, « si le sou» venir des grandeurs pouvait s'effacer de » votre âme, si l'amour le plus tendre pou» vait suffire à votre cœur, ah! loin de ces » palais splendides où le sentiment repoussé » n'a plus de rayons pour la vie, sur le sol » même de l'exil, vous trouveriez le vrai » bonheur. »

Hélas! le langage brûlant de la passion dans la bouche de celui qu'elle croit un simple écuyer, ne peut encore être toléré

par l'altière fille de Raymond ; mais, tout en l'offensant, il la charme : « — Sortons » de ces bois solitaires, » dit-elle d'une voix émue : « j'ai déjà fui bien des dangers ; » mais les plus grands pour moi sont ici. »

Par l'effort qu'elle a fait pour se relever, elle a brisé une chaîne de cheveux suspendue à son cou. Un médaillon aussitôt s'échappe de son sein, et roule à ses pieds sur la bruyère.... O surprise! Alamède a reconnu le reliquaire précieux dont il avait déploré la perte.

« — Zénaïre! » s'écrie-t-il avec un enthousiasme passionné, « ne résistez plus à » vous-même : nous ne sommes plus au » salon des rois où l'orgueil seul est écouté, » sous ces abris silencieux la nature seule » commande. Que votre cœur me parle enfin! Dites : *Alamède, je t'aime ;* qu'une » fois j'entende ces mots, et qu'à l'ivresse » du bonheur j'aie la puissance de survivre !... Amour! auprès de Zénaïre un » instant de tes joies divines! et, quelles » que soient ses délices futures, le ciel n'aura » plus rien à m'offrir.

« — C'est assez!...., c'est trop !..., laissez-
» moi!.... » dit la princesse hors d'elle-
même : « cruel! pour que vous m'enten-
» diez, est-il donc besoin que je parle! »

Quelle plume trempée de flammes peindrait les transports d'Alamède!... « — Ah!
» pourquoi ces aveux funestes! » reprend
la fille de Raymond. « Pourquoi ce délire
» trompeur! les destins nous ont séparés,
» le bonheur nous est interdit, je ne puis
» jamais être à vous. Née sous la pourpre
» souveraine....

» — Et vous dites que vous aimez! » interrompt-il avec amertume. « Ah! com-
» parez mon cœur au vôtre, l'amour vous
» est encore inconnu. Vous, comme une
» barrière entre nous, vous placez constam-
» ment votre rang, vos devoirs et votre
» naissance; moi, naissance, rang et de-
» voirs, pour vous ici j'oubliais tout..... Je
» vous ai tout sacrifié.

» — Que dites-vous! quel sacrifice? Ex-
» pliquez-vous!....

» — Non», répond le généreux prince,
« ce n'est ni l'heure ni le lieu. »

Mais les regards de Zénaïre se sont portés sur le reliquaire tombé à ses pieds. La chute en a brisé le ressort inconnu. Le médaillon est entr'ouvert, et c'est un portrait qu'il renferme. Elle se baisse, le saisit ; ô découverte inattendue!...... elle aperçoit, peinte sur émail, la figure connue du monarque jadis détrôné par son père, du malheureux Fernand Bozon....... Autour du portrait sont ces mots : « *A mon fils Edgar* » *Alamède, légitime roi de Provence.* »

« — Grand Dieu ! se peut-il!.... » dit la reine. « Vous le descendant des Bozons!.... » Eh quoi ! c'est vous qu'en ce moment, » sous les murs de la capitale, on proclame » roi de Provence !

» — Et c'est moi, peu fier de mon nom », poursuit tristement Alamède, « qui, ne » songeant nullement au sceptre, ne voyais » que vous sur la terre, et préférais ce bois » sauvage à tous les palais souverains !....

« — Qu'ai-je appris!.... » s'écrie la princesse, « et par un dévouement héroïque, » rejetant le trône et la gloire pour partager » mes infortunes, vous me cachiez vos

» grands destins !.... O délicatesse inouïe !
» ô magnanimité sans exemple !.... »

Sa tête tombe entre ses mains, des larmes inondent ses joues, et sa respiration est coupée.

« — Noble Edgar ! vous aviez raison : je
» n'ai point su aimer comme vous.... Est-
» il un chef, est-il un prince qui mérite
» mieux la couronne !.... Alamède, aban-
» donnez-moi !.... Zénaïre plus que jamais
» se trouve encore loin de vous, son cœur
» n'est pas digne du vôtre.

» — O ma bien-aimée ! » répond - il,
« quels mots avez-vous prononcés !... Lors-
» qu'il ne me croyait encore qu'un orphe-
» lin obscur et sans nom, votre cœur se
» donnait à moi.... Qui de nous a le plus
» de droits à la reconnaissance de l'autre !
» Ah ! je puis tout abandonner, richesse,
» gloire, diadèmes, tout ici bas..... hors
» Zénaïre. »

Le galop de plusieurs coursiers s'est fait entendre ; Alamède saisit la main de la reine, et l'entraîne à travers les bois loin

de tout chemin fréquenté. C'est vers le château fortifié de Monterolles qu'elle voudrait se diriger, elle s'y croirait en sûreté; le vieux baron n'existe plus, et Hugues lui est dévoué. Mais pourra-t-elle y arriver?... et comment en trouver la route?....

L'aurore, humide de rosée, va reparaître. Elle jette, de son char doré, sur la nature s'éveillant, et sa lumière et ses parfums. Dissipant les sombres nuages, elle sourit à l'univers, comme si l'univers, ne lui présentant que de joyeux spectacles, n'avaient ni larmes ni tombeaux.

Les deux amans ont atteint la lisière de la forêt. Une vallée déserte est à droite; et sur une hauteur, à gauche, est un bâtiment isolé vers lequel ils portent leurs pas. Alamède, par son courage et sa gaîté, soutient et ranime les forces de sa compagne : « — Là, » dit-il en lui montrant l'édifice abandonné, « là, nous trouverons » un abri; point de sceptre, mais la liberté; » point de lambris dorés, mais l'amour. » Vous ne sauriez y être seule : trois per-

sonnes vous y conduisent; Alamède, enfant du hameau; le comte Edgar, fils du mystère; et Bozon, héritier d'un trône. Ah! que ne pensez-vous comme moi! Pour nous, désormais, plus de joug! plus de chaînes! plus de fardeaux!.... Quel gain qu'une couronne perdue! »

Ils arrivent au bâtiment solitaire qu'environne un large fossé plein d'une eau stagnante et bourbeuse; son vieux pont-levis est baissé; et l'orfraie aux lugubres cris en paraît l'unique habitant.

« — La singulière demeure! » dit le prince. « Cette énorme tour en bois qui » s'élève sur cet amas de pierres antiques, » est une construction moderne. Quelle » sauvage et bizarre idée a placé là cet édi» fice!

» — C'est un monastère détruit, » répond Zénaïre. « Cette tour, dit-on, fut » bâtie par une colonie de religieux avec » les arbres de la forêt, et sur l'emplace» ment d'un vieux fort; mais j'en ai oublié » le nom. »

Si le nom eût été prononcé, avec quel empressement Alamède eût fui! Ce séjour funeste était un des lieux de réunion des manichéens. C'était le couvent d'Ingolza, que, cette nuit même et devant lui, la dame de Saint-Chrisogone avait menacé de ses foudres.

La princesse succombe à la fatigue, et le froid du matin l'a saisie. Du repos et surtout un abri sont de nécessité pressante pour lui redonner quelques forces. Les amans ont franchi le pont-levis, ils ont pénétré dans la cour; un silence profond y règne, et l'enceinte est inhabitée.

Entrés sous la tour, ils traversent de grandes pièces basses et démeublées, sans y rencontrer aucun siége. Les chambres qu'ils parcourent sont désertes; ils continuent leurs recherches, et découvrent une petite salle écartée où sont restés plusieurs fauteuils. Zénaïre enfin s'est assise.

Cherchant, par des images plaisantes, à distraire sa noble compagne; « — Quelle » aventureuse habitation! s'écrie Alamède,

» et quels étranges pélerins! Que trouve-
» t-on de mieux dans les légendes? Un
» roi s'échappant du dais souverain pour
» courir les champs et les bois avec la reine
» qu'il détrône.....; la nuit, un vieux fort,
» des ruines;..... il ne me manque sur ces
» plages qu'un dragon ailé à combattre et
» qu'un géant félon à pourfendre.... »

Des voix bruyantes et confuses ont interrompu son discours. Une troupe inconnue s'avance à pas précipités; l'écho des ruines a répété le cri rauque du chef qui la commande; et l'ancien cloître d'Ingolza est entouré d'hommes armés.

Le courageux Alamède a repris la main de la reine; et, par un passage tournant qu'il vient d'apercevoir, il espère encore échapper à la cohorte inattendue. En un réduit obscur et étroit, au pied d'un escalier dérobé, le malheureux couple se réfugie; et là, pouvant porter leurs regards par les fentes d'une légère cloison, sur la grande salle d'entrée, ils sont témoins inaperçus du plus horrible des spectacles.

Pierre de Bruys et ses disciples remplissent l'enceinte spacieuse. Ils sont couverts d'acier et de fer; mais une robe monastique cache leur cuirasse et leur glaive. Ils portent une longue barbe, et leurs visages sont féroces.

Ils se débarrassent d'une partie de leurs armures. Ils forment un cercle autour de la salle; et la secte manichéenne commence à procéder avec ordre à ses cérémonies sacriléges.

Une sorte de bûcher est dressé par les impies, au milieu de la salle. Ils portent à l'entour des statues de saints, des vases sacrés, des crucifix, des hosties consacrées, des châsses, des reliques, des madones, et l'effigie du Saint-Pontife.

L'infâme sacrifice commence... La flamme s'allume et s'élève; un chant horrible l'accompagne; et, comme les filles de Pélias, qui parricides et sanglantes, jetaient dans leur chaudière magique les membres palpitans de leur père, les sectateurs de Bruys, hideusement agenouillés devant l'holocauste in-

fernal, y précipitent leur salut et s'ouvrent l'abîme éternel (1).

Mais quel cri d'alarme est jeté! quel inconcevable tumulte! quelle scène d'horreur et de confusion!..... Les profanateurs épouvantés, poussant tout à coup d'affreux hurlemens, se sont ressaisis de leurs armes. Un sifflement aigu fend les airs; une fumée épaisse emplit la salle; un craquement général ébranle l'édifice. Les manichéens égarés, et comme frappés d'anathème par le Dieu qu'ils osaient braver, se choquent, se poussent, se renversent; et, fuyant le bûcher maudit, semblent des larves homicides que d'invisibles furies poursuivent.

Quelle puissance vengeresse avait donc tonné sur ces monstres? La dame de Saint-Chrisogone. Parvenue avec vingt guerriers au monastère d'Ingolza, elle en avait trouvé

---

(1) *Voyez*, sur leurs cérémonies sacriléges *Vit. sanct. Bern.*, l. III. *Petr. Vols. in. petr. br. bibl. Clun.*, p. 188.

le pont relevé, et n'avait pu joindre Bruys. Forcée de différer l'attaque, elle s'était cachée dans un bois voisin, puis avait donné l'ordre à l'un de ses soldats les plus dévoués de passer le fossé à la nage, et d'aller mettre le feu au repaire impur de la secte.

A cette intention, par ses soins, et à l'insu des manichéens, depuis long-temps des matières combustibles avaient été portées autour du bâtiment sacrilége. En un instant, la tour s'embrase; l'éclat de l'aurore s'efface devant les colonnes noires qui obscurcissent les cieux; et les brigands, du milieu des flammes incendiaires, s'élancent vers leurs ennemis.

Mais entre eux toute communication est coupée; le pont-levis étant en feu, la sortie du fort est fermée..... Alors, sous une pluie de flèches, les assiégés se précipitent dans les fossés, essaient de les traverser; et au dehors comme au dedans ils ne rencontrent que la mort.

Durant l'effroyable massacre, la fanatique Ipsiboé, près des remparts extérieurs,

debout contre un poteau appuyée, implorait le Dieu des chrétiens. Seule en vue sur une éminence, la main levée en chef suprême, d'un air de triomphe sauvage, elle semblait venger le ciel, dicter ses ordres à la terre, et commander à l'incendie.

Tout à coup on la voit chanceler... Un mouvement convulsif a désordonné ses traits. Ses dents se choquent, ses bras se tordent, ses cheveux se dressent; et un cri tel que la nature humaine n'en peut faire entendre ici-bas qu'une seule fois dans les siècles, un cri de désespoir, tel que jamais peut-être n'en ont poussé ni les cavernes de la mort, ni les gouffres de la damnation, un cri hors de toute expression et de toute image, s'échappe de son sein.

Au sommet de la tour brûlante, et dans un tourbillon de flammes, son fils vient de lui apparaître tenant en ses bras la reine Zénaïre expirante.... Soudain avec le fracas du tonnerre, une partie de l'édifice s'écroule..... Un nuage épais l'enveloppe..... La tour, la princesse, Alamède, tout a

disparu; et la dame de Saint-Chrisogone, plus foudroyée que ses victimes, n'a plus, près du poteau fatal, que l'apparence de la vie.

LIVRE ONZIÈME.

Au moment où les manichéens, sortis du couvent embrasé, tombaient sous le fer ennemi, Alamède, ignorant la véritable cause du tumulte, montait l'escalier de la tour, et la reine le devançait. Hélas! parvenus à la plate-forme, ils s'étaient vus à l'improviste entourés d'un cercle de feux.... et c'est alors qu'Ipsiboé les avait tous deux reconnus.

La moitié du bâtiment s'enfonce... Mais l'escalier que vient de gravir Alamède n'est point encore la proie des flammes; et à travers des colonnes de cendres et de fumée il le redescend à la hâte, entraînant sa noble compagne. Au pied des degrés de la tour, il découvre une porte et l'ouvre : en quel endroit se trouve-t-il? En une petite cour fermée, sans voie de salut, sans issue.

Quel supplice! quelle agonie!.... Retourner sur ses pas est impossible. Autour des malheureux amans tombent les murs et les charpentes. Sous les débris ardens de la tour ils vont périr tous deux, écrasés. Une pluie de cendres remplit l'air; une noire fumée les suffoque; et, cherchant à reprendre haleine parmi de brûlantes vapeurs, c'est la mort même qu'ils aspirent.

Les clartés incendiaires que reflète leur visage pâle sont du pourpre le plus éclatant; leurs yeux sont éblouis et hagards. Les vents étendent le désastre; et le rugissement des feux dévorateurs, l'écroulement des murs calcinés, les cris lointains d'une bataille sanglante, les tumultueuses horreurs d'un embrasement et d'un carnage, la furie des élémens secondant la rage des hommes, tout leur présente une image anticipée de la dissolution générale au jour des derniers jugemens.

Cependant, au milieu de la fatale cour, Alamède aperçoit un ancien puits que recouvre une voûte en briques; il s'en approche, y jette une pierre, et reconnaît

qu'il est à sec : ses murs délabrés par le temps ont comblé lentement et peu à peu la profondeur du bassin ; contre la muraille est encore attachée une poulie garnie de sa chaîne de fer : « — Nous sommes sau-» vés ! » s'écrie le prince. « Zénaïre ! en-» toure-moi de tes bras ; presse-toi forte-» ment sur mon sein : le divin protecteur » des malheureux ne nous abandonnera » point. »

Il dit : la fille de Raymond s'enlace autour de son amant, comme la vigne à l'ormeau fidèle ; et Alamède, saisissant la chaîne du puits, se laisse glisser doucement au fond de l'abîme sauveur.

Là, sur un amas de décombres, au milieu d'épaisses ténèbres, ils se sont assis épuisés. Bientôt la fraîcheur humide du terrain leur a rendu toutes leurs forces ; leur respiration n'est plus oppressée ; mais quelle affreuse position !......... Ils n'ont échappé à la mort que pour quelques instans peut-être ; ils sont sans secours, sans lumière, en une espèce de tombeau. N'importe ! ils se parlent, ils s'entendent ; leurs

cœurs battent l'un près de l'autre.... Il est encore des joies pour eux.

Doux enchantement de la jeunesse! magique pouvoir de l'amour!.... Leur ténébreux refuge, ses insectes venimeux, ses exhalaisons glaciales, rien n'a d'horreurs et tout s'oublie. Plus d'effroi pour elle, il est là ;... pour lui plus d'angoisses, elle vit.

L'amour croît dans les infortunes, il s'exalte avec les revers. Zénaïre laisse tomber quelques larmes sur le sein d'Alamède; mais ce ne sont ni celles de la faiblesse, ni celles de la douleur : ce sont les pleurs du sentiment, les pleurs de la reconnaissance. Elle voudrait souffrir plus encore pour lui devoir encore davantage. Tous deux, fiers de leurs maux présens, se trouvent heureux au gouffre obscur qui, devenu pour eux l'univers, met à l'épreuve leur tendresse, les isole de tous les humains, et permet enfin à leurs cœurs toutes les effusions de l'amour.

Plusieurs heures se sont écoulées. L'in-

cendie est éteint. Le couvent d'Ingolza, rasé par les flammes, n'est plus que débris et charbons; Alamède commence à chercher les moyens de sortir de son noir asile. Les murs dégradés lui présentent irrégulièrement des degrés à pic sur lesquels il appuie ses pieds, tandis que cramponnant ses mains à la chaîne de fer, il s'élève péniblement.... Son courage, sa vigueur et son adresse triomphent des difficultés. Il parvient, grâce à son infatigable persévérance, à monter de pierre en pierre jusqu'à la poulie protectrice; et, après des efforts inouïs, il s'élance enfin hors du puits.

Aussitôt, à l'aide de son mouchoir et de quelques vêtemens qu'il déchire, il attache à l'un des bouts de sa chaîne, et en forme de siége, une planche à demi brûlée; puis le descend à sa compagne..... Zénaïre s'y est placée, Alamède retire la chaîne; et le couple sauvé, revoyant avec transport la lumière des cieux, respire avec délices l'air pur de la liberté (1).

(1) Un semblable évènement eut lieu à Tarra-

Ils tombent à genoux, et remercient l'Eternel de leur délivrance; leurs cœurs dilatés par la tendresse et la reconnaissance sont entièrement à la piété; toute âme tendre et dévouée tient du ciel, bien que sur la terre. L'amour noble et pur ici-bas est une étincelle égarée, tombée du foyer immortel : toujours il tend à remonter vers la région attractive, où ses ardeurs sanctifiées formeront l'éternelle vie.

Bien des maux et bien des dangers menacent encore les amans; mais pour la première fois ils sont libres; ils oublient leurs

---

gone, lors du dernier sac de cette ville par les Français en 1811. Deux amans nouvellement mariés, au moment du dernier assaut, descendirent dans un puits à sec, placé en une petite cour carrée entourée de bâtimens. Bientôt les vainqueurs entrèrent dans leur maison, la pillèrent et y mirent le feu. Tous les bâtimens furent brûlés; et les deux époux restèrent trois jours entiers au fond de leur obscur abîme. L'auteur les vit après leur délivrance et visita le puits sauveur. Il en donne ici l'exacte description, et relate le fait principal tel qu'il se passa.

premiers destins. Toutes leurs chaînes sont brisées; ils commencent une vie nouvelle; et, vue au miroir fantastique de la jeunesse et du sentiment, la route de l'exil, parée de fleurs et de guirlandes, leur semble l'avenue des félicités.

Après leur prière ils se relèvent... Hélas! un funeste spectacle attriste aussitôt leurs regards. Le disque pâle du soleil, que recouvre une nuée pluvieuse, lance sa lumière incertaine sur le théâtre de l'incendie; la destruction les environne; du milieu des monceaux de cendres qui couvrent le sol d'Ingolza s'élèvent çà et là des touffes de flammes que le vent fait tourbillonner, et qui, bouches infernales, paraissent vomir encore les anathèmes sur la montagne réprouvée.

Ils franchissent avec peine les ruines fumantes de la tour, et parviennent aux remparts déserts du couvent. Là sont entassés des cadavres; là, autour du plateau brûlant, l'eau morte des anciens fossés est comme la ceinture sanglante du rocher des

désolations. Le souffle orageux des autans agite cette onde odieuse; et, soulevant le vêtement des soldats expirés, rend en quelque sorte à l'immobilité du trépas les convulsions de l'agonie.

Le vieux pont-levis n'existe plus, mais un autre l'a remplacé. Plusieurs manichéens, pendant le combat, avaient jeté de longues pièces de bois en travers des fossés...... et par là, s'échappant du cloître, Bruys et quelques-uns des siens s'étaient soustraits à leurs vainqueurs et au massacre général.

Sur ce même pont secourable le prince a fait passer Zénaïre; ils ont fui la plage des crimes; devant eux, à peu de distance, est une nature riante; ils sont comme sortis du chaos. Joyeux, se tenant par la main, ils redescendent aux vallons; et, sous leurs ombrages fleuris, ils croient, semblables aux premiers époux, entrer en libre jouissance des premiers jardins de la terre.

Au bout d'une verte prairie, ils découvrent un toit rustique; un vieillard leur

ouvre sa porte : et, sous la cabane indigente, du pain, du lait et des fruits n'ont pu leur être refusés.

Au fond de la hutte isolée est un misérable grabat, sur lequel une femme infirme et octogénaire est étendue douloureusement : ses yeux éteints par les années n'aperçoivent plus aucun objet ; son esprit n'a plus de pensées ; et son occupation machinale est de rouler entre ses doigts, en prononçant quelque oraison, les nombreux grains de son rosaire. Leur contact a pour elle un charme, et ce charme est consolateur. Le seul sentiment qui lui reste est l'instinct de la piété.

Son époux, non moins âgé qu'elle, est son unique soutien ; il passe sa vie auprès de son lit à lui prodiguer des secours dont elle ne sent plus le prix, et n'a pour toute récompense de ses généreux soins qu'une voix intérieure qui le remercie en quelque sorte pour l'ancienne amie de son cœur.

Ce Philémon avait un fils ; mais, appelé sous les drapeaux de son seigneur, il avait quitté ses parens et ne devait plus les re-

voir... Hélas ! le père inconsolable pleure nuit et jour son absence sous la chaumière abandonnée.

Les amans ont fait don au vieillard de plusieurs pièces d'or ; sans lui apprendre leurs vrais noms, ils lui ont raconté le grand évènement d'Ingolza, et le moyen miraculeux qui les avait tous deux sauvés ; puis avant la chute du jour, ils sortent, calmes et sereins, de la demeure hospitalière.

« — Cette contrée vous est connue, » demande Alamède à son hôte ; « de quel » côté est Monterolles ?

» — Vous traverserez la vallée par le » chemin de l'orient ; mais il vous faut » un jour de marche pour arriver à ce châ- » teau.

» — Et sur la route, cette nuit, où pour- » rions-nous trouver un asile ?

» — Au fort du sire de Sabran.

» — Est-ce un loyal et généreux châte- » lain ?

» — Il est jeune, vaillant et brave. Il » s'est illustré par des faits d'armes glo-

» rieux et des *emprises* aventureuses; mais » par ses ardeurs amoureuses et ses pas» sions effrénées, il déshonore un nom cé» lèbre. Les jeunes filles du canton qui re» çurent la beauté en partage ont tout à » redouter sur ses terres; elles succombent » tôt ou tard aux puissantes séductions de » l'irrésistible Amalric. »

Le sire de Sabran était peu connu de la reine; néanmoins, sur la liste des chevaliers dévoués à la dynastie des Raymonds elle avait vu figurer son nom; et sans crainte elle se serait hasardée à lui demander un asile.

Mais un pressentiment secret parle au cœur d'Alamède.... et lui peint le sire de Sabran sous les plus noires couleurs : il lui a semblé qu'on lui parlait d'un ennemi; il a presque frémi à son nom; et cependant ce nom ne lui rappelle aucun souvenir. Combien cette secrète aversion se fût accrue, s'il avait su en ce moment que cet Amalric était le chevalier du *perron de la fontaine*, sur la tête duquel il avait jadis brisé sa mandore auprès du hameau d'Aiguemar!

Zénaïre et le fils des Bozons se séparent de leur vieux hôte. La reine s'est couverte d'une mante grise appartenant à la femme infirme, et dont jadis cette dernière se parait aux jours fériés. Son visage est demi-voilé; son costume la rend méconnaissable; et s'appuyant sur son ami comme une simple fille des champs, elle traverse la vallée.

Ils s'enfoncent dans les montagnes; et le long d'un bois pittoresque, ils rencontrent çà et là plusieurs croix rustiques placées sur des tertres sauvages. Ce sont des monumens destinés à consacrer la mémoire des assassinats; ce sont les souvenirs de l'homicide, les illustrations du poignard (1). O nature! pour que tu sois belle, et surtout pour que tu sois pure, il ne faudrait voir que toi seule; partout où se montrentles hommes, soudain se présen-

---

(1) Courte Epée, *Description de la Bourg.*, t. I, p. 137. — Le Grand d'Aussy, *Vie privée des Français.* — Delamare, *Traité de la police.*

tent à leur suite le sang, les tombeaux et le crime !

Adossée contre une montagne, et grossièrement taillée dans la pierre au bord d'un ruisseau limpide, une madone a frappé leur vue. L'image consolatrice a comme descendu sur les sombres pensées de Zénaïre un rayon pur et virginal ; la foi ranime son courage, et l'espoir renaît dans son âme. Echangeant de tendres regards, les pélerins boivent à la fontaine comme à l'eau des saintes amours ; et, agenouillés sur la rive, ils saluent tous deux en passant la *Notre-Dame du Rocher*.

O croyances des premiers âges ! mœurs touchantes des vieux temps ! devise des chevaliers chrétiens, *Dieu, ma dame, et mon roi !* hélas ! qu'êtes-vous devenues !.... L'homme des siècles éclairés doute premièrement de son *Dieu*, a peu de confiance en sa *dame*, et reconnaît à peine son *roi*.

Le soleil touchait à l'horizon. Ses feux à leur déclin s'éteignaient sous une nuée ora-

geuse ; et sa splendeur mourante ne jetait plus que des lueurs de triste présage, telles que les brillans efforts d'un héros au champ des dernières batailles, où vont tomber sa gloire et son sceptre.

Les nuages que, toute la journée, le vent avait dispersés, s'étaient rassemblés à l'orient, comme se réunissent les revers et les calamités pour fondre à la fois et de toutes parts sur un empire qui s'écroule.

Bientôt le vent et la pluie se succèdent alternativement. Les ténèbres remplacent le jour; et les arbres de la forêt dont les feuilles plient sous l'eau du ciel, ne présentant plus nul abri, ne font entendre au voyageur que leurs plaintifs mugissemens.

Alors, à peu de distance des amans, le castel du sire de Sabran élevait ses hautes tourelles; aucun autre toit protecteur ne se présentait devant eux. Zénaïre, peu habituée aux privations et aux fatigues, porte en soupirant sa vue vers le manoir d'Amalric. Sachant que le prince considère comme dangereuse et perfide la demeure de ce suzerain redouté des belles, elle n'ose ex-

primer le désir d'y aller chercher un refuge, elle craint d'affliger Alamède.

Contre le tronc d'un chêne antique, elle s'appuie languissamment; ses pieds sont déchirés par les ronces et meurtris par les cailloux de la forêt; elle sent ses genoux défaillir. La pluie a trempé ses vêtemens; son visage est pâle et défait; ses membres sont glacés et tremblans : tout son courage est épuisé..... Elle ne se plaint point, il est vrai; mais, cachant ses yeux, elle pleure.

La belle reine de Provence, livrée, au milieu de la nuit, à la fureur des élémens, expirante en un bois sauvage, sans assistance et sans abri, quel spectacle pour Alamède!..... Lire sur ses traits ses souffrances, et ne pouvoir les adoucir! Savoir le soulagement à deux pas, et oser le lui refuser! Quel épouvantable supplice!...... C'est plus qu'il ne peut supporter.

« — O Zénaïre, s'écrie-t-il, quelle nuit! » quel affreux moment!.... »

Zénaïre ne répond point; mais ses yeux levés vers le castel de Sabran lui montrent

les fenêtres éclairées de l'opulente citadelle.

Ce muet langage a suffi... « — Eh bien ! » reprend-il avec désespoir, « frappons à ces » funestes portes ; entre deux horribles pé- » rils choisissons le moins évident. »

Il dit : Zénaïre, soutenue ou plutôt portée par son amant, se traîne jusqu'à la forteresse ; et bientôt le cor a sonné.

« — Présentons-nous au châtelain, » dit le prudent élève d'Eral, « comme deux » époux revenant d'un pélerinage lointain. » Cachez votre visage sous votre voile ; je » tiendrai ma visière fermée ; et nous di- » rons qu'un vœu sacré nous défend de » montrer nos traits jusqu'au jour où nous » remettrons le pied sur la terre natale. »

La fille de Raymond applaudit à cette idée. Les amans entrent au castel.

Entre deux rangs d'archers portant des flambeaux, ils ont passé sous les voûtes basses de la grosse tour du beffroi. Ils montent ensuite un escalier tournant, qui les mène à la plate-forme d'un édifice crénelé. Sans l'obscurité de la nuit, ils contemple-

raient de ce lieu aéré et découvert la vaste étendue du pays, et la rivière navigable qui baigne les murs de la place.

Quittant ce plateau d'observation, ils sont conduits, par une étroite galerie à jour communiquant d'un rempart à l'autre, jusqu'au bâtiment principal où se tient le chef suzerain. Cette haute construction, s'élevant au milieu d'un cercle de tourelles, semble une citadelle imprenable (1).

Les voilà dans la salle d'armes; ils sont présentés au sire de Sabran. L'orgueilleux chef, sans se lever, leur fait un léger signe de tête, et leur jetant un regard ironique et dédaigneux, les accueille avec cette insultante bienveillance, enduit transparent de bonté, impertinence vernissée, qui rend insupportable un bienfait.

Assis près du foyer antique, et s'appuyant contre un trophée, il parle à plusieurs preux qui l'entourent, et surtout au fameux Drollon, qui là, parmi les assistans,

---

(1) *Voyez*, sur les vieux châteaux forts, les auteurs cités dans les notes du l. IV.

occupe la première place. Quelle réception pour une reine puissante qui voyait naguère à ses pieds les preux les plus hautains du royaume !.... et quel nouveau tourment pour le prince, qui reconnaît dans Amalric le paladin *de la fontaine!*

La visière baissée, il s'est avancé vers lui : fidèle à ses résolutions, il lui a demandé l'hospitalité pour quelques heures seulement ; et lui a déclaré que, par suite d'un vœu, lui et son épouse étaient astreints à cacher leurs traits jusqu'au terme de leur voyage.

Le sire de Sabran sourit ; et, avec une affabilité moqueuse, il leur adresse ces paroles :

« — Couple intéressant et pieux ! heureux » qui vous ouvre un asile !.... Oh ! combien » je me félicite de pouvoir vous offrir mes » soins ! Vous épurerez ma retraite par la » flamme sanctifiée de vos tendresses con- » jugales ; et, sous ces murs trop souvent » souillés par d'illégitimes amours, vos ar- » deurs pudiques et licites épandront les » bénédictions. »

La fille de Raymond se tait. Auprès de l'âtre secourable, ses membres engourdis de froid commencent à se réchauffer. Elle sent revenir ses forces ; mais que son cœur altier doit souffrir !

« — Drollon ! a repris Amalric, voilà le » sujet d'une ballade. Deux pélerins à tour- » nure équivoque arrivant seuls on ne sait » d'où, voyageant on ne sait comment, se » cachant on ne sait pourquoi...... : le beau » début pour un poëme ! c'est une mine de » mystères, c'est la trouvaille du génie. A » l'œuvre, maître en Apollon ! votre canevas » est d'or pur. A l'exemple des auteurs mo- » dernes, avec de grands mots et du vague, » l'amour errant, le clair de lune, l'inno- » cence courant les champs, un serment et » des œuvres pies, des fatalités et la rime, » vous enfanterez un chef-d'œuvre. »

Le poëte a baissé la tête, et les assistans applaudissent. Un sarcasme est toujours charmant lorsqu'il tombe.... sur le voisin.

S'étant tourné vers ses guerriers : « — Che- » valiers ! » poursuit Amalric, « la pélerine » de céans paraît accablée de fatigue ; et je

» crains pour vous que sous peu elle ne nous
» dérobe sa présence ; mais au reste qu'im-
» porte qu'un astre quitte ou non le firma-
» ment, s'il est couvert d'un gros brouillard,
» et s'il n'y doit point être vu ! D'ailleurs
» nobles enfans de Mars, sachons nous
» faire aux privations ; et consolons-nous
» avec la pensée que le mystérieux n'est
» pas toujours l'admirable, et qu'ici-bas ce
» qui se cache est souvent peu curieux à
» voir.

» — Sire Amalric ! » répond le prince du même ton de raillerie, « vos paroles sont
» aussi obligeantes que votre accueil est
» gracieux. En toute autre circonstance, je
» passerais, avec un plaisir extrême, la
» nuit entière à vous écouter ; mais, guerrier
» comme vous, il faut que je me fasse aux
» privations, et que, me retirant avec ma
» compagne, je me console avec la pensée
» que le noble n'est pas toujours le grand,
» et qu'ici-bas tout ce qui se dit est souvent
» peu curieux à entendre.

» — Holà, varlets, écuyers, pages ! » s'écrie le sire de Sabran, « qu'on prépare à

» l'instant à ce couple édifiant l'apparte-
» ment aux saints tableaux, et qu'on leur
» y serve un repas ! nous devons être pro-
» bablement aux Quatre-Temps ou en
» Vigile, qu'on n'outrage point ces béats
» par l'offre d'impurs comestibles ! Il ne leur
» faut que des racines, des pains azimes et
» de l'eau pure. Qu'on ne s'avise point sur-
» tout de prêter une oreille indiscrète à
» leur entretien matrimonial, et qu'on se
» garde de porter un œil téméraire sur l'ar-
» che sainte de leurs visages ! »

Puis se levant et s'approchant de Zénaïre, « — Belle inconnue ! » continue-t-il, « comme je présume que la couche nup-
» tiale et ses mondaines joies sont mainte-
» nant au-dessous de vos hautes pensées et
» ne distraient même plus vos loisirs ;
» comme je suis convaincu qu'après les
» pieuses équipées que l'on nomme péleri-
» nages, il n'est plus pour vous de voluptés
» à connaître que les espérances ineffables,
» j'ai placé votre appartement près la cha-
» pelle du manoir. Vous pourrez, chastes
» pélerins, y faire, si bon vous semble,

» une demi-douzaine de vœux nouveaux,
» et pour mieux reposer vos sens, y passer
» la nuit à genoux : je me recommande à
» vos prières. Quant à vous, poëte Drollon,
» croyez-moi, prenez votre lyre; suivez-les
» aux parvis sacrés; et dans les ombres so-
» lennelles de la nuit et de la piété, sur les
» airs de leurs saints cantiques, improvisez
» votre ballade. »

Il dit : Zénaïre, sans prononcer une parole, se hâte de s'éloigner du suzerain insolent et discourtois. Le prince indigné l'accompagne, un varlet du manoir les guide.

Ils parviennent à la chambre qui leur est destinée. Quelques tableaux représentant les supplices des premiers martyrs, en décorent les sombres murs ; ses fenêtres sont à vitraux; un lit antique y est dressé; les ornemens en sont lugubres; et au fond une porte basse y communique à la chapelle.

Les domestiques du castel dressent une table en cette enceinte ; et, selon les ordres du maître, ils servent aux pélerins un vrai repas d'anachorète. L'un d'eux exa-

mine Alamède avec une curiosité inquiète, tourne sans cesse autour de lui, épie ses mouvemens et ses gestes, et semble, à travers sa visière, avoir reconnu son visage.... L'homme étrange, à force de soins, s'attire l'attention du prince ... ô surprise! c'est Izorin, l'ancien ami de son enfance.

Ce jeune pâtre d'Aiguemar était retourné à son hameau après sa séparation d'avec son maître; mais Giraud de Simiane, le mortel ennemi d'Alamède, s'était emparé de sa chaumière, et avait prononcé contre lui une sentence de proscription. Izorin avait repris la route d'Aix pour y rejoindre l'élève d'Eral, lorsque, en passant sur les terres du sire de Sabran, il y avait été arrêté comme suspect et vagabond, et s'y était vu contraint de s'enrôler sous les bannières d'Amalric : bientôt, parmi ses compagnons d'armes, son intelligence et son adresse l'avaient fait remarquer : le châtelain, n'ayant point reconnu en lui le jongleur du *perron aventureux*, l'avait rapproché de sa personne ; et Izorin, admis au nombre

de ses varlets, coulait des jours doux et paisibles.

Alamède a reconnu son ami; mais devant les autres serviteurs d'Amalric il n'ose se découvrir à lui; la prudence le lui défend : le moment n'est point favorable; et le pauvre Izorin, sortant avec ses compagnons, a poussé un profond soupir, auquel a répondu secrètement le cœur de l'orphelin d'Aiguemar.

Alors seule et en liberté, la reine a relevé son voile. Alamède parcourt son appartement, visite ses dépendances, et passe dans la chapelle. Ce lieu saint est spacieux. Des piliers massifs soutiennent sa nef; et ses arcades voûtées sont chargées de sculptures gothiques.

Il s'est avancé vers l'autel, où sont allumées plusieurs lampes. Dieu! quel objet frappe sa vue!.... En une des niches du sanctuaire, le manche de la lyre brisée *au pas d'armes de la fontaine* est attaché à la crosse d'une statue d'évêque; et au bas, en gros caractères, Amalric a gravé ces mots :

« — *Je jure, au nom du Dieu vengeur,*
» *de poursuivre jusqu'au tombeau le misérable ménestrel qui osa lever sur moi*
» *sa mandore; de ne jamais lui pardonner; et dès qu'il sera en ma puissance,*
» *de lui faire expier son crime par le plus*
» *horrible trépas* (1). »

Le prince, avec avidité, se saisit du manche cassé de l'instrument de Béatrix, et l'ouvre précipitamment : ô découverte inespérée! il y retrouve encore cachetée la lettre explicative et perdue de la dame de Saint-Chrisogone. Roulée au fond du manche obscur, elle échappait à tous les yeux.

Il retourne vers sa compagne; il lui raconte en peu de mots les premiers évènemens de sa vie, ses rapports avec Ipsiboé, les mystères du fameux marais, et la perte qu'il avait faite de l'écrit qu'il vient de re-

---

(1) De pareils vœux étaient alors très fréquens. *Voyez*, à cet égard, les notes des livres précédens et les auteurs déjà cités.

couvrer. Puis s'étant assis auprès d'elle, il lui lit la lettre suivante :

« Alamède, fils bien-aimé! le jour des révélations est venu. Tu n'es point l'orphelin obscur d'un hameau ; tu descends du prince immortel dont s'enorgueillit la Provence. Fernand Bozon était ton père, et ta mère est.... Ipsiboé.

» Maintenant que ton nom t'est connu, tous tes devoirs te sont tracés. Que ton courage et tes vertus répondent à ta haute naissance. Je vais mettre succinctement sous tes yeux le tableau des évènemens qui détrônèrent ta famille.

» Ton aïeul, Bertrand II, gouvernait en paix la Provence lorsque le pontife Urbain, après le célèbre concile de Clermont (1), où la première croisade fut résolue, se rendit lui-même à sa cour. Là, au nom du Dieu des armées, il lui intima l'ordre de se réunir aux princes chrétiens qui partaient

---

(1) *Voyez* Anquetil, Mézeray, Velly, etc., etc.

pour la Palestine; mais sa démarche, ses menaces, ses prières mêmes furent vaines. Bertrand, inflexible dans ses résolutions, refusa de quitter son royaume; et dès lors sa perte fut jurée.

» Bertrand II n'avait qu'un fils; partageant l'engouement public, Fernand voulut prendre la croix et combattre les infidèles. Son père en vain pour l'arrêter mit tous les moyens en usage, son autorité fut méconnue; Fernand s'échappa du palais, et sans suite, en simple chevalier, il rejoignit l'armée de Bouillon (1).

» Je n'entreprendrai point, ô mon fils! le récit des brillans exploits de ton illustre père. Digne héritier de *Bozon le Grand*, il se signala aux siéges de Nicée et d'Antioche, se couvrit de lauriers à la bataille d'Ascalon, et l'un des premiers planta l'étendard du Sauveur sur les murs de Jérusalem.

» Hélas! la gloire, presque toujours,

---

(1) Godefroi de Bouillon.

est suivie par les infortunes. L'homme heureux contracte une dette que tôt ou tard il paie au malheur. Au funeste assaut de Damas, où, trahis par leurs propres frères, les chrétiens furent repoussés, ton père fut fait prisonnier.

» J'étais en Palestine à cette époque, et faisais partie de cette fameuse phalange d'amazones, nommées *les dames aux pieds d'or* (1), qu'immortalisa la victoire. Je n'étais que la fille d'un riche laboureur du Tirol ; ce qui t'explique mes paroles : « *Ton dernier aïeul fut un serf.* » Je n'avais reçu du ciel en partage ni rang, ni titres, ni puissance ; mais j'étais belle, enthousiaste ; et dans un cloître renommé j'avais passé mes premiers ans.

» Sous les auspices de l'abbesse qui,

---

(1) Dès la première croisade, on vit dans les rangs de nos armées les belles comtesses de Flandre, de Blois, de Toulouse, et même plusieurs souveraines. *Voyez* Michaud, *Hist. des Croisades.*

Quant à la fameuse phalange *des dames aux pieds d'or*, voyez *Gaule poétique*, Marchangy.

ayant conçu pour moi une affection maternelle, m'avait élevée avec soin, j'avais été présentée à l'empereur Conrad III au moment de son départ pour la Terre-Sainte. Grâce à sa protection souveraine, j'étais parvenue, bien que dépourvue de naissance, à me faire admettre parmi *les dames aux pieds d'or;* et armée du casque des braves, portant l'éperon des chevaliers, j'étais au siége de Damas, où combattait ton noble père.... Il était beau, jeune, vaillant; il me vit...... et nous nous aimâmes.

» En apprenant sa captivité, ma douleur fut inexprimable. Je m'étais flattée d'abord que les princes chrétiens le réclameraient, et que, par échange de prisonniers ou par promesses de rançon, ils briseraient les fers du héros : espérance illusoire! ils avaient reporté sur le fils la haine qu'ils avaient vouée au père; et ils répandirent le faux bruit que Fernand n'existait plus.

» A cette fatale nouvelle, parvenue promptement en Provence, le roi Bertrand se livre au désespoir; son âge était avancé,

sa santé languissante; il succombe en peu de semaines au coup affreux qui le frappait; et sa dynastie semble éteinte.

» Le chef de l'Église profite du moment: Raymond Bérenger s'était signalé dans ses expéditions contre les Sarrasins, Urbain lui donne l'investiture de la Provence, lui fait épouser une princesse du sang des Bozons pour concilier tous les esprits; et déjà le trône vacant est au comte de Barcelone.

» Alors dans l'univers entier il ne restait plus à Fernand... qu'un cœur fidèle et dévoué, c'était le mien. J'avais acquis la certitude que le captif vivait encore; toutes mes prières en sa faveur ayant échoué auprès des souverains croisés, je conçois le plan le plus hardi, et je l'exécute sans crainte.

» L'armée du sultan Saladin était au pied du mont Liban, je me rends en parlementaire aux avant-postes de son camp; je lui fais demander un entretien particulier, je l'obtiens, et je suis reçue sous sa tente.

» Là, avec toute l'éloquence du senti-

ment et de la vérité, je lui peins l'infâme conduite des princes chrétiens envers le malheureux Fernand; je lui expose que leur inimitié provient des refus du roi Bertrand II de porter contre lui ses armes; je lui promets, au nom de la Provence, une rançon considérable s'il veut relâcher son captif; et je m'offre en otage à sa place jusqu'au paiement de la somme offerte.

« — Jeune et noble étrangère ! » me répond Saladin non moins frappé de mon courage qu'étonné de ma confiance, « ce-« lui dont tu plaides la cause avec tant de » chaleur doit avoir une âme qui réponde » à la tienne; il mérite la liberté. Fernand » reverra son royaume; je ne veux ni ran-» çon ni otage. Que la générosité des mu-» sulmans fasse contraste avec la déloyauté » des chrétiens ! Retournez tous deux en » Provence; et que votre patrie apprenne » de vous que parmi les chefs infidèles il » est des âmes magnanimes. »

» Fernand me fut rendu le jour même.

Combattre de nouveau Saladin n'entrait plus en notre pensée. Je quittai mes éperons d'or, le fils des Bozons son armure; et sous le simple vêtement des pieux voyageurs au Saint-Sépulcre, nous reprîmes seuls et à pied la route de la terre natale.

» Craignant la perfidie des croisés, nous traversâmes, toujours déguisés, les provinces qu'ils gouvernaient, et parvînmes au port de Césarée. Là, malgré la distance qui me séparait de lui, Fernand voulut aux saints autels, avant de s'embarquer pour l'Europe, me prouver sa reconnaissance en me donnant le titre d'épouse.

» Des vents contraires et de nouveaux évènemens malheureux, inutiles à détailler, retardèrent notre arrivée en Provence. Hélas! quand nous débarquâmes à Marseille, Raymond portait depuis long-temps le diadème des Bozons.

» Fernand se rend secrètement chez le duc de Roquemire, un des suzerains du royaume les plus dévoués à sa famille. Bientôt un parti formidable proclame le

retour du prince; et le père de Zénaïre, attaqué par une armée vaillante, a vu chanceler sa couronne.

» Mais après quelques alternatives de succès et de revers, la fortune, injuste et volage, se déclare pour l'usurpateur. Les nombreux alliés de Raymond soutiennent le pouvoir illégitime; et l'héritier de Bertrand II, vaincu dans une bataille sanglante, tombe au pouvoir de l'ennemi.

» Le comte de Barcelone triomphant fait enfermer son prisonnier en une lointaine abbaye; et, rasé, abreuvé d'opprobres, revêtu de la robe monastique, séparé pour jamais de tous les êtres qui lui étaient chers, l'auguste victime du sort mourut de douleur dans l'année.

» Par mes prières et mes pleurs, j'obtins sa dépouille mortelle; et, proscrite, désespérée, je désirai m'ensevelir en quelque retraite sauvage, inaccessible à tout mortel : je découvris le marais de Saint-Chrisogone, j'y portai le corps de Fernand; et sous le nom d'*Ipsiboé*, nom d'une

Grecque, ancienne amie que j'avais perdue à Damas, j'y dérobai mon existence.

» Je portais en mon sein le gage de l'amour le plus tendre : tu naquis, Alamède, et ton berceau fut baigné de pleurs... Mes traits étaient inconnus au marquis d'Aiguemar, que je savais être ennemi des Bérengers; je lui remis l'enfant du malheur sans lui révéler son vrai nom et sans lui découvrir qui j'étais. Eral était humain, généreux, et n'avait point d'enfans; il me promit d'élever en père celui que je confiais à ses soins. Alamède, tu sais le reste.

» Plusieurs années après ta naissance, Raymond étant absent du royaume, je crus pouvoir sortir sans danger de ma prison mystérieuse. Mon devoir de mère me prescrivait de tenter encore la fortune pour te replacer sous la pourpre. Soit à la cour de Frédéric, soit parmi les princes chrétiens en Palestine, j'avais connu presque tous les personnages marquans de l'Europe; et quelques-uns des plus célèbres m'avaient témoigné l'intérêt le plus vif : il me fut

facile de rétablir entre eux et moi de secrètes relations. Je fus trouver le duc de Roquemire, qui, grand-maître des templiers, avait bravé l'inimitié du roi vainqueur, et n'avait rien perdu de ses vastes possessions. J'en fus accueillie avec transport...... et de ce jour, pour relever le trône légitime, rendre aux peuples la liberté, et fonder un gouvernement à vues sublimes et nouvelles, nous commençâmes à organiser la grande association secrète connue sous le nom d'*invisibles*.

» O mon fils! noble comte Edgar! reprends désormais ton vrai nom; et puisse l'école de l'adversité avoir été pour toi celle des vertus!.... Tu dois ouvrir cette lettre dans la chapelle où fut baptisé ton père : autour de toi porte tes yeux.... Sur les murailles du lieu saint sont retracés par la peinture ou le ciseau, les hauts faits de tes ancêtres; que cette vue t'enflamme du noble désir de marcher sur leurs traces!.... Montre-toi grand sans être altier : l'orgueil sied à un sang illustre, comme le vin sied à la coupe; mais il ne faut point qu'il dé-

borde. J'ai supplié les chefs *invisibles* de te parler peu de ton rang, le moins possible de tes droits, et constamment de tes devoirs. Cher Edgar, n'oublie point ta mère, et sois le digne fils des Bozons. »

La lettre d'Ipsiboé est achevée. Au bas de la dernière page se remarquent encore ces lignes : « — Ci-incluse est une note qui » t'instruira des signes, règlemens et sta- » tuts du Grand Ordre des *invisibles*. Etu- » die-les avec attention, que tes défenseurs » et tes frères puissent reconnaître leur » prince!... »

Mais dans sa précipitation à terminer sa longue dépêche, la dame de Saint-Chrisogone avait oublié cette note, et elle manquait à l'écrit.... Oh! néanmoins, quelle profonde impression a faite son narré sur le cœur d'Alamède! Comment ne point admirer cette femme extraordinaire, que n'ont jamais découragée ni les souffrances ni l'infortune; qui connut presque toutes les puissances de la terre, et qu'aucune n'intimida; qui, persécutée par l'injustice

des hommes, rêvait encore le bonheur des peuples ; qui s'éleva au trône et en redescendit avec la même grandeur d'âme ; et qui, en toute circonstance, fidèle épouse ; tendre mère, se montra pure en sa conduite, et sublime en ses sentimens !

« — Compagne du malheureux Fernand ! » s'écrie la reine avec douleur, « quelle destinée fut la tienne ! que de tempêtes ont » battu ta vie !... Ah ! le ciel te devait Edgar, et à Edgar le diadème... Héritier des » Bozons, fuis-moi ! Raymond a fait périr » ton père ; remonte au rang de tes aïeux, » et venge ta famille outragée !

» — Zénaïre ! » interrompt le prince, « je vais te répondre ; suis-moi. »

A ces mots, saisissant sa main, il l'entraîne vers la chapelle ; et, près des autels, à genoux, la main levée sur la croix sainte : « — Arbitre suprême ! s'écrie-t-il, écoute » mon serment solennel !.... Instruit par » l'histoire de mes pères, par la vie écrite » des princes, et par le tableau de tous les » règnes, je jure de ne jamais ceindre la

» couronne, quelque brillante qu'elle pa-
» raisse; de ne jamais poursuivre la gloire
» sous quelque aspect divin qu'elle s'offre;
» de ne chercher enfin le bonheur qu'en
» une existence cachée, avec les vertus et
» l'amour!.... Je vous connais, grandeurs
» humaines; sous vos pompes je vous vois
» nues!... Le sceptre des rois est un hochet
» sur des poignards, la gloire des héros
» une fumée sur des ruines, et la renom-
» mée des grands hommes un vague tinte-
» ment dans le vide.

» — Et moi, » s'écrie à son tour Zénaïre avec la même exaltation, « je jure de ne
» jamais reprendre le pouvoir souverain,
» me fût-il offert de nouveau par tout un
» peuple agenouillé; de repousser avec hor-
» reur toutes les adulations de la terre,
» comme l'encens des dieux du mal; et de
» rejeter tous les titres à la réserve d'un seul
» nom.... celui d'épouse d'Alamède!

» — Dieu puissant! » a repris le prince,
» toi qui lis ici dans nos cœurs, accueilles-
» tu notre serment?...

» — Oui, » répond une voix sourde et mystérieuse du fond obscur du sanctuaire.

Et l'écho des arches gothiques répète ce *oui* solennel.

Les amans alarmés tournent les yeux vers une porte basse, ouverte à droite du chœur, d'où le monosyllabe est parti. Une figure voilée en sort : son ombre se projette, immense, sur le pavé des saints parvis ; elle est seule, elle vient à eux ; et soudain découvrant ses traits, elle leur montre..... Ipsiboé.

« — Mon fils! mon cher Edgar! » s'écrie-t-elle d'un accent tendre, mais plaintif.

Et dans ses bras elle le presse.

Puis d'un air austère et glacé : « — Fille
» de Raymond! reprend-elle, j'ai ouï vos
» sermens au Seigneur ; et si je ne puis vous
» aimer, je puis du moins vous rendre
» justice. A une beauté accomplie vous
» joignez une âme sensible. Maintenant
» que j'ai pu vous voir, vous observer et
» vous entendre, je conçois l'amour d'A-
» lamède.

» — Plus de bonheur pour moi sans » elle, » dit le prince avec passion; « Zé» naïre, ou plus d'existence!... Vous avez » aimé comme nous; ma mère, bénissez » vos enfans! »

Et tous deux sont à ses genoux.

« — Se pourrait-il, ou m'abusé-je!..... » reprend la dame du marais; « quoi! l'hé» ritière de Raymond, l'orgueilleuse puis» sance d'Aix, la reine de Provence à mes » pieds!...

» — Non, » dit Zénaïre tremblante, « la » reine de Provence n'est plus. Ici plus » d'orgueil, plus de titres; il n'est, pro» sternées devant vous, d'autres puissances... » que l'amour. »

Ipsiboé, attendrie, unit les mains des deux amans... étend les siennes sur leurs têtes, murmure une oraison secrète; et pour eux implorant le ciel avec la foi d'une chrétienne et la tendresse d'une mère: « — Amans infortunés! s'écrie-t-elle, soyez » époux, je vous bénis. »

Puis ses prières terminées: « — Edgar! » reprend-elle soudain par une de ces transi-

tions heurtées qui lui étaient si naturelles, « c'est toi sans doute qui sauvas la reine à » Moralin ; mais comment t'es-tu trouvé » au couvent d'Ingolza?.... et qui t'a con- » duit en ce castel? »

Alamède allait lui répondre. « — Non, » ce n'est point, continue-t-elle, l'instant » des explications ; je sais déjà par quels » moyens tu échappas à l'incendie du cloî- » tre des manichéens; et je vois, dans le » concours des circonstances extraordi- » naires qui nous ont rassemblés ici, une » manifestation déclarée des desseins de la » Providence. A d'autres temps d'autres dé- » tails... Connais nos destins actuels, la » fortune m'a encore trahie : hier je com- » battais triomphante, en ce moment je fuis » proscrite ; et avant que par un vœu so- » lennel tu aies rejeté le trône, le trône t'a- » vait rejeté.

» — Déjà!.... dit Alamède en riant. Quel » accord entre lui et moi! Se mieux enten- » dre est impossible.

» — Le comte de Toulouse, poursuit » Ipsiboé, déloyal comme la plupart des

» triomphateurs, s'est joué du parti puis-» sant qui l'avait appelé à son aide ; s'est » ri de ses traités et de ses sermens; et, » maître de la capitale, au lieu de couron-» ner un Bozon, s'est proclamé roi de Pro-» vence....

» — Et vous le proclamez fourbe et fé-» lon, » répond gaîment le comte Edgar. « Nouveaux titres, nouveaux mérites; vous » complétez ses droits au trône.

» — Emportée, ajoute-t-elle, par le désir » de purger nos climats d'une secte odieuse, » j'étais sortie d'Aix pour anéantir le repaire » des manichéens ; et près de la tour em-» brasée, j'étais tombée expirante, croyant » avoir perdu mon fils, lorsqu'un détache-» ment de Toulousains envoyé contre moi » vint fondre sur ma faible troupe. Le duc » de Roquemire s'était vu arrêté par le même » Alphonse Jourdain qui devait l'aider, la » nuit même, à faire reconnaître au peuple » l'héritier de Fernand Bozon ; les princi-» paux chefs *invisibles* venaient d'être char-» gés de chaînes ; et ma mort était comman-» dée.

» Mais le ciel protégeait mes jours : au » milieu du combat nocturne, j'échappe » aux satellites d'Alphonse; seule, après » une longue marche, j'arrive au toit hos» pitalier qui t'avait servi de refuge; et » là, par les récits du vieillard auquel tu » t'étais confié, sans pourtant lui dire ton » nom, j'apprends qu'Edgar existe en» core.

» Le sire Amalric de Sabran, récem» ment admis parmi les *invisibles*, était » dévoué à ma cause. Je me réfugie dans son » manoir, et m'y dérobe à tous les yeux.... » Tout à coup Izorin, t'ayant reconnu, » vient m'annoncer ton arrivée; et j'ac» cours à cette chapelle qui touche à ton » appartement.

» — Ainsi la perfidie triomphe, » dit Zénaïre inquiète et troublée. « Ne vous reste» t-il plus d'espoir ? La capitale plierait» elle sous le joug des chefs toulousains ? Sa » citadelle est-elle prise ?

» — Fille de Raymond, » répond Ipsiboé d'un ton sévère, « vos pensées encore, » je le vois, se tournent du côté de la pour-

» pre. Ah! le cœur généreux d'Edgar fait-il
» de semblables questions?

» Mais, princesse, rassurez-vous! le
» comte de Toulouse ne triomphera point.
» Ce soir, avant d'entrer dans ce castel,
» j'ai su que le roi votre père était débar-
» qué à Marseille où chaque jour on l'at-
» tendait, qu'une élite guerrière, portée
» sur de nombreux vaisseaux, avait accom-
» pagné ses pas, et qu'il marchait déjà sur
» Aix. Les troupes qui vous sont dévouées
» courent de toutes parts se réunir à lui;
» Alphonse, avant trois jours peut-être,
» aura perdu son nouveau sceptre.

» — Mon père!... » dit la reine alarmée;
« dans trois jours il serait ici!...

» — Il vient, » continue la dame de
Saint-Chrisogone avec un sourire amer,
« pour conclure un auguste hymen; et
» pour donner une compagne au roi di-
» vorcé de la France. Cette nouvelle doit
» peu vous surprendre. N'aviez-vous point
» préparé les fêtes de la cérémonie nup-
» tiale?...

» — Ah! sauvez-moi! » dit Zénaïre sai-

sissant avec force le bras d'Ipsiboé ; « sauvez-» nous ! vous me jugez mal. Arrachez-moi » à l'affreuse gloire où cherche à m'élever » mon père ! . . . . . . L'indigence, l'exil, la » mort, je préfère tous les supplices au » trône du monarque français. Je ne de-» mande au monde entier que son oubli.... » et Alamède.

» — Viens, ma fille ! viens dans mes » bras!..... » s'écrie la dame du marais avec son exaltation habituelle lorsqu'elle retrouvait en autrui sa propre magnanimité ; « amante digne d'être aimée ! Oui ! viens ! » tes dernières paroles t'ont gagné mon » cœur à jamais. »

Puis d'un ton grave et prophétique : « — Mes enfans ! quel que soit le pouvoir » de vos ennemis, quelque orage qui vous » menace, aimez-vous et ne craignez rien ; » je réponds de vos destinées. En dépit » des grands de la terre, vous serez époux, » vous serez heureux.

» — Ah ! dit Edgar avec ivresse, ma » Zénaïre a votre cœur, et vous protégez » notre flamme. Il ne manque plus, ô ma

» mère! à notre bonheur mutuel qu'une
» solitude inconnue où je n'entende plus
» parler de princes ni de couronnes, où je
» ne sois que tendre fils, où je ne sois qu'é-
» poux fidèle.

» — Eh bien! reprend Ipsiboé, je vous
» y conduirai moi-même, nous partirons
» au point du jour. Comme les routes con-
» duisant à ce castel sont maintenant cou-
» vertes d'émissaires envoyés par Alphonse
» à votre poursuite, et que Zénaïre, d'ail-
» leurs, résisterait difficilement à la fatigue
» d'une longue marche, je vais préparer
» pour votre évasion une voie prompte,
» facile et sûre. Au pied de cette forte-
» resse coule une rivière qui va s'enfoncer
» à peu de distance en des rochers inac-
» cessibles; cette nuit à l'insu d'Amalric,
» auquel il faut cacher nos secrets, je me
» procurerai une barque et plusieurs ha-
» bits de pêcheur. Puis avec l'aide d'Izorin
» nous fuirons ensemble ces lieux. »

Ce plan est accueilli avec transport, et Zénaïre entre ses mains a déposé ses pierreries : « — Epouse d'Edgar! poursuit-elle,

» vous renoncez donc pour toujours aux » grandeurs, au pouvoir, au trône?

» — A toutes les pompes de la terre, » répond avec feu la princesse.

» — J'y dois donc aussi renoncer, « reprend la veuve de Fernand; » mais ce n'é» tait que pour mon fils que je les avais » désirées... Ah! pour moi le vrai sacrifice » eût été d'en charger ma vie.

» Zénaïre, ainsi qu'Alamède, cachez vos » traits soigneusement jusqu'à votre en» tière délivrance; quant à Raymond, votre » père...

» — Il ne fut jamais que mon roi, » interrompt l'amante d'Edgar; « sa fille ché» rie fut la gloire, il m'aura bientôt ou» bliée.

» — Vous n'aurez ni rang ni trésors!...

» — J'aurai plus... le cœur d'Alamède.

» — Et vous échangez sans regrets un » palais pour un sol d'exil?

» — Pourvu qu'Alamède me suive, du » trône je passe au bonheur.

» — O ma mère, vous l'entendez!... » s'écrie le prince avec passion: « et moi,

» pour prix de tant de sacrifices, je n'ai » qu'un cœur à lui offrir, qu'une vie à lui » dévouer! »

La dame de Saint-Chrisogone s'est recouverte de son voile; des larmes d'attendrissement ont coulé le long de ses joues. Croisant ses mains sur sa poitrine, silencieusement elle prie..... Puis, par un brusque mouvement, sortie du plus profond repos:

» — A l'aube du jour, s'écrie-t-elle, » trouvez-vous dans ce temple.... Adieu. »

LIVRE DOUZIÈME
ET DERNIER.

CEPENDANT la foudre grondait sur le couple persécuté. Le comte de Toulouse avait appris le débarquement du roi d'Aragon à Marseille, et déjà tremblait sur son nouveau trône. Son animosité contre Raymond, que le temps aurait dû calmer, n'avait fait que s'accroître encore. En possession d'Aix, l'un de ses plus ardens désirs, comme moyen de vengeance et de triomphe, était de s'emparer de Zénaïre, et de l'immoler à sa haine ; aussi, de toutes parts, ses troupes étaient à sa recherche ; et il venait enfin de découvrir, par des indices certains, qu'elle et son amant s'étaient réfugiés au fort du sire de Sabran.

Amalric lui était connu : nouvellement reçu parmi les *invisibles*, cet orgueilleux

Provençal était peu dévoué au parti de ses anciens rois. Ambitieux, déloyal et vindicatif, il était aussi variable en ses opinions, que méprisable en ses principes et qu'insolent en ses discours. Sous quelques actions de courage, il avait su masquer ses vices; et le monde, trompé par de faux dehors, lui croyait la vertu des braves.

Le comte de Toulouse envoie un de ses plus éloquens affidés au sire de Sabran avec des instructions secrètes : et Amalric apprend de lui que des deux inconnus qui lui ont demandé asile, l'un est la reine Zénaïre, et l'autre un orphelin d'Aiguemar, obscur aventurier se disant fils de Fernand Bozon.

Le messager d'Alphonse ouvre aux yeux du suzerain la plus brillante perspective de fortune et d'élévation, s'il veut se saisir de la reine, et la faire périr, ainsi qu'Alamède, en une prison de son castel : il ébranle son âme ambitieuse et mercenaire par les offres les plus séduisantes; il lui peint comme assuré le triomphe des Toulousains, soutenus, dit-il, par les ducs de Bourgogne et par l'empereur d'Allemagne; enfin il persuade

Amalric, et le marché du sang est conclu (1).

Une circonstance fatale avait déterminé la résolution du sire de Sabran, et servi le comte de Toulouse. Il venait d'être informé que le fils de Fernand Bozon était l'orphelin d'Aiguemar, élève du marquis d'Eral; et c'était ce même orphelin qui, selon les informations par lui naguère recueillies, l'avait frappé de sa mandore. Il voyait donc en son pouvoir celui qu'un serment solennel lui commandait d'assassiner.

Alphonse eût mieux aimé sans doute tenir Zénaïre en ses fers; mais il n'eût point été prudent de la faire transférer à Aix. Elle aurait pu être délivrée sur la route par ses défenseurs dévoués, dont le nombre était considérable; et la capitale, d'ailleurs, la revoyant chargée de chaînes, eût pu se soulever pour elle. L'astucieuse politique

---

(1) Le sire de Sabran prit parti contre Raymond Bérenger dans les guerres de Provence. Il se rangea sous les drapeaux d'Alphonse Jourdain. *Voyez* Papon, *Hist. de Prov.*, t. II, p. 207.

d'Alphonse a préféré qu'elle pérît par la main d'un de ses sujets. L'odieux de ce meurtre infâme retombe tout entier, non sur lui, mais sur le sire de Sabran.

La dame de Saint-Chrisogone venait de quitter Alamède; et le prince, craignant d'alarmer Zénaïre, lui avait caché avec soin l'inscription menaçante qu'avait gravée son ennemi contre un des murs de la chapelle. Rentrés dans leur appartement, ils allaient, pressés par la faim, s'asseoir au souper dérisoire qui leur avait été préparé, quand la porte s'étant ouverte, Amalric s'offre à leurs regards.

Alamède ferme sa visière, et Zénaïre s'est voilée. Le félon châtelain s'approche; et attentif à leurs moindres mouvemens, son regard les fixe tous deux à la fois, aussi pénétrant que celui de l'insecte ailé dont chaque œil a, selon les véridiques savans, dix-sept mille trois cents facettes (1).

(1) Loin d'ajouter, je retranche: le papillon en a 34,650, qui sont autant d'yeux. Ceux qui vou-

» — Guerrier! » dit le sire de Sabran d'un air sombre et d'un ton railleur, « un » envoyé du nouveau souverain de la Pro» vence me fait savoir à l'instant que la » reine détrônée, ayant fui de Moralin avec » je ne sais quel aventurier, erre déguisée » dans ces parages... Loin de moi l'étrange » pensée que la donzelle qui vous suit puisse » être la fille des rois. Zénaïre, orgueilleuse » et belle, a trop le sentiment de ses de» voirs et de sa dignité pour s'être échap» pée en grivoise avec un misérable égril» lard; cependant.... »

Le prince, indigné, l'interrompt : « — Avant de songer aux devoirs d'autrui, » occupez-vous des vôtres, seigneur. Rap» pelez à votre mémoire les lois de la che» valerie. Un noble et vaillant paladin, » dans son castel hospitalier, prête assis-

---

dront s'en assurer n'auront qu'à les aller compter : quant à moi, j'aime mieux en croire les savans sur parole. — Voyez *L'Homme des champs* de Delille, note 46 du troisième livre.

» tance aux malheureux, et n'insulte ja-
» mais les femmes.

» — Illustre et docte pèlerin! » a répliqué le chef perfide avec un rire sardonique, « je vous rends grâce de la leçon, j'en avais » sans doute besoin ; et vous savez, pour la » donner, choisir votre temps à merveille... » Mais revenons d'abord au sujet important » qui m'amène; plus tard, sur nos com- » muns devoirs, nous pourrons ensemble, » à loisir, commencer un cours de morale.

» Un ordre d'Alphonse Jourdain me » commande de m'assurer de tout voya- » geur inconnu, jusqu'à la prise des pros- » crits. De plus, mon usage est d'arrêter » en mes domaines tous rôdeurs et *cai-* » *mands* (1) suspects. Je veux croire que » vous n'êtes point de cette espèce déplo- » rable, bien que peut-être l'apparence me » servirait d'excuse au besoin ; je veux bien » aussi me persuader que cette dame, alerte » et modeste, est votre continente moitié,

(1) Mendians clandestins. Quêteurs cachés.

» bien que ses pérégrinations, tant soit peu
» libres et gaillardes, jettent du louche sur
» sa pureté; mais pour obéir à mon roi, je
» suis forcé, quoiqu'à regret, de vous de-
» mander vos vrais noms; et vous m'allez
» montrer vos traits.

» — Pour obéir à votre roi!.... » s'écrie
Zénaïre avec force. « Eh quoi! le sire de Sa-
» bran, chef intrépide et preux loyal, se
» courberait honteusement sous le joug de
» l'usurpateur, oublierait ses premiers ser-
» mens, et trahirait déjà sa reine!.....

» — Juste ciel! répond Amalric, quelle
» chaleur inopinée! quelle éloquence inat-
» tendue! pour une sainte à douce extase,
» quelle effervescence mondaine! la fille du
» roi d'Aragon ne m'eût pas mieux apos-
» trophé. Je vous remercie, gente dame,
» d'avoir daigné me rappeler mes premiers
» sermens à ma reine. Il me paraît que
» vous et votre compagnon avez pris à tâ-
» che de me présenter mon devoir en
» tous ses points et sur toutes ses faces :
» cette fureur d'endoctriner entre-t-elle

» dans les lois dévotes du vagabondage
» sacré?

» — Trève d'ironie et d'insultes! » dit Alamède d'un air calme, et comprimant encore sa fureur : « chef! vous ne pouvez
» exiger que nous transgressions notre vœu
» en vous découvrant nos visages. Trahir
» ses promesses au Ciel, c'est manquer au
» Seigneur lui-même; et prescrire à l'hom-
» me un forfait, c'est le commettre le pre-
» mier.

» — Encore de sages réprimandes! en-
» core de nouvelles maximes! » reprend l'indigne suzerain. « Vos préceptes sont
» péremptoires; vos sentences sont admi-
» rables; vous l'emportez sur moi en lo-
» gique; mais je l'emporte sur vous en au-
» torité : partant, je vous ordonne à tous
» deux de lever et visière et voile.

» — Sire Amalric! » dit la princesse du son de voix le plus touchant, « ne désho-
» norez pas votre nom par cet acte de félo-
» nie; votre vie fut celle des braves, ne la
» souillez point par un crime. Grand par

» vos aïeux et vos titres, soyez-le plus en-
» core par vos vertus!...

» — Exhortation vraiment pathétique! »
répond le traître. « La pélerine, je l'avoue,
» prêche mieux que le pélerin. En faveur
» de son doux accent, je rétracte mon
» premier ordre; mais, conservant vos traits
» cachés, vous allez me jurer ici, vous! que
» vous n'êtes point Alamède; vous! que
» vous n'êtes point Zénaïre.

» — Non, jamais, interrompt le prince,
» un commandement tyrannique ne m'ar-
» rachera de force un serment. Tout fils
» des preux....

» — Tu ne l'es point, » dit Amalric
cessant de feindre et la main posée sur sa
dague : « abject orphelin d'un hameau!
» imposteur paré d'un faux nom! plus de
» détours, je te connais. Lâche! rappelle-
» toi la fontaine où tu m'osas frapper de ta
» mandore. Ma vengeance aura été tar-
» dive, mais elle n'en sera que plus ter-
» rible. »

Se jetant entre les guerriers : « — Arrê-
» tez, sire de Sabran! » s'écrie la princesse

éperdue : « non, vous ne pouvez être un » monstre, j'en appelle à l'âme d'un brave » et remets mon sort en vos mains. Descen- » dant de chefs magnanimes, je me confie » à votre honneur. Amalric! je suis votre » reine. »

Elle dit, arrache son voile; et ses paroles, sa beauté, sa majestueuse attitude, troublent un moment le perfide... Hélas! le charme a peu duré : déjà la haine et la vengeance ont repris sur lui leur empire; il appelle à lui ses soldats : « — Gardes! » que ces captifs soient conduits à la tour » écartée de l'ouest, et que son donjon té- » nébreux soit leur prison et leur tom- » beau!

Puis se tournant vers Alamède : « — Elève » d'Eral! poursuit-il, tu es entré dans la » chapelle; l'inscription du sanctuaire a » dû s'offrir à tes regards.... *Trahir ses* » *promesses au Ciel, c'est manquer au* » *Seigneur lui-même;* j'ai tes hautes le- » çons présentes, et j'accomplirai mon ser- » ment. »

Le monstre, à ces mots, s'éloignant,

donne à voix basse un nouvel ordre au commandant de ses archers. Vainement le prince, en sa rage, a voulu résister aux gardes, le malheureux est désarmé; ses mains et celles de Zénaïre sont chargées de fers; et leur arrêt de mort est prononcé.

Au sommet d'une tour isolée, située à l'extrémité de la citadelle, ils sont traînés par les satellites du suzerain. Une porte massive en chêne tourne et se referme sur eux; ils sont en une étroite enceinte qui n'a pour clarté qu'une lampe et pour lit qu'un monceau de paille..... O barbarie épouvantable! des coups de marteau retentissent.... Condamnés au plus horrible des supplices, ils entendent clouer la porte, qui ne doit plus s'ouvrir à leur vue; porte fatale, qui, semblable à celle de l'enfer du Dante, eût pu porter pour inscription : *Ici entré, plus d'espérance!*

Quelle exclamation d'horreur échappe aux deux infortunés!... Ils envisagent leur destin, et déjà des derniers momens ils anticipent l'agonie.

Le prince cherche, mais en vain, à

rendre quelque espoir à la reine; lui-même, hélas! n'en a aucun. La dame de Saint-Chrisogone ne les aura point oubliés; mais, comme eux proscrite et trahie, que peut-elle faire pour les sauver?..... Les défenseurs de Zénaïre, informés par Ipsiboé de l'acte infâme d'Amalric, peuvent accourir à leur aide, mais avant qu'ils aient battu les troupes d'Alphonse et pris d'assaut le fort de Sabran, le spectre à la faux inflexible aura frappé les deux victimes.

Tombée sur la paille de sa prison: « — Si » jeune encore cesser de vivre!.... » dit la malheureuse captive: « et jamais, ô cher » Alamède! je n'ai tant aimé l'existence.... » Mourir quand j'allais être heureuse! » quand l'amour et la liberté, m'ouvrant » une carrière nouvelle, semblaient, déi- » tés caressantes, me tendre leur coupe » enchantée!.... »

Ses pleurs ont étouffé sa voix. « —Non, » s'écrie le fils de Bozon avec un accent à la fois plein de tendresse, d'angoisse et d'énergie; « non, tu ne mourras point ici!

» — Le crois-tu? » répond Zénaïre.

Et relevant son visage pâle comme la figure en marbre que vient d'achever le sculpteur, elle lui sourit à travers ses larmes....; mais ce n'est point le sourire de l'espérance, ce n'est que celui de l'amour.

Alors sur le sein d'Alamède elle penche sa tête abattue ; et pour quelques instans elle oublie et sa prison et ses douleurs. Mais avec trop de passion, le prince a pressé son amie..... doucement elle se retire....

« — Alamède! vois où nous sommes!...
» Le Ciel seul peut briser nos fers ; ah!
» gardons-nous de l'offenser ! »

Elle dit, et s'agenouillant, elle implore le Créateur; le prince a suivi son exemple; et la foi ranime leurs âmes.

Zénaïre veut se lever... mais les souffrances de la veille avaient déjà miné ses forces ; l'excès des maux et des fatigues anéantit ses facultés; et un engourdissement léthargique vient appesantir sa paupière.

Elle porte un œil inquiet sur sa couche

et sur son amant. Le prince a saisi sa pensée.

« — Ma bien-aimée, je te le jure, je
» respecterai ton repos. Dors en paix et
» sans nulle crainte sur cette couche dou-
» loureuse; dors du sommeil de la vertu,
» je veillerai sur toi.... et sur moi. »

Il a dit : avec confiance elle apprête son lit funèbre; des anneaux de sa chevelure éparse l'infortunée essuie ses larmes; et comprimant un long soupir, elle ferme les yeux et s'endort.

Alors seul à ses tristes pensées, Alamède, prenant la lampe, a fait le tour de sa prison. Point de fenêtres, nulle issue; il n'aperçoit autour de lui que des caractères tracés sur le mur par d'autres victimes de la tyrannie : ce sont les dates de la mort, les empreintes du désespoir, les imprécations de la rage, les derniers mots de l'agonie.

Alamède lit et frissonne.... Il sent ses cheveux se dresser; et une sueur froide mouille son front. Que cette enceinte a vu de crimes! qu'elle a ouï de gémissemens! Ses prédécesseurs y subirent toutes les horreurs

de la faim ; les mêmes supplices l'attendent; c'est le lieu des lentes tortures, c'est le sol des derniers soupirs.

Assis sur un des bancs de sa prison, il attache sur sa compagne un œil hagard et consterné. Elle dort ; sa figure est calme : grand Dieu ! quel sera son réveil !.... Soudain la lampe, prête à s'éteindre, jette une plus vive lueur : bientôt cette lueur vacille, puis elle diminue par degrés..... Effroyable idée ! voilà peut-être les dernières clartés qui brilleront aux yeux du prince, et les ténèbres de la tombe vont l'entourer avant la mort.

Il s'élance vers la lumière qui, l'instant d'avant, lui paraissait un flambeau sépulcral, et qui présentement lui semble un astre bienfaiteur. Ses regards la supplient de vivre, comme s'ils s'adressaient à un être animé : vœux inutiles ! Elle pâlit, et s'efface telle que le sourire du désespoir devant l'irréparable malheur. Elle s'agite en expirant, comme les battemens d'un cœur qui touche à sa fin et se glace.... Que ne donnerait maintenant Alamède pour pou-

voir relire sur le mur ces empreintes fatales dont il venait de détourner la tête avec horreur!..... C'en est fait, la lampe est éteinte ; et pour le captif d'Amalric c'est le commencement de la mort, l'apprentissage du cercueil.

« — Alamède, mon Alamède! » s'écrie tout à coup une voix, « quelle nuit pro-
» fonde! où es-tu?....

» — Auprès de toi, » lui répond-il en posant sa main sur la sienne; « ma Zénaïre,
» me voici.

» — Ah! si tu n'avais pas répondu!....
» si je ne t'eusse pas senti près de moi!...
» ciel! que serais-je devenue!.... Alamède,
» parle-moi encore : tant que j'entendrai
» tes accens, il me semble que je pourrai
» vivre..... Mais qui nous a repris notre
» lampe?.....

» — Faute d'huile elle s'est éteinte.

» — Ainsi donc, » poursuit la princesse,
« mes regards ne rencontreront plus les
» tiens, et je mourrai sans revoir tes traits!..

» — O Zénaïre! que dis-tu! chasse cette
» horrible pensée!... Une voix secrète me

» l'affirme, nous serons secourus et sauvés.

» — Vaine et trompeuse illusion !... Alamède, et je t'ai conduit à l'abîme où nous » périssons !... C'est moi qui, malgré ta résistance, ai voulu demander asile au » sire de Sabran; c'est moi qui t'ai forcé » d'entrer dans cette funeste citadelle; pour » me sauver tu quittas Aix ; mon amour t'a » fait perdre un trône, mon amour te donne » la mort.

» — Oh ! ne me tiens point ce langage ! » Ce que j'ai fait je le ferais encore. Tu » m'as aimé, je fus heureux; vivais-je avant » de te connaître ! Non, je ne me plains point » du sort. Pour moi, je le dis ici même, » une tombe avec Zénaïre vaut mieux qu'un » trône vide et sans elle.

» — O mon ami ! » répond la reine d'une voix étouffée, « l'altière fille de Raymond » méritait-elle un semblable cœur !.... Non, » je l'ai dit, je le répète, je n'étais pas » digne de toi..... Dieu ! faut-il que je ne » connaisse toute la grandeur de son âme » et tout le prix de son amour qu'au moment des derniers adieux ! »

Ses larmes amères et brûlantes tombent sur la main d'Alamède. Le malheureux n'ose parler, de crainte que ses accens douloureux ne trahissent l'angoisse inexprimable de son âme, et ne portent ainsi le coup mortel à sa compagne.

Cette interruption d'entretien s'est prolongée plusieurs instans. «— Quelle obscu-» rité! quel silence! » s'écrie tout à coup la princesse en tressaillant de tous ses membres. « Alamède, es-tu là? Réponds!..... » Parle, un bruit quelconque, ou je meurs!»

Déjà ses esprits s'égaraient; ses artères battent avec violence; et la fièvre allume son sang.

« — Paix! n'entends-tu pas, reprend-» elle, le sourd tintement d'une cloche?... » C'est l'heure des agonisans..... c'est l'ap-» pel de l'éternité. »

Mais quel cri a jeté le prince! C'est un cri d'espoir et de joie. Un rayon de lumière a pénétré dans la prison.... Pour lui, c'est le rayon de la vie. Zénaïre revient à elle, et voit la muraille éclairée.... Une meurtrière pratiquée dans l'épaisseur du bâti-

ment, et que les captifs n'avaient point remarquée, laisse entrer le jour renaissant: avec quel transport ils tiennent leurs yeux fixés sur ce pâle crépuscule, qui leur semble une brillante aurore!.... Le point lumineux s'agrandit et avec lui le doux espoir.... En sortant d'une obscurité qu'ils avaient dû croire éternelle, que l'aube leur paraît céleste!

Comme si des siècles d'absence avaient séparé les amans, ils se revoient avec ivresse; ce n'est plus seulement de la voix, mais c'est du regard qu'ils se parlent. « — Tes pressentimens s'accomplissent, » dit la princesse ranimée; « nous sommes » secourus..... par le ciel. »

Alamède a posé l'un sur l'autre contre le mur les bancs de sa prison. Du haut de ce siége branlant il atteint à la meurtrière; à travers l'étroite crevasse il porte sa vue au dehors; et, l'aurore ayant reparu, il découvre au loin la campagne. « — Que » vois-je! s'est-il écrié, des troupes autour » du castel!.... Que de boucliers! que de

» lances!... Une bannière se déroule... Dieu!
» Zénaïre, c'est la tienne.

» — Alamède, se pourrait-il!.... Un mi-
» racle! et tu l'as prévu!....

» — J'explique aisément ce miracle : tes
» défenseurs, réunis autour de la capitale,
» auront appris d'Ipsiboé la lâche trahison
» d'Amalric; Zénaïre, ils te sauveront!

» — Ah! dis donc, ils *nous* sauveront :
» point de salut pour moi sans le tien.

» — Tes preux sont au pied des remparts,
» et l'attaque du fort commence; mais à
» peine puis-je distinguer leurs diverses
» évolutions; la tour où nous sommes cap-
» tifs est fort loin de la citadelle. Ecoute!
» entends-tu leurs clairons?

» — C'est le chant guerrier de mes bra-
» ves.... Oui, je reconnais leurs fanfares.

» — Des nuées de flèches se croisent :
» que la lutte sera terrible! Les créneaux de
» la forteresse sont hérissés de combattans.

» — Amalric les commande-t-il?

» — Non loin de nous je l'aperçois sur
» la grosse tour du midi.

» — A-t-il des chefs autour de lui ?

» — J'en remarque un qui m'est connu ; » *le chevalier à la camise*. Il porte, cette » fois, un casque, des brassards et une cui- » rasse, mais étroits, menus, alongés en » vraies chevilles de charpente : le corps » effilé du squelette me paraît danser sous » l'armure comme une vieille amande en » sa coque....

» — Alamède ! » interrompt douloureusement la reine, « en de tels momens peux- » tu rire ! »

Hélas ! cet éclair de gaîté devait, selon toute apparence, être le dernier de sa vie.

Il continue à observer et à décrire les combats. Zénaïre écoute inquiète..... et, selon les récits du prince, tour à tour son visage exprime ou la terreur ou l'espérance. Une égale fureur anime les guerriers ennemis, et la défense est aussi opiniâtre que l'attaque est impétueuse.

Les assiégeans néanmoins sont parvenus à renverser les pieux et les palissades extérieures ; les premières barrières sont franchies. Ils ont pénétré jusque sous les fossés

du castel; et ils cherchent à s'approcher d'une poterne fortifiée que leurs haches pourraient abattre.

Mais sur eux, du haut des remparts, pleuvent des javelots, des pierres, de l'huile et de la poix bouillantes; la mort a moissonné leurs rangs, et la cohorte est repoussée.

Bientôt elle revient à la charge avec un nouvel archarnement La journée entière se passe en alternatives cruelles d'avantages et de revers. Aucun résultat décisif, aucune victoire complète.

Le grand astre est à son couchant; ses feux, d'un écarlate foncé, jetaient une couleur uniforme sur la citadelle et ses murs, sur les combattans et leurs armes, sur le terrain et ses cadavres. Partout, à ces sanglantes clartés, on se massacre, on s'extermine. «—Des échelles!.. » s'écrie le prince. « Nos preux montent à l'escalade. Je reconnais à son cimier le vaillant chef qui les » conduit : c'est le sire de Monterolles. Déjà » le premier, à leur tête, il touche le som-

» met des créneaux.... Ah ! si ce héros et les
» siens..... »

Alamède n'a pu poursuivre. « — Eh » bien ! où sont-ils ? que font-ils ?...... » reprend Zénaïre alarmée : mais le prince, sans lui répondre, a couvert ses yeux de ses mains.

« — Ah ! c'en est fait ! » ajoute-t-elle, « je te comprends, tout est perdu. »

En effet le fils de Bozon a vu Monterolles et ses braves renversés du haut des murailles. Des poutres précipitées sur eux ont mis en pièces leurs échelles. Hugues et les siens n'existent plus.

Il quitte la funeste meurtrière, où des images de désolation se succèdent à ses regards ; et tout à sa noble compagne, il cherche encore en sa pensée des paroles consolatrices. « — Non, » dit-il, « tout n'est » point perdu. Un premier assaut a man» qué, mais un second peut réussir. La nuit » vient, c'est demain peut-être....

» — Demain ! » répète Zénaïre, « vivrons» nous encore demain ! »

Ces mots ont glacé le sang d'Alamède :

jusqu'à ce moment la reine avait comprimé ses souffrances...... Mais les angoisses de la faim devenaient plus aiguës d'heure en heure; et, prête à tomber d'inanition, elle voyait s'approcher la mort.

« — La nuit vient, » a-t-elle ajouté d'une voix basse et frémissante ; « oui, la nuit. » l'éternelle nuit........ Alamède, soulève-» moi jusqu'à la hauteur de cette meur-» trière... et que je regarde, une fois encore » avant de descendre au tombeau, cette » terre et cette nature à laquelle il faut » dire adieu. »

Le prince l'élève en ses bras : « — Qu'il » doit être pur, » poursuit-elle, « le souffle » de l'air extérieur ! Ne peut-il, venant jus-» qu'à moi, rafraîchir un instant mes sens!... » Déjà les ombres me dérobent les vues » lointaines; je n'aperçois aucun soldat ; je » ne vois çà et là que des arbres.... »

Puis avec une expression déchirante : « — Des arbres !...... Te rappelles-tu cette » forêt où, fuyant, nous nous égarâmes, » ces sapins à l'ombre desquels j'écoutais » l'aveu de ta flamme, cette nuit de féli-

» cités où je quittais le trône et les hommes » pour l'amour et la liberté ? Dieu ! quels » momens ! quels souvenirs ! Et je me croyais » alors à plaindre !...

» — Bien que notre sort présent soit hor- » rible, » interrompt le prince accablé, « il pourrait l'être plus encore. Nous som- » mes captifs, mais non séparés ; nous » souffrons tous deux, mais ensemble.

» — Alamède, est-ce par pitié qu'Amal- » ric nous a réunis !... Non, c'est une bar- » barie de plus. Le monstre se connaît en » tortures ; il a voulu que chacun de nous » ajoute à ses propres angoisses celles de » l'objet adoré ; il a voulu doubler nos » supplices : nous aurons deux fois à » mourir. »

Elle dit. La prison n'était presque plus éclairée. Déjà les poignantes douleurs de la faim qu'Alamède dissimulait avaient décomposé ses traits ; et un reste de jour douteux, projetant sur lui ses reflets, donnait à sa physionomie l'expression la plus sinistre.

Zénaïre, au contraire, brûlée par une

fièvre intérieure, n'avait jamais paru plus belle. Ses lèvres vermeilles, ses yeux brillans, ses joues vivement colorées, paraissaient défier la tombe; et, telle que l'arc-en-ciel radieux se dessinant sur la tempête, au sein des désolations elle s'offrait éblouissante.

Leurs regards fixent en silence la clarté qui fuit lentement le long des murailles funèbres.... elle se perd.... elle disparaît.... Ils demeurent anéantis, comme si cette dernière lueur était leur dernière espérance ; et n'ayant plus ni la force ni la volonté de se mouvoir, ils restent sans voix, sans souvenir, sans idée, ainsi que deux pierres de plus parmi les pierres du donjon.

En cet effroyable état de stupeur et d'anéantissement, ils ont laissé couler plusieurs heures...... Un peu avant l'aube du jour, la princesse a repris ses sens.

« — Alamède ! » s'est-elle écriée.

Ah ! malgré le supplice de la faim, il a sa première pensée : avant tout son cœur a

parlé. Quelle est sa première demande ? Non pas la vie, mais Alamède.

« — Bientôt le jour va reparaître, » répond le prince avec effort, « et le jour de » la délivrance. »

La fille de Raymond tressaille. « — Est- » ce bien, » reprend-elle avec terreur, « ton » accent que je viens d'entendre ? D'où » vient qu'il m'a fait frémir ? Ta voix a pris » un son étrange : tient-elle déjà de la » tombe ?.... Le jour de la délivrance, dis- » tu !...... Entends-tu par ces mots, la » mort ?.... Approche, où est ta main ?

» — Dans la tienne.

» — Qu'elle est froide ! je la sens à peine... » Oh ! presse-moi contre ton sein. »

Elle se traîne péniblement jusqu'à lui, et, s'appuyant sur sa poitrine, « — Je » suis mieux, » a-t-elle ajouté ; « j'entends » les battemens de ton cœur ; avec eux je » reviens à la vie. »

» — L'aube paraît, » dit Alamède, » en- » core quelques heures de courage, et nos » maux seront terminés. Ce matin le fort » sera pris, ce matin nous serons sauvés. »

Elle sourit, mais quel sourire!..... Pénible, patient et forcé, il peint mieux l'agonie de l'âme que ne le ferait la parole. Triste comme un reflet de lune sur un océan orageux, il est la lueur des désastres.

Le fils de Bozon se lève, et le retour de la lumière semble lui rendre sa vigueur ; il s'élance à la meurtrière : « — Les voilà!
» l'assaut recommence. Les assaillans se
» précipitent à la poterne des fossés; ils la
» frappent à coups de hache....

» — Alamède! » interrompt la reine,
« j'entends une bruyante clameur... qu'an-
» noncerait-elle?...

» — O bonheur! un nouveau renfort de
» guerriers : ce sont les troupes de Ray-
» mond..... C'est ton père, Alphonse est
» vaincu.

» — Arbitre éternel! Dieu puissant! »
s'écrie Zénaïre à genoux, « accorde la vic-
» toire à ses armes, jette un œil de pitié
» sur nous!

» — La poterne résiste encore.... Elle est
» donc de fer ou d'airain. Mais au nord de
» la citadelle une autre escalade est tentée. .

» Les assiégés font une sortie : quelle con-
» fusion ! quelle mêlée !... »

En effet, le sire de Sabran, ses plus intrépides soldats, et son ami Giraud de Simiane, avaient fondu sur l'ennemi. La bataille la plus terrible se livre aux portes du castel. Amalric, enflammant les siens, se signale par sa vaillance, et tout recule devant lui.

Mais, forcé de céder au nombre, le chef, après de longs combats, rentre en bon ordre dans la place, et s'y renferme de nouveau. Sa sortie a eu le succès qu'il en attendait; son entreprise a réussi; car tandis que les assiégeans, quittant les murailles crénelées, s'élançaient sur lui avec rage, ses preux restés sur les remparts, brisaient les échelles abandonnées; et la prise du castel par escalade redevenait encore impossible.

Durant toute la journée, l'œil fixé sur le théâtre du carnage, l'élève d'Eral tour à tour avait espéré ou frémi. Une fois, à la porte du donjon, des émissaires d'Amalric étaient venus prêter l'oreille aux gémissemens des victimes, et s'assurer de leur tré-

pas.... Le soleil touche à l'horizon, les assaillans perdent courage, et le fort paraît imprenable.

Les souffrances physiques d'Alamède étaient alors portées à leur comble; sa force morale seule le soutenait encore, et le débarrassant en quelque sorte de sa dépouille expirante, le rendait comme inattentif aux frissons du corps défaillant.

Vers le soir sa voix s'affaiblit; ses paroles s'entrecoupent; son accent, lugubre et confus, n'est presque plus un son humain; et son œil, fixe, terrifié, a comme le regard du spectre.

Cependant il s'écrie soudain avec un reste d'énergie : « — Zénaïre, nos preux triom» phent!.... A l'extrémité du fort ils ont » planté de nouvelles échelles; ils mon» tent..... ils atteignent les créneaux..... ils » sont maîtres d'une tourelle...... Quelle » épouvante! quel massacre!.... »

La princesse ne répond point. Assise sur la paille au fond de la prison, la tête cachée entre ses genoux, elle est repliée sur elle-

même ; et frémissant sans remuer, elle n'a plus qu'un instinct de souffrances et de terreur, qui place son être tout entier entre l'immobilité et la convulsion : sa respiration, pour ainsi dire inanimée, n'est ni la mort ni l'existence.

« — Oui, » poursuit le prince d'un ton lent et sépulcral ; « oui, je le crois, ils sont » vainqueurs...... Mais un voile couvre » mes yeux ; tout est indistinct.... tout se » brouille... Chaque objet se perd à ma » vue : que dis-je ! mon cerveau sans doute » est maintenant frappé de vertiges.... Je » vois des fantômes, du sang, des glaives, » un écroulement et des flammes. »

Il se tourne vers Zénaïre.... Immobile comme l'urne des mausolées, hélas ! elle n'entend plus la voix dont naguère le son chéri allait si rapidement à son cœur : elle est évanouie..., ou morte. Le prince pousse un cri horrible, semblable à celui de la victime que vient de poignarder l'assassin, et se précipite vers elle....

« — Zénaïre ! ma Zénaïre !... »

Elle soulève sa tête mourante, et tressaille comme n'ayant plus conservé le souvenir de sa présence. Ses joues sont pourpres et ses lèvres blanches; elle presse entre ses dents quelques anneaux de ses longs cheveux : le délire s'est emparé d'elle; ses fibres sont brûlantes; son œil, vif mais sans expression, est à la fois ardent et terne. Elle regarde son ami comme essayant de le reconnaître; et le rire le plus affreux succède à ce lugubre examen.

D'un air calme et d'un ton glacial : « — Il » est tard, dit-elle, j'ai faim. »

Puis cherchant à montrer du doigt un des coins obscurs du donjon : « — Oui, j'ai » faim, donne-moi ces fruits. »

C'en est trop!... le prince succombe à ce complément des supplices. Chancelant, il tombe auprès d'elle; et l'entourant encore de ses bras : « — O ma bien-aimée!... s'é» crie-t-il, attends!... ne meurs point avant » moi! »

Zénaïre, bien que privée de la raison, paraît sensible à ses caresses. « — Ami com-

» patissant ! poursuit-elle, tu me consoles...
» mais j'ai froid. Un peu de feu, je t'en
» supplie. »

Puis, d'un accent bref et haché : « — Bar-
» bare ! donne-moi ces fruits... De grâce !
» approche-moi de ce feu... Pour t'atten-
» drir, faut-il pleurer ?... Je ne puis, je
» n'ai pas de larmes.

» — Dieu de justice et de bonté ! que t'a-
» vons-nous fait !... dit le prince. Peux-tu
» laisser souffrir ainsi tes malheureuses
» créatures !..... n'est-ce point assez de tor-
» tures !... par pitié ! par pitié ! la mort ! »

En ce moment des cris lointains perçaient les airs, et c'étaient ceux de la victoire..... Mais les captifs n'entendent point ces annonces de délivrance... Des pas approchent du donjon. Un guichet pratiqué dans la fatale porte s'ouvre à la hâte ; et Alamède, ô secours inespéré ! voit passer à travers l'étroite ouverture un panier renfermant des alimens et un vase contenant du vin.

Il s'empare de la corbeille ; et aussitôt la princesse dévore avec avidité la nourriture

qui lui est offerte. Le prince, que la soif consume, a saisi le breuvage et boit. Déjà ses forces revenaient lorsqu'un papier jeté dans la corbeille, et qu'en sa précipitation il n'avait point remarqué avant de désaltérer ses lèvres desséchées, un papier écrit lui offre ces mots : « — Le fort est au mo-
» ment de se rendre, vous allez être déli-
» vrés....; mais gardez-vous de boire ce
» vin; les traîtres l'ont empoisonné. »

L'écriture était d'Izorin : le prince se croyait sauvé, et la mort coule dans ses veines.

La reine est revenue à elle; le calme rentre en ses organes; elle recouvre sa raison; et tendant une coupe à son ami, elle veut à son tour étancher sa soif; mais Alamède ne répond à sa demande que par un geste d'horreur : contre les murs il jette le vase et l'a brisé en mille pièces.

A cette violence inattendue qui semble un acte de démence, Zénaïre regarde le prince; les derniers rayons du jour éclairaient encore ses traits : elle recule épou-

vantée.... Tout ce que la terreur a de plus sinistre, tout ce que la pensée a de plus délirant, tout ce que la souffrance a de plus aigu, tout ce que le désespoir a de plus déchirant, étaient empreints sur son visage.

« — Alamède! pourquoi cette subite » horreur?..... O ciel! qu'as-tu? qu'éprou- » ves-tu?

» — Rien! » reprend le prince égaré. « Je suis bien, très bien ;... je suis mieux. »

Et sa main avec un mouvement convulsif, essuyait les gouttes glacées qui coulaient de son front livide..... Puis, péniblement il ajoute : « — Zénaïre, le fort est pris.

» — D'où le sais-tu? Qui te l'a dit?

» — N'importe! Remercions le Seigneur. » Tu vas être libre et sauvée.

» — *Je vais être libre et sauvée!* » répète la princesse éperdue. « Que dis-tu! » qui? moi seule?.... et toi?.... »

En prononçant ces paroles, elle aperçoit au milieu des débris du vase cassé le fatal papier d'Izorin. Elle s'élance, le ramasse.... et en a lu le contenu.

« — Cher Alamède! s'écrie-t-elle en des transes inexprimables, « as-tu touché à ce » breuvage?...

» — Non, » répond-il, « rassure-toi..... » Déjà nos chevaliers vainqueurs...

» — Et, sans toi, sans ton existence, que » m'importent nos chevaliers, le fort, la » liberté, l'univers!.... As-tu touché à ce » breuvage?...

» — Ne t'alarme point, je suis bien. Je » puis me lever; et bientôt... »

La perfide boisson agit; sa voix meurt, et son sang s'arrête... Il veut se rapprocher de la meurtrière, vains efforts! ses membres s'engourdissent, ses lèvres se contractent, et son cœur a cessé de battre..... Il tombe au pied de la muraille.

Zénaïre a saisi sa main. Cette main est déjà glacée comme le marbre des caveaux : « — Il n'est plus !... » s'est-elle écriée.

Puis d'un son de voix déchirant : « — Non, » tu n'es pas mort, » reprend-elle. « Tu » n'as pu me quitter ainsi;... tu n'aurais pu » m'abandonner avec cette froide barba- » rie... tu ne m'avais pas dit Adieu. »

Alors de bruyantes clameurs parviennent jusqu'à son oreille. On monte l'escalier de la tour. Seraient-ce des libérateurs, ou sont-ce de nouveaux bourreaux? Elle entend prononcer son nom, et se détourne avec horreur de la porte qui se renverse sous la hache retentissante. Pour elle, il n'est plus d'espérance; elle a l'affreuse certitude qu'Alamède n'existe plus...

Elle arrête un instant ses yeux sur sa dépouille inanimée, sur ce lis flétri, dont les formes gracieuses et la beauté conservent encore leur éclat, même entre les bras de la mort... Ensuite de ses longs cheveux elle s'enveloppe le visage pour ne plus voir, ni être vue..... Et, de sa couche funéraire, s'adressant aux soldats armés qui s'ouvrent vers elle un passage, elle exhale ces derniers mots :

« — Inconnus! qui que vous soyez, vous
» êtes inutiles en ces lieux. Si vous arrivez
» en sauveurs, je n'ai plus besoin de se-
» cours; si vous êtes des assassins, j'ai reçu
» le coup de la mort. »

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Cependant, à la fin du jour, ainsi qu'Alamède l'avait vu, une des tours de la citadelle avait été prise d'assaut; mais Amalric aussitôt y avait fait mettre le feu; avait fait couper la galerie crénelée qui de la tour menait au fort; et les écroulemens et les flammes que l'élève d'Eral avait pris pour des vertiges de son cerveau n'étaient rien moins qu'illusions.

Sur un bâtiment isolé, au milieu d'un embrasement, les guerriers vainqueurs vont

périr, lorsqu'un incident imprévu assure le triomphe à leurs armes. Tandis que tous les preux d'Amalric combattaient au nord de la place, un des serviteurs du manoir (et c'était sans doute Izorin) ouvrait au midi la poterne à une poignée d'assaillans.

Bientôt par ce passage secret Raymond et ses braves cohortes s'introduisent dans le castel. Ils délivrent leurs devanciers; la victoire suit leurs bannières. Les sires de Sabran et de Simiane périssent de la main du monarque; la citadelle enfin est soumise; et, selon l'usage des héros en pareille circonstance, la garnison entière, généreusement sauvée de la honte, est passée au fil de l'épée (1).

A peine débarqué à Marseille, le roi Raymond s'était porté vers Aix à marches

---

(1) Raymond Bérenger finit par triompher des comtes de Toulouse et de Forcalquier. Il rétablit la paix en Provence. Voyez *Hist. de Provence* de Papon.

forcées. De toutes parts le long de la route, des milices volontaires étaient venues se ranger sous ses étendards : les partisans de Zénaïre avaient volé à sa rencontre ; et son armée, grossie à chaque pas, était arrivée formidable sous les murs de la capitale. Là, en une bataille rangée, dans l'espace de quelques heures, Alphonse, complètement défait, avait perdu son nouveau trône, et vers ses états avait fui. Tandis que plusieurs légions poursuivaient ce chef détesté, le roi Raymond accourait au castel perfide, où déjà, par le bruit public, il savait sa fille captive.

Les ombres de la nuit couvraient la forteresse de Sabran. Raymond, vainqueur, a fait chercher de tous côtés son auguste fille : inutiles perquisitions !.. Les prisons et les souterrains, tout est vide, tout est désert : aucun prisonnier au castel ; et nul renseignement ne peut être donné par les défenseurs d'Amalric, qui tous ont péri dans l'assaut :

En un réduit obscur et caché, des preux ont découvert un varlet échappé par miracle au glaive exterminateur. Ce malheureux se nomme Orbas : il est traîné devant Raymond; et tel est le résultat de ses réponses aux diverses interrogations du monarque.

« C'est au donjon de la tour isolée de » l'ouest que Zénaïre avait été renfermée... » Amalric, se voyant perdu, avait envoyé » Orbas le matin même au hameau voisin » demander un poison actif à la magicienne » Alfernie. Le sire de Sabran ayant craint » que les amans ne fussent sauvés par les » assiégeans avant d'avoir succombé à la » faim, avait résolu de les empoisonner, » afin d'accomplir à la fois et son serment » et sa vengeance.

» Orbas, selon les ordres de son maître, » était sorti du castel par une issue secrète, » et s'était rendu chez Alfernie. L'infâme » confidente d'Amalric n'ayant nul poison » préparé, avait couru en chercher un chez » quelque autre génie du mal; s'était fait

» attendre toute la journée; et le breuvage
» perfide n'avait pu être porté aux captifs
» qu'au moment de la prise du fort. »

Quels affreux détails pour Raymond !.... Il n'en peut ouïr davantage, et court à la hâte au donjon. Autre surprise ! autre mystère !... les portes de la tour sont brisées; et la prison, ouverte et vide, n'offre que les débris épars du fatal vase empoisonné.

De nouvelles questions sont faites au serviteur d'Amalric; mais ses réponses sont peu claires, en voici les traits principaux :

« La poterne du midi avait été livrée par
» un varlet du manoir, nommé Izorin, à
» des guerriers que conduisait une femme.
» Cette troupe s'était dirigée pendant le tu-
» multe du combat vers la tourelle des cap-
» tifs, et là s'était soustraite aux regards.

» Orbas, quelques momens après, cher-
» chant à se cacher pour échapper au mas-
» sacre général, croit avoir vu par la fenêtre
» d'un bâtiment donnant sur la rivière une
» barque fendant les flots... La femme in-
» connue, qui lui parut alors d'une taille

» gigantesque, y dictait ses ordres à quatre
» soldats faisant l'office de bateliers. Elle
» tenait dans sa main un flambeau résineux.
» Izorin était auprès d'elle, penché sur deux
» corps inanimés, étendus au milieu de la
» nacelle... Soudain la torche s'était éteinte;
» et la barque mystérieuse, semblable à
» celle du vieillard de l'Achéron passant
» les âmes aux sombres bords, avait disparu
» sous les ténèbres... Cette étonnante vision
» fut-elle fantastique ou réelle? Orbas n'ose
» rien affirmer. »

En quelle perplexité nouvelle cet incroyable récit a jeté l'âme de Raymond!.... Des recherches sont ordonnées; mais hélas! les nombreux soldats envoyés à la découverte parcourent inutilement les monts, les forêts et les plaines : ni la barque, ni les bateliers, ni l'inconnue, ni les cadavres, n'ont été vus sur aucune rive; Alfernie a fui du canton; toutes perquisitions sont vaines.

Zénaïre et Alamède ne sont-ils plus, ou vivent-ils?... Ces questions restent à résoudre. Où sont leurs corps? nul ne le sait.

Pourquoi se cacher, s'ils existent?... En de semblables conjonctures, on peut tout se persuader, ou rejeter toute hypothèse; on peut tout nier ou tout croire. Un fait certain, c'est que Raymond, triomphant et désespéré, règne sur la Provence paisible.

FIN DU DOUZIÈME ET DERNIER LIVRE.

EPILOGUE.

Près d'un an s'était écoulé depuis la défaite d'Alphonse; et le roi de Barcelone et d'Aragon, paraissant oublier l'Espagne, habitait encore la Provence. Que de fois, ayant réuni son conseil privé, il avait délibéré sur les moyens à prendre pour retrouver sa fille, ou du moins sa dépouille mortelle!... Hélas, et selon la coutume des assemblées, qu'avait fourni l'évènement à l'examen des nobles chefs?... Toujours un texte à des harangues, souvent une harangue hors du texte, et jamais de résultats clairs.

Le remords de sa vie passée tourmentait alors le monarque, il s'était couronné de gloire à la façon des grands guerriers. Sa main avait égorgé ses ennemis par centaines, et sa voix les avait détruits par mil-

liers. Habile en l'art brillant des massacres, il avait, en plus d'une circonstance, expédié des populations entières pour l'éternelle vie; et les hommes, dans tous les temps, n'avaient été pour lui que des nombres qu'il s'était plu à calculer, à chiffrer ou à effacer pour résoudre de sanglans problèmes.

Etrange caprice du cœur! Raymond n'était devenu père qu'après avoir perdu sa fille. Toutes les églises retentissaient des prières adressées par son ordre aux saints et patrons du royaume pour leur redemander Zénaïre; mais ces prières commandées n'avaient eu que peu de succès. Les saints et patrons provençaux, tels que la majorité absolue d'une chambre législative, avaient passé à l'ordre du jour sur la requête juste ou non des supplians désappointés.

Raymond, pour expier ses crimes, qui rendaient sans doute le ciel sourd à sa voix, fait à diverses abbayes de nombreux legs, payables après son décès; mais, nonobstant l'acte sacré, il n'a point retrouvé sa

fille. La pénitence que le prince religieux avait imposée par contrat, non à lui-même, mais à ses héritiers, fut médiocrement agréable aux congrégations apostoliques, qui trouvèrent son sacrifice fait avec trop peu d'abandon. Le *testament* du roi, dirent-elles, n'a pu changer pour lui les destins; Dieu, pour faire droit à ses plaintes, voulait *donations entre vifs*.

Enfin le père repentant, convaincu par l'inutilité de ses recherches que sa fille n'existe plus, commande un service funèbre digne de sa haute naissance. La pompeuse solennité attire tous les peuples du royaume; les places, les rues, les maisons, les monumens et les palais de la capitale sont tendus de noir. Jamais convoi plus magnifique n'avait mieux célébré la mort.

La procession funéraire traverse les mêmes carrefours où peu de jours auparavant s'évertuaient les diables et les anges, le dieu Momus et saint Christophe, les mages, le Veau d'or et Bacchus; mais des chants joyeux cette fois n'accompagnent point le cortége. A différentes stations, selon les rè-

glemens tracés par l'autorité compétente aux nombreux figurans du drame, les guerriers devaient pousser des gémissemens plaintifs, les artisans se tordre les bras, les vieillards se rouler sur terre, et les femmes s'arracher les cheveux (1). L'exécution quelquefois répondait mal à l'ordonnance : des éclats de gaîté inconvenans partaient du milieu même du désespoir; puis le silence solennel qu'il fallait garder par intervalles était prolongé outre mesure; enfin souvent, se rappelant trop brusquement de quoi il était question, la gent larmoyante et éperdue, par une subite explosion de douleur mal calculée, communiquait un rire électrique à la multitude assistante. Hélas! en ce vallon de sottises, qu'il a toujours été difficile de bien remplir un rôle quelconque!... Qui sait si dans la création, notre terre, globe de fous, n'est point une charge burlesque? Le grand maître de

---

(1) *Voyez*, sur les anciens usages de nos pères, les auteurs cités dans les notes du l. V.

toutes choses, afin d'égayer ses spectacles, parmi ses ouvrages sublimes plaça peut-être une parodie, et nous sommes cette misérable.

Plusieurs chevaliers du Temple, revenus d'une mission secrète, sont introduits un soir auprès de Raymond. Ils portent une nouvelle étrange. Selon eux, la reine existe encore; ils croient avoir découvert la solitude qu'elle habite. Tel est le récit de leur chef, du templier Saurin de Volnare:

« — En traversant une contrée peu dis-
» tante de la capitale, nous nous étions ar-
» rêtés à la lisière d'un bois qui dominait
» un vaste marais.... tout à coup sur l'hu-
» mide plaine, une femme qu'un voile noir
» enveloppait des pieds à la tête, se glisse,
» seule, à pas furtifs, derrière des halliers
» sauvages.... Notre aspect l'avait effrayée;
» et son costume, son maintien, jusqu'à sa
» marche, tout en elle nous avait frappés
» de surprise.

» Un pâtre s'offrit à nos yeux; nous vou-
» lûmes le questionner. Il habitait depuis

» peu le vallon. « — Tout ce que je sais, » nous dit-il, c'est que la dame mystérieuse » est inconnue à la contrée; que les uns la » regardent comme une magicienne, d'au- » tres comme une fée, et d'autres comme » une grande princesse que le malheur et » de violens chagrins ont confinée sur cette » plage. Nul n'approche de sa demeure; » on lui donne des noms bizarres; personne » ne voit son visage; et l'on pense qu'un » vœu sacré lui défend de lever son voile.

» — C'est ma fille! » s'écrie Raymond; « ce doit être ma Zénaïre. *Une grande prin-* » *cesse,* dit-on; en est-il d'autres en Pro- » vence? Mais comment expliquer?.. N'im- » porte! Demain retournez au marais, » pénétrez jusqu'à sa retraite, et ne revenez » point sans elle. Vous respecterez sa per- » sonne, et ses mystères, et son vœu. Ne » vous permettez auprès d'elle aucune ques- » tion curieuse; que son voile reste baissé. » Entourez-la de soins et d'égards.... Partez » à l'instant, hâtez-vous, votre roi va » compter les heures. »

Le jour suivant, le monarque, retiré

dans ses appartemens, vaquait aux soins importans du royaume, quand le templier Saurin lui est annoncé. Il a couru à sa rencontre :

« — Où donc est-elle? » s'écrie-t-il, « quoi! vous êtes de retour, et seul!

» — L'inconnue vous est amenée. Sire, » j'ai devancé ses pas, et vous allez la voir » paraître.

» — Est-ce la reine? est-ce ma fille?

» — Elle n'a point levé son voile, et » nous n'avons pu voir ses traits.

» — Mais sa voix?

» — Nous est inconnue. Arrivés à sa mys- » térieuse habitation, nous l'avons respec- » tueusement informée du sujet de notre » message : elle a d'abord paru surprise, a » dédaigné de nous répondre, puis nous a » suivis en silence.

» — En quel lieu l'avez-vous trouvée?

» — En un laboratoire chimique, en- » tourée de creusets, de mortiers, de four- » neaux, de soufflets et d'herbes.

» — Se peut-il! et qu'y faisait-elle?

» — Si cette inconnue est la reine, sire,

» Sa Majesté travaille, à ce qu'il nous a
» paru, à la transmutation des métaux :
» toute aux secrets de la nature, elle s'oc-
» cupe à compléter ses imparfaites concoc-
» tions.

» — Quoi ! Zénaïre aurait quitté la
» royauté pour l'alchimie, et le sceptre
» pour l'alambic !

» — Le troc en effet est bizarre, » ré-
pond le noble templier, « d'autant que,
» sans l'aller chercher dans de sombres dis-
» tilleries, savoir bien porter la couronne
» est le véritable *grand œuvre.*

» — Trève à vos réflexions déplacées, »
interrompt l'orgueilleux monarque ; « sans
» ma permission souveraine nul ne doit
» penser devant moi : s'il l'ose, du moins
» qu'il se taise; mais on vient, on entre :
» c'est elle. »

Environnée d'une troupe de templiers à
manteaux blancs, une grande figure noire
s'avance à pas comptés et solennels; sa dé-
marche, étrangement majestueuse, est non
moins théâtrale que celle des victimes dra-
matiques conduites en cadence au supplice

sur une scène à grand spectacle. Sa taille est droite, sa tête haute, et un voile immense la couvre.

Elle s'arrête au pied du trône avec la gravité funéraire du représentant d'un fantôme en une tragédie lugubre. Sous son vêtement ténébreux, elle croise ses bras sur sa poitrine, et garde un silence sévère, analogue à son attitude.

« — Étrangère ! » dit Raymond d'une voix émue, « veuillez relever votre voile. »

Mais l'inconnue n'a répondu que par un geste dédaigneux et par un signe négatif.

Accoutumé à être obéi, le prince impérieux commande...... et l'un de ses preux, d'une main humble et soumise, exécute l'ordre imposé. La mante noire de la dame tombe au même instant à ses pieds.

« — Monarque tyran ! s'écrie-t-elle, » maintenant es-tu satisfait ? »

Satisfait n'était pas le mot : qu'a vu le roi ?... Ipsiboé.

Le front découvert et rasé, telle qu'un jeune enfant de chœur, et l'œil étincelant

comme une pythonisse sous l'influence du feu magique, la dame de Saint-Chrisogone restait immobile et debout. Une robe de soie vert pomme, taillée en manière de sac, était nouée sous son menton, descendait flottante à ses pieds, et par de larges échancrures laissait un passage à ses bras. L'un d'eux, qu'elle s'était blessé en une opération chimique, était enveloppé de bandelettes comme un membre d'une momie ; et l'autre, nu jusques au coude, était taché des divers sucs de plantes, d'écorces, et de minéraux qu'elle broyait et triturait avec ardeur au moment même où les envoyés du roi l'abordèrent.

Elle porte à ses pieds des sandales que nouent des lisières de cuir garnies d'agrafes en bronze ; au milieu de sa poitrine est attaché un saint Fernand de cuivre dans un petit pavillon d'étain ; enfin, un chapelet rouge à grains de la grosseur d'une noix laisse pendre devant elle, à la hauteur du genou, un crucifix d'ébène doré.

En ce singulier appareil, elle semblait l'informe essai d'une madone des temps

barbares, la statue sainte d'une niche, le décors d'un autel gothique.

Jamais dame en pareil costume ne s'était montrée à la cour; et jamais nulle gentifemme n'avait, avec plus d'assurance, traversé la salle du trône.

Le monarque stupéfié, le corps rejeté en arrière, la regarde et reste sans voix. « — Raymond ! » reprend-elle avec force, « comme tous les oppresseurs couronnés, » tu ne respectes pas plus la liberté indivi- » duelle que toutes les autres libertés pu- » bliques. Ma demeure a été violée, les » droits de mon sexe méconnus. Tes seules » volontés sont les lois; tu te joues du com- » mun des hommes. Eh bien ! fier des- » pote, triomphe ! Me voici, que veux-tu » de moi ?

» — Quel discours et quelle arrogance ! » répond le prince courroucé; « femme, sais- » tu qui je suis ?

» — L'usurpateur de la Provence, l'as- » sassin de Fernand Bozon. »

Un des templiers, furieux, s'avance vers

elle à ces mots; et cherchant à la dérober à l'emportement du monarque, il veut l'enlever de la salle..... Mais Ipsiboé le repoussant avec indignation; « — Comte de Bar-
» celone! » reprend-elle : « ôte à l'instant
» de devant moi ces estafiers du despotisme.
» J'ai droit de commander ici; j'y portai
» jadis ta couronne, et ce palais était le
» mien. Usurpation, baisse les yeux devant
» la légitimité! Toi qui m'oses faire arrêter,
» sais-tu toi-même qui te parle?...... Une
» reine, au moins ton égale, la veuve de
» Fernand Bozon. »

Elle dit, et jette un œil fier sur les assistans étonnés. Son maintien soudainement ennobli avait pris un aspect auguste, une dignité souveraine; la ridicule forme de ses vètemens avait disparu devant la mâle énergie de son langage; sa fermeté, captivant l'admiration, l'élevait à une hauteur qui ne permettait plus aux regards de s'arrêter sur des dehors que sa grande âme dédaignait; ce n'était plus l'inconnue d'un marais, c'était la veuve d'un monarque.

Raymond cède lui-même à l'empire de

l'étrange femme aux contrastes. Il éloigne ses chevaliers. « — Epouse de Fernand! » lui dit-il, qu'ai-je entendu! quoi! vous » seriez cette Ipsiboé si célèbre!...

» — Oui, si célèbre, interrompt-elle, » par ses constantes infortunes... mais quel » qu'ait pu être mon sort, je le préfère en» core au tien : des longues épreuves de la » vie je sors sans tache et sans reproche. » Raymond! en peux-tu dire autant?

» — Je sais quelle fut ta carrière, » a répliqué le roi d'Aragon; « je sais quelles » furent tes intrigues avec une secte fa» meuse qui t'avait choisie pour son chef; » par toi fut ébranlé mon trône, espères-tu » l'abattre encore?

» — Non : mes yeux se sont dessillés. » Les peuples ignorans de ce siècle aiment » mieux être gouvernés avec une faux et » des verges qu'avec un sceptre et des ba» lances. Les couronnes, je le vois trop, ne » conviennent qu'à des tyrans; elles sont » les proies déplorables que s'entre-arra» chent les conquérans, vrais vampires du » genre humain; ne redoute plus rien de

» moi ; j'abdique à jamais les grandeurs.
» Perfide, sanguinaire, absolu, règne ! tu
» mérites le trône.

» — Et que sont devenus tes *invisibles*,
» ta grande société secrète ?

» — Je le saurais, qu'en ce moment je
» ne t'en informerais point.

» — Tes régénérateurs sont anéantis,
» leur feu redoutable est éteint.

» — Eteint, non; mais il est couvert.
» L'association des grandes âmes qui veu-
» lent l'émancipation de la terre, la liberté
» des nations, et l'extension des vraies lu-
» mières, n'est pas d'un siècle, mais de tous.
» Ostensible ou cachée, elle fut, elle est, et
» sera comme l'éternelle Providence qui se
» manifeste sans être vue, et triomphe sans
» montrer ses armes. Elle serait morte au-
» jourd'hui que demain elle revivrait. Ta
» flamme a pu brûler le temple; mais tel
» que l'immortel phénix, il ressortira de
» ses cendres : il a pour base la sagesse,
» pour clef de voûte les vertus. Les lois des
» régénérateurs dans tout noble cœur ont
» leur siége, elles seront de tous les âges :

» leurs principes sont la justice, ils seront
» admirés de tous temps.

» Un jour ils prévaudront sur la terre,
» les sages régénérateurs qui ne veulent
» point abattre, mais redresser; qui ne
» veulent point les révolutions, mais les
» perfectionnemens. Alors les vérités natio-
» nales vaincront les erreurs populaires;
» les princes et les citoyens auront chacun
» leurs priviléges; un équilibre universel
» affermira tous les pouvoirs; les hommes,
» en tant que de droit, seront égaux, libres
» et frères; et bien que le monarque gou-
» verne, les lois seront la royauté, et non
» la royauté les lois.... Raymond, je me
» suis fait entendre, la pensée-mère
» s'est fait jour, la grande carrière est ou-
» verte, le présent, au nom du passé, a
» fait appel à l'avenir. »

Elle dit : tout ce qu'une âme grande et généreuse a d'inspirations et de force éclatait dans son regard magnanime. Un enthousiasme prophétique semblait illuminer ses traits; des teintes neuves et sublimes avaient coloré ses tableaux; et la pureté de

ses vœux se manifestait en ses éloquentes paroles. Ah! si ses plans n'étaient que démence et ses espérances que songe.... ; que la démence était brillante, et que le songe était divin!

Quoique mécontent et troublé, Raymond ne l'a point interrompue. Changeant de sujet d'entretien : « — Ipsiboé! pour-» quoi, » lui dit-il, « t'ensevelir dans un » marais couvert de vapeurs et de rep-» tiles?.... Pourquoi?....

» — Je ne crains de vapeurs, » répond la veuve de Fernand, « que celles dont » s'entoure le crime, et ne fuis, parmi les » reptiles, que ceux qui marchent debout.

» — Savante alchimiste, dit-on, tu son-» des et veux pénétrer les secrets de la créa-» tion.

» — C'est que je les crois préférables » aux secrets de la créature. Des soins op-» posés nous occupent. Moi, j'extrais les » vertus des plantes; toi, tu détruis celles » des hommes.

» — Qu'espères-tu tirer de tes simples?

» — Ce que tu ne saurais tirer des cour-

» tisans qui t'environnent, une essence
» pure et utile.»

Le prince altier et violent s'était jusqu'alors contenu; mais il allait tonner contre elle, lorsqu'une soudaine pensée vient encore imposer à son âme une nouvelle contrainte. La dame de Saint-Chrisogone est mère d'Alamède, et le destin de Zénaïre ne peut que lui être connu. « — Veuve de
» Bozon! » lui dit-il d'un ton calme et affectueux, « je rends grâce au hasard qui
» nous a fait connaître l'un à l'autre; quelle
» que soit la demeure que vous choisissiez,
» elle sera désormais inviolable. J'honore
» vos nobles sentimens, et j'admire votre
» mâle courage. Je vous ferai rendre par-
» tout les honneurs dus au rang des prin-
» ces; et quelque désir que vous m'expri-
» miez, je serai heureux de le satisfaire.

» — Fais-moi donc avancer un siége. En
» ces lieux, de toutes manières, nous som-
» mes déplacés l'un et l'autre; tu es assis,
» je suis debout. »

Raymond quitte son fauteuil royal; et sur un divan asiatique, ayant pris place

à côté d'elle : « — Princesse ! » a-t-il continué, « vous fûtes frappée par le sort ;
» comme vous il m'accable aussi ; j'ai perdu
» mon unique fille.

» — Que dis-tu? Pour perdre une fille
» il faudrait avoir été père. Raymond ! tu
» ne le fus jamais.

» — Ipsiboé ! le noir mystère qui couvre
» sa disparition t'aurait-il été dévoilé?.....
» Ne peux-tu me rendre au bonheur?....
» Ipsiboé, je t'en conjure....

» — J'étais certaine, » répond-elle, « que
» tes offres et tes promesses préludaient à
» quelque prière. Les princes ne flattent
» que par nécessité et ne caressent que par
» politique. Quand vous lui êtes nécessaire, l'arbre royal offre de beaux fruits ;
» mais n'a-t-il plus besoin de vous, ces
» fruits sont ceux du lac Asphalte, ils ne
» sont remplis que de cendres. »

Feignant de n'avoir point entendu ;

« — Princesse ! » poursuit le monarque,
« vous eûtes un fils de Fernand, il portait le
» nom d'Alamède et fut aimé de Zénaïre ;

» je n'ignore point que ce noble héritier » des Bozons, le jour même où les *invi-* » *sibles* comptaient le proclamer souve- » rain, rejeta la grandeur suprême pour » suivre la reine proscrite. Je sais qu'au » pouvoir d'un perfide il partagea les fers » de ma fille; je sais qu'un breuvage fatal » leur fut à tous deux présenté; mais les » captifs ont-ils péri?

» — Non, interrompt Ipsiboé. Le ciel » n'a point permis ce crime. Lorsque l'in- » fâme sire de Sabran envoya demander en » toute hâte une poudre mortelle à Al- » fernie, cette odieuse créature n'en avait » point de préparée : peu habile en son art » perfide, et d'après des bruits mensongers » me croyant une autre Médée, elle vint » à Saint-Chrisogone; et le ciel voulut » que j'y fusse. Alfernie m'était inconnue, » sa prière me fut suspecte; et je lui remis, » comme poison subtil, un fort et puissant » narcotique : le traître d'abord fut joué, » puis la liqueur trompa mon fils, Zénaïre, » et même Izorin.

» — Ainsi, dit le prince ravi, les captifs » ont été sauvés !........ Achevez, vivent-ils » encore?

» — Ils sont morts pour toi et le monde.

» — Mais leurs destins?...

» — Sont fortunés. Ils sont libres, ils » sont époux. L'un et l'autre ils goûtent » en paix, au fond d'une retraite pure, » toutes les délices de la vie. Au riant val- » lon qu'ils habitent, il ne manquait qu'un » couple heureux pour être un paradis sur » la terre.

» — Zénaïre! fille chérie! s'écrie Ray- » mond avec transport. Tu vis! je pourrais » te revoir! Dieu du ciel, tu m'as exaucé! » oh! reçois mes actions de grâce! »

Sa joie était vive et sincère, ses prières étaient ferventes; la dame de Saint-Chrisogone, ne le regardant néanmoins qu'avec un dédain ironique, a pris la parole en ces mots :

« — Quelle métamorphose en toi!..... » avec quelle prompte vigueur se sont sou- » dain développés dans ton âme jadis in- » crédule les sentimens religieux! Partie

» du fond d'un cœur glacé, quelle subite » explosion de sensibilité paternelle!...

» — Tu me juges mal, répond-il. Les » années ont changé Raymond; il com» mit des fautes sans doute, mais son » repentir les efface. La disparition de ma » fille, en déchirant mon âme, l'a rouverte » aux plus tendres affections de la nature; » par le ciel enfin éclairé, j'ai vu le néant » de la gloire, et je sens le vide du trône. » O toi dont une seule parole a plus fait » battre mon cœur en un instant, que ne l'a» vaient fait en un demi-siècle toutes les voix » flatteuses de la renommée! rends-toi, de » grâce, à mes prières! que par ton généreux » secours je puisse revoir Zénaïre! »

Pour la première fois, oubliant l'orgueil de son rang, le roi d'Aragon, les mains jointes, et dans une attitude suppliante, implore humblement........ une femme. Ipsiboé paraît émue.

« — Je voudrais croire à ta conversion, » reprend-elle; mais hélas! je connais Ray» mond : devenu subitement père et chré» tien, il se jette au champ des vertus

» comme un soldat au champ des massa-
» cres ; c'est pour lui le sol d'une journée ,
» demain il foulera d'autres terres.

» Comte de Barcelone ! Zénaïre est calme
» et heureuse, pourquoi veux-tu troubler
» son bonheur ? Epouse d'Alamède, elle ne
» peut plus l'être du roi de France. Con-
» tente-toi des jouissances de la grandeur,
» laisse-lui celles de l'amour.

» — Ah ! ce n'est point pour l'enlever à
» celui qu'elle aime, » répond le monarque,
« ni pour l'unir à Louis VII, que je rede-
» mande ma fille ; non, je ne veux que la
» voir encore et l'embrasser avant ma mort.
» Ipsiboé, je te le jure, si tu la rends à ma
» tendresse, je couronnerai ton fils roi de
» Provence ; il partagera le sceptre avec
» Zénaïre ; et un gouvernement tel que tu
» le désires pourra par toi être établi. J'uni-
» rai ainsi les deux dynasties rivales ; je
» contenterai tous les partis ; j'éteindrai
» toutes les haines : les Bozons et les Bé-
» rengers ne feront plus qu'une famille ;
» enfin, la paix et le bonheur public seront
» ton immortel ouvrage. »

Il dit, et son langage est vrai. La dame de Saint-Chrisogone a réfléchi profondément; puis elle s'exprime en ces termes :

« — Le malheur des guerriers célèbres et » des politiques fameux est d'inspirer peu » de confiance. Pour eux des traités ne sont » que des délais, et des promesses que des » mots : se fiera-t-on à tes sermens?

» D'ailleurs, un obstacle plus grand » encore s'oppose à l'accomplissement de » tes vœux. Alamède et Zénaïre se sont en- » gagés, au pied des autels, à n'accepter » jamais aucun trône, et à ne vivre que » pour eux-mêmes. Assez riche par mes » présens et par les pierreries de ta fille, » Alamède en sa solitude n'a rien à désirer » sur la terre; son amante et lui rejetteront » toutes tes offres.

» — Non, si ton éloquence persuasive » plaide la cause paternelle. Ils se doivent » à leur patrie, ils se doivent à leur famille; » et le Saint-Pontife de Rome pourra les » relever de leur vœu.

» — Eh bien! » reprend Ipsiboé, « je » consens à leur faire parvenir ta prière;

» j'appuierai tes propositions autant que » je croirai le devoir; et je te communique- » rai leur réponse.

» — Leur demeure?...

» — Je ne puis encore ni ne veux te la » révéler.

» — Elle n'est point la tienne?

» — Non : ils ne vivent point près de » moi. Pour que l'amour reste durable, il » ne faut point de tiers entre époux; je me » rends souvent à leur retraite, mais je n'y » séjourne que peu.

» — Et quand aurai-je leur réponse?

» — Viens, le dernier jour de ce mois, » à la neuvième heure du soir, au marais » de Saint-Chrisogone : la décision des » époux te sera fidèlement transmise.

» — Par toi-même?

» — Oui, si elle doit combler tes vœux; » sinon...... tu ne me reverras jamais. »

En prononçant ces derniers mots, la voix d'Ipsiboé était sombre; et son visage avait pris une expression singulière et mystérieuse, qui semblait annoncer qu'une résolution étrange et subite venait d'être prise

en son âme. Raymond, par un pressentiment invincible, et sans s'en expliquer la raison, a frémi intérieurement comme à l'annonce d'une catastrophe.

La dame du marais se lève. « — Princesse, » dit le roi d'Aragon, « oserais-je » vous demander si vous écrirez à votre » fils, ou si vous-même en son asile?....

» — Je lui écrirai, répond-elle, car je ne » puis quitter en ce moment mon laboratoire chimique. D'importans travaux m'y » retiennent, des travaux auxquels sont » attachées les destinées du genre humain... » Apprenez que, mue par une inspiration » divine et éclairée par une révélation de » la grâce, je suis à la veille de découvrir » le *magisterium* (1) tant cherché, la poudre de projection (2), la liqueur d'immortalité.

(1) Nom donné par les alchimistes à la pierre philosophale. *Voyez* Paracelse et autres.

(2) C'est avec cette poudre que se fait la transmutation des métaux. Elle est indispensable pour opérer le grand œuvre. Voyez *Encyclopédie*, art. *Projection* et art. *Hermétique*.

» — Quoi! vous croyez, » dit le monarque, « à l'élixir donnant la vie, à la » pierre philosophale!

» — Le ciel, » s'écrie Ipsiboé avec exaltation, « le ciel l'a promis à la terre, et le » grand œuvre tôt ou tard ne sera plus le » grand mystère; toutes les substances de » la nature, imparfaites et confondues, » contiennent l'or potable et la vie; il ne » s'agit uniquement que d'en rejoindre en » un seul corps les parts divisées et dis- » tinctes. Le premier homme, dans Eden, » avait cet élément immortel, alors nommé » l'*Arbre de vie :* une faute nous l'a ravi, » mais seulement pour un temps fixe : sous » diverses formes caché, il existe encore » sur ce globe, mais inconnu, mais invi- » sible, et devant nous être rendu. Les » Écritures, les prophètes, nos saints mys- » tères, Dieu lui-même, nous l'annoncent » en mille endroits et sous mille sortes » d'emblèmes. Lorsque tout l'offre à notre » vue, aveugles, nous fermons les yeux. La » manne des Israélites est une image sym- » bolique révélant l'essence divine que

» l'homme doit trouver, ou mourir. La » nouvelle Jérusalem, la ville de l'Apoca» lypse, figure le grand secret découvert et » le jour de l'éternité; le serpent d'airain de » Moïse est la représentation de l'*arca*» *num* (1), qui doit un jour, du grand » tombeau, s'élever vainqueur de la mort. » La *panacée* (2) récupérée, le cercueil ne » s'ouvrira plus pour l'être vertueux et » croyant; la foudre écrasera l'impie; et » l'univers purifié redeviendra l'ancien » Eden. »

Le front d'Ipsiboé rayonnait de son enthousiaste délire, et le monarque la contemple avec une nouvelle surprise. Après avoir ouï son discours sur la transmutation des métaux, le despote lui pardonne au fond du cœur son antécédente tirade sur l'émancipation des peuples.

« — Puissent vos vœux être exaucés! » lui répondit-il en souriant et d'un ton demi-

---

(1) Autre nom donné à la pierre philosophale. *Voyez* Paracelse et autres.

(2) Ou remède universel.

ironique ; « puissiez-vous donner à la fois,
» je le désire sincèrement, un gouvernement parfait aux nations et un arbre de vie aux hommes ! L'un est aussi possible que l'autre. »

Puis tous deux se sont séparés.

Avec quelle impatience le roi d'Aragon appelle de ses vœux le jour fixé par Ipsiboé pour sa conférence au marais ! Que la marche du temps lui paraît lente, et pourtant combien il redoute la décision qu'il attend !

Enfin l'époque du départ est venue ; et, suivi d'une escorte peu nombreuse, il a pris la route de Saint-Chrisogone. Depuis longtemps l'astre du jour éclairait un autre hémisphère lorsqu'il parvint au fameux marais.

Une infecte et noire vapeur élevée de ses eaux stagnantes couvrait la vallée redoutable : Raymond, glacé par l'humidité de l'air, considère avec un certain effroi les solitudes sinistres qu'il traverse, et cherche à découvrir dans le lointain la demeure d'Ipsiboé ; mais l'obscurité s'épaissit, et

déjà ses regards à peine voient les buissons bordant la route.

Soudain, ô prodige inattendu! le brouillard change de couleur comme sous le pinceau d'un artiste; et ses haleines ténébreuses deviennent des vapeurs pourprées... Cette métamorphose-féerie semble provenir d'un globe enflammé sorti du fond des lacs sauvages; il s'accroît, s'élève, s'étend... Bientôt ses longs jets éclatans paraissent, du sein de la brume, sillonner une mer de feu.

Le souverain de Barcelone, l'œil fixé sur le météore confus et fantastique que lui voile magiquement une sorte de crêpe rouge, continue sa marche pressée, mais des routes impraticables et des passages dangereux le forcent à ralentir ses pas : son impatience est à son comble...... Ce n'est qu'après de longs efforts qu'il arrive, lui et les siens, à la maison mystérieuse.

Ils sont au pied de l'édifice. Déjà depuis plusieurs instans la grande clarté s'était éteinte, le phénomène merveilleux leur est à la fin expliqué.

Au sommet du vieux bâtiment, con-

struit en pierres et en briques, était une plate-forme pavée en larges dalles, sur laquelle avait été élevée une petite tour en bois garnie de vitrages. Cette tour servait de laboratoire à la dame de Saint-Chrisogone; et de ses fenêtres elle étudiait la voûte étoilée. O singulier évènement! le feu, mis à dessein ou par accident à cet observatoire inflammable, l'avait entièrement consumé. Du soufre, du bitume et autres matières combustibles remplissaient l'enceinte chimique; et c'était ce violent incendie dont le brasier dévorateur avait illuminé le marais.

Mais, seul, le belvédère a brûlé. Les pierres cimentées du plateau sur lequel il était dressé avaient coupé toute communication à la flamme, et l'habitation principale n'a éprouvé aucun dommage.

Le monarque et ses chevaliers en parcourent les salles basses... Tout est désert, abandonné. Vainement ils cherchent, ils appellent.... Aucune voix ne leur répond. Partout le vide et le silence.

Ils montent à la plate-forme. Quelles

images désastreuses ! à la place où fut naguère la tour sont entassés des débris de poutres brûlantes, des vitrages pulvérisés, des charbons, des cendres fumantes, puis, parmi ces objets divers, des restes d'alambics et de vases, des enclumes et des marteaux, des creusets, des cornues, des cloches et des instrumens de chimie de toute forme et de tout genre.

Le roi d'Aragon et ses preux examinent attentivement les décombres encore ardens sous lesquels a péri peut-être la dame de Saint-Chrisogone. Posée sur un énorme fourneau, une grande chaudière a éclaté; il leur paraît possible que cette explosion ait été la cause de l'incendie. Ipsiboé a pu être victime d'une expérience alchimique ; cependant, il ne s'offre à eux aucune dépouille mortelle ni aucun ossement humain. Rien ne prouve un trépas tragique, et rien n'indique évidemment que l'étonnante catastrophe ait été imprévue ou réglée.

Ils redescendent à la grande salle d'entrée. Au milieu de cette rotonde voûtée est une statue de la Madeleine sur une table en

granit noir. Raymond s'en approche, et découvre un coffre de plomb portant pour adresse ces mots : « *Au souverain de Barcelone.* »

Il s'en saisit avidement, l'ouvre, et en tire deux billets : ce sont les réponses d'Alamède et de Zénaïre aux propositions du monarque. Mais quelles extraordinaires lettres !.... Ipsiboé, toujours étrange et mystérieuse, en en supprimant plusieurs phrases, en a effacé le début et rayé les dernières lignes : de manière que, semblables aux œuvres de certains poètes, aux manuscrits dramatiques revenus des bureaux de certaine censure, aux arrêts de certains critiques, et aux articles de certaines gazettes, les écrits remis à Raymond n'ont ni commencement ni fin.

Alamède à Ipsiboe.

De...... le......

. . . .

. . . .

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . . « Non, c'en est fait; jamais » nos fronts ne porteront le diadème. Notre » détermination est irrévocable. Nos vœux » nous paraissent sacrés, et les rompre se- » rait un crime. Raymond jure, nous dites- » vous, de ratifier notre hymen? Eh! me » fierais-je à des sermens dont, selon ses » propres paroles, un pape peut le re- » lever! . . . .
. . . .
. . . . » Izorin est auprès de » nous et partage nos jouissances. La bonne » Béatrix n'est plus. . . . .
. . . .
. . . . » Encore une fois, jamais » nous ne quitterons notre asile, où les fé- » licités nous enchaînent. Point de trône, » mais le bonheur. . . . .
. . . .
. . . . « Bientôt, un gage » de l'amour. . . . .

. . . . « Nous vous attendons sur » nos rives : un laboratoire nouveau. . . .

. . . . » Hâtez-vous, accourez; » nos cœurs. . . . .

. . . .

Zénaïre à Ipsiboé.

De....... le.......

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . . » Si mon père m'avait aimée, » s'il m'eût témoigné dès l'enfance la plus » légère affection, j'eusse hésité dans mes » refus; j'aurais même. . . . .

. . . . » N'y songeons plus. » Je répète avec Alamède : Point de trône, » mais le bonheur. Mon père, un instant » affligé, ...

. . . . . . » mais son âme m'est bien con-

» nue : les grandeurs, le sceptre et la gloire » m'auront bientôt fait oublier. Qu'il soit » tout entier à la gloire, je ne veux être » qu'à l'amour. » . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Raymond a refermé ses lettres, et des larmes baignent ses joues. Il retourne au palais des rois ; il gouverne, il gémit, il meurt. Oncques ne furent découverts ni la retraite d'Alamède, ni l'inconcevable mystère de la disparition d'Ipsiboé.

Près d'un quart de siècle après le décès de Raymond, le bruit se répandit à la cour d'Aix qu'un voyageur parcourant une île éloignée (mais laquelle ? on ne put le dire), y avait remarqué un tombeau avec ce nom : » Ipsiboé. » Selon ses récits, faux ou vrais, des deux côtés du mausolée s'élevaient deux petits autels dressés aux deux pensées philantropiques qui occupèrent tant d'an-

nées l'âme généreuse et magnanime de la dame de Saint-Chrisogone.

Sur l'un des autels étaient gravés ces mots :

« Au Gouvernement sans abus. »

L'autre portait cette inscription :

« a la Pierre philosophale. »

FIN.

Errata.

Tome Ier.

Page 65, liv. 2, dernières lignes des notes, aux pieds d'Innocent, *lisez* aux pieds de son antagoniste

Page 138, lig. 7, qu'il avait vus depuis sa chute, *lisez* qu'il avait vus et entendus

Page 222, lig 14, bien, *lisez* biens

Tome II.

Page 46, lig. 7, sourire moqueur de l'ancien page, *mettez* un point au lieu d'une virgule.

Page 149, lig 2, aux hasard, *lisez* au hasard



